


B.29
3
25
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE



VOYAGE EN ITALIE,

CONTENANT l'Histoire & les Anecdotes les plus singulieres de l'Italie, & sa description ; les Usages, le Gouvernement, le Commerce, la Littérature, les Arts, l'Histoire Naturelle, & les Antiquités ; avec des jugemens sur les Ouvrages de Peinture, Sculpture & Architecture, & les Plans de toutes les grandes villes d'Italie.

PAR M. DE LA LANDE.

Seconde Edition corrigée & augmentée.

TOME SIXIEME.



A PARIS,

Chez la Veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



.... Mi giovera narrar' altrui
Le novità vedute, e dir', io fui.
Gier. Liber. XV, 38.



VOYAGE
EN ITALIE,
FAIT DANS LES ANNÉES 1765 & 1766.

CHAPITRE I.

Des Tribunaux de Rome.

LES tribunaux ordinaires de Rome sont ceux de la Rote, de la Signature, des auditeurs, du Gouverneur, & du sénateur.

LA ROTE, *Sacra Ruota*, est un tribunal de même espece que nos parlemens, qui connoît de toutes les causes civiles au-dessus de 500 écus Romains La Rote.

(environ 2666 livres), ſoit entre les ſujets du pape, ſoit entre ceux des autres états, qui dans certains cas ſont obligés de recourir au jugement du S. Siége, comme pour certains Bénéfices de l'ordre de Malte.

Les auditeurs de Rote ont été ainſi appellés, ou parce qu'ils ſont placés en rond autour d'un grand bureau rond, ou parce qu'ils ſont chargés tour-à-tour, & alternativement du rapport des cauſes qui doivent ſe juger. Ils ſont au nombre de douze, parmi leſquels il y en a un d'Allemagne qui eſt à la nomination de l'empereur; un de France qui eſt nommé par le roi; deux Eſpagnols choiſis par le roi d'Eſpagne; un Vénitien nommé par la république; un de Milan, un de Bologne; un de Ferrare; un qui eſt pris en Toſcane ou à Pérouſe, alternativement, ou au choix du pape, les trois autres doivent être Romains. Cet uſage d'avoir des Juges étrangers, eſt obſervé en pluſieurs villes de l'Italie: on a ſuppoſé, avec quelque fondement, qu'ils auroient moins de liaiſons avec les parties, & verroient les choſes d'un œil plus indifférent, que s'ils étoient du pays. Mais il y avoit à Rome une raiſon

de plus : le tribunal de la Rote ayant à juger des causes qui viennent de tous les pays du monde, comme un tribunal amphictionique, il étoit bon qu'elle renfermât des personnes de ces différens pays, pour donner plus de confiance à chacun.

Les auditeurs de Rote tiennent à Rome un rang distingué, ils sont placés dans les chapelles Papales au-dessus des *Chierici di Camera*, prélats distingués dans le gouvernement, & jouissent de beaucoup de privilèges (a) ; ils ont même le droit de retirer les papiers des ministres étrangers qui meurent à Rome, chacun pour sa nation ; l'auditeur de Rote ouvre les dépêches & répond à sa cour, de concert avec le secrétaire du ministre défunt ; M. l'abbé de Gamaches qui étoit auditeur de Rote, lorsque le cardinal de la Trémouille mourut, éprouva quelque difficulté à ce sujet de la part du cardinal Ottoboni,

(a) Voyez DANIELI *Rec. Prax. Rom. Cur.*. RIGANTI *Regula* 12. *Concell.* LUNADORO *stato presente della Corte di Rom.* 1765. A l'égard de l'ordre judiciaire, il faut voir *Relatio Curiæ Romanæ Forensis*, Card. DE LUCA, dans le XVe. tome de ses œuvres ; *Franc. Mariæ Constantin. vota decisiva in causis.*

protecteur des affaires de France; la cour de Verſailles informée de la difficulté, ne jugea pas à propos de la décider, & chargea des affaires l'évêque de Siſtéron.

Les déciſions de la Rote ſont citées comme des loix, & ſont en très-grande réputation parmi les Canoniſtes; elles ont été imprimées, & forment déja neuf volumes; ce recueil eſt comme le journal du Palais, le journal des Audiences, & le dictionnaire des arrêts de Brillon, &c. Le neuvieme volume contient les années 1705 & 1706, il a été imprimé en 1763 (a).

On éprouve à Rome, autant & plus qu'en France, la calamité des longs procès, il y a même quelque choſe de pire qu'en France : lorſque la Rote a jugé, la partie condamnée peut demander la réviſion du procès, & les auditeurs de Rote ſont obligés de procéder à un nouveau jugement : s'il eſt contraire au premier, la partie condamnée, dans le ſecond jugement, en peut demander un troiſieme; il n'eſt pas dé-

(a) *Sacræ Rotæ Romanæ deciſiones nuperrimæ, Tomus nonus. Romæ,* 1763, in-folio.

fendu de paſſer au quatrieme : il n'y a jamais de preſcription : les demandes en réviſion peuvent ſe reſſuſciter éternellement. Quelquefois on obtient un ordre du pape pour qu'il ne puiſſe y avoir que deux jugemens, mais la ſignature peut refuſer de l'admettre, & l'on eſt obligé de retourner plaider à la Rote ; cela ne finit que quand les parties ſont laſſes de plaider, ou qu'il y a aſſez de jugemens conformes pour ôter à l'une des parties toute eſpérance de gagner. Cependant en général on ne va gueres au delà de trois jugemens. On ne peut preſque pas acheter de terres à Rome, à moins qu'on ne place deux tiers du prix en lieux de monts, qui ſont des effets publics, pour répondre des conteſtations éternelles auxquelles on eſt expoſé, parce que le plupart des terres ſont ſubſtituées ; mais lorſqu'on a un jugement des tribunaux, ou un chirographe du pape, on n'a pas beſoin de cette précaution. Les juges ne ſe prêtent pas toujours à cette fureur d'éterniſer les procès ; ordinairement on rejette les demandes des plaideurs, comme l'on rejette en France preſque toutes les demandes en caſſation d'arrêts, portées au conſeil du roi.

Signature. LA SIGNATURE de justice est un tribunal qui est chargé de faire les réglemens de juges, de prononcer sur les récusations; de permettre ou de rejetter les appellations, de déléguer les juges, ou d'en accorder d'autres aux parties qui ont quelques raisons de le demander. Ce tribunal est composé d'un cardinal préfet, d'un auditeur, de douze prélats appellés *Votanti*, parce qu'ils ont voix délibérative, & de plusieurs autres appellés *Referendari* ou *Ponenti*, parce qu'ils ne sont que rapporteurs des causes, sans avoir droit de voter; l'auditeur de la signature en exerce ordinairement seul les fonctions; mais il est permis d'appeller de ses jugemens ou au cardinal préfet, ou à la pleine signature qui s'assemble toutes les semaines; la plupart de ses décisions sont très-laconiques, par exemple, *Nihil*, &c. (a).

Il y a un autre tribunal appellé *Segnatura di Grazia*, qui se tient plusieurs fois l'année en présence du pape; il est composé de plusieurs cardinaux &

(a) V. DANIELI *Rec. Prax. Rom. Cur...* RIDOLFINO *Prax. Rom. Cur...* *Card.* DE LUCA. *Rel. R. Cur... Card.* PETRA. *Comment. ad Constit. Apost.* VITALE *de votant. & referend.*

prélats, & l'on n'y rapporte jamais plus de douze mémoires, ce ſont des requêtes contenant des graces qui ſont demandées au pape.

Auditeur. L'AUDITEUR, *Uditore della Camera*, eſt un des prélats les plus diſtingués & les plus proches du cardinalat (de même que le gouverneur de Rome); il eſt cenſé tenir la place du cardinal Camerlingue, qui étoit autrefois le ſeul juge des matieres contentieuſes; mais de même que le prévôt de Paris n'exerce plus ſa juriſdiction, que par ſes lieutenans, civil, criminel & de police, de même l'auditeur de la chambre ne juge point en perſonne, mais il a trois lieutenans, qui ſont les juges en premiere inſtance de toutes les cauſes civiles & eccléſiaſtiques; & qui forment le tribunal de *Monte Citorio*, qu'on peut comparer à celui du Châtelet de Paris, ou aux bailliages qui ſont établis dans la plupart des villes de France. Monte Citorio.

De ces trois prélats lieutenans, il y en a deux qui s'appellent *Luogotenenti dell' A. C.* (On prononce en effet *dell' Atche*) (a), ce ſont les premieres lettres

(a) Le *C* en italien ſe prononce comme *Ché* en François.

de *Auditor Cameræ*, & l'autre s'appelle *Uditore del A. C. met.* (On prononce *dell Atchemet*). Cela veut dire auditeur, qui tient la place de l'auditeur même de la chambre. Il y a aussi un juge criminel & deux prélats assesseurs, qui tiennent la place de l'auditeur dans les matieres criminelles.

Il y a des congrégations qui se tiennent pour les affaires civiles de ce tribunal, l'auditeur y préside, avec ses deux lieutenans, & l'auditeur A. C. *met*, qui donne son avis, mais qui n'a pas voix délibérative.

Il y a aussi des congrégations pour les affaires criminelles, auxquelles assistent l'auditeur, les deux prélats assesseurs, l'auditeur A. C. *met*, l'avocat du Fisc, l'avocat des pauvres, le procureur fiscal général, le lieutenant général criminel, le substitut fiscal, & plusieurs substituts, qui opinent sans que leurs voix soient comptées.

La maniere dont les causes se plaident à *Monte Citorio*, n'a rien du fracas & de la vivacité qu'on trouve à Naples, & sur-tout à Venise; l'avocat en soutanne & en manteau long est assis vis-à-vis du juge, dans un fauteuil pareil au

sien ; il a ses papiers devant lui, il lit tranquillement son plaidoyer ; le juge lui fait ses objections, il y répond, & quand le juge est suffisamment instruit, il admet à son tour l'avocat de la partie adverse ; cela se passe avec une aménité & une honnêteté qui plait aux spectateurs. Les *Curiali* ou procureurs, quoique inférieurs aux *Avvocati* plaident également.

Gouverneur de Rome.

LE GOUVERNEUR de Rome est le premier prélat de la ville, & il ne quitte jamais ce poste que pour devenir cardinal. Ses fonctions durent même pendant la vacance du siege ; quand il sort en cérémonie, il a des gardes & deux carosses de suite, dont les chevaux ont la tête ornée de houppes ou franges noires (*fiocchi*) ; il a le pas sur les prélats, les patriarches, les ambassadeurs, & l'on porte devant lui le bâton de commandement, que le pape lui remet le jour de sa création (a).

Le gouverneur de Rome est le principal juge en matiere criminelle, dans Rome & dans son territoire ; il est chargé

(a) V. SANTA MARIA, *Notit. Rom. Cur.*.. COHELLIO. *Notit. Card.* & le Card. DE LUCA.

de la police, & l'on peut même se pourvoir pardevant lui en matiere civile, dans plusieurs cas. Il préside à la congrégation criminelle *del Governo*, qui se tient chez lui tous les mardis, où entrent deux prélats assesseurs, l'avocat de la chambre, celui des pauvres, le procureur fiscal général, les lieutenans, les substituts, le procureur des pauvres, &c. Le gouverneur ne prononce point dans cette congrégation, mais il rassemble les suffrages, & rend compte au pape, avec qui il travaille le mercredi & le samedi.

C'est encore le gouverneur de Rome qui publie les ordonnances, en matiere de police, au nom du pape; par exemple, on ne peut se masquer en carnaval, à moins qu'il n'ait rendu l'ordonnance qui le permet. Il a un auditeur pour le seconder, & plusieurs compagnies de Sbirres pour exécuter ses décrets. Le Barigel, *Bargello*, dont les fonctions répondent à celles de commandant du Guet, est immédiatement soumis au gouverneur.

Inconvéniens des Franchises.

Le gouverneur est géné dans l'exercice de sa place par le crédit des personnes puissantes, & sur-tout des car-

dinaux. Souvent, quelqu'envie qu'il eût de remédier aux abus, & de faire observer une exacte police, il lui est impossible d'y parvenir. M. *Buondelmonti*, qui l'étoit en 1740, disoit à un grand magistrat : » Quel bien voulez-vous que » fasse un homme dans une telle place, » où il a autant de maîtres, qu'il y a » de cardinaux » ? chacun est jaloux de son rang, de son droit, de son asyle, & tout est asyle, à Rome : les églises (a), l'enceinte du quartier d'un ambassadeur, la maison d'un cardinal; ensorte que les Sbirres de la police sont obligés d'avoir une carte particuliere des rues de Rome, & des lieux où ils peuvent passer en poursuivant un malfaiteur. Il y a quelques années qu'ils s'aviserent d'arrêter un homme devant le palais de France, l'ambassadeur y étant & même à la fenêtre; toute la livrée leur tomba dessus & les traita de maniere à leur ôter l'envie d'y revenir. Il est vrai que cela étoit fort imprudent de la part des Sbirres, en pareilles circonstances, & que l'ambassadeur ne

(a) J'ai déja parlé ci-dessus de l'inconvénient des asyles dans les églises.

pouvoit gueres s'empêcher de le trouver mauvais. C'eſt un vice du gouvernement, que l'on ſoit ainſi dans le cas de s'occuper de ſes prérogatives particulieres, au préjudice du bon ordre public. Si le pape vouloit avec fermeté abolir d'un ſeul coup tous ces droits abuſifs, je ſais par des gens en place qu'il n'y trouveroit pas de grands obſtacles de la part des couronnes; mais tant que l'aſyle ſera une choſe ſi commune d'ailleurs, il n'eſt pas probable qu'on laiſſe abolir celui des ambaſſadeurs. Lorſque le pape Innocent XI donna une bulle en 1687, pour abolir les franchiſes du quartier des ambaſſadeurs, il obtint de l'empereur, du roi d'Eſpagne, du roi de Pologne & du nouveau roi d'Angleterre Jacques II, qu'ils renonçaſſent à ces droits odieux; mais le pape qui étoit fils d'un banquier du Milanez, né ſous la domination de la maiſon d'Autriche, qui avoit même ſervi dans les troupes de l'empire, avoit déplu à Louis XIV, en ſoutenant toujours le parti de l'empereur; le roi refuſa décidément de renoncer aux franchiſes. Il envoya le marquis de Lavardin, qui entra dans Rome malgré les

défenses du souverain pontife, escorté de quatre cens gardes de la marine, de quatre cens officiers volontaires & de deux cens hommes de livrée, tous armés; il prit possession de son palais, de son quartier & de l'église de saint-Louis; il fit poster des sentinelles & faire la ronde, comme dans une place de guerre. Il fut excommunié à la vérité, & le pape interdit l'église de S. Louis, où l'ambassadeur avoit fait ses dévotions la nuit de Noël; mais celui-ci interjetta appel de l'interdit au parlement de Paris; le roi se saisit du comtat d'Avignon; le pape mourut en 1689, & les franchises furent rétablies.

Sénateur de Rome.

LE SENATEUR de Rome est encore un juge ordinaire, qui, par son nom, rappelle l'ancien sénat; mais dont les fonctions approchent beaucoup plus de celles du préfet de l'ancienne Rome. Il réside au Capitole, il y donne ses audiences; il y a un tribunal & des prisons. On ne porte devant lui que les causes des laïcs, dans les cas fixés par une constitution, *Romanæ curiæ*, donnée par Benoît XIV, le 4 janvier 1746; il est sur-tout chargé de veiller à l'observation des statuts de la ville.

Le ſénateur a deux lieutenans, appellés *Collaterali*, qui donnent audience tous les jours dans la grande ſalle du Capitole; un troiſieme, qui s'appelle *Giudice de' Malefizi*, & un autre appellé *Capitano delle Appellazioni*, auquel on peut appeller des ſentences des deux collatéraux. Le ſénateur à la tête de ces quatre juges, forme un tribunal laïc appellé *Aſſetamento*, qui examine les affaires majeures, devant lequel on plaide par avocats & par procureurs, où il y a une partie publique, ſous le nom de *Procuratore fiſcale*, & auquel on a recours dans certains cas, comme à la ſignature de juſtice dont nous avons parlé ci-deſſus.

Le ſénateur du peuple Romain, avant l'an 1100, étoit indépendant de l'empereur & du pape; le roi de Naples en avoit le titre en 1263, delà eſt venu que, ſuivant l'uſage, le ſénateur eſt étranger. Le comte Bielke, Suédois d'un mérite diſtingué, occupoit cette place en 1765; il a eu pour ſucceſſeur M. Rezzonico, l'un des neveux du pape, qui étant né Vénitien, avoit la qualité requiſe; il a fait ſon entrée ſolemnelle en 1767. Au reſte ce n'eſt pas une re-

gle : avant le comte Bielke, le sénateur étoit un Frangipani, & le pape nomme qui bon lui semble.

Conservateurs.

LES CONSERVATEURS de Rome sont des magistrats municipaux, dont les fonctions répondent à celles des échevins à Paris. Le pape les nomme ou les confirme tous les trois mois; ils sont toujours pris du corps de la noblesse. Ce sont eux qui représentent la ville ou le peuple Romain; ils assistent le président de la *Grascia*, pour la taxe de la viande & des autres denrées. Ils sont chargés de veiller sur la police & la bonne foi du commerce, sur l'administration des terres & des revenus du peuple Romain, & d'aller à certains jours de l'année, offrir des calices d'argent dans les églises où la ville s'est vouée en différentes occasions.

Leurs noms sont gravés sur la pierre dans une salle du Capitole, à la suite des fastes consulaires de Rome, & ils représentent les anciens consuls, comme les Cordeliers d'*Aracéli*, tiennent la place des prêtres du fameux temple de Jupiter Capitolin.

Il y a encore un magistrat municipal, qui étant à la tête des capitaines

de quartier ou *Caporioni*, s'appelle *Prioré de' Caporioni*; il porte le même habit que les Conservateurs, & il a le pas après eux.

CHAPITRE II.

De la Chambre Apostolique, & des Troupes de Rome.

La Chambre LA CHAMBRE apostolique, *Reverendissima Camera*, est un tribunal préposé à l'administration des revenus du souverain, & chargé de juger les causes qui en dépendent. Le cardinal Camerlingue en est le chef; ses principaux ministres sont le gouverneur de Rome, comme Vice-Camerlingue, l'auditeur de la chambre, & le trésorier; celui-ci est un prélat distingué, voisin du cardinalat, qui a la garde du trésor, & la jurisdiction contentieuse, en matiere d'impôts, de douanes, de fermes & autres droits de la chambre.

Il y a encore douze prélats qui font à-peu-près les fonctions de nos inten-

dans des finances, & qu'on appelle *Chierici di Camera*; ils se rassemblent deux fois la semaine chez le cardinal Camerlingue, avec le gouverneur, l'auditeur, le trésorier, le président de la chambre, qui est chargé principalement de la révision des comptes; l'avocat du fisc, qui, comme partie publique, défend les intérêts de la chambre; le commissaire général qui, conjointement avec le président, est chargé de la révision des comptes & de la poursuite des affaires de la chambre.

Clercs de la Chambre.

Parmi les douze prélats appellés *Chierici di Camera*. On compte d'abord le *Prefetto dell' Annona*; il est à la tête de l'approvisionnement de Rome, il doit veiller à la culture & à la conservation des grains; il juge les causes qui intéressent le commerce du bled, & le négoce des boulangers, & il est à la tête des magasins ou greniers d'abondance.

Le *Presidente della Grascia*, est celui qui préside au commerce des autres comestibles, viande, poisson, fruits, &c. qui veille à ce qu'il n'y ait ni contravention, ni monopole; il a le droit de condamner à l'amende, & même aux

galeres ceux qui contreviennent aux réglemens, & il fait la taxe tous les ans, conjointement avec les Conservateurs.

Le commiſſaire général des troupes, *Commiſſario dell' armi*, eſt preſque le miniſtre de la guerre; il a l'inſpection & le détail des troupes, des emplois militaires, des places & forteresſes de l'état; il peut, comme autrefois le préfet du prétoire, condamner à mort les ſoldats qui ſont coupables; mais pour l'ordinaire il les renvoie à d'autres juges.

Du Militaire de Rome.

L'état militaire du pape eſt évalué à 77 mille hommes, mais ce ne ſont que des milices, & il n'y a ſur pied que cinq mille hommes effectifs; il y a même des perſonnes qui diſent que cela ſe réduit à deux mille.

Les troupes de Rome, conſiſtent en neuf compagnies de ſoldats, qu'on appelle les Rouges, *Roſſi*, dont le principal officier s'appelle *Tenente Generale*; après lui ſont le colonel, le major & les capitaines.

La Cavalerie conſiſte en deux compagnies, l'une de cuiraſſiers, *Corrazze*, l'autre de chevaux-légers, *Cavalleggieri*, qui montent la garde l'épée au côté &

le piſtolet à la main. Une compagnie de gardes Suiſſes eſt auſſi attachée à la garde du palais & de la perſonne du ſouverain. Enfin il y a une petite compagnie de Gardes-du-Corps, qu'on appelle *Lance Spezzate*; ce ſont des gentilshommes, dont deux accompagnent toujours le pape, & montent la garde chez lui, avec un habit noir à l'antique, approchant de celui des magiſtrats, ſi ce n'eſt que la robe eſt raccourcie & ne vient que juſqu'aux genoux; c'eſt preſque le tonnelet des anciens ſoldats, que portent encore les montagnards d'Ecoſſe; mais qui eſt proprement une longue robe relevée juſqu'aux genoux.

Les portes de Rome, ainſi que le château S. Ange, ſont cenſées gardées par un autre corps de troupes, qu'on appelle les *Corſes*, parce qu'autrefois on les tiroit en effet de l'île de Corſe. Ils ſont dans le département du ſecrétaire de la conſulte.

Le commiſſaire général de la marine, *Commiſſario del Mare*, eſt à la tête de la navigation & de la marine. Les troupes de mer, les vaiſſeaux, les galeres, & les ports qui ſont dans l'état

eccléſiaſtique, ſont dans le département de ce prélat.

Le préſident des monnoies, (*Preſidente della Zecca*, a dans ſon département tout ce qui concerne la fabrication & le tarif des monnoies, le change & la fixation des cours des monnoies étrangeres. V. *Giacomo Acami dell' origine e dell' antichita della Zecca Pontificia.*

Le préſident des chemins, *Preſidente delle Strade*, a le département des ponts & chauſſées & des grandes routes, juſqu'à environ douze à treize lieues de Rome; il m'a paru qu'il s'acquitoit fort bien de ſon miniſtere.

Le préſident des eaux, *Preſidente delle Ripe e dell' Acque*, répond aux grands maîtres des eaux & forêts de France, ou plutôt à l'intendant des finances, qui a ce département, ſous la juriſdiction du contrôleur général des finances.

Le préſident des archives, *Preſidente degli Archivi*; a l'inſpection des dépôts de minutes, & autres archives de l'état eccléſiaſtique.

Le préſident des priſons, *Preſidente delle Carceri*, a l'inſpection des priſons,

i eſt le principal commiſſaire de la congrégation du même nom. Les autres prélats clercs de la chambre, n'ont pas de départemens qui ſoient auſſi déterminés que ceux dont nous venons de parler. Tous ces prélats ont, pour la plupart, leurs auditeurs, c'eſt-à-dire, leurs juges ſubalternes, qui tiennent des audiences dans la grande ſalle de Monte Citorio (a).

CHAPITRE III.

De l'Election du Pape, & des cérémonies du Conclave.

LES cardinaux, pour procéder à l'élection d'un pape, ſe renferment dans une enceinte appellée le Conclave, & de laquelle ils ne peuvent ſortir juſqu'après l'élection. Cela fut ainſi établi par Grégoire X, en 1271, pour remédier aux lenteurs qui avoient cauſé quelque-

(a) V. *le Card. de Lucca Rel. Rom. Cur.* COHELLIO, *notit. Card. Lo ſtato preſente oſia la Relazione della Corte di Roma; di Lunadoro e Toſi.* 1765. 2 vol. in-12.

fois des interregnes trop longs. C'est depuis long-temps le palais du Vatican que l'on choisit pour y former le Conclave ; il embrasse tout le premier étage depuis la loge ou tribune des bénédictions, qui est dans la façade de l'église de S. Pierre, & depuis la salle royale & la salle ducale, jusqu'à celle des paremens & des congrégations ; on y construit autant de petites cellules qu'il y a de cardinaux vivans (a) ; elles ont 12 pieds ½ de long sur 10 de large, & sont faites avec des planches, tapissées en drap, & numerotées sur la porte.

Toutes les arcades des portiques & toutes les issues du Conclave sont murées, à l'exception de la porte, qui du grand escalier, conduit à la salle royale, laquelle se ferme avec quatre serrures, comme nous le dirons plus bas.

Il y a huit tours (*Ruote*) semblables à ceux des couvens, par lesquels on reçoit le manger & les choses nécessaires aux cardinaux & à leurs conclavistes, après les avoir visités. On ferme ces tours à la clef ; les deux qui sont au haut de l'escalier royal (ou escalier

(a) Il y a souvent beaucoup de chapeaux vacans.

de Conſtantin), ſont gardés par les Conſervateurs de Rome & par les prélats, *votanti di ſegnatura*; deux autres ſont gardés par les auditeurs de Rote & par le maître du ſacré palais : deux par les prélats *Chierici di Camera*; ils ſont du côté de la ſecrétairerie d'état; enfin il y en a deux du côté de Belvedere, qui ſont gardés par les patriarches, les archevêques, les évêques & les protonotaires apoſtoliques, à tour de rôle.

Outre ces huit tours, il y a une fenêtre dans la grande porte, par laquelle on donne audience aux ambaſſadeurs, en obſervant de tenir toujours ſur cette fenêtre, pendant qu'elle eſt ouverte, un rideau qui dérobe la vue de l'intérieur du Conclave.

Dix jours après la mort du pape on entre dans le Conclave; ce jour-là le majordôme du pape, qui eſt le gouverneur né du Conclave, prend poſſeſſion de ſon appartement, ſitué au haut de la rampe qui conduit à la cour du premier portique à main droite, & il y place ſes gardes. Le maréchal du Conclave (a) a ſon appartement près de la

(a) Cette dignité eſt fixée dans la maiſon du prince Chigi.

grande porte, pour pouvoir l'ouvrir, s'il arrive quelque cardinal après le Conclave fermé, ou s'il y a néceſſité de faire ſortir quelqu'un ; il place ſes gardes dans une loge particuliere au pied de l'eſcalier de ſaint-Pierre, & vers la ſtatue de S. Paul ; toutes les autres troupes de la garde pontificale ſont diſpoſées dans les environs du Vatican.

Entrée dans le Conclave. Les cardinaux, en entrant au Conclave, vont à la chapelle Pauline, où le doyen du ſacré collége, étant au pied de l'autel, dit l'oraiſon *Deus qui corda fidelium*, &c. On fait la lecture des conſtitutions qui ont réglé tout ce qui doit être obſervé dans le Conclave, & les cardinaux prêtent ſerment de s'y conformer. Le doyen fait un diſcours pour exhorter les cardinaux à faire le meilleur choix poſſible, après quoi l'on ſe retire.

Les cardinaux reçoivent ce jour-là, dans leurs cellules, les viſites de la nobleſſe, des prélats, des ambaſſadeurs. On reçoit enſuite dans la chapelle Sixtine, le ſerment du gouverneur du Conclave, de tous ceux qui doivent faire la garde en-dehors, & des Conclaviſtes qui doivent reſter au dedans :

ceux-

ceux-ci jurent principalement un silence rigoureux sur tout ce qui doit s'y passer. Le soir le cardinal Doyen fait sonner la cloche pour la clôture du Conclave, afin que tous ceux qui n'en sont pas aient à se retirer; & le cardinal Camerlingue, assisté des trois cardinaux *Capi d'Ordine*, fait une visite soigneuse dans toutes les parties de l'intérieur du Conclave.

Les personnes qui restent dans le Conclave, sont deux conclavistes pour chaque cardinal, quelques-uns en ont trois; les maîtres des cérémonies, le secrétaire du sacré collége, qui est aussi le secrétaire du Conclave, le sacristain, le sous-sacristain, le confesseur; les deux médecins, le chirurgien, l'apothicaire, quatre barbiers, trente-cinq domestiques, un maçon, un menuisier. On fait une exacte reconnoissance de chacun, l'on en dresse procès-verbal, de même que de l'état des serrures de la porte. Officiers & Domestiques.

Il y a quatre serrures; deux ferment en dedans, & les clefs sont entre les mains du cardinal Camerlingue & du premier maître des cérémonies; deux ferment en-dehors, & le maréchal

du Conclave en prend les clefs.

De ce jour-là personne ne sort plus du Conclave ; si quelqu'un, par accident, est obligé de sortir, il ne peut plus y rentrer : on choisit une autre personne à sa place ; ensorte qu'il n'y ait point de correspondance secrete & prohibée, du dedans au dehors. Lorsqu'il meurt un cardinal, ses conclavistes sont obligés de rester dans le Conclave jusqu'à la fin. Dans le Conclave de 1730, il étoit sorti quatre cardinaux, pour raison de maladie. Les trois cardinaux chefs-d'ordre, donnent audience au gouverneur de Rome, & à celui du Conclave, au sénateur & aux ambassadeurs, au nom du sacré collége, & seulement par les tours, ou derriere le rideau, & ils reçoivent les mêmes honneurs que le pape, c'est-à-dire, les trois génuflexions ; on honore dans le sacré collége le pape futur, qui doit en être bientôt tiré.

Tous les jours sans interruption, on va en cérémonie porter au Conclave le dîner de chaque cardinal. Il part du palais de l'éminence trois carosses remplis par les officiers de la maison, qui vont prendre les plats dans les cuisines,

pour les porter au tour ou à la rote du Conclave ; en les recevant on les ſoumet à l'examen des prélats ou auditeurs qui ſont de garde. Autrefois c'étoit une police rigoureuſe ; aujourd'hui ce n'eſt qu'une cérémonie fatigante, ſurtout quand le Conclave eſt long, comme celui de 1730, qui dura depuis le 3 mars, juſqu'au 11 de juillet.

Lorſqu'il s'agit du ſcrutin, les maîtres des cérémonies avertiſſent les cardinaux d'aller à la chapelle de Sixte IV, avec ces paroles, *ad cappellam Domini.* Le premier jour le cardinal doyen y dit la meſſe du S. Eſprit ; il communie tous les cardinaux ; il leur fait une petite exhortation, & l'on fait la lecture des bulles de Grégoire X, & du cérémonial de Grégoire XV, qui preſcrit les regles de l'élection.

On place enſuite devant l'autel une table, ſur laquelle eſt le tableau du ferment que les cardinaux doivent prêter, avec deux calices, deux baſſines, deux bancs pour les ſcrutateurs & les réviſeurs. Il y a dans la chapelle deux autres petites tables, où ſont les écritoires & où les cardinaux peuvent écrire leurs ſuffrages. Tout le monde ſort de la cha-

pelle, à l'exception des cardinaux; on leur distribue des billets imprimés, qui ont huit pouces de long sur quatre de large, *Schedole*, que chacun remplit de son nom & de celui du cardinal auquel il veut donner sa voix.

Scrutateurs. On choisit aussi trois Evangélistes, *Scrutatori*, & trois infirmiers pour plier les billets des cardinaux qui peuvent être malades. Pour cela le dernier cardinal diacre, prend sur la table devant l'autel, des boules où sont écrits les noms des cardinaux du Conclave, il les lit & les compte à haute voix, en les mettant dans un sac de damas violet; il agite le sac, & il en tire l'une après l'autre les trois balles qui désignent les trois cardinaux scrutateurs, & trois autres, pour les infirmiers.

Les trois scrutateurs vont s'asseoir près de la table; ils y prennent une cassette en forme de tronc, dont le dessus a une fente où peuvent entrer les billets des malades; ils l'ouvrent, & ayant fait voir qu'elle est vide, ils la ferment à la clef, en présence de tous les cardinaux, & ils la remettent entre les mains des infirmiers, qui vont porter les billets aux malades pour les faire remplir.

Le doyen va le premier de tous à la table, & prend un billet dans le bassin; il va vers une des tables placées, comme nous l'avons dit, dans la chapelle; il remplit le billet de son suffrage, il le plie & le cachete; ce qui se fait assez promptement, parce que le maître des cérémonies a soin de mettre de la cire molle, aux endroits où doit porter le cachet, & de marquer tous les plis. Le doyen prend son billet avec deux doigts, l'éleve pour le montrer à tous les cardinaux, va se mettre à genoux devant l'autel, & après une courte priere, il se leve & lit à haute voix le serment qui est placé sur la table, dont voici la formule: *Testor Christum Dominum, qui me judicaturus est, me eligere quem secundùm Deum judico eligi debere, & quod idem in accessu præstabo.* Il met le billet plié & cacheté sur la patene du calice qui est sur l'autel; de la patene il le passe dans le calice, & il retourne à sa place.

Chacun des cardinaux fait une semblable cérémonie, ensuite les cardinaux scrutateurs ouvrent la cassette qui contient les billets des malades, & les mettent également l'un après l'autre dans le

calice. Un cardinal qui ne trouve personne digne de son suffrage, est maître de ne pas le donner, on en a vu un exemple en 1758.

Lorsque tous les billets sont placés dans le calice, on le couvre de sa patene; le premier cardinal scrutateur les compte l'un après l'autre en les mettant dans un autre calice. Alors il en prend un, l'ouvre dans le milieu, à l'endroit où est le nom du cardinal élu ou désigné dans ce billet; après l'avoir vu, il présente le billet au second scrutateur, qui le lit également, le troisieme le prend ensuite & prononce le nom à haute voix; chaque cardinal a devant lui un catalogue imprimé de tous les noms des cardinaux, & il marque à côté le suffrage qu'il entend publier. Quand ils sont tous déclarés, on en fait la somme, & si un cardinal a les deux tiers des voix, suivant la bulle 15 de Grégoire XV, il est élu, & il est déclaré pape. Le décret du concile de Latran tenu en 1182, en confirmant aux cardinaux seuls, le droit d'élire le pape, exigea de même qu'il y eût les deux tiers des voix.

Si les cardinaux étrangers voient que le nombre des billets approche beaucoup

du nombre suffisant pour l'élection d'un cardinal, que leur cour n'agrée pas, ils sont obligés de le déclarer avant que le nombre soit complet ; car dès-lors l'élection étant conclue, il ne feroit plus temps de déclarer l'exclusion que les couronnes ont droit de faire.

Si aucun cardinal n'a le nombre suffisant pour être déclaré pape, on passe tout de suite à l'*Accesso*, qui est un autre scrutin pareil au premier, dans lequel chaque cardinal accéde à l'élection de quelqu'un de ceux qui ont eu au moins une voix, & auxquels il n'avoit pas donné la sienne, on peut au lieu de l'accession, écrire la négation, *accedo nemini.* Ordinairement l'*Accesso* est conforme au scrutin, chacun persiste dans le parti qu'il a pris, jusqu'à ce qu'on désespere de réussir, & qu'on soit las d'être enfermé; alors la fermentation augmente, chacun redouble ses négotiations & ses soins, on emploie tous les moyens pour détacher des voix & les mettre de son côté.

Je vais rapporter ce que j'ai oui dire des intrigues des derniers Conclaves, ou ce qu'on a raconté dans le temps à Rome ; cela servira seulement à faire

voir la maniere dont on traite ces choses saintes dans le public, & à montrer le génie de la nation qui traite à sa maniere les mysteres du Conclave; ce sera une espece de supplément à l'*Histoire des Conclaves depuis Clément V*, imprimée dès 1668 en italien, traduite & imprimée à Lyon, en deux volumes *in-12*, & à plusieurs autres ouvrages qui ont paru en divers temps sur le même sujet.

Il n'y a point de Conclave sur lequel on ne fasse les satyres les plus atroces; il y en a même qu'on attribue à des cardinaux ou à d'autres personnes de la premiere distinction, & qu'on lit partout, sans masquer même les noms, tant la liberté est grande à Rome, aussi bien que la fécondité en fait de vers & de satyres; mais je n'ai garde de rapporter ici tout ce qui auroit l'air de satyre, l'amour de la vérité & de l'histoire du cœur humain, est ce qui guidera ma narration.

Le Conclave de 1724, fut celui où le cardinal Orsini fut élu, & l'on ne songeoit guere à lui, en entrant dans le Conclave, comme cela arrive communément. Ce fut le C. Olivieri qui fut

cause de son élévation. Les cardinaux ne pouvoient s'accorder, le C. Orsini leur fit un jour des sermons très-pathétiques sur le scandale de leurs intrigues ; le C. Olivieri en profita, il dit tout bas à son voisin, prenons ce bon moine, c'est un homme de grand nom, sans vues; il est pieux & simple, nous le gouvernerons à notre fantaisie. Quelqu'un lui objecta, mais que ferez-vous de ce C. C..... qui le mene par le nez ; bon reprit le C. Olivieri, C...... est un Abbatuccio qui se tiendra trop heureux de s'en aller avec un bénéfice de 1500 *scudi* de rente. Le cardinal Orsini fut donc élu ; mais il refusa tout de bon & pendant très-long-temps, d'accepter la tiare ; il n'en vouloit point du tout, & l'on eut peine à vaincre son humilité sur ce point ; nous parlerons dans le chap. VIII de son caractere, de ses vertus & de ses défauts.

Conclave de 1730.

Le Conclave du pape Corsini, fut un des plus longs qu'on eût vû depuis long-temps, il commença le 3 mars 1730, & ne finit que le 11 de juillet ; on avoit d'abord parlé du Card. Corsini, mais on l'avoit refusé ; on parla beaucoup ensuite du cardinal Corradini, (quoi-

qu'il eût été musicien, puis avocat); il ne lui manquoit que quatre voix; le cardinal Bentivoglio au nom de l'Espagne s'y opposoit, les Impériaux n'en vouloient point; mais les François & beaucoup d'Italiens persistoient à être pour lui, & il se soutint long-temps entre 24 & 30 voix, il en falloit 36. On croyoit que le pape ne seroit pas pris parmi les cardinaux, parce qu'il faut avoir les deux tiers des voix, pour être élu canoniquement.

Il y a bien à la vérité un décret du concile de Rome tenu l'an 769, sous Etienne IV, qui veut que l'on choisisse toujours un cardinal, mais on y a dérogé assez souvent, pour qu'on ne regarde plus cette loi comme essentielle à l'élection. Le 9 de juillet le cardinal Annibal Albani, Camerlingue, & ceux qui lui étoient attachés se retournerent du côté du cardinal Corsini, qu'on avoit inutilement proposé l'un des premiers; l'empereur avoit changé de sentiment à son égard; le cardinal n'avoit point de part aux moyens secrets qu'on avoit employés pour accroître son parti, & le public applaudissoit à ce projet; les trois cardinaux François ne leverent

point l'étendard de l'opposition, & le 11 il fut décidé qu'il seroit élu, il avoit 78 ans, il étoit goutteux & presque aveugle, il a cependant régné dix ans.

Conclave de 1740.

Dans le Conclave du pape Lambertini, le cardinal de *Tencin* étoit à la tête de la faction Françoise, qui étoit la faction dominante. La haute considération où la France étoit en Italie, depuis la guerre précédente, & le crédit que le cardinal de Tencin avoit personnellement sur l'esprit du cardinal *Corsini* neveu du dernier pape, & du cardinal *Aquaviva*, le faisoit regarder comme devant avoir la plus grande influence dans l'élection. On assure que le peuple le montroit du doigt, en disant qu'il portoit le Saint-Esprit dans sa poche : *Sara questi chi fara il Papa.* Le cardinal *Pozzia* & le cardinal *Aldrovandi*, passoient pour avoir le plus d'espérance, & l'on ne disoit rien du cardinal *Lambertini*, qui par l'événement, fut préféré. On ne fit rien d'important durant les premiers jours du Conclave; c'est assez l'usage d'attendre l'arrivée des cardinaux des couronnes, pour travailler sérieusement à l'élection. Le cardinal de *Bossu*, archevêque de

Malines, eut dans les premiers jours, un certain nombre de suffrages; ce n'est pas qu'on eût la moindre envie d'élever un Flamand au pontificat; mais c'est une politesse usitée entre les cardinaux, de se donner ainsi réciproquement quelques suffrages perdus. Les cardinaux de *Fleury* & de *Tencin* eurent aussi quelques-unes de ces voix de politesse.

Le premier cardinal qu'on mit tout de bon sur le tapis, fut le cardinal *Aldrovandi* : cependant, on ne propose guere dans les commencemens, ceux qu'on a sérieusement en vue. Ces débuts sont trop orageux, chacun est trop entêté de sa faction, & dans le premier feu de l'espérance, les plus adroits présentent alors à leurs adversaires quelques sujets sur lesquels ils puissent exercer leur opiniâtreté; mais quand ils croient les avoir lassés, ils produisent les sujets qu'ils avoient mis en réserve, & qu'ils veulent sincérement élever.

Après le cardinal *Aldrovandi*, un de ceux qui eurent le plus de voix, fut le cardinal *Ruffo*; il avoit pour lui l'âge, la naissance & le mérite; il se croyoit même sûr du succès, mais il lui manqua

deux voix, & il ne put jamais aller au-delà. Son âge étoit un titre pour lui dans l'esprit des vieillards; mais il lui faisoit tort dans l'esprit de ceux qui désiroient un pape qui pût régner long-temps, & par lui-meme. Le cardinal *Rezzonico*, depuis pape, ne manqua la tiare que d'une voix; mais on pensoit que le grand nombre de suffrages qu'il eut pendant quelque temps, étoit plutôt l'effet de quelque coup indirect, que d'une résolution véritablement prise en sa faveur. Il fut aussi question du cardinal *Porzia* & l'on espéroit beaucoup en sa faveur; il avoit l'âge, la réputation, la science, & la sévérité nécessaires pour le gouvernement; mais un libelle diffamatoire, parti d'une main anonyme, réfroidit quelques-uns de ses partisans, malgré tous les soins qu'il prit pour se justifier, & pour en découvrir les auteurs. Le cardinal *Firrao* parut ensuite tout près d'être élu. Le cardinal Annibal *Albani*, neveu de Clément XI, & frere du cardinal Alexandre Albani, avoit beaucoup de crédit dans le Conclave : on le consulta; il parut accepter le cardinal Firrao. Déja les cardinaux s'étoient assemblés en foule

dans l'appartement de celui-ci, en lui faisant compliment sur son exaltation, & l'avoient conduit au milieu d'eux, comme en triomphe, jusqu'à la chapelle Sixtine; mais les ministres de l'empereur déclarerent qu'un cardinal Napolitain ne pouvoit pas être agréable à leur maître.

La faction du cardinal *Aldrovandi* reprit alors le dessus; il eut jusqu'à 33 voix, & il ne lui en falloit que 34 pour être élu. On dit que lorsque le cardinal *Passionei*, scrutateur du jour, vint à ouvrir le 33ᵉ bulletin, il pâlit visiblement, par la crainte de trouver le 34ᵉ parmi ceux qui restoient dans le calice; il en fut quitte pour la peur; il n'y en eut pas davantage dans toute l'accession. Le cardinal *Aldrovandi* fut ainsi tenu pendant un temps considérable, tous les jours à 33 voix, sans avancer ni reculer, & sans pouvoir acquérir la 34ᵉ, qui lui étoit nécessaire. Il y avoit plus de cinq mois que le Conclave duroit, & chacun restoit fidele au parti qu'il avoit embrassé.

Le cardinal Annibal *Albani*, craignant que la chaleur, l'infection du Conclave, les punaises, l'ennui & les intri-

gues ne détachassent quelqu'un des siens, en faveur de son adversaire, se résolut à faire jouer un dernier ressort pour se défaire du cardinal *Aldrovandi*; il se servit du P. *Ravali*, Cordelier conventuel, qui par des insinuations adroites, & des exhortations pathétiques, détermina le Card. *Aldrovandi* à se réconcilier avec le Card. *Albani*; il le fit d'autant plus volontiers, qu'il espéroit que cette réconciliation alloit lui procurer sa 34e voix; il se porta jusqu'à faire une réponse au P. *Ravali*, dans laquelle il disoit quelque chose de marqué sur la reconnoissance qu'il conserveroit, en cas d'élection. Ce fut cette lettre qui lui fit tort; elle passa pour être le résultat d'une intrigue. Les C. *Ruffo*, *Petra*, & les autres *Zelanti*, trouverent ces promesses indécentes; les espérances du C. *Aldrovandi* diminuerent de jour en jour, & lui-même proposa à ses partisans de tourner leur bonne volonté vers le C. *Lambertini*, son compatriote & son parent, pour les ôter au moins au C. Albani.

Le C. *Aquaviva* eut une conférence avec le C. Camerlingue *Albani*; il lui représenta que depuis plus de cinq mois

& demi que le Conclave duroit, il n'étoit plus possible d'y tenir, & qu'il falloit bien en sortir d'une maniere ou d'une autre. *Annibal* insista pour *Mosca*, se plaignant du C. *Neveu*, qui refusoit une créature des *Corsini*. Il est inutile de parler du C. *Mosca*, lui dit le C. d'*Arragon*, nous ne ferons pas un pape de votre choix; mais nous le voulons faire de votre consentement; le C. *Aldrovandi* vous déplaît : d'accord, n'y songeons plus. Vous ne voulez point de nos cardinaux, nous ne prendrons point des vôtres. Reste donc à choisir parmi les C. indifférens, qui sont les Bénédictins, c'est-à-dire, les créatures de Benoît XIII; entre ceux-ci je ne vois de papal que *Lambertini* ou *Lescari*; lequel voulez-vous des deux? Voulez-vous *Lambertini*, il est né dans les états de l'église, comme le demandent les Romains. Le Camerlingue qui auroit pris un Iman, pour n'avoir pas *Aldrovandi*, donna son consentement; eh bien, répliqua l'autre, c'est une affaire conclue. Les chefs étant ainsi d'accord, on alla prendre *Lambertini*, on le conduisit à la chapelle, où il fut élu tout d'une voix, par scrutin, le 16 août

1740, tandis que la veille il n'avoit pas une ſeule voix. Sa vie a été donnée en 1783, par M. Caraccioli.

En 1758, dans le Conclave du pape Rezzonico, Clément XIII, l'on parloit beaucoup du cardinal *Creſcenzi*, ſoit parce qu'il étoit très-eſtimé, ſoit parce qu'il y a, dit-on, une ancienne prophétie, ſuivant laquelle cette maiſon doit finir par un pape. Lorſqu'il arriva dans Rome, le peuple le reçut avec acclamation, comme ſon nouveau ſouverain; mais il arrive preſque toujours que celui qui eſt pape en entrant au Conclave, n'eſt que cardinal en ſortant. Conclave de 1758.

Les cardinaux A. qui avoient le parti le plus puiſſant, ſe propoſoient d'élever le cardinal *Paolucci*; mais comme il falloit auparavant épuiſer le droit d'exclure ſur un autre ſujet, on propoſa le Card. *Cavalchini*, qu'on penſoit n'être pas agréable à la cour de France; le Card. *Porto Carrero* donna parfaitement dans ce projet. Il comptoit décidément de faire pape le cardinal *Cavalchini*; quand on lui objectoit que la cour de France n'y conſentiroit pas, il diſoit toujours : *queſto ha da eſſere, queſto ſarà*; mais auſſi-tôt que les cardinaux

François virent que c'étoit un parti pris, ils en firent part à l'ambaſſadeur de France, qui étoit alors M. de Rochechouart, évêque de Laon, chargé du ſecret de la cour; & ils reçurent ordre de notifier une excluſion de la part du roi.

Le cardinal *Cavalchini* qui ſe voyoit ſur le point d'être élevé à la ſouveraine puiſſance, ſupporta cette excluſion avec une conſtance admirable; il n'en parut pas même ébranlé. Il alla le même jour à la converſation du Card. de Gevrès; il fit toutes les fonctions de Doyen, & chaque année il faiſoit encore au pape le compliment de félicitation dans l'anniverſaire de ſon couronnement. On avoit déja vu des cardinaux qui avoient été auſſi proches de l'élection; le cardinal Sacchetti, la manqua pour avoir reçu un préſent de l'ambaſſadeur de France; le cardinal Paolucci, fut exclu par la cour de Vienne, dans le temps même qu'on liſoit le ſcrutin de ſon élection; le Card. Piazza étoit choiſi d'une maniere ſi décidée, qu'on lui avoit déja baiſé la main la veille, & le Card. An. Alb. vint à bout de l'exclure pendant la nuit; mais tous ont très-peu ſurvécu à

leur disgrace : le cardinal Cavalchini, est le premier qui ait supporté un si terrible revers avec la constance d'une grande ame.

Le Card. Spinelli avoit un parti considérable ; mais le prince de Piombino lui avoit fait savoir que la cour de Naples lui feroit donner l'exclusion, par le moyen de l'Espagne, qui a ce droit. Dès-lors le cardinal Spinelli qui étoit fin & adroit, chercha à faire nommer quelqu'un, sous qui il put avoir part au gouvernement, & il désiroit sur-tout le Card. Rezzonico. Il savoit que le Card. Cavalchini auroit l'exclusion de la part de la France ; il se fit un mérite en offrant de joindre son parti à celui du C. Cavalchini, & lorsque celui-ci eut reçu l'exclusion, le C. Spinelli demanda à son tour les mêmes voix pour le C. Rezzonico, & détermina le Card. C. à joindre son parti avec le sien, ce qui étoit d'autant plus naturel, que celui-ci croyoit avoir reçu de lui un service désintéressé, & que d'ailleurs il s'agissoit d'une créature de Clément XII; les autres cardinaux de même création s'y réunirent sans peine.

Mais beaucoup de cardinaux croyoient,

à ce qu'on prétend, que les François ne feroient pas de cet avis, & que s'ils avoient pensé qu'ils dussent y accéder, ils auroient agi autrement. Le cardinal Spinelli qui s'en doutoit, fit presser l'élection, & elle se fit le 6 juillet au soir, quoiqu'on eût arrêté qu'elle ne se feroit que le 7 au matin. Le cardinal Sciarra Colonna fit tout son possible pour détacher les C. François du parti du C. Rezzonico; il ne put y parvenir, & les François eurent, pour ainsi dire, la gloire d'avoir fait le pape; car il n'eut précisément que le nombre nécessaire de voix. Il y en eut onze de contraires, & il lui en auroit manqué davantage, si le C. Spinelli n'eût pas pressé la conclusion. Celui-ci ne jouit pas long-temps du crédit qu'il s'étoit promis sous le nouveau gouvernement; il reçut beaucoup de désagrémens, de ceux à qui son trop d'esprit faisoit ombrage; il finit par se retirer, & mourut en 1763. La cour de France, en considération de la part qu'elle avoit eue à l'élection du pape, demanda le cardinal Archinto pour secrétaire d'état, & l'obtint; mais il mourut peu après, & il fut remplacé par le Cardinal Torrigiani.

Lorſque le pape Clément XIII Rezzonico étoit malade, en 1766, les cardinaux dont on parloit le plus pour le remplacer, étoient Durini & Creſcenzi; il mourut le 2 février 1769; il fut queſtion alors des cardinaux Fantucci, Serſale, Oddi, Buſalini, Negroni, Corſi, Stopani, Serbelloni, Conti; les amis des Jéſuites vouloient faire l'élection tout de ſuite; mais les ambaſſadeurs de France & d'Eſpagne ſe ſeroient retirés de Rome, ſi l'on eût fait un pape avant l'arrivée des cardinaux François & Eſpagnols.

On apprit bientôt qu'il y avoit onze cardinaux que la France menaçoit d'excluſion; les Eſpagnols propoſoient Ganganelli, Serſale, Caraccioli.

Le cardinal Ganganelli, Cordelier conventuel, étoit fils d'un chirurgien de S. Arcangelo, près Rimini; ſon pere, né dans un village de la Franche-Comté, étoit allé vers 1700 s'établir en Italie; le fils étoit ſavant dans la théologie & les langues orientales; il avoit été de bonne heure général de ſon ordre; il étoit fin & ménageoit tous les partis; il avoit dédié même une theſe au P. Ricci, général des Jéſuites, qu'il

a retenu prisonnier ensuite jusqu'à sa mort, dans le château S. Ange; & cependant le C. Spinelli l'avoit fait nommer cardinal, parce qu'on avoit apperçu dans sa bibliotheque, une armoire secrete remplie de livres contre les Jésuites.

Les Espagnols l'affectionnoient, parce qu'il avoit procuré la béatification du B. Palafox, & qu'il avoit refusé une pension; il avoit négocié pour les dispenses d'un prince Espagnol, qui vouloit être chevalier de Malte; l'ambassadeur de France avoit eu même à se louer de lui, & lui étoit fort attaché. Les Italiens insistoient pour Malvezzi, Pozzobonelli, les François pour Stopani & Sersale, mais les Espagnols présentoient toujours de préférence Ganganelli, pour lequel le C. de B. n'avoit pas d'éloignement; enfin quand le parti des couronnes ou le parti politique fut bien d'accord, il ne fut question que de persuader aux deux autres partis que l'on n'en vouloit point, afin d'être moins contrarié. Le peu de naissance du C. Ganganelli, sa qualité de religieux, & quelques démarches qui le rendoient susp: ct aux amis des Jésuites, formoient

un obſtacle à ſon élection. L'habileté de ſes partiſans, alla juſqu'à le faire propoſer par un parti qui ne le vouloit pas ; cependant le 30 mai, le cardinal Fantuzzi eut 30 voix, on croyoit ce jour-là qu'il ſeroit pape quelques jours après ; mais on découvrit que Ganganelli devoit avoir des voix de deux partis qui le croyoient ſans conſéquence, qui déſiroient Fantuzzi ; on en profita, & Ganganelli eut toutes les voix ; ainſi M. le C. de B. ſe vengea, dit-on, de ceux des Italiens qui avoient eu de l'avantage dans le Conclave du pape Rezzonico.

Le peuple connoiſſoit bien l'influence qu'auroient les puiſſances étrangeres dans cette élection ; M. H... demandoit à un cuiſinier du Conclave, quand eſt-ce qu'on auroit un pape : le cuiſinier lui répondit, *Dio lo ſa, e le Corone.*

Ganganelli ſoutint ſa nouvelle dignité avec l'air de la plus grande ſimplicité : à la premiere adoration, il ne voulut point ſe laiſſer baiſer le pied ni la main par les cardinaux ; le cardinal Cavalchini, comme le plus ancien des évêques, fut le premier à cette adoration. Le pape le tint étroitement embraſſé, lui parla pendant plus de deux

minutes, & ils se séparerent les larmes aux yeux. De tous les cardinaux qui vinrent ensuite, il n'y en eut presque aucun à qui il ne dit quelque chose tout bas, & qu'il n'embrassat affectueusement. Sa famille étoit fort nombreuse, il avoit beaucoup de neveux & de nieces à Rome, & dont les plus connus étoient un joueur de violon, & une ouvriere en coëffes; on lui en parla, il répondit: Nous n'avons point eu de famille étant cardinal, nous n'en aurons point étant pape. Il fit venir le frere qui l'avoit servi dans son convent, le retint auprès de sa personne, & il lui a toujours marqué une extrême confiance; c'est ce religieux qui lui rendoit tous les services ordinaires, & qui faisoit même sa cuisine. Le pape ne mangeoit que de sa main, & n'avoit que deux plats à son dîner. Ses propos & ses manieres respiroient la modestie & l'honnêteté; il dit au Card. de Bernis, Vous m'avez mis dans l'embarras, aidez-moi à m'en tirer.

La premiere fois que l'ambassadeur de France y alla, le pape voulut le faire asseoir, l'ambassadeur s'excusa, en lui disant que cela ne se pouvoit pas; mais

le

le pape insista, & sur le refus de l'ambassadeur, il lui dit, Je vais donc vous chercher un tabouret, & alla le prendre, en effet. Il étoit rempli de simplicité, de franchise & de bonhommie dans ses procédés. Il est de la charge du majordôme, de déplier la serviette de sa sainteté lorsqu'elle se met à table; ce prélat demanda l'heure où sa sainteté vouloit dîner ordinairement, pour y remplir ses fonctions; Vous vous moquez de moi, dit le pape, je déploie fort bien ma serviette tout seul, & quand vous voudrez assister à mon dîner, vous y aurez votre couvert, comme je compte que le mien sera quelquefois chez vous. Il vouloit garder le cachet de S. François; on lui fit ajouter trois montagnes & trois étoiles. Il donna pour inscription des monnoies, *Fiat Pax*, devise fort ingénieuse pour les circonstances; on lui donna une boîte d'or garnie de diamans, il tira sa boîte de bois, en disant: Elle m'a servi dans mon couvent, elle me servira bien ici.

Le pape fit ouvrir une porte pour sortir incognito, & s'instruire par lui-même de ce que les souverains ignorent toujours. Il dit au gouverneur de

Rome, Quand j'étois religieux, j'ai beaucoup entendu parler d'assassinats, j'espére que je n'en entendrai plus parler, c'est votre affaire.

Il n'étoit pas d'une figure imposante: quand il parut en public, lors de son exaltation on entendoit crier: *O quanto e bruto*. Pour lui il étoit fort surpris de se voir là: il n'avoit jamais vu d'exaltation, & il racontoit qu'à la derniere, il avoit reçu des bourades de la part des soldats. Je ne dirai rien de la suite de son regne, qui ne fut que de cinq ans, & finit le 22 septembre 1774. On peut voir sa vie par M. Caraccioli, à Paris, chez la veuve Desaint, 1775, & ses lettres publiées par le même en 1776; on a suspecté une partie de ces lettres, mais il y en a du moins un certain nombre d'authentiques.

Le pape régnant Pie VI, est né à Céséna, le 27 décembre 1717, d'une famille noble. Il fut d'abord avocat, puis auditeur du cardinal Rufo, ensuite auditeur du cardinal Camerlingue, & devint par son mérite trésorier-général. Le P. Bontempi, pour qui le pape Ganganelli avoit la plus grande foiblesse, trouvant de la résistance de la part du

trésorier dans des affaires, où il vouloit favoriser les Bischi, détermina le pape à le faire cardinal en 1779.

Le pape Ganganelli étant mort le 22 septembre 1774, le parti des couronnes avoit de la peine à s'accorder avec celui des anciens amis des Jésuites. Le premier portoit les C. Marefoschi & Simone; le second parti proposoit les C. Boschi, Castelli, Buffalini, Pozzobonelli. Il fut question aussi des Card. Serbelloni, Colonna, Conti, J. François Albani, Zélada; le Card. Negroni fut sur-tout très-près d'être élu. Le Conclave fut très-long, il parut un drame satyrique de la plus grande force contre les cardinaux; mais enfin ce fut le C. Braschi, sur qui les deux partis se réunirent, comme n'étant suspect à personne, & estimé de tout le monde. Il étoit assez jeune pour pouvoir être long-temps utile, & il s'occupe en effet beaucoup du bien de son état. Son voyage à Vienne depuis le 27 février, jusqu'au 13 juin 1782, a prouvé son zele pour la religion; il y a une relation de ce voyage, par M. Dini, imprimée à Rome; on y voit un grand nombre d'anecdotes intéressantes sur la personne de ce pontife.

On ne doit pas être surpris de la longueur des Conclaves & des précautions extrêmes que les cardinaux apportent dans l'élection. Le cardinal Annibal Albani disoit, en 1740, à une personne que je connois : Messieurs les cardinaux François & tous les autres étrangers sont toujours pressés; dès qu'ils arrivent ils voudroient voir l'affaire faite, & l'impatience les prend déja de repartir; ils restent ici quelques semaines après l'exaltation, à s'amuser agréablement, fêtés de tout le monde & caressés du nouveau pontife; puis ils s'en retournent, & n'entendent de leur vie parler du pape, si ce n'est de loin; mais moi je reste ici sous sa férule; c'est mon souverain; il me fait mettre en prison, s'il le veut; ainsi Messieurs les cardinaux étrangers auront pour agréable que je me donne tout le temps nécessaire pour le choisir, & que je songe autant qu'il est possible, à une affaire aussi importante pour moi.



CHAPITRE IV.

De l'exaltation du Pape & du couronnement.

AUSSI-TÔT que l'élection du pape est terminée, par l'accord des deux tiers des voix, le dernier cardinal diacre, fait entrer avec un coup de cloche, les maîtres des cérémonies & le secrétaire du sacré collége; alors on ferme la chapelle. Le cardinal doyen ou premier évêque, avec le premier prêtre, le premier diacre, le Camerlingue, assistés du maître des cérémonies & d'autres témoins, vont devant le cardinal élu, pour lui demander s'il consent à l'élection : *Acceptas-ne electionem de te canonicè factam in summum Pontificem?* S'il y consent, on lui demande quel est le nom qu'il veut prendre, & le premier maître des cérémonies en dresse un acte solemnel (a).

(a) V. *Martino* BONACINA *de legitima Pontificis electione* : le cérémonial de Grégoire XV, les notes de *Girolamo* GHETTO sur la constitution de Grégoire XV.

Papes qui ont refusé la Tiare.

Il n'est pas sans exemple, que l'on ait vu des cardinaux refuser long-temps de consentir à leur élection. Sans remonter à S. Clément, disciple des Apôtres, on trouve que Boniface I, l'an 418, & saint Grégoire le Grand, l'an 590, s'y refuserent très-sérieusement; celui-ci se déguisa & alla se cacher dans une caverne, pour ne pas être consacré. Grégoire IV, Benoît III, Nicolas I, y résisterent long-temps. Adrien II, l'an 867, âgé de 80 ans, n'accepta le pontificat, qu'après l'avoir refusé dans deux autres élections. Grégoire VII pria Henri, roi de Germanie, de s'opposer à la sienne. Victor III, l'an 1086, ayant été élu & consacré malgré lui, quitta les habits pontificaux, & se retira dans son couvent du mont Cassin, où il demeura constamment pendant une année. Gélase II fut aussi élu comme par force. Honorius II, soupçonnant que son élection n'étoit pas canonique, y renonça solemnellement au bout de sept jours, en présence des cardinaux, qui ne voulurent pas accepter sa renonciation. Innocent III, jeune cardinal diacre, à l'âge de 30 ans, n'accepta la tiare qu'en pleurant. Célestin V, l'an 1294,

tiré de sa solitude malgré lui, abdiqua, cinq mois après son élection. Nicolas V, l'an 1447, & Pie V, l'an 1566, refuserent de tout leur pouvoir: celui-ci disoit, Quand je me suis fait religieux, j'espérois de faire mon salut; devenu cardinal, j'ai commencé à en douter; me voici pape; j'en désespére. Parmi les exemples récens, nous avons celui du pape Albani, Clément X, qui refusa pendant trois jours de consentir à son élection, & le pape Benoît XIII, qui n'y consentit qu'avec peine.

Lorsqu'on a dressé l'acte d'acceptation, le nouveau pape vient à l'autel, accompagné des deux premiers cardinaux diacres; il y fait une courte priere, après quoi il passe derriere l'autel où il quitte les habits de cardinal, pour prendre les habits de souverain pontife. On lui met des bas blancs, des mules de velours rouge, avec la croix brodée en or, une soutane blanche, une ceinture à frange d'or, un rochet, une calotte & une étole; il retourne à l'autel, il donne la premiere bénédiction au sacré collége, assis sur une espece de trône; tous les cardinaux viennent à l'adoration, &

baisent la main de celui qu'ils viennent de faire leur maître. Le pape les embrasse tour à tour ; le Camerlingue lui met au doigt l'anneau du pêcheur, & le pape le donne au maître des cérémonies, pour y faire graver son nom pontifical.

Le public entre bientôt dans le Conclave, par une ouverture qui s'y fait peu avant la publication ; tandis que le premier cardinal diacre, précédé d'un des maîtres de cérémonies, se porte à la grande loge ou tribune qui est au-dessus du portique de l'église de saint Pierre ; il fait ouvrir le mur qui y avoit été élevé au commencement du Conclave, & il annonce l'élection en ces termes : *Annuntio vobis gaudium magnum, Papam habemus Eminentissimum ac Reverendissimum Domin. NN. qui sibi imposuit nomen N.* : en disant ces mots, il jette au bas de la loge un papier qui contient ce nom, & que les assistans ramassent & s'arrachent avec précipitation. On fait une décharge d'artillerie au château saint Ange ; on sonne toutes les cloches de la ville ; la mousqueterie, les trompettes & les tambours des troupes rangées sur la place

de ſaint Pierre, y répondent de leur côté.

Après la publication, on laiſſe entrer tout le monde, & le pape retourne dans ſa cellule. Après dîner, le nouveau pontife, en chape & en mitre, eſt porté ſur l'autel de la chapelle Sixtine. Là les cardinaux viennent à l'adoration pour la ſeconde fois; ils lui baiſent le pied, la main qui eſt recouverte de ſon manteau, la poitrine & le viſage.

On porte enſuite ſa ſainteté à l'égliſe S. Pierre, dans le fauteuil élevé, ou chaiſe à brancards, brodée d'or, (*Sedia geſtatoria*) qui eſt ſur les épaules de vingt *Palafrenieri*, précédée de la croix, & des muſiciens qui chantent *Ecce Sacerdos magnus*.

J'ai oui dire que le 12 juillet 1730, lorſque les vingt porteurs éleverent pour la premiere fois Clément XII, pour le porter à S. Pierre, il eut très-peur, parce que le mouvement ne ſe trouva pas d'abord dans un parfait équilibre. Il ſemble qu'en effet il faut quelque habitude pour être bien aſſuré dans une ſemblable voiture.

Le pape accompagné du ſacré col-

lége & environné des Gardes Suiſſes, eſt ainſi porté dans l'égliſe de ſaint Pierre, ou après avoir fait ſa priere dans la chapelle du S. Sacrement, & devant la confeſſion des SS. Apôtres, on l'éleve ſur le grand autel où les cardinaux viennent à l'adoration pour la troiſieme fois, après quoi le pape eſt reporté au Vatican ; on établit des gardes dans ſon palais, les feux de joie & les illuminations commencent le même ſoir, & durent pendant deux nuits.

Le pape, dans la huitaine ſuivante ; c'eſt-à-dire, avant ſa conſécration & ſon couronnement ne fait aucune fonction ; & quoiqu'il regne véritablement, l'uſage eſt qu'il n'expédie aucune bulle qui ſoit ſcellée en plomb, mais ſeulement des brefs avec l'anneau du pêcheur.

La marche du pape qui va le lendemain de l'élection, au palais de *monte Cavallo*, ſe fait avec la plus grande pompe.

LE COURONNEMENT du pape ſe fait ordinairement huit jours après l'élection ; cette cérémonie eſt auguſte, belle & intéreſſante pour les voyageurs, elle dure depuis huit heures du matin juſqu'à une heure après midi ; le pape vient en

grand cortege, accompagné des cardinaux vêtus de leurs habits de cérémonies, qui font une chape pour les cardinaux évêques, & des chasubles magnifiques pour les autres; étant arrivé sous le portique de l'église de S. Pierre, le pape s'assied sur un trône où les chanoines de S. Pierre viennent lui baiser les pieds, on le porte ensuite dans la chapelle du S. Sacrement & à la chapelle de S. Grégoire, ou chapelle Clémentine, puis au grand autel.

Cérémonies des Etoupes.

Un maître des cérémonies porte une canne argentée, au sommet de laquelle il y a des étoupes; un clerc de chapelle placé à sa gauche, tient un cierge allumé, & tandis que le pape s'avance vers l'autel, le maître des cérémonies se met trois fois à genoux devant lui, en mettant le feu aux étoupes & chantant ces paroles : *Sancte Pater, sic transit gloria mundi.* L'objet de cette cérémonie est de mêler une réflexion morale à l'éclat du triomphe; c'est ainsi que les anciens Romains plaçoient un esclave derriere le triomphateur, pour l'avertir qu'il étoit homme.

Pallium.

Le premier cardinal diacre met le *Pallium* sur les épaules du pape. Le

Pallium eſt l'étole ornée de ſix croix de taffetas noir, regardée comme le ſymbole de l'apoſtolat & de la plénitude du pouvoir pontifical. Les cardinaux & les évêques vont baiſer les pieds du pape; il célebre la meſſe pontificalement ſur l'autel de S. Pierre, qui eſt réſervé au pape; au commencement de la meſſe, les cardinaux vont encore faire l'adoration du pape & le baiſent au pied, à la poitrine & au viſage. L'épître & l'évangile ſe chantent en grec & en latin, pour marquer l'union des deux égliſes; le pape communie, mais on lui porte ſur ſon trône l'hoſtie, & le vin conſacré, qu'il tire avec un chalumeau; cet uſage ſe pratique toutes les fois que le pape officie pontificalement. Après la meſſe, on le porte dans la loge des Bénédictions, qui donne ſur la grande place de S. Pierre; là il monte ſur un trône à la vue de tout le peuple : le premier cardinal diacre lui met la tiare ſur la tête, en lui diſant ces paroles : *Accipe Tiaram tribus coronis ornatam, & ſcias Patrem te eſſe Principum & Regum, Rectorem orbis, in terra Vicarium Salvatoris noſtri Jeſu Chriſti cui eſt honor & gloria, in ſæcula ſæculorum. Amen.*

La cérémonie du couronnement se termine par la bénédiction pontificale que le pape donne deux fois, l'une en se tenant debout sur son trône, l'autre après s'être approché du balcon, & par la publication de l'indulgence pléniere, accordée à tous ceux qui viennent de recevoir cette bénédiction. On reporte ensuite le pape dans la salle des paremens où il reprend ses habits ordinaires; & où il est complimenté par le doyen du sacré collége, qui lui souhaite principalement un long regne : nous avons eu occasion de remarquer combien ce vœu a été jusqu'a présent inutile, puisqu'aucun pape depuis S. Pierre n'est parvenu à un regne de 25 ans.

Le soir du couronnement se signale aussi par des marques d'alégresse, par des feux de joie & des illuminations dans les palais de tous les ambassadeurs, de tous les cardinaux, & de toutes les personnes attachées à la cour. Mais il n'y a rien de plus beau que l'illumination de la façade & de la coupole de S. Pierre; cet immense édifice est couvert, dans toute son étendue, de lampions qui en dessinent l'architecture, & qui le font appercevoir de toutes les parties de

Illumination de S. Pierre.

Rome : on ne peut rien voir de plus ſingulier en ce genre, & ce beau ſpectacle ſe renouvelle tous les ans, la veille & le jour de la fête de S. Pierre ; la veille & le jour de l'anniverſaire du couronnement du pape.

Le feu d'artifice qu'on tire le même jour ſur le haut de la terraſſe du château S. Ange, eſt encore un des beaux ſpectacles de l'Italie, & ſpécialement la grande gerbe qu'on appelle la Girandole; elle eſt compoſée de 4500 fuſées qui partent tout-à-la-fois, & ſe répandent en paraſol, en éclairant l'horizon d'une maniere frappante tout autour du château S. Ange, dont la poſition eſt très-favorable à ce ſpectacle. Outre la girandole, il y a encore différens autres artifices ; gerbes, ſoleils, moulinets, caſcades, ſerpenteaux, qui occupent quelque temps les ſpectateurs ; & au bout d'une demi-heure, le feu ſe termine par une girandolette qui fait encore un très-bel effet. La girandole ſe tire tous les ans la veille & le jour de S. Pierre, à moins qu'il n'y ait conclave, comme cela arriva en 1730; elle ſe tire encore la veille & le jour de l'anniverſaire du couronnement du pape : ce feu ne

Girandole.

coûte jamais que 500 *scudi* ou 2666 liv. de France.

Le jour où le pape va prendre possession de l'église de S. Jean de Latran, est encore un des jours les plus solemnels du nouveau regne, on appelle cette cérémonie le POSSESSO; elle est une des plus pompeuses & des plus magnifiques qu'on puisse voir à Rome, où tout se fait cependant avec tant d'appareil.

Cérémonie du Possesso.

L'église de S. Jean de Latran est, comme nous l'avons dit, l'église épiscopale de Rome, la premiere où les papes ont siégé, elle est comme le titre de leur prélature; & les papes sont obligés d'en aller prendre possession quelque temps après leur couronnement.

Le cortege en partant du Vatican, passe sur le pont S. Ange; ensuite devant S. André della valle, & le Gesù; il monte au Capitole, descend sous l'arc de Titus, & passe vers le Colisée; dans tout cet intervalle, les fenêtres, les façades des églises, & celles de la plupart des maisons sont tapissées, les escaliers du Capitole sont couverts de sable pour que les chevaux y puissent monter. Le sénat de Rome fait élever un arc de

triomphe sur la place du Capitole, lorsque le nouveau pape est Romain. Dans le possesso de Benoît XIII, en 1730, le Capitole ne fit point la dépense accoutumée, & le pape ne l'ordonna point, pour n'être pas à charge à la ville; en effet elle n'avoit pas encore entiérement acquitté la dépense faite pour le possesso d'Innocent XIII, en 1721, dont les frais avoient monté à quinze mille écus Romains.

Ordre de la marche.

Le cortége du *Possesso* commence d'abord par quelques détachemens de chevaux-légers, qui vont préparer les voies & frayer les passages. Il sont habillés en velours cramoisi, galonnés en or, avec des cimiers & des panaches blancs & rouges; ensuite viennent les écuyers du pape & ceux des cardinaux, avec tous les officiers d'un moindre rang; les avocats consistoriaux, les prélats *di Mantellone*, comme camériers d'honneur, les camériers secrets, les barons & les princes Romains, suivis de leurs pages & de leurs domestiques à pied; les prélats clercs de la chambre, le maître du sacré palais, les auditeurs de Rote, l'ambassadeur de Bologne; les conservateurs & le gouverneur de

Rome à la droite d'un des princes du trône, c'est-à-dire, de ceux qui ont le droit d'être toujours à côté du trône pontifical. La croix du pape est portée par le dernier auditeur de Rote, & sa sainteté, environnée des gardes Suisses & des *Palafrenieri*, est montée sur un cheval blanc paré de velours cramoisi, à franges d'or, dont la bride est tenue d'abord par un des princes du trône, & ensuite par les conservateurs de Rome. Il y eut une exception dans le *possesso* du 19 novembre 1730, le pape Benoît XIII ne monta point à cheval, à cause de son âge, & du froid qu'il faisoit ce jour-là; il fut porté dans une litiere à moitié découverte. En 1769, le pape Ganganelli tomba de cheval.

Le pape est suivi de 25 pages richement galonés, après quoi viennent les gardes à pied & les coureurs qui précédent la seconde partie du cortége, dans laquelle on voit d'abord le maître de chambre, monté sur une mule caparaçonnée de violet, & différens officiers de la maison, la chaise à porteur du pape & son fauteuil de cérémonie, *sedia Papale*; tous les cardinaux sur des mules garnies en rouge, conduites cha-

cune par deux écuyers qui tiennent des bâtons où sont les armes du cardinal : les patriarches, les archevêques, les évêques *Assistenti al soglio* : l'auditeur de la chambre ; le trésorier, le majordôme, les protonotaires apostoliques, les archevêques & évêques, qui ne sont point assistans du trône. Le carosse du pape, tiré par six chevaux blancs, suivi d'un détachement de chevaux-légers & de toute l'infanterie du pape, qui ferme le cortege.

Le pape s'arrête sur la place du Capitole pour y recevoir l'hommage du sénateur ou du peuple Romain que le sénateur représente. Le chapitre de S. Jean de Latran vient au devant du pape & lui présente les clefs de l'église, l'une d'or, l'autre d'argent, sur une bassine dorée, couverte de fleurs. Sa sainteté monte sur un trône élevé près de la porte de l'église ; là les chanoines viennent lui baiser les pieds ; il est ensuite porté dans l'église, où il fait sa priere & donne sa bénédiction de dessus l'autel, & ensuite de dedans la loge qui est sur la façade extérieure de S. Jean de Latran ; après quoi le pape va reprendre ses habits ordinaires pour re-

tourner au Quirinal, ou Monte Cavallo.

Il y a des auteurs qui citent parmi les cérémonies du *possesso*, celle de la chaise percée, où l'on faisoit asseoir le pape, mais il paroît que c'est une fable; du moins cet usage n'a plus lieu. V. T. I, p. 380.

CHAPITRE V.

Autres cérémonies de l'église de Rome.

LA grande procession de la Fête-Dieu, est une cérémonie dont la pompe & la magnificence surpassent tout ce qui peut se voir en ce genre. C'est le pape Urbain IV qui, vers l'an 1261, établit cette fête dans toute la Chrétienté, & l'on croit que l'usage de la procession remonte à-peu-près vers ce temps-là. D'autres ont prétendu qu'elle avoit été instituée à Turin en 1453, à l'occasion du miracle dont nous avons fait mention, Tome I, page 213; mais

Procession de la Fête-Dieu.

il est parlé de cette procession dans les actes du concile de Sens, qui commença à Paris en 1320 (V. GRANCOLAS, *Comment. hist. in Brev. Rom. cap.* 81. FISEU *de orig. festiv. Corp. Christi.* EVEILLON, *de processf. Ecclef. cap.* 35).

Le cortege commence par les officiers de la chancellerie, *Collettori del Piombo, Sollicitatori delle lettere Apostoliche*; viennent ensuite les notaires, les procureurs, les écrivains, les chanteurs, tous avec des cierges à la main; les acolytes, puis les prélats clercs de la chambre, les auditeurs de Rote, dont l'un porte la croix; les pénitenciers, les abbés, les évêques, les archevêques, les cardinaux.

Le pape vêtu d'ornemens blancs, est porté sur une espece de trône, (*sedia gestatoria*) au-dessus duquel flote un vaste & superbe dais brodé en or, à fond blanc, & de la forme la plus élégante & la plus majestueuse; le pape tient le saint Sacrement, devant lequel il paroît être comme à genoux, par la forme qu'on a donnée au fauteuil & à la table, quoique véritablement il soit assis. Il est assisté de deux cardinaux diacres; le dais est porté, soit au sortir

de l'église, soit en y rentrant, par la noblesse la plus distinguée, comme par les princes du trône, les ambassadeurs, les conservateurs, &c. Il est environné des officiers du palais, & précédé de quatre Acolytes, deux avec des torches, deux avec des encensoirs, on n'est pas dans l'usage d'y mettre 24 encensoirs comme à la procession de S. Sulpice de Paris, où 96 comme à celle de S. Laurent, où ils font cependant un très-bel effet.

A la suite du dais, la mitre est portée dans les mains d'un chapelain, assisté de deux camériers secrets; on voit ensuite beaucoup de prélats, les protonotaires apostoliques, les généraux d'ordres, & un grand nombre d'autres prêtres en habits de cérémonies (V. *le P.* CATALANO *Cæremon. S. Rom. Eccl. Gio. Battista* GATTICO *acta selecta cæremonialia S. Rom. Eccles.*). Cette procession est un des spectacles les plus magnifiques qu'on puisse voir en Italie, & les étrangers disposent souvent leurs marches de maniere à se trouver à Rome ce jour-là.

On expose le jour de la Fête-Dieu, sous la colonnade de saint Pierre, de

belles tapisseries faites d'après des dessins de Raphaël, & le travail répond à la beauté du dessin; elles représentent l'histoire du nouveau Testament.

S. Pierre & S. Jean de Latran sont les seules églises qui fassent leur procession le jour de la Fête-Dieu; on assigne à chaque église le jour & l'heure de sa procession, pendant le cours de l'octave, ainsi l'on en voit un grand nombre. On ne tapisse point les rues pour ces processions, on orne seulement les fenêtres de quelques tapis. Dans certaines processions, on voit des filles habillées de blanc, à qui l'on donne ce jour-là une dot de 50 écus Romains, (267 liv.) chacune est menée par une autre fille ou femme qui lui donne la main, & elle est couverte d'un drap qui lui cache une partie du visage.

Cérémonie de la haquenée.

La cérémonie de la haquenée (*chinea*) qui se fait la veille de S. Pierre, c'est-à-dire, le 28 de juin, est encore un des beaux spectacles de la pompe Romaine; c'est l'hommage que le roi de Naples rend chaque année au pape, par son ambassadeur, en lui faisant présenter une mule blanche. Nous en avons raporté l'origine, tome III, p. 530.

Les cérémonies de la ſemaine ſainte ſont auſſi un des grands objets de la curioſité des étrangers, à commencer depuis le dimanche des Rameaux. La bénédiction des palmes ſe fait dans la chapelle du pape, ſoit au Vatican, ſoit à Monte Cavallo; quand le pape y réſide, il a coutume d'y entendre la meſſe, ou de tenir chapelle, pluſieurs fois l'année. De la ſemaine Sainte.

Pour la bénédiction des Rameaux, les cardinaux prêtres ſont aſſis ſur des banquettes, à droite de l'autel ou du côté de l'évangile, & les cardinaux diacres ſur de pareilles banquettes à gauche. Ils ſont vêtus de ſoutanes violettes, avec leurs fourures d'hermine, leurs rochets de dentelles & leurs grands manteaux, comme lorſqu'ils ſont dans le conſiſtoire; leurs caudataires, c'eſt-à-dire, les eccléſiaſtiques qui leur portent la queue, ſont aſſis à leurs pieds. Quand l'inſtant de la fonction (a) eſt venu, les cardinaux ôtent leurs fourrures & leurs manteaux, & mettent tous

(a) *Funzione;* ce mot s'applique à toutes les grandes cérémonies, fêtes, proceſſions; les François en Italie le traduiſent improprement par fonction; & je me ſervirai de ce mot, afin de rappeller l'expreſſion italienne.

de superbes chasubles brodées en or, & des mitres de moire d'argent. Les cardinaux diacres ont des chasubles, dont le devant est relevé à moitié & plié en deux. Ils vont ainsi recevoir la branche de palmier de la main du pape ou du cardinal officiant ; & de retour à leurs places, ils la remettent entre les mains de leurs caudataires. Après les cardinaux, tous les pénitenciers, vêtus de chasubles violettes, & les généraux d'ordres, qui sont tous sur des banquettes derriere les cardinaux, mais dans leurs habits ordinaires, vont recevoir les palmes de la main du cardinal officiant, qui vient la leur donner à la tête de leur banc ; car ils n'entrent pas dans l'enceinte des cardinaux, pour l'aller recevoir comme eux au pied de l'autel. Les caudataires & quelques étrangers qui s'approchent, reçoivent, au lieu de palmes, des rameaux d'oliviers, auxquels il y a une feuille liée en croix, ce que les Italiens appellent *Crocette*.

Un certain nombre de prélats, vêtus en rochets & en soutanes violettes, & les avocats consistoriaux, en soutanes rouges & en camails, avec des *fioques* de même couleur, assistent aussi à la

la cérémonie près des cardinaux diacres.

Les palmes étant distribuées, la procession commence par les pénitenciers, les généraux & procureurs généraux d'ordres, les prélats & les cardinaux, suivis de leurs caudataires, qui portent leurs palmes; ils font dans cet ordre le tour de la premiere salle, ensuite rentrent dans la chapelle, où, ayant quitté sur le champ leurs chasubles & leurs mitres, ils reprennent leurs fourures & leurs manteaux, qui étoient leur premier habit, & assistent ainsi à la messe. La messe s'exécute en plain-chant; la passion est récitée par deux ecclésiastiques, dont l'un chante la partie de l'historien, & l'autre les réponses de J. C., les cris & les clameurs du penple sont imités par le clergé, qui chante cette partie en faux-bourdon, ce qui fait un très-bon effet. Pendant l'offertoire, un ecclésiastique vêtu en rochet, avec une étole en bandoliere, donne l'encens par trois fois au doyen des cardinaux, & deux fois à chacun des autres; ensuite les cardinaux s'embrassent, c'est le baiser de paix qui se donne toujours dans les messes papales.

Les ténebres du mercredi ſaint ſont chantées dans la chapelle Sixtine au Vatican, par des muſiciens, en petit chant & d'une maniere fort ordinaire ; mais à la fin on exécute un beau *Miſerere*, fait par *Allegri*, dont on chante un verſet en muſique, & l'on pſalmodie l'autre, alternativement. La muſique de ce *Miſerere* eſt la plus belle choſe que l'on puiſſe entendre ; quoique déja ancienne, il n'y a rien de plus pathétique ; il eſt exécuté par tous les muſiciens de la chapelle papale. Il y a des inſtans où l'on croiroit qu'un orgue ſe mêle aux voix, quoiqu'il n'y en ait point du tout (a).

Le jeudi ſaint, l'office du matin ſe fait avec pompe à S. Pierre ; on chante la meſſe dans une petite tribune. Le pape ou le doyen des cardinaux officie, & tous les cardinaux y aſſiſtent, placés comme à la chapelle de Monte Cavallo ; après la meſſe on porte le S. Sacrement en proceſſion à la chapelle Pauline, ſous un dais dont l'impériale n'eſt point tendue, comme dans nos égliſes ; mais formée d'une ſimple étoffe

(a) Les deux autres jours on chante d'autres miſerere ; il y en a un de *Jomelli*.

flotante. Tous les cardinaux le précédent, en tuniques ou en chasubles très-riches, tenant chacun un gros flambeau à la main. Le cardinal doyen expose le S. Sacrement dans la chapelle Pauline, où il y a pour lors plus de mille cierges allumés. Les suisses de la garde du pape sont sous les armes, avec des casques de fer & des cuirasses par-dessus leurs habits ; ce qui fait un très-bel effet.

C'est aussi le jeudi saint que se faisoit la publication de la bulle *in cœna Domini*, & des excommunications qu'elle contient. M. Duclos y assista encore en 1767 ; elle tire son nom du jour où elle se lit, qui est le jeudi saint ; c'est la réunion de plusieurs bulles données par différens papes, relativement aux droits du S. Siége, depuis la bulle *consueverunt*, donnée par Paul II en 1469. Dès 1410, le concile de Tours déclara qu'elle ne pouvoit être admise en France. La bulle *Pastoralis*, donnée par Paul V en 1610, & plusieurs autres, ont aggravé les articles de la premiere ; mais on m'écrit que cette cérémonie d'excommunication ne se pratique plus.

Au sortir de la chapelle, le cardinal doyen passe dans la salle du lavement

des pieds, où, vêtu avec une ſimple aube, une étole, & la mitre en tête, il lave les pieds à treize pauvres prêtres de différentes nations; ils ſont vêtus de ſoutanes blanches avec un petit camail & un bonnet carré de même couleur; enſuite on fait paſſer ces prêtres dans une grande ſalle pour les faire dîner. On les fait aſſeoir ſur une même file à une table chargée d'un grand ſurtout, garni de fleurs; quand le pape en perſonne fait la cérémonie, les cardinaux ſervent à table. Ce que les prêtres ne peuvent manger ils l'emportent: on leur fait auſſi un préſent; le tout peut aller à dix écus Romains, pour chacun.

Au ſortir du dîner des prêtres, on aſſiſte à celui des cardinaux, dans une ſalle du Vatican; ils ſont aſſis dans des fauteuils autour d'une table, au milieu de laquelle ſont de grands ſurtouts de fleurs, arbres, figures d'anges en ſucre, avec tout le deſſert en ſucreries, & en confitures. A l'égard du dîner ils demandent chacun ce qu'ils veulent, & on le leur apporte en particulier ſur une petite aſſiette, ce qui reſſemble aſſez à des portions de religieux. Les

femmes même peuvent les voir manger. Les cardinaux ont chacun leurs domeſtiques, qui leur envoyent ou leur portent ce qu'il leur faut, & gardent de petites commodes d'argent à cadenas, où eſt le ſel & le poivre, comme cela ſe pratique à la table des rois. Le jeudi ſaint les ténebres ſe chantent dans la chapelle Sixtine, où il y a un beau *Miſerere* en muſique.

Le vendredi ſaint, le ſervice ſe fait auſſi dans la chapelle Sixtine, où les cardinaux aſſiſtent, & après le ſervice ils vont dîner dans la grand'ſalle du Vatican, tous enſemble, de même que la veille, avec cette différence ſeulement, qu'il n'y a point de ſurtout ſur la table, & qu'ils ſont tous aſſis ſur la même file, ce qui reſſemble plus à un réfectoire. Après midi, les ténebres ſe chantent dans la chapelle Sixtine, en plain-chant, & à la fin l'on chante un autre *Miſerere* d'un muſicien différent, exécuté par toute la muſique papale, dont deux hautes-contres & deux baſſes-tailles. On ne voit point les muſiciens pendant qu'ils chantent; ils ſont renfermés dans la tribune, ce qui a un air plus myſtérieux, & ſemble inſpirer

plus de recueillement & de respect.

Au sortir de la chapelle Sixtine, les cardinaux descendent dans l'église de S. Pierre, & se mettent à genoux en formant un cercle, vis-à-vis une des tribunes qui est à l'un des pendentifs du dôme de S. Pierre. Un chanoine, accompagné de deux autres, leur donne successivement la bénédiction avec trois des reliques dons nous avons déja parlé, la Lance, le saint Suaire, *Volto Santo*, & la vraie Croix; après cela ils serrent les reliques; ils recommencent la même cérémonie pour chaque procession de pénitens.

Depuis les cinq heures après midi, jusqu'à nuit close, le cardinal grand-pénitencier, est assis sur le tribunal de la pénitence, qui est une espece de trône de bois élevé sur quatre ou cinq degrés; autour de ce tribunal, à une certaine distance, est une balustrade pour empêcher le peuple d'approcher de trop près. Ceux qui veulent se confesser à lui s'approchent, il confesse quelquefois des pélerins, après quoi il leur fait la charité; mais en même temps qu'il les écoute, il ne laisse pas de toucher avec sa grande baguette tous ceux qui se pré-

ſentent. Cet attouchement eſt un acte d'humilité de la part de celui qui le reçoit, pour gagner une indulgence de cent jours. Les autres pénitenciers ne peuvent, en touchant, procurer l'indulgence, que pour quarante jours, & ils n'ont pas le droit de frapper de la baguette, quand le cardinal grand-pénitencier eſt en fonction. On exige à Rome des billets de communion, qu'on diſtribue à la ſainte table; le curé paſſe le lundi d'après le dimanche de Quaſimodo dans les maiſons, & ceux qui ne lui rendent pas leurs billets ſont excommuniés & affichés à la porte de l'égliſe.

On voit à Rome dans la ſemaine ſainte, une grande affluence de pélerins qui ſont en habits de toile cirée avec un mantelet de même toile, & le chapeau qui en eſt auſſi couvert; ils ont une tire-lire plate de fer blanc, ſur laquelle le portrait de la Vierge eſt ordinairement peint, ils portent cette tirelire attachée à un cordon, mais en bandouliere, & portent un bourdon à la main.

Les cent lampes de l'autel de ſaint Pierre ſont éteintes le vendredi ſaint;

mais pour y ſuppléer par un autre ſpectacle non moins éclatant, on ſuſpend en l'air, vis-à-vis du baldaquin, une croix de dix-huit à vingt pieds de haut, illuminée le ſoir de lampions faits avec de l'huile, ce qui forme un coup-d'œil très-brillant, c'eſt une des belles idées de Michel-Ange; & nous en avons déja parlé. Il y a dans S. Pierre tous ces jours-là une très-grande affluence; c'eſt une choſe ſinguliere que le bel effet qui en réſulte dans cette magnifique égliſe : mais nonobſtant cette foule prodigieuſe, on y eſt toujours à ſon aiſe.

Le jour de Pâques le pape donne ſa bénédiction ſolemnelle, de la loge ſaint Pierre : toute l'infanterie de Rome, vêtue de rouge avec paremens bleus, ſe rend vers les onze heures ſur la place, & y forme une enceinte, ſans cependant empêcher le peuple d'y pénétrer; les chevaux-légers vêtus de leurs caſaques rouges avec des galons de ſoie jaune, ſont dans le milieu de la place, ils portent tous des banderoles, moitié rouges & moitié jaunes, montées au bout de leurs piques. Les* drapeaux ſont au milieu, & tout cela forme un coup-d'œil très-

brillant. Le drapeau des Suiſſes eſt auſſi déployé ; il eſt peint de bandes rouges, bleues & jaunes, comme l'habit même des Suiſſes. Sur le midi, & après le ſervice de S. Pierre, le pape vêtu de blanc, la tiare ſur la tête, monte ſur un trône élevé dans la grande loge qui donne ſur la place ; ce trône eſt ſous un dais cramoiſi : tous les cardinaux l'environnent ; ils ſont en fourure d'hermine, mais avec des ſoutanes & des manteaux rouges. Le pape après avoir lu les prieres dans un grand rituel, ſe leve & donne au peuple proſterné trois bénédictions ; à l'inſtant le canon du château S. Ange répond à un ſignal. Un moment après, un cardinal jette au peuple les papiers qui annoncent les indulgences accordées aux égliſes, & le pape ſe retire : les muſiciens des troupes donnent des fanfares dans l'intervalle des cérémonies, & immédiatement après les tambours battent & les troupes défilent.

Proceſſion des filles dotées.

On fait chaque année à la Minerve, le jour de l'annoncation de la Vierge, la cérémonie des dotées ou des filles à qui on diſtribue les dots, fondées ou accordées par le pape, qui ſont depuis

25 jusqu'à 100 écus Romains; après leur avoir fait entendre la messe à la Minerve & les avoir toutes communiées, on leur distribue des cédules ou actions du montant de leur dot; il y en a quelquefois jusqu'à cent quatre-vingt-dix, & on leur fait faire dans la ville une assez longue procession : la banniere des Dominicains de la Minerve commence la marche; la croix accompagnée de quatre tambours, précéde les religieux de la Minerve, suivis des dotées; elles sont voilées, vêtues de blanc, le visage à moitié couvert, à la maniere des Vestales, le chapelet au côté, & leurs cédules à la ceinture. Elles marchent deux à deux, & de dix en dix elles sont séparées de celles qui suivent, par deux ecclésiastiques qui marchent sur la même ligne en tenant des cierges : on dit que c'est pour marquer les différentes fondations. Celles qui veulent se faire religieuses marchent les dernieres, une couronne sur la tête, un rosaire & un grand crucifix au côté; la marche est fermée par un détachement des gardes Corses. Quelquefois il y a des filles qui ne veulent pas être connues, & qui en font aller d'autres à leur place, en les

payant pour cette proceſſion. On ne leur délivre l'argent de leur dot qu'à l'inſtant de leur mariage.

Les ſaluts, les ſermons, les cérémonies d'appareil ſont beaucoup plus ordinaires à Rome, & plus fréquentés par le peuple de Rome, que par-tout ailleurs ; les places même y ſont un lieu de prédication & de ſpectacle de piété. Il étoit fort ordinaire de voir le dimanche un jeune Jéſuite, accompagné d'une confrérie en forme de proceſſion, & précédé de la croix, qui alloit s'établir dans une place, monté ſur un banc, & ſe mettoit à prêcher avec toute la vivacité, le mouvement & l'énergie qu'il pouvoit y mettre, pour mieux attirer & in-téreſſer les ſpectateurs ; il y a maintenant des prêtres ſéculiers qui ſuivent ces exemples.

Souvent le prédicateur qui s'agite dans un des coins de la place, a pour pendant à l'autre extrêmité, un ſaltimbanque ou un polichinel, qui finit par lui enlever peu-à-peu ſes auditeurs. On prétend qu'un Capucin voyant déſerter inſenſiblement ſon auditoire, ſe mit à déclamer contre polichinel : pour donner plus d'onction & plus de force à ſa pré-

dication, il tira son crucifix de dessous son manteau, en criant : *eccolo*, *il vero policinello!* pour dire d'une maniere plaisante, voilà celui qui mérite tout les soins & toute l'attention que vous donnez à polichinel.

Parmi le grand nombre des exercices de dévotion, un des plus singuliers est l'assemblée des flagellans, qu'on appelloit Caravites, du nom du P. Caravita, Jésuite; elle se faisoit encore en 1767, tous les vendredis, dans une chapelle; on distribuoit des disciplines, on éteignoit les lumieres, & pendant l'espace d'un miserere, on entendoit un bruit pareil à celui d'un ouragan, mêlé de vent & de grêle, par les coups redoublés de tous les flagellans, dont les plus dévots avoient sans doute les épaules nues, & ne faisoient qu'ôter leur manteau. Garrik, le Roscius de l'Angleterre, en faisoit un récit très-plaisant. M. Duclos y avoit assisté, & en parle dans son voyage, qui doit paroître incessamment.

Les entrées d'ambassadeurs sont aussi au nombre des grandes cérémonies de Rome. Une des plus belles qu'on ait vues depuis long-temps, est celle que

fit M. le comte de Stainville, aujourd'hui duc de Choiseul, le 28 mars 1756.

CHAPITRE VI.

Des revenus de la Cour de Rome; & de la Politique des derniers Papes qui ont régné.

LES revenus du pape passoient pour être de deux millions de scudi, ou dix millions de France, mais plus de la moitié étoit déja affectée au payement des dettes de l'état. Ces dix millions se levoient sur les terres, sur le blé, sur le sel & sur les douanes de l'état ecclésiastique; il y a dans la seule ville de Rome trois douanes différentes, cependant le baril de vin qui est de 62 pintes de Paris, ne paie que 25 sous pour les trois douanes, si c'est le vin d'un particulier; & trois livres; si c'est celui d'un cabaretier, tandis qu'à Paris le vin y coûte plus de trois sous la pinte pour les

ſeuls droits d'entrée, & en Angleterre plus de trente. Cela prouve bien la modération du gouvernement eccléſiaſtique pour les impôts.

En 1782, on a mis un impôt d'un million & demi d'écus Romains ou huit millions de France, & l'on travaille à un cadaſtre pour en faire une juſte répartition.

Les émolumens du palais ſont affectés à un hôpital de pauvres invalides, auſſi-bien que ceux de la douane de terre; le produit des diſpenſes eſt auſſi affecté à un autre hôpital; c'eſt ainſi que les revenus du pape, quoique médiocres, ſont encore en partie conſacrés à de pieuſes deſtinations.

Lieux de Monts.

Parmi les dettes de l'état ſont, les *Luoghi di monti*, lieux de monts, ainſi appellés à cauſe de la banque du mont-de-Piété; ils ſont à-peu-près comme les rentes ſur l'hôtel-de-ville de Paris; ce ſont les actions ou les billets de l'état, que les papes ont créés lorſqu'ils ont eu beſoin d'emprunter de l'argent.

Le pape Sixte-Quint, qui pour être plus abſolu, s'étoit allié les familles des Colonnes & des Urſins, qui diviſoient la ville de Rome, imagina pour avoir

tout l'argent de l'état, d'introduire le papier-monnoie qui ſubſiſte encore actuellement, & il créa les lieux des Monts.

Ces rentes furent d'abord établies à cinq pour cent d'intérêt; elles furent enſuite réduites à quatre; enfin ſous le pape Innocent XI, Odeſcalchi (qui mourut en 1689), la chambre étant chargée de pluſieurs millions d'écus Romains pour les ſeuls intérêts de ces monts; & le pape ayant des ſommes conſidérables dans ſon épargne, on propoſa aux porteurs d'actions de recevoir leur rembourſement, à moins qu'ils ne vouluſſent réduire l'intérêt à trois pour cent au lieu de quatre, ou ce qui étoit encore plus onéreux, payer 30 pour cent pour obtenir la continuation de leurs intérêts. Comme il n'y a point de commerce dans l'état, & que les terres ſont embarraſſantes, les propriétaires des actions ne voyant pas un grand avantage dans ce rembourſement, conſentirent à la réduction, & la chambre gagna tout d'un coup pluſieurs millions de revenu; elle empruntoit de l'argent des Génois à un intérêt encore plus bas pour rembourſer ceux qui vouloient l'être; la valeur de ces actions a encore augmenté, car

les lieux de mont qui sont de cent *Scudi*, se vendent 125, quoiqu'ils ne produisent que trois *Scudi* d'intérêt. Les vacables sont des effets qui rendent le double, mais on les perd si on ne les vend pas pendant sa vie, & même 20 jours avant la mort.

Produit des Bulles.

On compte ordinairement pour beaucoup le produit des bulles & des annates (T. V, p. 581), qui font passer à Rome l'argent de la France; mais les personnes les mieux instruites assurent que cela ne va pas, année commune, à 400 mille livres monnoie de France : j'ai vu un relevé fait à la daterie, de cinq années, qui faisoit monter à 376 mille livres par an, tout l'argent payé par la France, pour bulles & dispenses de toute espece, y compris même les frais des banquiers expéditionaires de Rome.

Benoît XIV fut obligé de faire avec la cour d'Espagne, en 1753, un corcordat portant abolition des annates, moyennant une somme de cinq millions & deux tiers, qui fut payée tout à la fois. Cela fit tort à la ville de Rome, où huit a dix mille personnes, étoient occupées des affaires relatives aux bénéfices d'Espagne. On cria beaucoup à ce

ſujet contre le cardinal Valenti, qui conduiſit cette affaire : on prétendit qu'il en avoit profité ; mais eût-il été maître de refuſer ? Il y a ſur ce ſujet une diſſertation de Napodani. La cour de Rome ſait bien au reſte que ces ſortes de revenus ſont très-caſuels, & peuvent manquer à la premiere occaſion.

Le produit des poſtes, dans l'état du pape, n'eſt que de 45 mille écus Romains, ou 24000 livres.

Le papier timbré, *Carta bollata*, avoit été établi à Rome ſous le pape Lambertini, par le cardinal Aldrovandi ; mais il fut aboli quelques années après. Le même pape ſupprima la ferme du tabac, *Appalto del Tabaco*, & en plaça l'impôt ſur le ſel. Quoique le ſel ait été chargé de ce nouveau droit, il ne revient cependant pas à Rome à quatre ſous la livre, poids & monnoie de France. En général tous les impôts dans l'état eccléſiaſtique ſont très-médiocres. Cependant, avec ſi peu de revenu, le pape eſt obligé de payer encore les intérêts des anciennes dettes de ſes prédéceſſeurs, & d'envoyer de l'argent dans le pays étranger pour l'achat du blé.

Des cinq millions d'écus Romains

que Sixte-Quint dépoſa au château S. Ange, on en a diſtrait un demi-million pour la famine de 1764, & peut-être ne ſera-t-on pas en état de long-temps de le remplacer. Le pape a acheté en 1764, les biens allodiaux que l'empereur poſſédoit dans le duché d'Urbin, ce qui a fait ſortir une ſomme prodigieuſe de l'état eccléſiaſtique. L'achat des grains, en 1765, a achevé d'épuiſer l'état, & l'argent eſt devenu ſi rare à Rome, qu'on a vu en 1766, des étrangers qui ne pouvoient partir, faute de pouvoir convertir leurs papiers en ſequins; cela n'eſt plus au même degré, mais il s'eſt établi un commerce onéreux pour les étrangers, les banquiers ſe font donner cinq pour cent quand vous leurs demandez de l'argent pour du papier, & cette eſpèce d'uſure eſt publique en 1784.

La dépenſe énorme pour les grains, dont nous avons parlé, étoit une ſuite non-ſeulement de la diſette, qui fut générale en Italie, mais auſſi de l'anéantiſſement où eſt tombée l'agriculture dans la campagne de Rome; cet inconvénient eſt venu, ſelon tous les politiques, de la mauvaiſe police qu'il

y avoit pour les grains, mais à laquelle on commence à remédier.

Donna Olimpia, qui étoit toute puissante à Rome sous le pontificat du pape Pamfile (Innocent X, mort en 1655), fut cause des premieres taxes ou impôts sur le blé, & d'un réglement qui a été ruineux pour tous les possesseurs des fonds, dont le revenu est en blé; les papes qui ont succédé à Innocent X, ont trouvé que cet établissement leur étoit trop avantageux pour pouvoir l'abandonner. Suivant cette ancienne loi, personne ne pouvoit vendre du blé à qui que ce fut; mais tous ceux qui en avoient recueilli étoient obligés de le vendre à la chambre Apostolique, à un prix fixe, beaucoup au-dessous de sa valeur, au moyen de quoi la chambre y gagnoit quelquefois moitié. Il n'étoit permis, ni à Rome, ni dans la campagne, de faire du pain chez soi, il falloit l'acheter des boulangers établis par la chambre; ils devoient acheter le blé, & vendre le pain au prix qu'elle fixoit.

Abus pour les blés.

Au commencement de chaque année les boulangers étoient obligés de prendre une quantité de blé pour toute l'an-

née, quand même ils en auroient eu de reste; dans ce cas-là ils étoient obligés de le vendre à la chambre, pour le prix qu'elle y avoit mis, & elle le leur revendoit ensuite comme elle vouloit; on assure même que la mesure avec laquelle la chambre vendoit, étoit plus petite d'un cinquieme que la mesure avec laquelle elle achetoit; le monopole des gens en place augmentoit souvent cette calamité, c'est probablement là une des causes qui ont diminué la population dans l'état ecclésiastique. On prit ensuite un parti différent; comme on manquoit de cultivateurs dans la campagne de Rome, on fut obligé d'avoir recours à des entrepreneurs, marchands ou fermiers, qui se procuroient des travailleurs à force d'argent. Pour encourager ces marchands, on établit un prix fixe qui faisoit leur sûreté; on craignoit que sans cela, ce prix venant à baisser trop dans les années d'abondance, ils n'abandonnassent une culture qui ne rendroit pas les frais, ce qui produiroit ensuite la disette. On avoit évalué à 36 écus les frais de culture d'un rubio de terre, & l'on trouvoit que pour avoir un intérêt de 12 ½ pour

cent de ses avances, il falloit que le blé se vendit entre 6 ou 7 $\frac{1}{2}$ écus le rubio; ce systême paroissoit convenir à l'état de dépopulation de la campagne de Rome, il n'a cependant pas empêché la ruine de l'agriculture, & les disettes, parce que les frais ayant augmenté au point de revenir à 50 écus le rubio, les marchands n'ont plus trouvé leur compte à faire travailler la terre, & le paysan découragé à négligé la culture; d'ailleurs sa paresse naturelle fait qu'il ne cultive qu'autant qu'il a besoin pour sa subsistance; vient-il une mauvaise année, la famine est générale; c'est ce qu'on a éprouvé en 1764. Les récoltes des années précédentes avoient été déja très-médiocres; celle de 1765, ne fut pas meilleure, & il fallut pendant cinq ans, tirer du blé de l'étranger.

Les réflexions des économistes, des politiques, des écrivains, des gens-de-lettres, ont déterminé le ministere en France, en 1764, à permettre l'exportation des blés; on a compris, que pour encourager l'agriculture, il falloit en faire une profession utile, & que le blé devoit avoir un prix suffisant pour dédommager le laboureur de ses travaux. Mais

Malheur de l'Agriculture.

dans l'état du pape, c'est l'agriculture qui est la plus mauvaise de toutes les professions; ensorte que là où la terre n'est pas d'une extrême fécondité, elle est presque déserte. Un voyageur qui passoit dans les terres d'un prince Romain, en revenant de Naples, lui proposoit de lui envoyer des gens pour faire valoir ses fonds, persuadé que les landes incultes qu'il voyoit, n'annonçoient que le manque de bras. Le prince lui répondit qu'on ne manqueroit pas d'habitans, si ce n'étoit qu'étant obligés de vendre leur grain à la chambre à un trop bas prix, ils ne trouvoient pas leur compte à le faire croître.

Mais actuellement les cultivateurs ont droit de vendre leurs grains comme ils veulent & même de l'exporter, moyennant une permission qui coûte un scudo par rubio. Le cardinal secrétaire d'état qui accorde ces permissions à intérêt à l'exportation, aussi l'on a vu exporter jusqu'à 300 mille rubi par année, du moins suivant M. de Felice, dont le pere a eu l'inspection des blés pendant 35 ans.

La chambre a des grains qui proviennent de ses terres ou de ses dîmes,

qu'elle vend aux boulangers à 6 écus le rubio, soit qu'il y ait abondance ou disette; les boulangers sont obligés de donner du pain blanc à raison de huit onces, pour une baioque; ils font du pain commun, *pane a peso*, pour les gens du peuple, & ils ne sont point obligés d'acheter le grain de l'*Annona*, lorsque le prix qu'elle y met ne leur convient pas.

Les habitans sont libres de faire du pain chez eux, & les gens raisonnables en profitent; les boulangers vendent même une farine commune, appellée *Tritello*, que les pauvres achetent pour faire leur pain. Le pape Ganganelli, en 1769, fit une ordonnance pour remédier aux abus dans le commerce des grains.

L'Italie est le pays où l'agriculture devroit être le plus encouragée, à cause de l'indolence qui est naturelle dans un pays chaud, & qui a besoin d'être excitée fortement. Il en est de même en Espagne, à en juger par un trait qui m'a été raconté à Naples. Le roi de Naples arrivant en Espagne dans ses nouveaux états, faisoit une partie de chasse, dans un temps où l'on avoit

moiſſonné par-tout ; il vit un champ où le blé étoit encore ſur pied, & commençoit à dépérir : on fit venir le cultivateur pour ſavoir d'où venoit une ſemblable négligence ; il répondit tranquillement qu'il avoit moiſſonné tout ce qui lui étoit néceſſaire, & qu'il avoit abandonné le reſte, pour n'avoir pas la peine d'aller le recueillir. Ce trait ſuffit pour caractériſer l'indolence de ces climats.

Je ſais bien qu'en Hollande l'impôt ſur le blé que l'on va moudre eſt ſi fort, qu'il excéde la valeur principale du blé ; mais le commerce, l'émulation & l'activité qui regnent parmi ce peuple induſtrieux, remédient au moins à l'inconvénient de cet impôt. En Eſpagne, non plus qu'en Italie, on ne peut trouver un ſemblable remede.

L'impôt ſur le blé eſt peut-être une des imperfections du gouvernement de la Hollande, à plus forte raiſon à Rome. Comme les gens les plus pauvres ſont ceux qui mangent le plus de pain, cet impôt les charge plus que les gens riches ; s'il eſt permis au ſouverain de partager le ſuperflu de ſes ſujets, peut-il leur demander une partie du néceſſaire abſolu ?

abſolu ? C'eſt par ces conſidérations que la France & l'Angleterre ont évité de mettre ſur le blé des impôts qui bleſſent l'humanité, & peuvent nuire à la population. Tous les objets dont on peut ſe paſſer, le vin même, les marchandiſes les plus communes, mais qui ne ſont pas de premiere néceſſité, peuvent être chargées de taxes ; mais le pain & le blé doivent être offerts & diſtribués à tous ſans obſtacle & ſans réſerve.

Les obſervations que je viens de faire ſur la mauvaiſe politique d'Innocent X, me conduiſent à dire un mot du caractere de ſes principaux ſucceſſeurs.

Chaque nouveau regne amene de nouveaux principes & un nouveau plan de conduite (a) : un pape tâche toujours d'éviter les excès qui ont déplu dans ſon prédéceſſeur ; mais il ne peut guere éviter de tomber dans quelques autres.

Le pape Roſpiglioſi, Clément IX, épuiſa l'état par ſa profuſion, & ſa magnificence, quoiqu'il n'ait régné que vingt-neuf mois. Son ſucceſſeur, Altieri, Clément X, en 1669, ne fit tort à l'état Clément X.

(a) La durée moyenne de leurs regnes a été de ſept ans juſqu'à préſent.

que par sa foiblesse ; il fut élu dans un âge très-avancé ; il étoit incapable de gouverner par lui-même : ses neveux régnerent sous son nom, & le pape ignoroit même ce qu'ils faisoient. Ils firent bâtir le superbe palais Altieri (T. V, pag. 173). J'ai oui dire que quand le palais fut achevé, les neveux engagerent le pape à l'aller voir ; aussi-tôt qu'il fut arrivé sur la place & qu'il eut apperçu l'immensité de l'édifice, il fut consterné de cette déprédation ; les larmes lui vinrent aux yeux, & il s'en retourna, pour n'être pas témoin plus long-temps d'un tel abus de confiance & de pouvoir.

Innocent XI. Il fut remplacé en 1676 par Odescalchi, Innocent XI, qui ne songea qu'à épargner & à accumuler ; il n'enrichit pas sa famille, mais il ne soulagea pas le peuple ; il ne vouloit ni magnificence, ni bâtimens ; il laissoit les chapeaux vacans pour mettre les revenus de côté ; sa sobriété personnelle étoit exemplaire. Burnet dit que la dépense de sa table n'alloit pas à un écu par jour ; imitant presque Sixte-Quint, qui avoit ordonné à son maître-d'hôtel de ne jamais dépenser plus de quinze ba-

joques pour sa table; il étoit aussi régulier dans ses mœurs, que modéré dans sa table; & les vices publics n'osoient se montrer; mais son économie ayant resserré la circulation de l'argent, le peuple ne pouvoit ni vivre ni payer les taxes, & cela fit déserter un quart du peuple de Rome sous son pontificat. On disoit ouvertement que le regne de l'église & du pape, étoit plus dur que celui des Turcs & des Barbares. D'ailleurs il supprima plusieurs charges qui coûtoient beaucoup à la chambre; il fut en état de donner des subsides considérables à l'empereur Léopold I, au roi de Pologne Jean III, & à la république de Venise, qui eurent la guerre contre les Turcs, & l'on assuroit que ce n'étoit pas la trentieme partie des trésors qu'il avoit accumulés. Il mourut en 1689.

Innocent XIII qui fut élu en 1721, & qui étoit de la maison Conti, l'une des quatre premieres de Rome, passe pour avoir été le meilleur souverain de ce siecle-ci. Les Romains ont été bien des années à ne cesser d'en faire l'éloge, & de regreter le peu de durée de son pontificat, qui ne fut que de Innocent XIII.

34 mois. On dit que tout commençoit à reprendre vigueur sous son pontificat; l'abondance étoit générale, la police exacte; les grands & le peuple également contens. Il n'a jamais fait que deux cardinaux, le C. Alexandre Albani, & le C. Dubois; on prétend qu'il eut tant de regret de ce dernier, lorsqu'il le connut, que ce chagrin avança beaucoup ses jours. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à sa mort il laissa plusieurs chapeaux vacans, qu'il ne voulut jamais remplir, quoiqu'on l'en pressât beaucoup, disant qu'il n'avoit fait que trop de cardinaux. Il ne fit rien de particulier pour sa famille.

Le pape Orsini, Benoît XIII, succèda en 1724 à Innocent XIII. Il a été fort célébré en France; c'est de lui que Voltaire dit dans sa Henriade :

Des Ursins de nos jours a mérité des temples.

Il avoit une piété tout-à-fait monastique, & l'ordre des Dominicains, dans lequel il avoit vécu, pourra bien le faire canoniser un jour. Le pere Bremont, Dominicain, qui a écrit sa vie, homme d'ailleurs de très-bon sens, a assuré lui



avoir vu faire des miracles de son vivant; il se mettoit à genoux par humilité, dans son cabinet, quand il écrivoit à son général. D'un autre côté, le pere Cloche, général des Dominicains, qui l'avoit bien connu, disoit de lui : *Il Cardinale Orsini e come il corno da caccia, e duro, torto, e voto*, c'est-à-dire, que son caractere étoit opiniâtre, son extérieur sans dignité, & son esprit sans connoissance. On eut bien de la peine à l'empêcher de faire mettre un enduit au Vatican sur les belles peintures de Raphaël; pour y faire peindre l'histoire de la Vierge, par un barbouilleur de Bénévent.

La splendeur de la cour de Rome avoit été presque réduite à rien sous son pontificat; il avoit retranché toutes les dépenses qui lui étoient personnelles, & vivoit presque à la maniere de Sixte-Quint; mais ce qui répond à tout, l'abondance régnoit dans ses états; ce fut lui qui réunit au S. Siége la ville de Commachio, qu'on n'avoit pu faire rendre par les Allemands, depuis qu'ils s'en étoient emparés.

Malgré son humilité chrétienne, il avoit un peu l'orgueil de la naissance :

étant archevêque de Bénévent, il ne cessoit de déclamer contre les désordres de Rome; mais ajoutoit-il, les méchans n'osent se montrer ici où commande un homme de mon nom. Il alloit, depuis qu'il fut pape, se faire donner la discipline dans son couvent, par un petit frere, en récitant les sept pseaumes; mais il laissoit vendre publiquement les graces & les bénéfices par le Card. C.; & quand on lui faisoit voir le scandale de la conduite de ce ministre, il répondoit froidement *ah che questo e niente*. Rien ne put jamais le faire revenir de sa prévention, que le C. avoit su établir par toutes sortes d'adresses : on dit qu'un jour il fit donner avis au pape qu'il étoit enfermé dans sa chambre avec des filles (chose qui, dit-on, lui arrivoit quelquefois), le pape y courut bien vîte; mais ayant regardé par le trou de la serrure, il vit le cardinal C. prosterné aux pieds d'un crucifix, & s'en retourna dans son appartement en pleurant de tendresse & d'édification. Un trait aussi adroit pouvoit suffire pour fermer à jamais les yeux de ce bon pape à toutes les lumieres qu'on auroit pû lui donner sur la conduite de son ministre. Lors-

que le pape mourut en 1728, le soir du mardi Gras, on vint annoncer sa mort à l'opéra; sur le champ on baissa la toile, & le peuple après s'être écrié, *bon il n'y a plus qu'à aller brûler C.* sortit du théâtre en foule pour aller exécuter son projet. Sa maison fut pillée, & il auroit été mis en pieces s'il ne se fût sauvé par une porte de derriere. Mais le pape étoit de bonne foi, & malgré ces inconséquences attachées souvent à la nature humaine, il me semble que les Romains n'ont pas eu dans ce siecle-ci de regne plus heureux que celui de Benoît XIII.

Le pape Corsini, Clément XII, qui lui succéda en 1730, étoit vieux & presqu'aveugle dès le commencement de son regne; il avoit été très-considéré & très-digne de l'être, par sa naissance, son esprit, & la noblesse de ses manieres. Etant cardinal il étoit le plus magnifique seigneur de Rome, & tenoit un plus grand état qu'aucun autre personne du sacré collége. On dit qu'il s'affligeoit souvent de l'impuissance où il se voyoit de remettre les affaires sur un meilleur pied, & de ce que plus il étoit devenu grand seigneur, plus il s'étoit trouvé

mal à ſon aiſe : *Son ſtato*, diſoit-il, *un ricco Abbate*, *un commodo Prelato*, *un povero Cardinale*, *e un Papa ſpiantato.* Il ne laiſſoit pas encore, malgré ſes infirmités, de travailler du mieux qu'il pouvoit, même à l'âge de 87 ans. Le miniſtre alloit pluſieurs fois la ſemaine entre ſix & ſept heures du matin, lui porter les requêtes & les affaires; & quand il avoit donné ſa déciſion, on mettoit en marge dans la requête, *annuit Sanctiſſimus*, & on lui mettoit la main ſur l'endroit où il falloit ſigner. Dès le temps même où il étoit dans le conclave, il voyoit ſi peu qu'il ſigna une fois au travers même de l'écriture qu'on lui préſentoit : ſon concláviſte s'appercevant que cet accident alloit déceler une incapacité abſolue pour ſon élection, eut la préſence d'eſprit de renverſer l'écritoire ſur la ſignature & parlà de faire recommencer l'acte qu'il s'agiſſoit de ſigner.

Dans cet état, il ne pouvoit que ſe laiſſer conduire par ſes neveux. M. de B. étoit un jour chez le cardinal Paſſionei, ſecrétaire des brefs, lorſqu'il vint un meſſage de la part des neveux, pour quelque choſe qui apparemment ne

plaifoit pas au cardinal ; il difputoit ; enfin il s'écria brufquement, comme à fon ordinaire : *oh bien qu'ils faffent donc comme ils entendront, puifqu'auffi bien ils font les maîtres.*

On avoit mis fur la monnoie, la derniere année de fon regne, cette légende : *non eft pax*, (on change fouvent à Rome ces devifes de la monnoie) ; celle-ci vouloit dire que fous ce regne il n'y auroit point de paix pour l'iniquité. Les faifeurs de pafquinades prétendirent que cela fignifioit, il n'y a plus de pape, comme fi l'on eût écrit, P. A. X. *non eft Papa, anno X.*

Le pape Lambertini, Benoît XIV, élu en 1740, étoit d'un âge plus convenable ; il avoit une meilleure fanté, un caractere plus ferme, & fon regne n'a point été fâcheux pour l'églife ni pour l'état. On fut étonné de ce que fon humeur libre & enjouée ne lui avoit point occafionné l'exclufion ; on prétend qu'il difoit aux cardinaux, en badinant, *fe volete un buon coglione, pigliate mi.* Il n'y a eu perfonne de fon temps, dont les bons mots & les reparties plaifantes aient eu plus de réputation : on en a fait des recueils, & on les raconte

encore à Rome tous les jours. Au reste il avoit le discours libre, mais les mœurs pures & la conduite très-réguliere, semblable en cela au célebre Card. Camus, évêque de Grenoble. Benoît avoit plus d'agrément dans l'esprit, que d'étendue dans le génie; plus porté à s'amuser d'études littéraires dans son cabinet, qu'à s'occuper d'affaires publiques; il aimoit mieux faire des contes avec quelques amis, que de se fatiguer avec des projets politiques. C'est le jugement qu'en portoit, dans le temps même de l'élection, un magistrat célebre, dont j'ai eu les lettres entre les mains, & l'on a vu ce jugement confirmé par la conduite qu'il a tenue sur le trône pontifical.

Le cardinal Valenti qu'il a eu longtemps pour secrétaire d'état, & le cardinal Passionei, secrétaire des brefs, étoient savans, pleins de mérite & dignes de son choix. Lui-même a travaillé beaucoup; il dictoit continuellement aussi-tôt qu'il étoit seul, & même pendant son regne il a composé plusieurs volumes *in-folio*.

Clément XIII. Clement XIII Rezzonico, élu en 1758, étoit d'un caractere à ne don-

ner jamais prise à la critique la plus attentive & la plus févere ; fes mœurs ont toujours été irréprochables, fa piété édifiante, fa douceur au-deffus de tout ce qui peut donner de l'humeur ; fes larmes étoient la feule maniere dont il foulageoit fa douleur, quand les malheurs de l'églife & de l'état parvenoient jufqu'à lui. J'ai admiré avec la plus tendre émotion, fon zele, fon inquiétude, fa vigilance fur tout ce qui intéreffoit l'un ou l'autre, & fur-tout la modération exemplaire avec laquelle ce pere commun des fideles parloit de ceux qui méritoient le moins fes ménagemens & fes égards ; la maniere aimable dont il recevoit les étrangers, marquoit la bonté de fon cœur, & les diftinctions qu'il témoignoit à ceux dont le favoir ou la réputation lui étoient connues, faifoit honneur à fon efprit. Sa piété lui avoit fait retrancher à Rome non-feulement les abus, mais même les plaifirs ; les *Feftini*, ou affemblées de danfes & de plaifirs qui étoient de coutume parmi la nobleffe, les veillées de la place Navonne ; le carnaval même avoit été fupprimé, en 1767.

Il avoit le fang fi fujet à la raréfac-

tion, que son médecin le faisoit saigner à tout moment, & avoit peine encore à éviter les accidens. Le 19 août 1765, on le crut mort, on lui faisoit la recommandation de l'ame pendant le temps qu'on le saignoit, & l'on remarqua avec édification, que le premier mot qu'il prononça en revenant à la vie, fut le nom de la sainte Vierge; il profita de ces premiers instans de connoissance pour faire venir ses neveux; il leur adressa le discours le plus affectueux & le plus pathétique. Il fit venir des cardinaux pour leur recommander de ne songer dans le conclave qu'à réparer, disoit-il, les maux qu'il avoit causés à l'église. Enfin, il se disposoit à la mort de la maniere la plus édifiante; mais il en revint, & au bout de quelques jours il fut entiérement rétabli.

Intrigues de Rome.

Je fus scandalisé de voir ce jour-là combien l'on étoit occupé à Rome du nouveau gouvernement dont on se croyoit proche, & combien l'on y étoit peu sensible à la perte d'un si bon prince; mais dans un pays où l'on change si souvent de maître, où le changement livre tout le monde à l'espérance, où

l'on attend tout de la sollicitation & de l'intrigue, où presque tout le monde a des vues, & où personne ne songe à rester dans son état, on ne peut manquer de soupirer après un nouveau regne. Les petites charges du palais qui se vendent à chaque regne, & qui sont extrêmement lucratives; la protection utile de tous les cardinaux qui entreront dans le ministere; les promotions de prélats, sont autant de motifs d'espoir & d'impatience qui mettent toute la ville dans l'agitation, au premier danger du souverain.

Nous avons parlé de Clément XIV & de Pie VI, pag. 45 & suiv.



cas, espece d'almanac qui porte le nom de l'imprimeur qui l'a imaginé (comme on appelle Colombat à Paris, le calendrier de la cour). Son véritable titre est *Noticie per l'anno*, &c.

Nombre d'habitans.

Il faut ajouter au nombre d'habitans que je viens de citer, environ 12 mille Juifs & beaucoup d'étrangers qui échappent au dénombrement, ainsi Rome peut contenir environ 170, ou tout au plus 180 mille habitans.

Il paroît que le nombre des naissances y est la 30e partie de celui des habitans, quoique, suivant M. Messance, il doive aller, dans les grandes villes, à la 28e partie; mais on ne doit pas être étonné de cette différence, dans une ville consacrée à l'état ecclésiastique, & par conséquent au célibat, où se rendent & vivent beaucoup de gens qui n'y sont point nés, & qui n'y contribuent point à la population.

Sur ce nombre de 170 mille habitans, il y a environ 7000 mille ecclésiastiques (a), tant séculiers que réguliers, c'est-à-dire, un sur 25; on con-

(a) Il y a des personnes qui soutiennent qu'il doit y en avoir davantage.

clud delà, que ce n'eſt pas le célibat des eccléſiaſtiques qui cauſe la dépopulation de l'Italie; c'eſt plutôt l'indolence & le luxe, le défaut d'émulation & d'encouragement, enfin les vices d'administration (a).

Les Romains modernes n'ont plus le gouvernement des anciens Romains, & cela ſeul peut faire toute la différence. Un peuple pauvre qui s'étoit formé les armes à la main, & qui pendant 600 ans ne les avoit pas quittées, s'étoit fait une habitude de frugalité, d'auſtérité, de fierté, de conquête. Il dégénéra, dès que les conquêtes eurent procuré des jouiſſances, dont le goût ſe prend avec

(a) Les Italiens ſoutiennent que l'Italie eſt plus peuplée que la France, à proportion de ſon étendue, n'ayant que $\frac{11}{20}$ en ſurface, tandis qu'elle contient 14 millions & demi d'habitans, ſuivant Bushing; il ne lui en faudroit que 12 $\frac{3}{5}$ pour être auſſi peuplée que la France, en ſuppoſant qu'il n'y ait en France que 23 millions d'habitans, comme je l'ai ſuppoſé T III, p. 254, mais M Necker en compte 14577600, dans ſon livre de l'*Adminiſtration des Finances de France*, 1784. Si la ſurface de la France eſt de 24960 lieues carrées, comme je l'ai oui aſſurer, d'après une meſure priſe ſur la carte; cela fait 985 perſonnes par lieue. Suivant M Carouge, il y a 27100 lieues, ce qui réduit le nombre des habitans à 907, par le calcul de Bushing, il y a 1057 perſonnes par lieue en Italie, ce qui eſt un peu plus fort. M. Groſley compte 20 millions d'habitans en Italie (I. 256) mais il ſe trompe certainement.

facilité, & ne peut plus se perdre quand on l'a pris.

Burnet, dans la relation de son voyage d'Italie, composée vers 1688, remarquoit dans l'état ecclésiastique un défaut de population, qu'il rendoit encore plus frappant en le comparant avec ce qu'il avoit observé ailleurs. M. Tronchin, dit-il, qui étoit professeur en théologie, à Geneve, est mort à 76 ans, ayant 116 enfans, petits-enfans, ou autres, qui par des alliances, l'appelloient du nom de pere. M. Calendrini qui descendoit de celui qui avoit quitté Lucques, pour cause de Religion, en même-temps que les Turretini, les Diodati & les Burlamachi, avoit à l'âge de 47 ans, 105 neveux ou nieces qui descendoient de ses freres & sœurs, ou qui étoient mariés à ses neveux ou nieces. On ne voit rien de semblable en Italie, moins encore dans l'état ecclésiastique.

Maisons illustres.

Les quatre maisons les plus illustres de Rome, sont celles des *Colonna*, *Orsini* (des Ursins), *Conti*, & *Savelli*; celli-ci vient d'être fondue dans la maison *Sforza Cesarini*; il ne reste que les trois premieres de celles qui ont eu à Rome, il y a plusieurs siecles, de l'au-

torité & un rang supérieur, & qui peuvent peut-être se prétendre descendues des anciens Romains (a).

Dans le second rang des grandes maisons, on compte les *Santa Croce*, qui prétendent descendre de Valerius Publicola, *Barberini*, *Borghese*, *Chigi*, *Rospigliosi*, *Crescenzi*, *Justiniani*, *Altieri*, *Albani*, *Bracciano*, *Buoncompagni*, *Corsini*, &c. qui ont été pour la plupart illustrées & enrichies par les souverains pontifes qu'elles ont donnés à l'église.

La magnificence de ces grandes maisons consiste principalement à avoir de vastes palais, beaucoup de pages, de coureurs, de laquais, de chevaux, de carosses; des tableaux précieux, & de belles statues antiques & modernes. Ce n'est ni dans la bonne chere, ni dans le luxe des habits, que leur somptuosité se déploie. On ne donne à manger que rarement & dans de grandes occasions; il faut en excepter les Vil-

(a) La maison *Doria* prétend descendre des anciens comtes de Narbonne, & comme par la succession de la maison Pamfili, elle se trouve établie à Rome, & l'une des plus riches du pays, elle se regarde comme la premiere de toutes. Nous en parlerons à l'article de Gênes.

legiatures, ou parties dans les maiſons de plaiſance; l'on y invite des amis, & où l'on y fait quelque dépenſe.

Ces maiſons riches ſont très-rares, même parmi les princes; les autres n'ont qu'un ſuperflu qui peut ſe conſumer aiſément par deux ou trois fêtes d'appareil, quelque nôce, quelque baptême, la fondation de quelque chapelle, l'entretien de quelque couvent, peut-être celui d'une maitreſſe. Mais les femmes entretenues ne font point un ordre à part; ce ſont ordinairement des perſonnes qui ont un état; des femmes mariées, & à qui les bienfaits d'un amant ne ſervent qu'à donner plus d'aiſance ou de magnificence.

Dans ce ſens-là on prétend dans toute l'Italie, qu'il eſt très-aiſé d'en avoir, c'eſt-à-dire, de trouver des maris qui ne ſoient pas portés à ſoupçonner le mal, ni à gêner leurs femmes dans leurs ſociétés.

Ce n'eſt qu'à Veniſe où les courtiſanes, c'eſt-à dire, les femmes publiquement entretenues, font un ordre à part, comme à Paris, & font quelquefois opulentes; encore cet uſage commence à ſe paſſer même à Veniſe, depuis bien des

années; mais à Rome on n'en voit presque pas. La bienséance de l'état ecclésiastique ne permet pas même qu'il y ait à Rome de filles de théâtre; il ne paroît dans les rôles de femmes que de jeunes garçons, que l'on prendroit véritablement pour des filles, par leurs voix & leurs figures, qu'ils ont achetées au prix de leur virilité.

Le ville de Rome, quoique très-grande, n'offre point l'aspect tumultueux d'une capitale; les habitans y menent une vie assez uniforme; Rome ressemble plutôt à nos grandes villes de provinces, qu'à celle de Paris, où tout est en mouvement, & où l'on vit sans se connoître & sans se soucier les uns des autres. A Rome, l'on se voit & l'on se connoît, comme dans nos villes de province; l'on sait toutes les allures de chacun, & tout est matiere de gazette; mais on en est quitte pour laisser parler; & une personne qui aime la tranquillité, avec une société douce & agréable, préférera Rome à toute autre ville (a), il est vrai que les Romains ne

(a) La liberté de se montrer & de rester inconnu, si l'on veut, est un grand attrait, pour certaines personnes, & fait un des grand agrémens de Paris, de Londres, de Venise.

donnent point à manger aux étrangers : le cardinal duc d'Yorck est le seul chez lequel il m'a paru qu'on pouvoit aller manger, quand on y avoit été présenté. On mange chez d'autres cardinaux, mais rarement, & par des invitations faites long-temps d'avance. Au reste, c'est la même chose dans bien d'autres endroits de l'Italie. Les nobles Vénitiens les plus riches, & à qui l'on est le mieux recommandé, ne vous traitent presque jamais ; je crois cependant que les étrangers ne doivent pas s'en plaindre ; car s'il étoit d'usage d'inviter & de traiter familiérement tous les étrangers, on y regarderoit de plus près ; on feroit des connoissances moins facilement ; on recevroit avec plus de circonspection, comme il arrive à Paris ; & en général les étrangers auroient moins d'agrément. Dans les grandes conversations ou assemblées, on présente des confitures & des glaces ; dans les visites du matin, on présente aussi communément le chocolat (de même que le thé en Angleterre), cet usage qui se conserve encore, vient de la rareté des visites, dans un temps où l'Italie n'étoit pas aussi sociable qu'elle l'est actuellement.

L'uſage des cuiſiniers François n'a pas encore percé juſqu'à Rome (a); cela n'empêche pas qu'on n'y ſoit très-bien traité, quand on mange chez les gens riches; mais les apprêts ont toujours quelque choſe de doucereux ou de ſucré, qui ne plaît pas à tous les étrangers; l'on y emploie cependant beaucoup d'épices, comme dans tous les pays chauds où l'on aime les choſes fortes.

Les grands ſeigneurs ont peu beſoin de ces cuiſiniers recherchés, dont on fait grand cas à Paris, parce qu'ils ne donnent point à manger, & vivent très-ſimplement; il y a des perſonnes fort à leur aiſe qui ſont abonnées avec un aubergiſte ou avec leur cuiſinier, pour quelques paules par repas.

Le peuple qui vit encore plus frugalement, n'a ſouvent point de table ni de cuiſine montée; il n'y a que très-peu d'auberges, de traiteurs ou de rotiſſeurs; mais beaucoup de mauvais fricaſſeurs, qui font ſur de grandes poëles au coin des rues, des ragoûts communs, où le fromage domine ſur-tout; & des

(a) Depuis mon voyage, on m'aſſure que les grands ſeigneurs ont des cuiſiniers François, & qu'on en trouve même dans certaines auberges.

macaroni que tout le peuple achete pour une couple de bajoques, de même que du poisson & des œufs durs. Il y en a beaucoup qui ne se mettent jamais à table chez eux, qui se contentent de manger un morceau les uns après les autres à la dérobée, & qui rentrent dans la conversation.

Un étranger d'un certain état, ne peut guere vivre à Rome sans louer un appartement à dix sequins par mois & un carosse de remise qui coûte quinze sequins par mois, & deux sequins de *bonnemanche* ou d'étrennes. Il est obligé d'acheter une petite batterie de cuisine, & de s'abonner avec un cuisinier qui vient lui faire ses repas, au moins à quatre paules par tête, & deux pour les domestiques, & il faut fournir le pain, le vin & le bois.

Il y en a qui font venir leurs vivres de l'auberge, à trois ou quatre paules par tête; mais ils font très-mal. Le mieux est de se mettre en pension dans une famille Italienne; sans y être cherement, on y est bien soigné, on mange avec les gens de la maison; cela ne coûte pas plus cher, & l'on a l'avantage d'y apprendre facilement la langue.

On mange à Rome d'excellens esturgeons, qui sont fort au-dessus de ceux de Paris, quoiqu'en général les poissons de la méditerranée ne valent pas à beaucoup près ceux de l'océan. Pline (IX. 54.) convient que les huitres du lac Lucrin n'avoient eu tant de réputation chez les anciens, que parce qu'on ne connoissoit pas celles d'Angleterre ; mais quand aux esturgeons du Tibre, les anciens avoient raison d'en faire cas ; nous les trouvons encore délicieux. Il y a d'autres poissons fort estimés, tels que l'*Ombrina*, dont la grosseur est monstrueuse, & la chair à-peu-près comme la morue ; le *Pesce spada*, qui est très-long, & qui a le bout du museau comme une épée, & le *Rombo* ou *Turbot*.

On dit souvent en France que les Italiens sont avares & mesquins, qu'ils ne savent pas dépenser, se faire honneur de leur bien, ni donner un verre d'eau à personne ; qu'il n'y a que parmi nous que les seigneurs ayent l'air de magnificence, une table somptueuse, des équipages brillans, des meubles, des bijoux, des parures de goût, &c. On répond d'abord à ce reproche, que le luxe en France est principalement occasionné

par

par les grandes fortunes des financiers, qui n'ont pas lieu en Italie, & que souvent leur exemple ruine les grands seigneurs : s'il n'y a pas en Italie des fortunes si extraordinaires, si rapides, des ces inégalités prodigieuses & accablantes pour le public ; c'est un bien réel dans l'état. D'ailleurs les étrangers qui ont lieu de mettre en parallele le genre différent du faste des deux nations Françoise & Italienne, disent que celui des Italiens paroît souvent plus riche, plus noble, plus agréable, plus utile, plus magnifique. Ce que l'on appelle assez communément en France faire une grande figure, c'est tenir une grande table : un financier opulent, & qui représente, a de bons cuisiniers, force services d'entrées & d'entre-mets, des fruits montés d'une maniere très-élégante, (dont l'usage nous vient d'Italie); la profusion des mets doit toujours être au triple de ce qu'il en faut pour les convives ; il rassemble le plus de gens qu'il lui est possible, pour consommer ces apprêts, sans se beaucoup embarrasser s'ils sont de ses amis, s'ils sont gens aimables, s'ils sont faits les uns pour les autres, ni même s'ils font honneur

à sa table. On raconte quelquefois à Paris qu'un chevalier d'industrie alloit manger presque tous les jours, sans que personne le connut, chez un riche financier, qui tenoit table ouverte; le maître de la maison supposoit que c'étoit une connoissance de Madame, & Madame le supposoit invité par Monsieur; on n'avoit pas le temps de s'en informer. Au reste il suffit à un homme de cette espece, qu'on voie qu'il fait la chère du monde la plus délicate; mais avec cette profusion il devient mal-aisé, malgré ses richesses, & il est peu considéré même de ses convives. Un Italien après avoir amassé par une vie frugale, un grand argent comptant, le dépense souvent à la construction de quelque grand édifice, qui servant à la décoration ou à l'utilité de sa patrie, fait passer à la postérité, d'une maniere durable, son nom, sa magnificence & son goût (a). Ce genre de vanité Italienne est, ce me semble, mieux entendu que l'autre. Si l'on mesure le faste par la dépense, comme cela est

(a) Cependant on commence à reprocher même aux Italiens, qu'ils ne bâtissent plus tant, comme nous le dirons dans le chapitre des arts.

juste, celle de l'Italien est beaucoup plus grande ; il répand son argent parmi les métiers de premiere nécessité, encore plus que parmi les métiers de luxe, au lieu que chez nous c'est le contraire. Quant au plaisir qu'on peut prendre soi-même à ces sortes de dépenses, n'y en a-t-il pas autant à voir croître sous ses yeux des ouvrages qui resteront à la postérité, qu'à voir l'arrangement d'un festin qui va disparoître. Les Italiens, quand ils veulent se mocquer de notre genre de faste, disent que *Tutto se ne va al cacatojo* : en Italie où l'on est naturellement très-sobre, la table est la derniere dépense ; on y soutient que l'objet de la magnificence des François est fort mal choisi, qu'ils feroient mieux pour eux & pour les autres, de donner de petits soupers, & de construire de grands édifices, d'avoir des berlines sans vernis & sans dorure, & de faire faire de belles statues de marbre de Carrare.

Les Romains ont l'esprit très-délié, & très-enclin à la satyre ; Pasquin & Marforio font souvent sur les gens les plus distingués, les épigrammes les plus sanglantes : j'en ai raconté une sur le pape

Caractere sa-tyrique.

Albani, à l'occaſion de Paſquin; Tom. V. page 40; j'ai vu un ſonnet fait ſous le regne du pape Lambertini, où il y avoit 18 perſonnes peintes en 14 vers, il commence par le pape; *Paſſegia Lambertin*, &c. Il y en a eu de ſi violentes & de ſi injuſtes, qu'elles ont conduit quelquefois le plaiſant ſur l'échafaud; mais on n'eſt pas toujours auſſi rigoureux, & celui qui avoit fait la plus violente ſatyre dans le conclave de 1774 n'a pas perdu la vie.

On a débité long-temps une gazette manuſcrite, qui, quoique défendue, ſe trouvoit par-tout, & qui contenoit les ſatyres les plus déſobligeantes ſur les perſonnes en place, les anecdotes les plus ſecretes de l'intérieur des maiſons, les parties de plaiſir, les intrigues en matieres de bénéfices ou de places; tout y étoit démaſqué & exagéré, c'étoit pis encore que les *Nouvelles Eccléſiaſtiques* à Paris: on vendoit cette gazette avec autant de myſtere, & on l'avoit avec autant de facilité.

On parle encore ſouvent en France de la jalouſie Italienne, mais c'eſt ſans doute par une ancienne tradition; car depuis quelques années on ne s'en apper-

çoit pas. Les sociétés sont devenues plus générales & plus faciles, on dit même que les religieuses s'en plaignent, parce que les grilles & les parloirs n'y sont plus si fréquentés.

Burnet écrivoit déja de Rome sur la fin du dernier siecle, que les femmes commençoient à se prêter un peu à la conversation & à la société, quoique la jalousie des maris restraignît beaucoup leur liberté; dans ce temps-là on avoit été scandalisé à Rome de la maniere dont on vivoit au palais du connétable de Naples, & cela avoit fait resserrer davantage la conduite de bien des personnes; mais la duchesse de Bracciano, qui étoit Françoise, contribuoit au contraire à établir des mœurs douces & honnêtes, tout-à-la-fois; & sa cour étoit toujours l'assemblée la plus agréable de Rome, sur-tout pour les étrangers.

La duchesse de Bracciano, que j'ai vue en 1765, étoit de la maison Corsini, son esprit & ses connoissances la faisoient respecter, autant que sa modestie la rendoit aimable; les auteurs grecs & latins, les mathématiciens, les philosophes, ne lui étoient point étrangers, & elle avoit un savoir aussi

varié, que rare dans une femme de son rang.

Des Sigisbés. L'usage des Cicisbés ou Sigisbés, est ordinaire à Rome, comme dans presque toute l'Italie, mais moins rigoureux cependant qu'à Gènes. A Rome, une Dame ne paroît gueres en compagnie, sans un écuyer ou *Cavalier servente*, qui lui donne la main; chacune a le sien, & on les voit presque toujours arriver ensemble dans les assemblées; ils se promenent ainsi deux à deux le long des appartemens, jusqu'à ce qu'il leur prenne fantaisie de jouer. Le cavalier est obligé d'aller dès le matin entretenir sa Dame; il reste dans le sallon jusqu'à ce qu'elle soit visible; il la sert à sa toilette; il la mene à la messe, & l'entretient, ou fait sa partie jusqu'au dîner. Il revient bientôt après, assiste à sa toilette, la mene aux quarante-heures & ensuite à la conversation, & la ramene chez elle à l'heure du souper. Cette assiduité rend les Sigisbés plus incommodes pour des étrangers, que ne le sont en France les maris; on ne peut faire sa cour que de concert avec eux.

On se pique de constance en fait de

sigisbéature, tout comme dans les choses les plus sérieuses ; c'est une société presqu'aussi durable que celle du mariage, & presqu'aussi autorisée par l'usage. Ces liaisons durent vingt ans & plus ; on n'est point dans l'usage de changer. La coquetterie de nos Françoises, dont quelques-unes mettent leur gloire à agacer les hommes, & à se faire suivre d'un grand nombre d'adorateurs, est regardée en Italie comme le comble de l'indécence & des mauvaises mœurs : car l'on prétend mettre beaucoup de décence dans le commerce des Sigisbés ; leur constante assiduité n'est, dit-on, qu'un usage reçu, de politesse & de société, & ils n'ont aucune autre prétention ; mais on n'en convient pas généralement.

Les étrangers se persuadent au contraire, qu'une occasion perpétuelle de se voir, doit nécessairement amener la séduction ; ils ne font pas attention que l'habitude & l'usage d'un pays mettent de très-grandes différences dans les mœurs. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on distingue très-bien en Italie, le Sigisbé qui est de convenance, d'avec celui qui est amoureux ; celui-ci déplaît quelque-

fois au mari; il occasionne des querelles, l'on veille sur sa conduite, & l'on restraint ses fonctions aux bornes étroites de l'usage. Les autres ont une liberté entiere, & peut-être ce sont ceux qui sont les moins dangereux; ils sont souvent les gardiens & les surveillans d'une femme, au lieu d'en être les séducteurs; mais dans tous les cas ils n'empêchent point que le mari ne vive avec sa femme; car les plus grands seigneurs sont encore, à cet égard, sur le ton qu'on appelle bourgeois à Paris, ils n'ont ni deux appartemens, ni deux lits.

Ce n'est pas par la durée de ces liaisons que je les suppose innocentes; car en Italie, dans les liaisons les plus amoureuses, on se pique encore de constance. On est persuadé en France, qu'une honnête femme est totalement asservie à celui pour qui elle a eu de l'amour, & qu'il n'y a qu'une effrontée qui puisse congédier son amant; mais en Italie les mœurs sont différentes; une femme conserve son empire malgré ses foiblesses, & si elle est mécontente, elle congédie fiérement celui qui cesse de lui plaire; les droits qu'il croit avoir acquis ne lui

servent de rien, & son indiscrétion à cet égard ne lui attireroit, peut-être, qu'un coup de stilet de la part d'un rival heureux. Cette fierté des femmes leur est très-avantageuse ; elle retient dans leurs chaînes ceux que les faveurs en auroient dégagés ; elle assure la constance, & par conséquent diminue le désordre des mœurs. S'il n'est pas possible qu'une femme fixe son mari, il vaux mieux qu'elle ait un Sigisbé amant, que d'en avoir cinquante, & une inclination fixe & durable vaut mieux qu'une licence indéfinie, qui dure autant que les passions ou la beauté. Ce n'est pas que je prétende justifier ce désordre ; je veux dire seulement qu'il est peut-être moins dangereux que celui des nations qui le condamnent, & que la dépravation des mœurs n'a pas encore assez gagné, pour introduire la légéreté avec le libertinage. Cependant comme les hommes tendent tous à s'affranchir de l'esclavage, & que la liberté tend naturellement au désordre, je ne doute pas que les mœurs Italiennes ne se rapprochent insensiblement dans la suite de celles de la France.

Les divorces pour cause d'impuissan-

ce, ont lieu quelquefois chez les Italiens, même parmi les gens de diſtinction ; fort différens en cela des François, qui n'en ont pas donné d'exemple depuis l'affaire du duc de Gevres, arrivée vers 1712. On dit que la mode en eſt venue des Génoiſes ; elles appellent *Babilan*, les maris contre leſquels on porte plainte, & qui font rire à leur dépens ; mais il y en a qui ne ſe défendent point, & qui ſont peut-être bien-aiſes d'avoir un moyen de ſéparation qui leur ſoit ouvert par les loix, ainſi qu'on ſe ſert quelquefois en Allemagne, par convention, de l'adultere du mari pour caſſer le mariage ; du moins on en trouve un exemple dans la vie du maréchal de Saxe.

Le caractere des Romains eſt fort doux ; il eſt humaniſé par l'habitude que tout le monde a de faire ſa cour à un plus grand que ſoi, & par la ſociété continuelle des étrangers qui y viennent de tous côtés. Ils ſont pleins de cordialité & de prévenance, plus obligeants & de plus facile accès qu'en aucun autre endroit de l'Italie. L'uſage eſt même de prévenir & d'aller voir les étrangers qui arrivent, lorſ-

qu'ils sont annoncés par des lettres.

Les assemblées appellées *Conversazioni* sont à Rome la principale ressource des étrangers & le principal amusement dans une ville où il n'y a de spectacle que pendant une fort petite partie de l'année. Les conversations qui commencent à l'*Ave Maria*, ou à 24 heures, c'est-à-dire, à la nuit tombante, s'appellent de *Prima-Sera*, ce sont celles des cardinaux & celles des Dames qui ne sont pas de la premiere noblesse, *mezze-Dame*, mais chez qui vont cependant quelquefois les cardinaux & les personnes du premier rang. Conversations.

A deux heures de nuit commencent les grandes conversations : les plus nombreuses étoient celles de la princesse Borghese, de la princesse de Palestrine, ou Barberini, de la comtesse Bolognetti ; elles durent jusqu'à cinq heures de nuit.

Il y avoit des conversations moins nombreuses dans les maisons Bracciano, Borghese, Altieri, Chigi, chez la marquise Boccapaduli, qui donnoit dans les sciences, & recevoit les gens-de-lettres, & dans plusieurs autres maisons où je n'ai point été ; c'est ordinairement chez une personne jeune ou aimable,

que la compagnie se rassemble, & que la conversation se forme, aussi-tôt qu'il y a un jour marqué où l'on est sûr de la trouver chez elle. Les étrangers y sont reçus très-facilement, y jouent le jeu qui leur plaît, y font des connoissances qui leur rendent le séjour de Rome agréable; ils ne sont jamais embarrassés de savoir où passer la soirée; il est rare qu'ils soient invités à souper; mais ils peuvent dans l'espace de quinze jours être présentés par-tout, & connoître toute la ville, ce qui forme le principal agrément des voyageurs.

J'ai vu des conversations qui se tenoient au niveau des jardins, dont l'illumination & les fontaines rendoient le sallon même plus délicieux; il se trouve aussi des pieces dans lesquels il y a des fontaines jaillissantes qui y répandent une fraîcheur admirable. Le pavillon de l'isle d'Amour à Chantilly, n'est pas aussi frais, quoiqu'il y ait huit fontaines en dedans, & que le canal passe dessous le pavé, parce qu'étant isolé & échauffé du soleil pendant la journée, il n'a pas le soir la fraîcheur de ceux de Rome; j'en dirai de même du pavillon qui est à Berni, quoiqu'il ait l'agrément rare

d'une riviere qui coule toute entiere, immédiatement ſous le marbre dont il eſt pavé.

On cultive la politique à Rome, plus qu'on ne ſeroit tenté de le croire. L'habitude des négociations les plus adroites & de la politique la plus rafinée, accoutume les Romains à s'occuper ſérieuſement de toutes les affaires des pays étrangers. On eſt auſſi agité à Rome qu'à Londres & à Paris, quand il y a guerre entre les Anglois & les François. On y prévoit les révolutions; on y critique les généraux; on y condamne les ſouverains; on y parie ſur les événemens.

Cette fermentation des eſprits, conſerve à Rome la politique qu'on y admiroit dans les derniers ſiecles; beaucoup de cardinaux & de prélats y font, comme autrefois, une étude ſérieuſe des intérêts des nations, & ſeroient très-propres à les régler, s'il étoit poſſible que le pape fût encore le médiateur & l'arbitre des différens, comme il l'a été plus d'une fois.

Les plus belles aſſemblées qu'on puiſſe voir à Rome, ſont celles qui ont lieu à

l'occasion d'un mariage (a). On choisit un jour, quelque temps après la célébration pour faire le *Ricevimento* ; c'est-à-dire, pour recevoir les visites. Tout le monde s'y rend sur le soir, & un étranger peut y voir passer en revue, dans l'espace de quelques heures, tout ce qu'il y a de plus élégant dans la ville, tous les diamants de Rome & tout l'art des plus belles toilettes ; c'est presque la seule circonstance où les Dames portent des paniers (b) ; car d'ailleurs elles se sont affranchies de ce gênant attirail.

Quand il est mort une personne de qualité à Rome, tous les parens & toutes les parentes, quoique éloignés, sont obligés de s'absenter pendant huit jours de toutes les conversations ; la mort même d'un ami suffit quelquefois pour imposer cette bienséance. Au contraire quand il arrive quelque personne de distinction que l'on veut amuser, on fait une invitation en regle, & cela rend la conversation beaucoup plus nombreuse.

(a) Ou quand il y a des princes étrangers, comme l'Empereur & le roi de Suede, en 1784.

(b) Nous parlerons du carnaval & des spectacles, dans le chapitre suivant.

Les femmes d'un certain âge ne vont point dans les grandes assemblées & dans les belles conversations, on n'y voit presque jamais que la jeunesse, ce qui rend ces assemblées beaucoup plus agréables & plus vivantes; les Dames qui n'y vont pas se rassemblent en petites sociétés pour y faire leur partie.

Les François sont quelquefois choqués dans les commencemens, de voir que les Dames ne se levent point quand ils entrent dans une compagnie; en effet, elles se sont affranchies en Italie de ce petit cérémonial; en général elles se gênent peu, & souvent même la maitresse de la maison ne fait à ceux qu'on lui présente qu'une légere attention; mais puisque c'est un usage, il n'est pas naturel de s'en plaindre.

Il n'en est pas de même lorsqu'il entre une Dame qui est annoncée à haute voix & de loin par les pages de la maison; la maitresse se leve & elle va toujours la recevoir dans la piece qui précede celle de l'assemblée.

Les Italiens se saluent quand ils se rencontrent, & saluent même les étrangers, ce qui devient quelquefois incommode. On salue les cardinaux, & ils

rendent le ſalut; ſi l'on rencontre le pape, il faut deſcendre d'équipage & ſe mettre à genoux ; il répond à cette génuflexion par une bénédiction.

Il y a des choſes dans le langage & dans les manieres de Rome qui me paroiſſent avoir beaucoup de grace, par exemple, le ton gracieux avec lequel on répond *Padrone*, à celui qui demande quelque petit ſervice, ou qui fait un remercîment ; le geſte ou le mouvement de la main avec lequel on ſalue ; il reſſemble au mouvement par lequel nous appellons quelqu'un, mais il eſt plus expreſſif & plus reconnoiſſable que l'inclination par laquelle on ſalue à Paris, & à laquelle on ſe trompe ſouvent, ſurtout quand des voitures ſe croiſent. Les Italiens ont en général le geſte gracieux & expreſſif. Leur ſigne d'approbation conſiſte, comme chez nous, à incliner la tête ; mais s'ils refuſent, ils ſe paſſent la main à revers deux ou trois fois ſous le menton, ou font ſigne de deux doigts joints enſemble en faiſant aller la main de droite & de gauche ; c'eſt ce qu'on nomme le geſte Napolitain, & qu'on pourroit également nommer le geſte Turc, comme le ſavent ceux qui ont voyagé en Turquie.

Le cérémonial & les complimens vont toujours en croissant à mesure qu'on avance en Italie ; dans la Lombardie, le peuple pour dire, oui Monsieur, se contente de dire *Signor si* ou *Padron si* ; à Rome il répond toujours *Illustrissimo si*, à Venise, *per servir la*, (on sous-entend *sua Signoria* ou *sua Excellenza*), à Naples on dit toujours *Excellenza si*, & tout le monde y a le titre d'excellence, sur-tout s'il est étranger, ou qu'il ait un air un peu distingué.

Dans les sociétés d'un certain ordre, le titre d'excellence est réservé aux princes, aux ducs, aux gentilshommes titrés, & à leurs femmes, aux prélats, & aux étrangers qui sont annoncés avec distinction ; mais souvent pour éviter le mot, on se sert de la troisieme personne qui paroît le sous-entendre, & l'on dit *Ella* ou *Lei*, au lieu de dire vous, c'est comme si l'on disoit *sua Excellenza* ou *sua Signoria*, chacun l'entend comme il juge à propos.

On nous dit sans cesse en France que notre langue s'entend par-tout, & qu'on peut voyager en Italie sans savoir l'italien ; cela est vrai à quelques égards : il y a dans toutes les villes des person-

nes qui parlent françois tant bien que mal; les gens-de-lettres, les personnes de la cour le savent presque toujours; cependant on est souvent embarrassé si l'on ignore la langue du pays, & l'on se prive de beaucoup d'agrémens qu'on auroit, soit dans la route, soit dans les villes; on ne peut aller voir les curiosités sans avoir un interprête, & il est rare que l'interprête vous satisfasse; beaucoup de personnes intéressantes pour un étranger, l'évitent par la difficulté de s'expliquer avec lui, & les entretiens sont plus courts, moins instructifs & moins fréquens que s'il savoit la langue.

Le pape Rezzonico avoit la complaisance de nous adresser la parole en françois (a), mais c'étoit une peine pour lui que de suivre la conversation, & il étoit charmé qu'on le prévint en parlant italien, quand même on estropioit cette langue, comme cela nous arrive assez ordinairement. Mais le pape régnant parle françois avec assez de facilité, & paroît même aimer notre langue.

Les Anglois jouissent en Italie d'une

(a) Le pape Braschi fait de même.

grande considération ; en général ils sont plus de dépense que les François qui voyagent, parce que les Anglois trouvent de l'économie à voyager en Italie, où tout est moins cher qu'à Londres ; d'ailleurs étant plus éloignés & moins curieux, ils ne sortent de leur pays que quand ils ont la facilité de dépenser considérablement, & de faire leur voyage avec beaucoup d'aisance ; au lieu que les François qui sont plus allans, plus légers, vont souvent en Italie avec peu de ressources, & n'y donnent pas une grande idée de la France ; les vagabonds, & les gens expatriés y vont chercher un asyle à cause de la proximité, & ils achevent d'y décrier la nation.

D'ailleurs les François présomptueux dédaignant toujours ce qui n'est pas de leur pays, & le disant avec hardiesse, entreprenans auprès des femmes, & inconsidérés avec les hommes, doivent être moins estimés ; les guerres fréquentes qu'ils ont faites en Italie, y ont laissé une impression défavorable, & ils ont besoin de plus de circonspection, de politesse & de prudence pour y être vus de bon œil ; mais quand une fois

ils sont annoncés d'une maniere distinguée, ou qu'ils se sont fait connoître avantageusement, ils s'apperçoivent d'ailleurs qu'on aime l'esprit des François, leurs manieres agréables, leur langage, leurs livres, leurs modes, & que l'on a sur tous ces points, une prévention qui leur est favorable.

Jeux de Sociétés.

On joue en Italie le quadrille, le reversis & le piquet, aussi bien qu'en France; les Anglois y ont porté le wisk, même plutôt qu'à Paris; mais on y a de plus le tresset & le minchiate, qui sont particuliers à l'Italie, ce dernier est celui qui regne le plus depuis 30 à 40 ans; car les Italiens sont moins légers que nous à cet égard : c'est un jeu de cartes fort extraordinaire, tant pour le grand nombre de cartes, que pour leurs figures & la maniere dont il se joue; il paroît très-mystérieux, sur-tout aux étrangers, lorsqu'ils voient combien ceux qui le jouent en sont occupés; mais dans le fond il est plus difficile à bien jouer qu'à comprendre. Ce jeu est au moins aussi savant, aussi vif & aussi piquant que le reversis, le plus beau de nos jeux; mais d'un autre côté il n'a pas la simplicité du reversis,

étant au contraire très-compliqué. Il se joue à quatre, deux contre deux, les deux associés vis-à-vis l'un de l'autre, comme les parteneres le font au wisk. Il y a 97 cartes, grandes & épaisses du double des nôtres; savoir 56 des quatre couleurs ordinaires: car les Italiens ont quatre figures, au lieu que nous n'en avons que trois. Plus, 40 figures singulieres numérotées, & le fou ou *matto*, qui tient lieu du zéro, en augmentant la valeur des autres. Ces figures portent le nom des étoiles, du soleil, de la lune, du pape, du diable, de la mort, du pendu, du bateleur, de la trompette du jugement dernier, & autres objets bizarres. Les unes ont une valeur intrinseque, qui varie entr'elles, d'autres n'en ont point; mais le numéro supérieur qui ne vaut rien, ne laisse pas de couper l'inférieur qui vaut des points. Le tout consiste à avoir dans son jeu au moins trois numéros de suite, ayant une valeur qui se puisse compter d'entrée en tierces, ou, comme ils l'appellent, en *versicules*; il faut aussi les conserver en jouant les cartes ou s'emparer de ceux de son adversaire, à la fin du coup où les versicules

ſe rencontrent. Tout cela eſt accompagné de circonſtances intéreſſantes ; le décompte eſt long à la fin de chaque coup; le coup eſt pareillement long à jouer, les cartes ſe jouant juſqu'à la fin, & le jeu devenant plus difficile, à meſure que le nombre diminue. On ne joue que trois tours, faiſant douze coups, après quoi l'on change de place & d'aſſocié ; tout l'artifice du jeu paroît conſiſter dans la cinquieme couleur, qui eſt toujours la triomphe, (les autres ne ſervant que de rempliſſage néceſſaire), & dans la maniere dont on eſt placé entre ſes deux adverſaires, qui vous voient toujours venir. Ce jeu a été inventé à Siene par *Michel-Ange*, à ce qu'on prétend, pour apprendre aux enfans à compter de toutes ſortes de manieres ; mais il paroît qu'il n'a été mis en vogue à Rome, qu'au temps du pape Innocent X, *Pamfili ;* car le pape des *minchiate* reſſemble aſſez aux portraits d'Innocent X. Le jeu va tout au plus aux écus la fiche ; ordinairement il ne va qu'au teſton, qui font à-peu-près 32 ſols de notre monnoie ; on ſe ſert ſouvent de jettons d'ivoire ou de cuivre, parce qu'on craint de perdre les jettons

d'argent ; en effet, on prétend que M. le duc de Nivernois, en perdit 4 à 5 cens pendant son ambassade. L'on ne paie jamais les cartes, mais on en change moins souvent. Il y a bien des maisons en France qui ne s'accommoderoient pas de cet usage ; on y fait souvent un commerce de cartes, qui, pour être sous le nom des domestiques, n'en est pas moins bas & méprisable aux yeux d'un Italien. Il est comique de voir à Rome les Dames mêler un gros volume *in-8o.* de cartes appuyées contre leur estomac, & d'entendre le jargon que l'on y tient ; au reste le jeu de minchiate est fort joli, & tout le monde l'aime à Rome.

On joue beaucoup dans toutes les conversations, mais assez petit jeu, pour n'incommoder personne ; souvent un étranger aimeroit mieux entendre parler que de voir jouer. J'ai été quelquefois chez une personne de considération, qui passoit pour avoir tout l'esprit imaginable, & chez qui alloient beaucoup de gens de mérite ; mais il ne m'a pas été possible d'en goûter l'agrément ; la maitresse ne quittant pas les cartes, chacun s'empressoit à lui

plaire, en imitant son exemple.

Dans les conversations où l'on parle plus que l'on ne joue, il y a beaucoup de liberté, même en parlant des affaires de Rome, encore plus sur celles des pays étrangers ; tout le monde y donne dans la politique, & y prend parti pour la France ou pour l'Angleterre, pour l'Autriche ou pour la Prusse, pour les Molinistes ou pour les Jansénistes ; car il y a de ceux-ci jusques dans le palais pontifical.

La médisance y a lieu plus qu'en aucun pays du monde ; on peut en juger par le goût de la satyre qui regne à Rome, & dont j'ai parlé à l'occasion du caractere des Romains ; ainsi les femmes, les prélats, toutes personnes connues, qui donnent prise à la malignité, sont sûres de faire parler d'elles dans toutes les conversations, avec la plus grande liberté.

Des Femmes. Le nombre des belles femmes n'est pas plus grand à Rome qu'à Paris, je n'y ai rien trouvé de remarquable à cet égard ; deux ou trois belles personnes seulement, faisoient l'ornement des conversations, & l'empressement de la jeune

jeune noblesse (a), aussi l'on dit en Italie que les Dames Romaines sont peu jolies, & que le sang n'y est pas beau; mais les peintres qui doivent le mieux s'y connoître, disent qu'on y trouve les plus belles formes, tant en hommes qu'en femmes.

Les femmes ne mettent point de rouge en Italie, non plus qu'en Angleterre, ou du moins elles cherchent à le rendre imperceptible; d'ailleurs elles s'habillent à la Françoise; elles suivent à-peu-près les modes de France, pour la coëffure & pour les ajustemens. Elles sont toujours lacées & serrées dans des corps de baleine, qui leur donnent un air contraint & gêné; on les plaindroit volontiers d'être asservies à un usage si incommode, mais elles y sont parfaitement accoutumées; en général les femmes en Italie ont un air affecté & empesé, & les femmes de distinction qui veulent avoir un air libre & aisé, donnent dans un air qu'on appelleroit chez nous indécent; mais tout cela est relatif à l'usage. Il y en a beaucoup qui

(a) En 1784, c'est la niece du pape, de la famille Falconieri, la Signora Vittoria, les marquises Teodoli & Lepri.

ſont friſées ſur les côtés, comme les hommes le ſont chez nous, & portent des bonnets en papillon, qui avancent exceſſivement des deux côtés.

Les Dames Romaines mettent en général peu de ſoin à leur toilette, ce qui a produit le reproche du peu de propreté dont on les taxe dans les autres villes; on prétend qu'elles ſont un peu ſujettes aux cheveux gras. On fabrique à Rome les meilleures pommades du monde, car elles ſont plus douces & plus ſuaves que celles de la fonderie de Florence, mais les femmes ont une répugnance invincible pour les odeurs; elles prétendent que l'uſage en eſt pernicieux dans leurs climats, & les peut faire tomber en ſyncope. Elles n'en uſent point, & ont remis à la mode le goût d'Henri IV. Cette répugnance me paroît une mignardiſe, ou du moins un préjugé : il y a telle femme, qui vous voyant un cédra dans la main, vous fuiroit avec effroi, & qui ne s'en appercevra pas le moins du monde, ſi vous avez ſoin de le cacher.

Quoiqu'on ſoit fort jaloux à Rome de l'étiquette, & de ce qu'on appelle la *dignità*, on n'eſt point étonné de

voir une perſonne de marque ſe promener à pied le matin; mais quand l'heure du dîner eſt paſſée, & que l'on commence à ſe promener en caroſſe dans la rue du cours, il ſeroit tout-à-fait de mauvais air d'aller à pied.

Les Dames ne ſortent jamais ſeules, elles ſont ordinairement précédées de leurs domeſtiques lorſqu'elles vont à la meſſe; elles ont une coëffe de gaze rabattue juſque ſur le milieu du viſage, cependant cela ne les met que plus à leur aiſe; lorſqu'on les regarde on ne leur fait point baiſſer la vue, & elles fixent les yeux ſur les hommes avec la derniere aſſurance. Souvent celles qui n'ont point de domeſtiques en louent un, qui pour un paule vient les chercher & marchent devant elles pour les mener à la meſſe, & vont enſuite, lorſqu'ils les ont reconduites chez elles, en chercher d'autres.

Une fille ne peut aller ſeule, elle va toujours avec ſa mere ou une parente, & elle ne marcheroit jamais avec un homme dans une rue, à moins que ce ne fût ſon pere ou ſon frere; celles qui ont des intrigues, ſe font même accompagner, quelquefois par leur mere:

le luxe & la misere parmi les gens du peuple, font que le ménage est fréquemment fondé sur les charmes de leurs filles; mais tant qu'elles sont avec leur mere, il n'est pas permis d'en gloser.

Les femmes du peuple sont glorieuses; volontaires & fainéantes; cela vient en partie de la facilité qu'elles ont à trouver des dots pour se marier; cette facilité occasionne le peu de soin que l'on se donne pour les élever au travail.

Après les Mahometans, je crois qu'il n'y a point de nation au monde plus charitable que la nation Italienne. Il y a des fondations dans plusieurs églises pour distribuer à chaque fête solemnelle, des dots aux pauvres filles, soit pour prendre le voile, soit pour se marier, selon leur goût: nous en avons parlé p. 81. Ces charités si fréquentes & faites souvent mal-à-propos, font un des vices du gouvernement, où elles entretiennent la fainéantise. Quand une fille du commun a la protection des gens d'un cardinal, elle se fait assurer cinq ou six dots dans cinq ou six églises, & ne veut rien apprendre; elle passe son temps à la fenêtre à regarder les passans. Les marchandes même ne sont pas plus ac-

tives : un François est étonné de s'entendre dire dans une boutique, lorsqu'il y demande quelque chose, Monsieur, nous en avons, mais cela est placé si haut ! Revenez une autre fois s'il vous plaît. J'ai vu des portefaix couchés dans la rue à cinq heures du soir en été, ne vouloir pas se lever pour une commission lucrative ; il falloit attendre 23 heures, ou même l'*Ave-Maria*, c'est-à-dire, la chûte du jour pour pouvoir être servi.

Il n'y a presque point de jour où dans quelques-uns des principaux couvens de religieux, on ne distribue de la soupe à la porte, à tous les pauvres qui viennent la demander ; le grand nombre d'hôpitaux qu'il y a dans Rome, & l'habitude d'avoir le pain, la soupe & l'aumône dans les couvens, y entretient la mendicité. C'est une chose bien incommode, que le grand nombre de mendians dont on est assailli dans les rues de Rome, & plus encore dans celles de Naples ; on y regrette sans cesse la bonne police de Londres, d'Amsterdam, & même de Paris, où l'on a su débarrasser totalement les rues & les églises de ces importunités fatiguantes pour

les citoyens, & honteuses pour l'état ; le grand nombre de domestiques des grands seigneurs, dépeuplant les campagnes, affame la ville, & contribue aussi à la fainéantise & à la mendicité. Au reste, c'est au climat qu'il faut certainement imputer la principale cause de ces inconvéniens, & il faudroit de la part du gouvernement, bien plus de soins que dans le nord pour y remédier.

Le luxe & l'oisiveté sont une source de corruption pour les mœurs, & les étrangers en profitent ; il y en a qui louent un appartement dans une maison bourgeoise, dont le maître a de jeunes personnes ; huit ou dix sequins par mois, en faisant grandement les choses, suffisent pour en être réputé le bienfaiteur.

Rudesse des Trasteverins.

Le peuple qui habite au-delà du Tibre a conservé un caractere de rusticité & de rudesse, qui en fait, pour ainsi dire, comme une nation à part, chez laquelle on retrouve aussi les mœurs romanesques des siecles passés ; l'amour s'y traite encore comme l'affaire la plus grave ; l'on y voit des amans passer les jours & les nuits à soupirer sous les fenêtres de leurs maitresses, & les infidé-

lités se punir par des assassinats : mais cela devient plus rare de jour en jour. La populace de Trastevere étoit en possession le jour de la mort du pape, de faire une sédition dans la place d'Espagne ; mais il s'est déja passé bien des conclaves sans qu'il y en ait eu : cependant le préjugé reste, & on a soin dès que le pape est à l'extrêmité, de transférer tous les prisonniers dans le château S. Ange, & de renforcer les corps-de-garde. On prétend que ce peuple vouloit prendre pour chef un ambassadeur de France qu'il trouvoit digne de lui commander ; on est surpris de voir que plusieurs siecles d'indolence & de paix, n'aient point encore subjugué le caractere guerrier de cette populace.

Dans les villes éloignées & dans les villages qui sont situés dans les montagnes, la rudesse & la férocité sont encore plus sensibles ; les mœurs ne s'y adoucissent pas aussi promptement, il y a trop peu de société & trop peu d'étrangers ; j'ai oui dire à un prélat de la consulte, qu'il y avoit souvent dans le cours d'une année 2000 assassinats dans l'étendue de l'état ecclésiastique.

A Rome même les rixes y sont si fréquentes, qu'au mois de mai 1784, on écrivoit que dans un seul jour, on avoit porté dans les hôpitaux dix personnes blessées à coup de couteau. Un étranger m'a raconté, qu'à son arrivée à Rome, on lui disoit : N'ayez de querelle avec personne., ou n'allez pas la nuit dans les rues : pour un paule on vous fera donner un coup de couteau, car ce n'est ici qu'un jeu.

En général on vole moins en Italie qu'en Angleterre : si les Italiens assassinent, ce n'est que pour satisfaire leur vengeance, encore ont-ils soin d'avertir celui à qui ils en veulent de changer de conduite, par exemple, de ne pas voir telle femme ; s'il continue de donner le même sujet de mécontentement, il court risque d'être assassiné, ou dans la maison ou dans la rue, peut-être même dans l'église. De peur de se méprendre, un assassin a l'attention d'appeller la nuit celui à qui il veut porter le coup ; quelquefois cependant il se trompe à la voix ; il en est quitte pour lui dire : *Padrone mio, è uno sbaglio.* L'homme n'en meurt pas moins ; ceux qui passent ne le secourent pas ;

la vue d'un homme mort ne fait pas tourner le pied à un Italien; il passe enveloppé de son manteau, comme s'il n'avoit rien rencontré : la justice fait enlever le corps & tout est dit : on ne se mêle jamais de la querelle de deux hommes qui se battent à coup de couteau ou autrement. Les batteries ne sont pas communes parmi les gens du peuple, si ce n'est dans le temps du vent de chiroque, où ils sont ivres, & deviennent comme fous, quand ils ont bu. Dans une circonstance pareille, il y a quelques années, on vit à Rome 14 hommes de tués, dont cinq sur la place d'Espagne : les franchises & les immunités des églises contribuent beaucoup à autoriser ces désordres, comme nous l'avons déja remarqué, page 11.

Il est rare qu'on voie à Rome pendre ou massoler (a) : quelquefois on condamne aux galeres; mais le supplice le plus commun consiste à donner la corde, c'est-à-dire, l'estrapade, en suspendant un homme par les bras liés derriere le dos. Ceux qui savent bien

(a) Supplice qui consiste à assommer le criminel avec une massue.

prendre l'estrapade, en tenant leurs bras roides, risquent peu; on en a vu un qui, après avoir été secoué trois fois, offrit de recommencer pour cinq bajoques; il y en a cependant qui en meurent.

Il n'y avoit point de patrouille à Rome pendant la nuit; on ne balayoit que les rues où passoit le pape; mais depuis quelques années, M. Spinelli, gouverneur de Rome, a établi de l'ordre dans cette partie, l'on fait la ronde pendant la nuit, & l'on balaye le matin. D'ailleurs les rues sont larges, nettoyées par beaucoup de fontaines, & pavées avec des morceaux de lave, rangés en lozange, à la maniere des anciens, & de maniere à faciliter l'écoulement (a).

Dans un état où le prince est ecclésiastique, il est très-naturel que chacun veuille en avoir l'apparence : le petit manteau & le rabat sont l'habit ordinaire des *Curiali*, ou gens de robe, des médecins, de tous les gens d'affaires. Les jeunes gens qui n'ont point de ref-

(a) Le pavé de Florence est cependant plus beau que celui de Rome, & celui de Lucques l'emporte encore.

source & qui servent dans les églises, dans les couvens, chez les cardinaux, souvent même ailleurs, ont aussi le même habit : cela ne fait pas honneur à l'état ecclésiastique, les étrangers sont scandalisés de voir un abbé qui demande l'aumône, un autre qui leur propose de leur faire faire des connoissances agréables ; mais il faut distinguer à Rome le caractere d'avec l'habit ecclésiastique.

Les Italiens sont dans l'usage de dormir après leur dîner ; ils se mettent au lit pendant deux heures ; & ceux qui ne le font pas risquent d'être malades.

Il n'y a point à Rome de promenades publiques, comme sont à Paris les jardins des Tuileries, du Palais Royal, du Luxembourg, de l'Arsenal, de l'hôtel de Soubise. On n'entroit dans les jardins du pape & des grands seigneurs, qu'en donnant un paule au portier, & cela faisoit qu'on n'y trouvoit jamais un rendez-vous général de beau monde, comme dans nos promenades. On va quelquefois faire des parties au parc de la ville Borghese, mais cela est rare ; il n'y avoit que la *Villa-Medici*, près de la Trinité du Mont, que M. le comte de Saint-Odil avoit rendue publique.

Actuellement on m'assure que la plupart des jardins sont ouverts aux honnêtes gens, & qu'on ne paie rien, à moins qu'on ne demande à voir les appartemens, comme dans les autres pays. Les femmes n'y vont point, mais on y voit beaucoup d'hommes qui y prennent des glaces en quantité; l'on y parle de politique & de nouvelles, comme dans ceux de Paris.

Quelquefois quand la nuit est arrivée, les Italiens se promenent, dans les parties les plus élevées de la ville, sur l'escalier de la Trinité du Mont, & sur les éminences qui sont hors de la ville; toute une famille, quelquefois deux vont ensemble. Les amis se rassemblent, mais par petits pelotons; ils jouent entr'eux, dansent, jouent des instrumens & ramenent leurs filles & femmes sous le bras : elles sont habillées à la légere, & la nuit les dispense de se faire suivre de leurs domestiques, d'avoir la coëffe rabattue sur le nez, ou d'être accompagnées d'une Duegne.

Il y a très-souvent les soirs, au mois d'août, de petits feux d'artifices, soit dans un quartier, soit dans un autre; cela supplée aux spectacles, & se fait à

peû de frais. La moindre fête de patron ou de saint auquel on ait dévotion, suffit pour en occasionner : on fait mettre devant la porte des tapisseries, jetter des fleurs dans les rues ; ce même usage de jetter des fleurs se pratique dans les églises. Quelquefois on a une chapelle domestique, où l'on vient donner des sérénades & faire d'excellente musique. Dans les nuits d'été il est fort ordinaire d'entendre des concerts, des voix, des chœurs, des tambours de basques & des joueurs de mandoline dans les rues, ce qui rend fort gaies les promenades du soir.

Il y a aussi un jeu particulier dans les environs de Rome ; on l'appelle *Mangana*, c'est un disque de bois de hetre, enveloppé d'une courroie qui a environ une aune, & que l'on retire avec force pour faire tourner le cercle de bois. V. M. Pingeron dans l'*Avant-Coureur* de 1772, p. 100.

Il n'y a point de lanternes à Rome pendant la nuit ; il n'y en avoit pas même à Naples de mon temps, ni dans les autres grandes villes d'Italie ; les rues n'y sont éclairées que par les cierges & les lampes qui brûlent de-

vant les Madones. Les mœurs Italiennes semblent même s'opposer à l'établissement des lanternes ; chacun aime à s'y promener, soit seul, soit en compagnie, sans être vu. On ne souffre qu'avec peine les étrangers, qui quelquefois font porter des flambeaux derriere leurs carosses; chacun fait porter devant soi ou derriere son carosse, une petite lanterne qui ne répand sa lumiere que d'un côté, & ceux qui passent ont la liberté de dire à celui qui la porte, *volti la lanterna*, supposé qu'elle les incommode.

Mais l'usage des torches est réservé dans l'intérieur des maisons, pour accompagner le long de l'escalier & jusqu'à leurs voitures, les Dames qui s'en retournent; car l'usage est que les hommes ne se laissent pas accompagner jusqu'au bas de l'escalier, & qu'ils renvoient les domestiques & les torches.

Importunité des Domestiques. Les étrangers se plaignoient beaucoup en Angleterre de l'usage des domestiques, qui après dîner se rangeoient à la porte, pour recevoir chacun une étrenne de tous ceux qui avoient mangé chez leur maître; cet usage a été supprimé depuis quelques années. En Italie il y

a quelque chose d'approchant, mais cependant moins onéreux : quand un étranger a été présenté dans une maison, même sans y avoir mangé, un des domestiques vient au nom de tous les autres, lui faire son compliment le lendemain matin, & l'usage est de lui donner au moins un teston (32 sols) ou davantage, suivant le rang de la personne qui a été présentée. Les domestiques même du pape viennent faire la même cérémonie, quand l'on a été admis à son audience ; mais comme il y en a de plusieurs ordres, il y a plusieurs testons à donner dans ce cas-là.

Au jour de l'an, dans le mois d'août, & lorsque l'on est prêt à partir, on reçoit de semblables complimens, & l'on donne de semblables étrennes : avec tout cela il en coûte bien moins qu'en Angleterre. Les especes étant rares en Italie, on y fait beaucoup de choses à peu de frais, & l'on peut y être magnifique avec l'argent que coûteroit une vie bourgeoise en Angleterre ou en Hollande.

CHAPITRE VIII.

Des ſpectacles de Rome ; des courſes de chevaux.

LES ſpectacles durent à Rome depuis Noël, ou les Rois, juſqu'au mercredi des cendres excluſivement ; ils commencent à deux heures du nuit, & durent pendant quatre ou cinq heures. Dans les autres temps, il n'y a pour ſpectacles que des Marionettes, & en carême il n'y en a point du tout.

Les principaux acteurs de l'opéra ſont des caſtrats (a), il n'y a jamais d'actrices, & ce ſont les mêmes caſtrats déguiſés qui jouent les rôles de femmes, quelquefois d'une maniere à faire illuſion, tant pour la voix que pour la figure. Il en eſt de même des danſes ; elles ſont exécutées par de jeunes acteurs habillés en hommes ou en femmes. Leur goût eſt de ſauter beaucoup & de danſer preſque toujours des

(a) Le pape Ganganelli les avoit défendus.

ıtomines, souvent avec peu de gra-
ı. Ordinairement les opéra sont de
ɔis actes, il y a seulement des ballets
acés à la fin des deux premiers, &
mais de danses mêlées dans le cou-
nt des actes.

Quoique pendant la plus grande par-
e de l'année il n'y ait point de spec-
acle à Rome, on ne laisse pas d'y
compter jusqu'à huit théâtres différens :
ı°. *Argentina*, situé près saint-André
della Valle, vis-à-vis le palais Cesarini :
2°. *Aliberti*, près de la place d'Espa-
gne : 3°. *Tordinone*, près le pont S.
Ange, mais depuis il a été brûlé :
4°. *Capranica*, sur la place de même
nom, près le café de Monte Citorio :
5°. *La Valle*, entre S. André & la
Sapience : 6°. *Granari*, près de la
Paix ou de la place Navone : 7°. *Pa-
lacorda*, dans le quartier de Campo Mar-
zo : 8°. *La Pace*, près de l'église du
même nom.

Le théâtre d'*Argentina*, l'un de ceux où se représente l'opéra, est le plus fréquenté de tous; c'est aussi un des plus beaux théâtres de l'Italie, & M. Patte en a donné le plan. Il comprend six rangs de 33 loges chacun. Les sépara-

tions des loges sont toutes murées comme dans tous les autres théâtres ; afin que chacun puisse être isolé & inconnu ; trois personnes tiennent facilement sur le devant de chaque loge. Il n'y a point d'amphithéâtre, & l'on est assis dans tout le parterre. On ne voit point de loges sur le théâtre. Toute la salle est éclairée par un seul lustre de quinze torches, & il n'y a point de bougies dans les loges. La maniere dont on assiste à ce spectacle est fort décente, il y a des gardes pour le bon ordre ; l'on n'y joue point, l'on y reçoit seulement quelques visites, & l'on n'y fait pas autant de bruit que dans les autres spectacles d'Italie.

Les décorations de ce théâtre sont mauvaises, & il n'y a point de machines ; beaucoup de théâtres d'Italie sont dans le même cas.

Le théâtre d'Aliberti est aussi destiné aux grands opéra, & il est souvent en opposition & en rivalité avec celui d'Argentina : on l'appelle aussi *Teatro alle Dame* ; il y fut élevé par le comte Aliberti, gentilhomme François au service de la reine Christine, c'est un des plus grands & des plus beaux de Rome ;

ı ſix rangs de trente-ſix loges, ſa
me eſt un triangle, dont les angles
ıt tronqués, & dont un des angles
urroit aller juſqu'au fond du théâtre; il
a peu de courbure dans la forme de
tte ſalle, ce qui fait que la voix gliſſe
.r toutes les loges, & ſe ramaſſe foi-
lement dans chacune d'elles; la déco-
ation eſt auſſi très-mauvaiſe, y ayant
rop de petits reſſauts dans la forme ex-
érieure.

Ce théâtre appartient à quatre entrepreneurs de l'opéra, qui quelquefois le louent à d'autres entrepreneurs pour ſept à huit cens *ſcudi* par année; ils ont des acteurs qui leur coûtent juſqu'à dix mille livres pour leur carnaval, mais en petit nombre, ſans quoi il ſeroit impoſſible que les entrepreneurs y trouvaſſent leur compte; au reſte, l'empreſſement incroyable que tout le monde a pour le ſpectacle, pendant le peu de temps qu'il a lieu, ſuffit pour ſoutenir tous les théâtres de Rome. On juge d'après cela que le peuple dut voir avec bien du regret qu'on eut défendu en 1767, les ſpectacles & les plaiſirs du carnaval, par un eſprit de religion & de pénitence; la politique temporelle eût peut-être cher-

ché à augmenter des plaisirs qui attirent les étrangers, qui font verser de l'argent dans l'état, & qui souvent étourdissent le peuple sur la misere de sa situation; *panem & circenses*, disoient les anciens; un plaisant de nos jours ajoutoit:

> Mais au François plus que Romain,
> Le Spectacle suffit sans pain.

Le peuple pense à-peu-près de même partout, mais sur-tout à Rome.

On donne environ trente représentations d'un opéra, depuis le lendemain des rois, jusqu'à la fin du carnaval; quelquefois beaucoup moins, car on ne joue ni les vendredis, ni le jour de la Purification. Les loges du théâtre Aliberti coûtent de 50 à 70 scudi pour ce temps-là; & comme une loge suffit à 4 ou 5 personnes, cela ne va pas à 3 livres par tête; mais pour ceux qui ne sont point abonnés, les billets se commercent quelquefois le jour de l'ouverture, mais le prix fixe est de trois paules (32 sous) par place, dans le parquet, *Platea*. Je n'entrerai ici dans aucun détail sur la nature de l'opéra Italien, j'en

lerai à l'article de Naples, où est le
tre de la bonne musique & la source
grands opéra.

Le troisieme théâtre étoit celui de
rdinone, qui a été brûlé en 1780,
que l'on reconstruit en 1784, c'étoit
plus beau de Rome, après ceux d'*Ar-*
tina & d'*Aliberti*, il avoit cinq rangs
vingt-six loges : la forme de cette
e étoit un œuf tronqué, mais trop
ısé par le plein : d'ailleurs les loges
suivoient pas exactement le mouve-
ent du ceintre, ce qui faisoit autant de
ıs que de loges. Cette salle fut bâtie à
casion d'un différent élevé entre l'am-
ssadeur de France & celui de l'empe-
ır : le cardinal de Polignac, alors am-
ssadeur de France, en allant à une
étition d'opéra au théâtre d'*Aliberti*,
pperçut que l'ambassadeur de l'em-
reur avoit pris deux loges ; que sur
ne il avoit mis les armes de l'Empire,
sur l'autre les armes d'Espagne : le
rdinal de Polignac crut devoir en de-
ander aussi deux, une où il mettroit
s armes de France, & l'autre où il met-
oit celles de Navarre. Le pape Benoît
III lui dit que par-tout il lui feroit
ndre doubles honneurs, qu'à la chan-

deleur il auroit doubles cierges, &c. mais que puisqu'il n'alloit pas à l'opéra, cela lui devenoit assez indifférent de n'avoir qu'une loge; & le différent en demeura là. M. de S. Agnan fut ensuite nommé ambassadeur de France, & ayant conduit sa femme à Rome, il renouvella la querelle; il fit mettre sur la loge les armes de France, & sur une autre dont il s'empara, celles de Navarre : Madame de S. Agnan alla se placer dans la loge où étoient les armes de France, & M. de S. Agnan dans celle où étoient celles de Navarre; il eut soin d'y faire apporter beaucoup de rafraîchissemens, & de ne laisser ignorer à personne l'exercice de son droit; la difficulté ainsi engagée, fut cause que le *pape Benoît XIII* fit fermer le spectacle, & pendant cet hiver il n'y eut point d'opéra : cependant toute la ville se plaignoit beaucoup; pour faire cesser ces plaintes, le pape imagina de rendre à la ville un opéra, & fit faire le théâtre de Tordinone, qui fut construit en vingt jours de temps; comme ce théâtre lui appartenoit, il accorda à chacun des ministres étrangers une loge, & voulut qu'il n'y eût plus d'armoiries, mais que toutes les années

ces loges se tirassent au sort, sans avoir égard au rang des ambassadeurs entr'eux: tous les ambassadeurs y ont souscrit, & les loges sont tirées au sort; le gouverneur qui a le département des spectacles, envoie à chaque ambassadeur la clef de sa loge. Cependant M. le comte de Stainville qui étoit ambassadeur en 1755, s'étant apperçu que dans l'arrangement des loges on l'avoit placé mal, s'en plaignit vivement; & comme on différoit à lui rendre justice, il dit qu'il feroit mettre les armes de France sur une loge qu'il choisiroit lui-même, & qu'il ne croyoit pas que qui que ce soit se présentât pour les ôter: là-dessus le pape fit interrompre pendant quatre jours le spectacle, & lui donna la liberté de choisir la loge qu'il voudroit. M. l'ambassadeur ayant choisi celle du gouverneur, qui est celle du fond, elle lui fut accordée sur le champ, avec la liberté de choisir à l'avenir une loge dans tous les spectacles, telle qu'il la voudroit.

Le théâtre de *Tordinone*, ayant été bâti par le pape, il appartenoit à la chambre, à la différence de tous les autres spectacles de Rome, qui appartiennent à des particuliers, lesquels ce-

pendant ne peuvent faire repréſenter qu'avec un privilége du pape. On jouoit à Tordinone des comédies & des tragédies; on y a vu, par exemple, Radamiſte & Zénobie, en italien; mais comme il faut pour les Italiens, un peu d'héroï-comique, la piece commence par un combat de plus de cent perſonnes; on voit revenir ſouvent les combattans ſur le théâtre, ils font même un ſiege & emportent une place d'aſſaut; & quoique la piece ſoit en tout du plus tragique, elle eſt mêlée du rôle de polichinel, qui, effrayé des combats, fait des lazis, & parodie ſouvent l'acteur principal de la piece; on y eſt auſſi beaucoup amuſé par la nourrice de Zénobie, qui eſt une vieille (repréſentée par un homme à barbe noire, avec une pérruque blanche de peau d'agneau), qui parle de la crainte où elle eſt qu'on ne faſſe outrage à ſes charmes, & qui prend toutes les précautions poſſibles de peur de rencontrer des inſolens. Je ne cite cette piece, que comme un exemple du peu de goût que le peuple Italien a pour la bonne tragédie.

Le théâtre de *Capranica* eſt ſitué près du Panthéon; il a ſix rangs de 28 loges chacun,

chacun, peintes grossiérement, sans sculptures ni saillies. On y représente des opéra boufons ou des comédies, mêlées d'intermedes. Dans le temps où M. de Stainville étoit à Rome, on représenta pour intermede d'une comédie la *Cafetiera astuta*, qui fut dédiée à Madame l'ambassadrice.

La salle de la *Pace* n'est pas belle; mais celle de la *Valle* a été reconstruite d'une maniere fort élégante; on y représente des comédies italiennes, où le peuple s'amuse beaucoup de *Policinello* & de *Covielo :* nous en parlerons à l'occasion de la comédie de Venise.

On a aussi des marionnettes à Rome, *Fantoccini* ou *Burattini*; la salle est passablement décorée; mais comme elle a été construite dans un jeu de paume, elle a l'air d'une galerie : les deux loges du fond occupent toute sa largeur. Il y a quatre rangs de vingt loges chacune. Le petit théâtre où sont les marionnettes est assez bien entendu; il est élevé en retraite, de quelques pas sur un grand théâtre, ce qui produit un bon effet. Les marionnettes y sont conduites avec intelligence; elles jouent de véritables pieces italiennes, dans le goût

de celles qu'on appelle *Burlette*; quelquefois même on y donne des tragédies. Le tout eſt mêlé de petits intermedes en muſique; il y a dans les couliſſes dues caſtrats qui exécutent ces morceaux, & la muſique en eſt ordinairement aſſez bonne.

Tous les billets de parterre & les clefs des loges qui ne ſont pas louées, ſe vendent le matin, pour le compte des entrepreneurs des ſpectacles, au plus offrant & dernier enchériſſeur. Ceux qui s'en ſont rendus adjudicataires, vont enſuite les crier ſur les places, & courent le hazard d'y perdre ou d'y gagner.

Celui qui reçoit les billets à la porte eſt toujours maſqué, c'eſt lui qui fait placer les ſpectateurs; il eſt plus libre ſous le maſque pour juger les différens qui peuvent naître ſur les places, & n'être expoſé au reſſentiment de perſonne.

Nous avons dit que l'on étoit aſſis au parterre dans tous les ſpectacles d'Italie; ajoutons que les places y ſont ſéparées par des montans de bois terminés en pointes, afin que l'on n'anticipe pas les uns ſur les autres, & que

le nombre des places soit toujours le même. Les femmes y sont avec les hommes; & attendu le carnaval, elles y sont habillées en amazones, ou bien elles portent seulement des chapeaux d'hommes; il y en a même qui en ont d'aussi grands que ceux des militaires.

A la fin du carnaval, on permet à Polichinel & aux Marionnettes de mêler dans leurs jeux des parodies, des plaisanteries, des impromptu, sur les autres spectacles de Rome, dont ils travestissent le jeu & les pieces, à-peu-près comme cela se fait quelquefois dans nos parodies sur le théâtre Italien de Paris.

Quoiqu'il n'y ait point à Rome d'opéra pendant les trois quarts de l'année, on n'y manque pas de musique; toutes les églises en ont, la veille & le jour de leur fête; chaque musicien fait une *Academia* chez lui de temps en temps, aux dépens de ceux qu'il invite. Les grands seigneurs donnent très-souvent aussi des concerts chez eux. Dans les églises nationales, telles que S. Louis des François, S. Jacques des Espagnols, S. Jean des Florentins, on distingue surtout les fêtes par une grande & belle musique, & elle coûte fort peu de

chose. La musique d'église n'est point grave & sérieuse ; la symphonie qui suit toujours les trois premiers pseaumes des vêpres se termine fort bien par un menuet, & quelquefois l'on y distingue peu la musique sacrée d'avec celle du théâtre.

Carnaval.

LE CARNAVAL de Rome commence à Noël ou aux Rois ; s'il y a quelques exécutions à faire, on les garde pour ce temps-là, afin d'intimider le peuple, & de l'avertir d'éviter les désordres auxquels peut conduire la licence du carnaval. Lorsqu'il y a une exécution le premier jour du carnaval, on voit dès le matin tous les pénitens en camails bleus, blancs, noirs & bruns, qui sont eux-mêmes de véritables masques, quêter dans toutes les rues, afin de faire dire des messes pour le patient ; l'exécution se fait sur les onze heures, au bout du pont Saint-Ange. Environ une heure après-midi on sonne la cloche du Capitole ; alors il est permis à tout le monde de sortir en masque de sa maison ; l'on se rend à la rue du Cours, & là les masques se promenent le plus souvent, conduisant une Dame masquée par la main. Les carosses forment deux

iles de chaque côté de la rue, dont l'une
a & l'autre revient : on n'y voit ja-
nais d'embarras. Le capitaine des cui-
assiers se promene sans cesse d'un bout
lu Cours à l'autre, & les soldats sont
lacés en différens endroits, pour em-
êcher le désordre. Les carosses sont or-
.inairement attelés de deux chevaux,
rnés de rubans & de grelots; les co-
hers sont masqués, & les laquais, pour
ı plupart, vêtus en arlequins; les ca-
osses ont des impériales qui s'ouvrent
z se rabattent en avant & en arriere, pour
iisser jouir plus facilement du coup-
'œil. Les masques les plus communs sont
s Polichinels; on voit quelquefois un
rince assis en Polichinel à côté de sa
mme, habillée en bergere, la gorge
écouverte, qui reçoit les dragées qu'on
ii jette de dessus les balcons, & qui
ı jetté d'autres aux mêmes personnes,
un petit panier qu'elle porte à la main.
es masques qui se rencontrent en font
ıelquefois autant, & toutes les querelles
: les disputes des Polichinels finissent
:dinairement par des poignées de dra-
ées que l'on se jette au visage.

Les mascarades y sont quelquefois fort
illantes; on y voit des chars très-

galans & ouverts entierement des deux côtés, comme les chars antiques, chargés de masques en domino, escortés de beaucoup de domestiques habillés uniformément, tantôt en esclaves Asiatiques, marchant de chaque côté du char de triomphe, quelquefois en Bacchantes, qui environnent le char de Bacchus. Souvent aussi ce ne sont que des troupes de polichinels & d'arlequins, comme au fauxbourg Saint-Antoine à Paris.

La rue du Cours est bordée alors de deux rangées de masques, qui sont assis ou sur des pierres formant des trottoirs, ou sur de petits échafauds de bois devant les maisons.

Pendant le temps du Carnaval, on voit aussi des processions de pénitens, qui vont prier Dieu dans les églises où sont les quarante-heures, pour obtenir la rémission des péchés commis pendant ce temps de licence; cela n'empêche pas les masques de courir dans les rues, où l'on les voit souvent se croiser avec les pénitens, les masques passent d'un côté de la rue & les pénitens de l'autre, sans qu'on soit blessé du contraste.

Le Carnaval de Rome se distingue par des courses de chevaux qui se font

pendant huit jours dans la rue du Cours, excepté le vendredi. On avertit les masques par le bruit de plusieurs boîtes, pour qu'ils aient à se ranger; les chevaux sont placés derriere une grosse corde tendue vers l'obélisque de la porte du peuple; il y a quatre hommes, quelquefois six, pour contenir un cheval, encore n'en est-on pas maître. Aussitôt que les chevaux apperçoivent le capitaine des Cuirassiers qui doit donner l'ordre pour le départ, il n'est plus possible de les retenir; ils attendent à peine que la trompette sonne & qu'on lâche la corde devant eux. Ils courent alors en liberté; personne ne les monte; on leur attache sur la croupe des plaques de cuivre, garnies de pointes, qui se faisant sentir à chaque instant, les forcent de précipiter leur course; il n'y a ordinairement vis-à-vis de la corde, d'où partent les chevaux, que trois cens pas de libre, tout le reste de la rue est rempli de monde, & ce sont les chevaux eux-mêmes, qui en courant, se font faire place. Mais ils ont peine à aller de front. Il arrive toujours quelque accident, comme des postillons blessés par les ruades, des hommes culbutés au

passage. Des masques se promenent tranquillement enveloppés dans un manteau, & ne se rangent qu'au moment qu'ils voient passer les chevaux. Il faut environ deux minutes vingt-une secondes pour parcourir 865 toises, suivant l'observation de M. de la Condamine (a). Quand un cheval peut atteindre celui qui le devance, il le mord, le frappe, le pousse & emploie toute sorte de stratagêmes pour le retarder dans sa course. On est averti du départ & de l'arrivée par deux coups de canons. Pour les arrêter, il n'y a autre chose qu'une toile tendue au bout de la rue, où ils s'arrêtent tout court; alors celui qui peut se jetter dessus, & s'en saisir, gagne un teston. Le prix est toujours une piece d'étoffe fournie par les Juifs de Rome. On rapporte cette piece à cheval au bout d'une pique & au son des trompettes; lorsqu'il y a la moindre supercherie, ou que la victoire est douteuse, on envoie le prix à l'église de saint Antoine.

Il est permis à tout le monde de faire

(a) C'est 37 pieds par seconde : dans les courses d'Angleterre ils font jusqu'à 54 pieds par seconde. Voyez ci-devant Tom. III, page 14.

courir des chevaux ; c'étoient ordinairement les Princes Romains qui envoyoient les leurs ; actuellement ce sont les maquignons.

Pendant le temps des courses, l'ambassadeur de France va au palais de l'académie (a), où il reçoit les cardinaux & toutes les personnes de qualité qui veulent voir la course de dessus les balcons de l'académie, & il y fait servir des glaces & des rafraîchemens à tout le monde. Les Anglois ne font pas grand cas de ces courses, ils trouvent les chevaux communs, les palefreniers mal-adroits, & ne voient dans ceux qui gagnent que l'avantage de courir moins mal que les autres.

Dès les six heures du soir, tous les masques sont obligés de se retirer, sous peine de prison.

Les bals publics, dans le goût de nos bals d'Opéra, qui avoient lieu à Rome sous le regne du pape Lambertini, s'appelloient *festini* ; ils étoient en petit nombre : quelquefois il n'y en avoit que quatre ou cinq pendant tout le temps du Carnaval. Le palais *Coramboni* étoit

(a) Actuellement M. le C. de Bernis loge dans le Cours.

loué pour cent ſequins à celui qui avoit obtenu la permiſſion de donner le bal ; les billets ſe vendoient ſix paules le matin, le ſoir on les agiotoit, & ils ſe vendoient quelquelquefois plus d'un ſequin ; il y avoit trois grandes chambres où l'on danſoit ; dans chacune on avoit placé un orcheſtre, des gradins tout autour & des bancs pour s'aſſeoir ; preſque tout le monde y alloit maſqué, on voyoit très-peu de perſonnes autrement ; tout ſe paſſoit avec tranquillité, on y cherchoit peu à s'intriguer ; ſi quelqu'un contrefaiſoit ſa voix, on le prenoit pour un François, les Italiens étant très-peu dans cet uſage-là ; ces bals, quelque innocens qu'ils fuſſent, avoient été défendus ſous le regne du pape Rezzonico ; mais actuellement ils ſont permis ; on en donne dans le théâtre d'Aliberti, qui eſt le plus vaſte ; l'entrepreneur ſe charge de décorer le théâtre avec des luſtres & des glaces, d'ôter les banquettes & d'arranger les décorations.



CHAPITRE IX.

Des poids, mesures & monnoies, & du commerce de Rome.

LA livre de Rome pese onze onces, un demi-gros & 14 grains, ou 6638 grains de France, suivant la comparaison exacte que M. Tillet a faite du poids de Paris avec celui qu'avoit envoyé de Rome l'ambassadeur de France, (*Essai sur le rapport des poids étrangers, Mém. de l'Acad.* 1767). J'ai trouvé exactement le même résultat avec une once romaine que j'avois fait vérifier à Rome, à la *Dogana di Terra*, où sont les matrices ou étalons de poids, & que M. Tillet a vérifiée à Paris sur le poids de Charlemagne déposé à la monnoie. La livre de Rome se divise en douze onces, une once en 24 deniers, le denier en 24 grains.

La livre ancienne des Romains étoit de dix onces cinq gros, 24 grains, ou 6144 grains. V. M. Leblanc, *Traité*

hiſtorique des monnoies de France, & M. de la Nauze, *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions*, tom. XXX.

Meſures. Le palme dont on ſe ſert à Rome dans la plupart des meſures eſt appellé le palme des architectes, *palmo da muratore*; il eſt de huit pouces trois lignes & $\frac{1}{30}$ de ligne, ſuivant la comparaiſon exacte que le P. Boſcovich en a donnée dans ſon grand ouvrage ſur la meſure de la terre. M. de la Condamine a placé ſur le balcon de l'académie de France à Rome, un modele exact de la meſure françoiſe. Le palme romain ſe diviſe en douze parties qu'on appelle *once*, (au ſingulier *oncia*), & chaque *oncia* en cinq *minuti*. Pour que le lecteur puiſſe comparer le pied de France à celui de chaque pays, j'ai fait graver au bas du plan de Rome, la longueur du pied de France diviſé en douze pouces; & afin de remédier au retréciſſement qu'éprouve le papier après l'impreſſion, j'ai fait graver la meſure ſur le cuivre, un peu plus longue qu'elle ne doit être; j'ai obſervé ſur des épreuves tirées ſur le papier dont on s'eſt ſervi dans cet ouvrage, que ſeches & battues, dans un volume relié, elles

Pied de France.

n'avoient qu'un quart de ligne de moins qu'elles ne devoient avoir (1), ainsi ma méthode ne pourra guere tromper que de cette quantité ; j'avertirai à cette occasion que le demi-pied de Paris représenté dans la planche premiere du livre de M. Cristiani, (*Delle misure, in Brescia 1760*), se trouve trop grand d'un tiers de ligne, du moins dans mon exemplaire.

Le pied romain moderne, dont on se sert quelquefois, est d'un palme & un tiers, ou un peu plus de 11 pouces de France. Cinq pieds romains font le pas commun, *Passo*, qui est par conséquent de $6\frac{2}{3}$ palmes, ou 4 pieds 7 pouces 0 lig. 22. On se sert aussi quelquefois à Rome des mots *Braccio*, ou *Passetto*, pour exprimer trois palmes.

Quelquefois aussi, le pas commun se prend pour la millieme partie de l'ancien mille, qui étoit de 758 toises, ou du mille moderne. A Florence, c'est quelquefois la millieme du mille de Florence, ou trois bras ; cela exige toujours qu'on s'explique. Le pas géo-

(a) On peut voir dans la préface d'autres expériences sur ces inégalités.

métrique, suivant le P. Riccioli, est de 5 pieds antiques, ou 4 pieds 7 pouces & demi (*Geographia reformata.*).

Les milles romains modernes employés sur les grands chemins des environs de Rome, & indiqués par les pierres milliaires, sont de mille pas géométriques, ou de 764 toises, & il y en a par conséquent $74 \frac{1}{2}$ dans un degré de la terre qui est de 57000 toises en Italie. Voyez tom. II, pag. 359.

Le pied romain antique étoit un peu moindre que le pied dont on se sert actuellement, il en existe quelques modeles au Capitole, mais ils ne sont point exactement d'accord; le sentiment le plus probable est que le pied romain antique étoit de 10 pouces 11 lignes. Les anciens donnoient à leurs statues six fois la longueur du pied de la figure, suivant Vitruve & Winkelmann (II, 115.). Ainsi, la hauteur moyenne étant de 5 pieds 2 pouces de France, le pied naturel devroit être de $10 \frac{1}{3}$ pouces de notre mesure; cela n'est pas bien éloigné de 10 pouces 11 lignes que trouve M. de la Condamine pour l'ancien pied (Mém. de l'Acad. 1757). Le P. Boscovich, Bianchini,

& plusieurs autres savans, donnent à-peu-près la même longueur pour le pied, c'est celle du pied appellé Capponien, & du pied Statilien. Ceux qui s'en éloignent le plus, sont celui de Lucas Pœtus, (*de ponderibus & mensuris.*) qui a une demi-ligne de moins; celui de Cossutius, qui a une demi-ligne de plus, & le pied des Passets, le seul qui aille à onze pouces, moins un dixieme de ligne. Voyez *Lucas Pœtus* & la *Métrologie* de M. Paucton, 1780, in-4°.

M. l'Abbé Barthelemi & le P. Jacquier ayant mesuré en 1756, 3 pieds anciens, égaux entre eux, les ont trouvés de 10 pouces 10 lignes $\frac{3}{5}$. Ainsi, je le supposerai en nombres ronds, de 10 pouces 11 lignes.

Le stade romain qui étoit de 625 pieds, suivant le témoignagne de Pline (II, 23), revenoit donc à 95 toises environ; & le mille, qui étoit de huit stades, revenoit à 758 toises; ainsi les milles anciens étoient de 75 au degré; car le degré de la terre est de 57 mille toises.

Le *jugerum* étoit de 240 pieds antiques sur 120, (Pline XVIII, 2),

ce qui fait 724 toises : *cela approche de l'arpent de Paris*, qui a 30 toises en tout sens, ou 900 toises carrées, & qui est à-peu-près la valeur d'un journal ou de ce qu'un homme peut labourer en un jour. L'arpent des eaux & forêts en France est de 1344 $\frac{4}{9}$ toises carrées.

Le palme des marchands à Rome est plus grand que celui de architectes, dont nous venons de parler, il contient 1 $\frac{1}{2}$ oncia de plus, ce qui doit faire neuf pouces trois lignes & quatre dixiemes, il se divise seulement en tiers & en quarts.

Sur un marbre qui est dans la cour du Capitole à gauche, on trouve ce palme gravé, & il y paroît de 9 pouces 2 lignes $\frac{1}{2}$.

On y voit aussi la canne des marchands de 8 palmes. Le bras des marchands 4 palmes, mais ce palme du bras est égal à 7 pouces 10 lignes de France. Le bras de toile a 3 palmes, & vaut 7 pouces 10 lignes ; enfin, le pied romain y est marqué de 10 pouces 11 lignes, & le pied grec de 11 pouces 4 lignes.

La canne romaine des architectes est de 10 palmes, ou 6 pieds 10 pouces 6 lignes $\frac{1}{3}$, mesure de Paris.

On m'a dit auſſi qu'il y avoit une canne appellée *de Ara*, qui vaut 3 pieds 5 pouces 7 lignes.

Le ſtaiolo eſt une meſure de 5 palmes & trois quarts. La chaîne, *catena*, dont ſe ſervent les arpenteurs à Rome, eſt de 10 ſtaioli ou de 57 ½ palmes, c'eſt-à-dire, 39 pieds 5 pouces 6 lignes 4. Il en faut 116 pour le mille romain.

Une chaîne carrée fait environ 43 toiſes carrées de ſuperficie ; il en faut 3 ½ pour faire le *quartuccio*, ſept pour faire le *ſcorzo*, 28 pour la *quarta*, & 112 pour le *rubio* (au pluriel *rubi*) ; ainſi le rubio doit être de 4866 toiſes carrées, ou un peu moins de cinq arpens & demi.

Le *rubio* de vignes ſe diviſe en ſept *pezze* ou ſept pieces, la pezzo a 23 cannes en tout ſens, & 16 chaînes de ſuperficie, ou 695 toiſes ; c'eſt toujours 112 chaînes carrées, ou 4866 toiſes pour le *rubio*.

Dans la carte des environs de Rome, de Cingolani, publiée en 1692, on voit l'évaluation des fiefs & l'explication des meſures des arpenteurs ; mais cette carte eſt très-rare actuellement.

Le bled ſe vend avec une meſure appellée auſſi Rubio, qui peſe 640 liv. romaines, ou 443 liv. poids de marc, la *Rubiatella* eſt la moitié du rubio.

L'on diviſe le rubio en 12 *ſtari*, ou 22 *ſcorzi*, ou en 64 dixaines, *diecine;* mais du côté de Sezze, on le diviſe en huit *quartarelle*; le ſcorzo de Rome ne ſert guére qu'à meſurer les haricots, les feves & autres légumes ſemblables.

Le P. Jacquier ayant voulu comparer les meſures des grains & des fluides que l'on emploie à Rome, avec celles de France, fit faire, en 1765, un pied cube d'un bois très-dur, qu'il remplit d'eau, autant de fois que cela fut néceſſaire pour remplir les vaſes de la douane, & il trouva que la *rubiatella di grano* étoit de cinq pieds cubes & un dix-huitieme, d'où il ſuit que le *rubio* contient 17472 pouces cubes, ce qui fait 26 $\frac{1}{2}$ boiſſeaux de Paris, ou 2 ſetiers 2 boiſſeaux & demi, chaque boiſſeau étant de 661 pouces cubes. Le prix du bled eſt quelquefois de 4 *ſcudi* le *rubio*, ce qui revient à 9 liv. 13 ſous le ſetier; mais en 1765, il valoit le double; ſans compter 43 ſous par ſetier pour l'impôt appellé *Macinatura*.

Le *rubio* qui ſert à meſurer l'avoine, *rubio da biada*, a 9 $\frac{51}{162}$ pieds cubes, ou 15605 pouces cubes; ce qui fait 23 $\frac{1}{2}$ boiſſeaux de Paris, ou environ deux ſetiers.

Le baril de vin, *barile*, a 1 $\frac{13}{18}$ pied cubes, ou 2976 pouces cubes; ce qui revient à 62 pintes de Paris (chacune de 48 pouces.).

Le baril ſe diviſe en 32 *bocali*, chaque bocale en quatre *fogliette*; ainſi la *foglietta* eſt à-peu-près la chopine, ou demi-bouteille de Paris.

La *botte* eſt de 16 barils.

Le vin ordinaire vaut quatre ſous la bouteille; mais on en a pour deux ſous. Le vin choiſi de Genſano, de Naples, & d'Orviete vaut jusqu'à huit ſous la bouteille.

Le baril d'huile, *barile da oglio*, a 2 $\frac{1}{108}$ pieds cubes, ou 3472 pouces cubes, c'eſt-à-dire, 72 $\frac{1}{3}$ pintes de Paris : il ſe diviſe en 28 *bocali*; ainſi le *bocale da oglio*, eſt au *bocale da vino*, comme 27 eſt à 32, à très-peu près.

La meſure des eaux s'appelle à Rome *oncia d'acqua*, comme nous diſons en France un pouce d'eau; c'eſt ce qui peut couler par une ouverture circulaire

dont la surface est de 12 minutes carrées, ou $\frac{1}{25}$ de palme carré, le diametre d'environ $3\frac{1}{2}$ minutes du palme ou de $5\frac{1}{2}$ lignes de France. Une ouverture rectangle de $3\frac{1}{2}$ lignes sur 10 lignes, a également 12 minutes carrées de superficie, & produit le pouce d'eau; mais l'on suppose que la hauteur de l'eau au-dessus du centre de l'ouverture, soit de $1\frac{1}{4}$ palme, ou 10 pouces 4 lignes, & qu'il y ait à l'ouverture un ajutage ou tube de la même longueur. Quand on double la surface de l'ouverture, en conservant la même hauteur de l'eau, & la même longueur du tube, on a la mesure de deux pouces d'eau.

Le diametre de l'ouverture est de $5\frac{1}{2}$ lignes pour l'*acqua Paola*, qui vient de Bracciano (à S. Pietro in Montorio), & l'*acqua Felice* (à Termini), mais il est de 7 lignes, quand il s'agit de l'*acqua Vergine* (à Trevi), & même de 8 lignes $\frac{1}{2}$, suivant M. l'Abbé Foucher; ce trou donne deux pouces quand on ne fait pas remonter l'eau à son niveau, mais qu'on la laisse tomber dans un tuyau, comme on le fait à l'acqua Paola. La chambre apostolique a vendu autrefois le pouce de l'eau

vierge jusqu'à 600 écus; mais ce prix est fort diminué. Voyez le Mémoire du P. Jacquier sur les anciens aqueducs (Gazette littéraire, tom. VI.). Actuellement, l'eau de Trevi se vend 500 écus romains le pouce, mais l'eau de Termini & celle de S. Pierre in Montorio n'en coutent que 300.

L'eau de la fontaine de Trevi coule avec peu de pente, c'est pour cela que les tuyaux dont on se sert pour la distribution des eaux, ont un diametre un peu plus grand lorsqu'on applique ces tuyaux à la mesure de l'eau de Trevi, que lorsqu'il s'agit de la fontaine de Termini ou de celle de S. Pierre in Montorio.

Fontana trouva le 12 Septembre 1696, qu'il y avoit 1080 pouces dans le réservoir de l'*acqua Felice*, au-dessus de Rome, à Torre S. Giovanni, qui n'est pas loin des murs de la ville (*Relazione dello stato vecchio e nuovo dell' acqua Felice.*).

Pour s'assurer qu'il sort du tuyau d'une fontaine la valeur d'un pouce d'eau, on y place un vase de bois, ou une caisse qui a sur le côté l'ouverture de 5 ½ lignes de diametre, & le tuyau qui regle la

dépense du pouce d'eau ; on présente ce vase au tuyau de la fontaine, & l'on examine s'il reste constamment plein, ensorte qu'il s'ecoule autant d'eau par l'ouverture latérale, qu'il en tombe dans le vase par le tuyau de la fontaine ; on est sûr alors qu'il coule un pouce d'eau, & l'on a ainsi la mesure exacte des pouces d'eau, suivant l'usage de Rome. A Paris, le diametre de l'ouverture est d'un pouce ; & fournit 14 pintes d'eau par minute.

La mesure du bois, qu'on appelle *passo di legno*, & qui est la charge d'une charrette, a environ 11 $\frac{1}{2}$ palmes de long, 3 $\frac{1}{2}$ de large & 6 de hauteur, c'est-à-dire, 241 $\frac{1}{2}$ palmes cubes, ou 78 $\frac{1}{2}$ pieds cubes ; la voie de bois à Paris est de 56 pieds cubes ; ainsi le *passo di legno* contient presqu'une voie & demie.

Les sacs de charbon qui se vendent à Rome au port de Ripetta, ont 6 palmes de hauteur & autant de circonférence, ce qui fait à-peu-près 46 boisseaux de Paris : le sac revient à 45 sous, rendu à Rome chez l'acheteur. La voie de charbon à Paris, qui ne contient que 16 boisseaux, y coûte 4 liv. 18 f.

La monnoie de Rome est subdivisée

par fractions décimales, d'une maniere très-commode, & qu'il feroit à fouhaiter de voir adopter en France; le *fcudo* contient 10 *paoli*, & le *paolo* 10 *bajocchi*; on fubdivife encore la bajoque en 5 *quatrini*; mais c'eft une baffe monnoie dont on fait peu d'ufage. Ainfi, quand on écrit 13, 77, cela veut dire 13 écus 7 paules & 7 bajoques, ou 77 centiemes d'écus. Cet ufage des fractions décimales a auffi lieu dans la monnoie de Naples.

Les louis d'or paffent à Rome pour 44 paules, mais les marchands chez qui l'on achete, en donnent 45 paules; ainfi le paule vaut 10 fous 8 deniers, & le *fcudo*, ou l'écu romain, 5 liv. 6 fous 8 den., en fuppofant que le louis vaille 45 paules. C'eft fur ce pied que j'ai évalué tous les objets de commerce dont j'ai parlé.

Le *teftone* ou tefton, eft de 3 paules; ainfi il vaut 32 fous.

Le fequin de Rome vaut 2 écus 5 bajoques, ou 20 $\frac{1}{2}$ paules, ce qui revient à-peu-près à onze liv. de France.

Si l'on veut connoître le pair du change entre Rome & Paris, il faut confidérer, que fuivant le tarif de 1726,

le prix du marc d'argent fin eſt de 51 l. 3 ſous 3 den. $\frac{3}{11}$ (a), & qu'à Rome le prix légal de la livre d'argent en écus romains, eſt de 13, 77. Le marc de France eſt à la livre romaine, comme 6638 grains ſont à 4608. Il ne s'agit que de faire deux regles de trois, & elles ſe réduiſent à diviſer le produit de 51 livres 3 ſous, & de 6638 par celui de 4608 & de 13, 77; on aura 5 liv. 7 ſous; c'eſt la valeur de l'écu romain, tirée du prix de l'argent. On peut rechercher de même la valeur du pair par le moyen du prix de l'or; le prix du marc d'or eſt de 740 livres 9 ſous 1 denier $\frac{1}{11}$, à Paris; le prix de la livre d'or à Rome exprimé en écus & en fractions décimales d'écus romains, eſt 199, 6294; ce qui donne 5 livres 6 ſous 10 deniers $\frac{3}{10}$, qui eſt le pair du change. Ce réſultat n'eſt pas exactement conforme au précédent, parce que le rapport qu'il y a entre le prix

(a) Cependant on le paie toujours un peu plus, même aux hôtels des monnoies, & ſur-tout dans le commerce; en 1773, le marc d'argent coûtoit 54 livres, & le marc d'or 798 livres; en 1784, le marc d'argent coûtoit 55 liv. 10 ſ., & le marc d'or 810 liv. dans le commerce; mais les directeurs des monnoies le payent un peu moins.

de

de l'or & de l'argent n'eſt pas tout-à-fait le même à Rome & à Paris (a). Il y auroit encore une plus grande différence ſi l'on employoit le prix de l'or & de l'argent chez les marchands de Paris.

Pour avoir, d'une autre maniere, le rapport des monnoies idéales de Rome & de Paris, j'ai peſé un grand nombre de louis déja uſés par le frottement, j'ai trouvé 152 $\frac{1}{10}$ grains, mais en ſuppoſant qu'on a profité du remede de fin, il ne doit y avoir que 137 $\frac{4}{10}$ en matiere pure. Le prix de l'or dans le commerce à Paris eſt de 798 liv. en temps de paix, ce qui fait 23 liv. 16 ſous pour la valeur de nos louis; on les vend à Rome 44 $\frac{1}{2}$ paules, plus ou moins, dans le commerce; ainſi le paule vaut 10 ſous 8 den. de France.

Si l'on ne veut faire entrer que le poids de l'or du ſequin, on ſuppoſera qu'il contient 63 grains, ſuivant M. de Richebourg; ainſi, prenant le louis pour 24 livres, le paule vaut dix ſous

(a) V. Le tarif intitulé: *Bando in cui ſi preſcriv la bonta e il prezzo dell' oro e argento lavorato, &c. 1755. Nella ſtamperia de la Rev Camera Apoſtolica.* Je ſuppoſe la monnoie de Rome à 11 deniers de fin, comme nos écus de ſix francs.

& $\frac{73}{100}$, cequi fait encore 10 ſous 8 den.

Le pain commun appellé *miſticanza*, ſe vend au peuple en pagnotes de 8 onces, elles coûtoient en 1765 une bajoque, cela revient à 2 ſous 3 deniers la livre, poids & monnoie de France. Le pain blanc ſe vend en pagnotes de ſix onces, & coûte le même prix. Dans le temps de cherté on fait les pagnotes plus légeres. On m'écrit en 1784 que le pain blanc coûte 2 bajoques la livre de Rome, ce qui fait 3 ſous la livre de France. On fait à la boulangerie du Pape un pain plus délicat, qui coûte 3 bajoques.

Le prix de la viande en 1765, étoit pour le mouton de 2 bajoques & $\frac{3}{5}$, ce qui faiſoit 3 ſous 10 den. la livre de France. Le bœuf 3 $\frac{2}{5}$ bajoques, ou 5 ſous la livre. On payoit 5 bajoques pour le veau blanc, *vitella campareccia*, ce qui fait 7 ſous 5 deniers la livre, & le double, ou 14 ſous 10 deniers pour le veau rouge, *vitella mongana*, qui eſt beaucoup plus délicat en Italie qu'on ne ſauroit le croire en France, & qui eſt en effet extrêmement recherché.

On m'écrit en 1784 que le mouton vaut 4 bajoques (5 ſous 11 den.)

Le bœuf 6 (8 sous 11 den.), le veau commun 10, la mongana 15 bajoques, ou 22 sous 3 den. poids & monnoie de France.

Le sel coûtoit 3 sous 11 deniers la livre ; les confitures communes 18 sous.

Le commerce de Rome est très-borné : voici à quoi il se réduit.

On y fait beaucoup de vases sacrés, comme calices, ostensoirs, &c. & surtout des reliquaires ; on y fabrique des chapeaux de castor, & de soie, que l'on fait très-bien ; des peaux d'agneaux, passées en alun, des gants blancs & brodés ; il se fait des cordes à boyaux à la manufacture de Pica-Tofani, des perles fausses, à la manufacture Pozzi ; on y vend des terres colorées pour la peinture de la poterie, qu'on envoie en Corse, en Sardaigne, & jusqu'à Naples.

Le pape régnant encourage beaucoup la fabrication des toiles & des étoffes, mais il faudra du temps pour que ces fabriques puissent devenir florissantes.

On exporte par le Tibre, des grains, des laines, des soies, des eaux-de-vie, de l'alun, du nitre, de la manne, du souffre en pains, de la pouzzolane, des bois de construction ; tout cela contribue

un peu au commerce de Rome. En 1765, on avoit acheté dans les Etats du Pape, deux cens mille pieds cubes de bois de chêne pour la marine de Toulon. Le plus bel échantillon étoit de 4 liv. le pied, mais on avoit beaucoup de peine à trouver des bestiaux pour le faire charrier jusqu'au rivage; & c'étoit des Génois qui venoient le chercher pour le conduire par mer à Toulon.

Poudre. La poudre s'y fait d'une maniere très-agréable; on l'appelle *cyprio*, parce que c'est de l'île de Chypre que le secret en est venu; mais ce qu'il y a de bien singulier, c'est qu'elle reçoit son odeur d'un *lychen*, ou d'une mousse fort commune, qui vient sur les arbres, & qui, par la macération dans l'eau, prend une odeur délicieuse.

Pommade. La pommade à odeurs qui se fait à Rome est recherchée comme une des meilleures qu'on puisse avoir. Le parfumeur, *profumiere*, qui étoit près de la fontaine de Trevi, & qui s'appelloit *Vandini*, étoit le plus accrédité; 30 petits pots de pommades assorties, placés dans une boîte à 30 loges, (*vasetti di manteca*) & pesant 2 ½ livres, y coûtoient 55 paules, ou 29 liv. 7 sols.

Les fleurs artificielles de Rome sont des plus estimées, quoiqu'il s'en fasse aussi de très-belles à Gênes, à Pise, à Vicense. On en fait à Rome, soit avec les cocons, *fiori di bozzi*, soit avec des plumes de vieux pigeons; on fait bouillir ces plumes dans diverses teintures, on les peigne, & on les arrange avec beaucoup d'art; c'est à S. *Cosimate*, au-delà du Tibre, & chez la nommée *Virginia Massi*, dans *Piazza di Pietre*, vis-à-vis la douane, que j'ai vu les plus belles.

J'ajouterai à cette occasion, en faveur de ceux qui aiment les fleurs d'Italie, qu'on y célebre beaucoup les fleurs artificielles qui se font au couvent de sainte Claire de *Nola*, près de Naples. Les fleurs de plume de *Pistoia*; celles qu'on fait à S. Matthieu, à Pise; celles de S. Vincent à Mantoue, & celles de Vicense. A *Chiavari*, qui est à huit lieues au levant de Gênes, on fait des fleurs qui coûtent 60, ou 70 liv. Génoises chaque branche. Enfin dans la ville même de Gênes, les couvens de *la Neve*, des *Rozine*, de S. Nicolas, de S. Barthélemi, du S. Esprit, sont renommés pour les belles fleurs; ce commerce est

considérable, comme nous aurons lieu de le dire en parlant de cette ville.

Il se fait à Rome un commerce de tableaux, d'antiques, de médailles, de pierres gravées & d'empreintes; il y a des colporteurs qui rassemblent les médailles des papes; mais il faut être averti qu'il n'y en a de véritables que depuis le pape Colonne, Martin V; celles des papes antérieurs ont été frappées d'après les portraits des papes trouvés dans un ancien palais; il en est de même des autres sortes de médailles, il faut être ou connoisseur ou dupe. M. *Belloti*, au palais Borghese, faisoit un commerce d'antiques; l'état n'empêche pas l'exportation des objets peu considérables.

En 1769, le général Shwallow acheta pour l'impératrice de Russie, des statues, des marbres, &c. qu'on évaluoit six à sept cent mille livres; les Anglois en enlevent beaucoup.

Tableaux.

A Rome tout le monde s'occupe de tableaux, & prétend s'y connoître; beaucoup de gens vivent du commerce qui s'en fait, sur-tout avec les étrangers; & comme il y a de l'arbitraire & de la fantaisie dans le degré de valeur qu'on leur

attribue, un étranger ne doit faire ces ſortes d'empletes qu'en conſultant pluſieurs perſonnes, & ſouvent au tiers du prix qu'on lui aura demandé de prime-abord. Il en eſt de même des médailles, des pierres gravées, de leurs empreintes ou de leurs ſoufres: on trouve des gens de qualité qui en font une eſpece de commerce ſous le nom de leur valet-de-chambre, & l'on a vu de très-grands ſeigneurs ſe défaire ſecretement de leurs plus beaux originaux, & y ſubſtituer des copies, pour que la réputation de leurs palais, & les profits de leurs domeſtiques n'en fuſſent pas diminués.

On fait auſſi à Rome un commerce de marbres d'Italie, & même de marbres antiques & orientaux. Souvent un curieux rapporte une table d'échantillons, (*Studiolo*) où les marbres les plus précieux ſont rangés par petits échantillons de deux pouces en carré; on peut avoir auſſi des pieces beaucoup plus conſidérables. On voit des tables de 170 ſortes de marbre, qui ont huit palmes de long ſur quatre de large, qui ſont bordées de marbre fleur de pêcher, très-agréable à la vue; elles ne coûtent que 25 ſequins ou 280 livres de France. Marbres.

Un marbrier a fait pour M. Cotel de Grand-Maiſon, une table en pieces rapportées, dans le goût de celles qui ſe font en pierres dures à Florence, elle ne vaut que 50 ſequins; je crois qu'il ne ſera pas inutile de donner à cette occaſion une petite notice des marbres & des pierres que le voyageur a occaſion de remarquer à Rome, avec l'explication de quelques noms qui ſont peu connus parmi nous.

Verd antique. Le beau marbre, connu ſous le nom de verd antique, ſe tiroit, ſuivant Strabon, du mont *Taygeta*, dans la Laconie, & ſuivant Pauſanias, dans un village appellé Crocei; le marbre de Theſſalie en approchoit beaucoup (Voyez CARPOPHILUS *de antiquis marmoribus*, 37, 41, & MERCATO, *de gli obeliſchi*). Je n'en connois point à Paris ou dans les environs, ſi ce n'eſt à Montmorenci au tombeau du connétable, où il y en a quatre grandes colonnes; mais elles ne ſont pas du plus beau, non plus qu'un bénitier qui eſt à Angers. Au reſte, il n'y a que ſainte Sophie de Conſtantinople, où les colonnes de verd antique ſoient communes; elles ſont en ſi grand nombre, & d'une ſi grande

hauteur, qu'on ne peut rien trouver ailleurs qui en approche. Quoique le verd antique soit assez rare, on en trouve cependant à acheter à Rome ; on peut avoir une table de six palmes sur trois, pour 25 écus Romains, ou 133 livres. On peut y avoir aussi des tables de porphyre & de granite; il y en a chez M. de la Reiniere, fermier-général, & chez M. Bergeret, receveur-général des finances à Paris, qui sont précieuses, de même que des vases de porphyre verd & autres objets semblables, de la plus grande rareté.

L'albâtre se tiroit des carrieres de Thebes, cependant l'Isis de la villa-Albani, est la seule statue égyptienne d'albâtre que l'on connoisse, suivant Winkelmann, Hist. de l'Art, tom. I, p. 103.

Le Chipolin, *Marmo Cipollino*, est un marbre blanc tacheté, qui se fend comme par écailles, à-peu-près comme un oignon, d'où il a tiré son nom.

Le *Porta-santa*, est un marbre parsemé de lignes & de taches rouges; son nom vient, sans doute, de quelque porte sacrée qui en aura été décorée (Montfaucon, journal d'Italie 1702, p. 167).

Le *Marmo bigio*, est un marbre de cou-

leur plombée, parsemé de veines blanches. Le *Bigio morato* a le fond plus obscur que le *Bigio* simplement dit. Le *Marmo pidocchioso*, est de couleur cendrée, parsemé de petites taches blanchâtres, que l'on compare à des poux. Le *Pavonazzetto* a un fond blanc avec des taches violettes. Le *Marmo salino* est un marbre blanc, parsemé de points brillans comme de petits grains de sel; Le beau marbre de Carrare, & sur-tout le marbre de Paros, ont à-peu-près cette qualité. Le *Pecorella* est mélangé de taches rouges & blanches, qui forment comme des nuages, & sont entrelacées à-peu-près comme de la laine sur le dos d'une brebis; c'est delà qu'est venu son nom de *Pecorella*.

Le granite dont les obélisques sont formés, est une pierre plus dure que le marbre, d'une nature vitrifiable, (& non calcaire comme le marbre), parsemée de points blancs, noirs & rouges, ou d'autres couleurs; il est formé en général de quartz, de feld-spath & de mica.

Les carrieres de la haute Egypte où l'on tailloit ces blocs énormes de granite, sont situées à six ou sept degrés

de l'embouchure du Nil, du côté de Syene & d'Eléphantine ; on y trouve des granites, des basaltes & des marbres noirs de la plus grande dureté : ces carrieres ou ces montagnes sont pleines, on n'y apperçoit ni bancs ni lits, & l'on y peut tailler des blocs de la plus grande étendue ; il y en avoit aussi vers Memphis, beaucoup plus près du Delta. On ouvroit ces montagnes par le flanc, & l'on y travailloit à découvert, comme on en peut juger par la montagne qu'on appelle à Syracuse, l'oreille de Denis le Tyran, qui n'est autre chose qu'une carriere prodigieuse, d'où l'on a tiré beaucoup de pierres très-dures. On a reconnu qu'il y a en France & en Italie du granite qui est à-peu-près de la même qualité : une partie des montagnes de la Bourgogne sont formées de granite, comme M. de Buffon & M. d'Aubenton l'ont reconnu. On dit qu'il n'est pas susceptible du même poli, mais j'en doute. J'ai fait polir un petit morceau de granite que j'avois détaché de l'obélisque du champ de Mars, qui est rompu (T. IV, p. 542). Je l'ai comparé à ceux de Bourgogne au cabinet du roi, & je n'y ai pas vu de différence.

Le granite se trouve en général au sommet des hautes montagnes, avec les matieres schiteuses, c'est-à-dire, qui se fendent en lames, & qui sont réfractaires ou qui résistent au plus grand feu, tandis que les marbres sont dans des montagnes moins élevées, & les pierres à chaux avec les marnes, dans la partie inférieure des chaînes de montagnes. Voyez la minéralogie de l'Italie, dont j'ai donné l'essai dans ma préface.

Le porphyre est une matiere plus dure & plus précieuse que le granite; c'est une pâte de jaspe, dans laquelle sont semés des crystaux de feld-spath; il est ordinairement rouge parsemé de points blancs. Il y a aussi du porphyre verd, mais il est très-rare; on en voit deux colonnes à l'église des trois fontaines, *alle tre fontane*, & deux dans l'église de S. Laurent, hors de Rome (Winkelmann, Tom. I, p. 106). Il y a même du porphyre noir, comme je l'ai remarqué dans trois endroits de cet ouvrage (V. la table des matieres). Le vrai porphyre se trouvoit en Egypte, en Numidie, en Arabie, suivant le témoignage de Pline (VIII, 18.), mais Winkelmann dit que le porphyre

n'eſt point une pierre d'Egypte, qu'elle eſt d'Arabie, comme l'a reconnu le chevalier Montagu, qui en a vu une montagne entiere, dans ſon voyage du Caire au Mont Sinaï (Hiſt. de l'Art, I. 108. & II. 286). On trouve en France & en Italie, des pierres que l'on regarde comme de véritable porphyre, quoiqu'un peu moins dures. M. Angerſtein en a obſervé près de Fréjus, V. les *Mémoires preſentés à l'Académie*, T. II, p. 557. M. de Barral en Corſe, M. Targioni en Toſcane, voyez ci-devant, T. II, p. 389. M. de Sivry en a trouvé en Lorraine.

Le baſalte eſt encore une pierre antique, très-eſtimée & très-rare, dont on trouve un grand nombre de belles ſtatues à Rome, ſur-tout des ſtatues Egyptiennes; il faut bien le diſtinguer du marbre noir, même le plus dur & le plus fin, qui s'appelle ordinairement Parangon ou pierre de touche; les centaures de Furietti, l'Aventinus du Capitole, & l'Apollon de la galerie Farnèſe, ſont de cette eſpece de marbre; mais le baſalte eſt une ſorte de lave, qui reſſemble à celle du Véſuve, dont la ville de Naples eſt pavée, ainſi que les Baſalte.

anciennes voies romaines. Le basalte noir est le plus commun, le verdâtre est le plus rare : les lions qui sont à l'escalier du Capitole, & les sphynx de la Villa Borghese, sont de basalte noir; le basalte est plus souvent gris de fer noirâtre, son grain est très-serré; il résiste à l'acier trempé, ainsi que l'agathe, le crystal de roche & les autres pierres dures; quand on le casse, il s'éclate au lieu de s'égrener; quelquefois on trouve des blocs de matiere, qui sont granite d'un côté & basalte de l'autre, ce qui a fait croire à quelques naturalistes, que le basalte est du granite altéré par le feu des volcans.

Pline dit que le basalte venoit de la haute Egypte ou de la Thébaïde; mais M. Desmarest, dans un mémoire qu'il lut à l'académie, en 1766, sur cette matiere, assure qu'il a trouvé en Auvergne, une pierre toute semblable au basalte, & qui paroît être un produit de volcans.

Le basalte est souvent par prismes ou par colonnes; il y en a de très-beau à S. Tibery, près d'Agde, dont les colonnes sont bien formées. La chaussée des Géans, *Giant's causway*,

qui eſt dans le comté d'Antrim, en Irlande, paroît n'être compoſée que de vrai baſalte, enſorte que ces énormes priſmes, qui ſemblent avoit été travaillés de mains d'hommes, ſont l'ouvrage des volcans. Voyez la figure de ces priſmes, & de la chauſſée des Géans, gravée en 1743, par Drury, à Dublin, & copié dans les planches de l'encyclopédie.

Agricola & Geſner, qui parlent du baſalte, diſent auſſi qu'il affecte la figure de priſmes, c'eſt-à-dire, de colonnes à pans coupés. On en trouve en Italie du côté de Padoue, qu'on avoit pris pour des monumens Etruſques; il y en a auſſi à Marienbourg, en Allemagne, au Puy de Domme, près de Clermont, dont les priſmes ſont réguliers, articulés, & de toutes ſortes de groſſeurs; on le trouve ſur-tout à l'extrêmité des matieres fondues, & dans les endroits où il y a des indices de volcans éteints & des laves très-reconnoiſſables. V. le grand ouvrage de M. Faujas de S. Fond, ſur les volcans éteints du Vivarez.

Le travertin de Rome, *Lapis Tiburtinus*, ou pierre de Tivoli, eſt une

pierre calcaire, blanche, dure, tirant un peu sur le jaune, qui renferme des coquilles; quelques auteurs ont dit que c'étoit une concrétion sulfureuse, parce que souvent, elle donne une odeur de soufre quand on la travaille, mais cela n'est pas vraisemblable. Elle se tire au bas de Tivoli; elle est tendre au sortir de la carriere, mais elle devient ensuite fort dure. C'est la plus belle des environs de Rome; le Colisée, le théâtre de Marcellus, tous les temples anciens & les églises modernes en sont bâtis. Ce nom de *Travertino* se donne même dans le reste de l'Italie, à la belle pierre de taille. Le travertin de la Toscane, que decrit M. Targioni, (T. III, page 23) paroît avoir été fluide, comme un dépôt formé par les eaux. On y trouve des empreintes de plantes & des corps marins; il y en a qui est très-blanc, très-dur, & qui a un grain aussi fin & aussi uni que le marbre.

La pierre appellée *Peperino*, est une pierre grise ou couleur de cendre, moins belle, moins homogene, plus poreuse que le travertin; mais elle coûte moins, & on l'emploie beaucoup aussi dans les

grands édifices. Elle eſt tendre quand on l'exploite ; mais elle durcit auſſi avec le temps ; on y voit des taches brunes & des particules brillantes ; elle fait feu avec l'acier, & reſſemble beaucoup à une production de volcan, comme l'obſervent M. de la Condamine, *Mémoires de l'Acad.* 1757, & M. de Sauſſure, *Journal de Phyſique*, janv. 1776.

On trouve des laves dans les carrieres qui ſont près de S. Marino & près de Fraſcati, & à la porte même de Fraſcati, l'on voit des ramas de lave pareille à celle du Véſuve ; on en prend encore beaucoup ſur la voie Appia, & à *Capo di bove*, qui n'eſt qu'à deux milles dès murs de Rome.

Le *Selcio*, qui eſt le plus compact, & qui ſert à paver les rues de Rome, ſe tire de Fraſcati & de Capo di Bove, & c'eſt une véritable lave.

La pierre de Marino, eſt une eſpece de *Peperino* d'un bleu cendré, plus compacte, & d'un grain plus uni que la pierre blanche ou travertino ; on l'emploie pour les eſcaliers & les cheminées de beaucoup de maiſons, pour les fours & pour les grands chemins. On la tire près du ruiſſeau qui ſépare

Marino de Monte-Albano, au-dessus de Grotta-Ferrata.

Le grand égout, *Cloaca-Maxima*, construit par Tarquin le Superbe, est bâti d'une pierre blanche à grains fins, qui se trouve à Palestrine, à Piperno, & au Mont Cassin; elle est moins belle que le travertin; elle ne se travaille pas si aisément ni si bien, mais on prétend qu'elle résiste davantage : on la fait entrer dans les fondations.

Les Romains furent heureux d'être si bien servis par la nature; l'arc de triomphe de la porte S. Denis, érigé en 1672, après le passage du Rhin & la conquête de la Hollande, est déja dégradé en plusieurs endroits, parce que la pierre d'Arcueil & de S. Leu, & même notre belle pierre de Liais, ne valent pas le travertin des environs de Rome; d'ailleurs le climat de Paris, & la violence des gelées, sont pour nos monumens une cause de destruction que les Romains n'avoient point à craindre pour les leurs.

La pouzolane, qui est un gravier excellent pour faire du mortier dans l'eau, se trouve près de Rome, aussi-bien qu'à Pouzol, d'où elle a tiré son nom; mais

ce qu'il y a de singulier, c'est qu'au-dessous de la pouzolane, qui a 60 ou 80 pieds de profondeur, on trouve une terre qui contient des parties animales, de même qu'on trouve des coquilles fossiles au-dessus de *Monte Mario*, & non ailleurs. Cette montagne auroit-elle été soulevée par un volcan, postérieurement à l'extinction de tous les autres? Quoi qu'il en soit, la pouzolane présente des indices de volcans, & paroît devoir la dureté qu'elle procure dans le ciment, aux parties brûlées qu'elle renferme.

M. Faujas de S. Fond a fait en France, en 1782, des expériences qui prouvent que les volcans éteints du Vivarais, produisent de très-bonne pouzolane.

M. le docteur Lappi m'a fait voir des pierres-ponces, trouvées près de Saint-Paul, qui prouvent aussi l'existence des volcans aux environs de Rome. M. de la Condamine a remarqué des rochers de lave qui sont à main droite en sortant de Rome, pour aller à Frascati; & M. de Saussure donne diverses preuves des volcans de Rome dans le journal de Physique, janvier 1776.

Je terminerai ce qui concerne le commerce de Rome, par une obſervation ſur la maniere de voyager.

Il n'y a point à Rome de voiture publique comme en France & en Angleterre, dont le départ ſoit réglé; mais il y a beaucoup de voituriers qui, avec des chaiſes légeres, conduiſent les voyageurs dans toutes les parties de l'Italie.

Poſte de France.

Le courier de France part de Rome le mercredi, arrive le dimanche au ſoir à Gênes; le lundi de la ſemaine ſuivante, ou le 13e. jour, à Lyon, & le jeudi ou le 16e. jour, les dépêches arrivent à Paris. Pour aller de Florence à Gênes, il paſſe d'abord à la *Laſtra*, qui en eſt à une poſte & demie, delà il paſſe à *Montelupo*, *le Scale*, *Caſtel del Boſco*, *Furnacetto*, PISA, *la Torretta*, (on paſſe le Serchio) *Viaregge*, où l'on peut s'embarquer; *Pietra-ſanta*, *Maſſa*, *Lavenza*, (ces deux endroits ſont dans l'état du duc de Modene), *Sarzana*, *Lerici*; le courier s'embarque à Lerici pour aller juſqu'à Gênes, & enſuite à Antibes.

Les dépêches pour Rome partent de Paris le mardi à trois heures après midi; le courier de Rome part de Lyon le

vendredi à trois heures après midi, il arrive le mercredi suivant à Gênes, & le lundi matin à Rome; c'est l'onzieme jour à compter de Lyon, & le quatorzieme en comptant de Paris. Ainsi le courier emploie deux jours de plus pour revenir de Rome que pour y aller.

CHAPITRE X.

Etat des Sciences & des Arts à Rome.

NOUS avons observé à l'article de Florence, tom. III, pag. 104, que les premiers Poëtes de l'Italie, le Dante, Pétrarque & Bocace, prirent naissance en Toscane; mais Rome ne tarda pas à suivre cet exemple, les académies consacrées à la poésie fleurirent, sur-tout à Rome.

Académies de Rome.

L'académie des Humoristes s'y forma comme par hasard aux noces de Laurent Mancini, gentilhomme Romain; quelques beaux esprits qui étoient du repas, firent des *impromptu* pour les dames,

d'autres composerent des sonnets ; cet exemple donna de l'émulation, il en résulta une assemblée de Poëtes qui prirent d'abord un nom relatif à leur institution, & s'appellerent *Belli Humori*, & dans la suite *Humoristi* : ils prirent pour devise une nuée, qui provenue de l'eau de la mer, qui est âcre ou amere, retombe en une pluie douce & menue ; ils y ajouterent ces mots de Lucrece *Redit agmine dulci*. (*Giov. Bat. Alberti, discorso dell' academie*). Ce nom plaisant, étoit une suite de l'usage établi dans toute l'Italie, où les académies avoient des noms mystérieux, allégoriques ou singuliers, comme nous l'avons déja remarqué en parlant de celles de Florence, tom. III, pag. 96.

L'académie des *Infecondi*, fut établie à Rome en 1613, d'abord, sous le nom d'*Imperfetti* ; son objet étoit principalement la poésie sacrée ; elle fut moins une académie qu'une confrérie dévote (V. la *Gazette littéraire*, tom. III, p. 200.).

Académies des Arcades.

L'ACADÉMIE DES ARCADES de Rome est la plus célébre de toutes celles qui ont eu la poésie italienne pour objet ; elle a contribué à en soutenir le goût, & elle subsiste encore avec distinction.

Le nom & l'établiſſement de cette académie eſt entiérement paſtoral ; il eſt tiré des Arcadiens, peuples qui habitoient dans l'intérieur du Péloponeſe, & qui furent célébrés par les Grecs, comme un modele pour les agrémens & le bonheur de la vie champêtre. La douceur du climat de l'Arcadie, l'agréable diverſité des montagnes, des bois, des fleuves & des prairies dont elle eſt parſemée ; l'abondance des troupeaux qu'on y voyoit, le goût des Arcadiens pour la tranquillité, l'éloignement pour la guerre, la ſimplicité des mœurs, le goût de la muſique champêtre, ſont les traits agréables ſous leſquels Polybe nous les dépeint. Les Poëtes les plus célébres nous en ont donné la même idée ; & Virgile même, dans le huitieme livre de ſon Enéïde, ne tarit point ſur leur éloge ; Sannazar, un des plus eſtimés de tous les Poëtes modernes qui ont écrit en latin, rappelle dans ſon Arcadie le goût & la maniere de ces anciens bergers, & il ennoblit leur élégante ſimplicité, par les pieces de vers les plus naturelles & les plus ingénieuſes tout-à-la-fois.

Tel fut le modele que ſe propoſe-

rent, dans le dernier ſiecle, ceux qui donnerent naiſſance à l'académie des Arcades. Le ſiecle de Léon X avoit été le plus brillant & le plus fécond en écrivains ſages & agréables tout-à-la-fois. Arioſte, Sannazar, le Taſſe, Bembo, furent des modeles que chacun s'efforça de ſuivre; mais l'envie de ſe diſtinguer, qui conduit les grands génies vers les choſes ſublimes, ne ſert qu'à rendre extravagans ceux qui manquent de talens. Marino avoit commencé à donner dans le ſtyle empoulé; il eut une foule d'imitateurs qui devinrent bourſoufflés; c'étoit à qui s'éloigneroit le plus du vrai, du ſimple & de la belle nature; les allégories ſingulieres, les métaphores outrées, ſur-tout les jeux de mots (*concetti*), étoient applaudis dans les académies, & les écrivains ſages qu'il y avoit dans le dernier ſiecle, étoient les moins recherchés & les moins applaudis, ainſi que Pradon, parmi nous, fut pendant quelque temps préféré à Racine.

La reine Chriſtine retirée à Rome en 1658, à l'âge de 32 ans, y porta le goût qu'elle avoit pour les ſciences; elle annonçoit pour les gens de lettres une inclination

inclination si marquée, qu'il se forma bientôt autour d'elle une assemblée littéraire, où l'on traitoit toutes sortes de matieres solides & agréables. Les assemblées se tenoient souvent en sa présence, dans son palais, qui étoit celui de la maison Riario, où l'on a bâti ensuite le palais Corsini. Cette reine s'attachoit par des pensions ceux qui auroient pu être distraits des belles-lettres par d'autres occupations; tels que Bernard Menzini & Alexandre Guidi, Poëtes Italiens; le premier d'un goût sage & mesuré; le second d'une vivacité hardie & plus conforme au goût du siecle, qu'il désapprouva cependant par la suite. L'abbé Cappellani & le P. Carrara, jésuite, furent choisis pour la poésie latine; c'est ce dernier qui donna, sur la fin de sa vie, le poëme de Colomb en douze chants, dont l'invention & la disposition ont reçu des éloges.

Dans le même temps, *Léonio*, qui, quoique Jurisconsulte, trouvoit encore des momens pour la poésie, travailloit dans le goût le plus sage; il attiroit près de lui une société de jeunes gens qui avoient de l'esprit, & qui s'assembloient le soir dans quelque lieu écarté

pour y réciter leurs compoſitions, & converſer à leur aiſe. Léonio qui avoit un goût formé ſur le modele des anciens, l'inſpiroit à ſes amis, & leur en faiſoit ſentir l'excellence; les petites aſſemblées qui ſe tenoient près de lui, s'accrurent peu-à-peu, & acquirent de la conſidération. La reine Chriſtine vouloit qu'on préférât ſes jardins aux champs écartés qu'on avoit été chercher juſqu'alors, de côté & d'autre. Le card. Azzolini, qui étoit plus lié avec elle, que les autres gens de lettres, ſe ſervit de Guidi pour cette négociation. Ces propoſitions n'eurent point d'effet, à cauſe de la mort de la reine; mais elles donnerent à ces petites aſſemblées plus de réputation & de conſiſtance qu'elles n'en avoient eu auparavant. Elles continuerent de ſe tenir dans des endroits champêtres & retirés, & l'on y choiſiſſoit volontiers le genre de la poéſie paſtorale, pour s'éloigner davantage du faux ſublime, après lequel tant d'autres couroient, & qu'ils prenoient pour le genre héroïque.

Un jour cette ſociété étoit raſſemblée en plus grand nombre qu'à l'ordinaire, dans les prés qui ſont derriere le château Saint-Ange & ſur les bords du

Tibre en 1690 ; on y récita une paſtorale ſi naturelle & ſi touchante, qu'un des aſſiſtans s'écria dans une eſpece d'enthouſiaſme, qu'il lui ſembloit voir renaître les beaux jours de l'ancienne Arcadie ; on applaudit à cette comparaiſon, mais Creſcimbeni fut celui ſur qui elle fit le plus d'impreſſion ; il étoit un de ceux qui prenoient le plus d'intérêt à ces aſſemblées, & il étoit le plus lié avec Léonio. Il conçut auſſi-tôt l'idée d'une académie qui porteroit le nom d'Arcadie, *Paſtori Arcadi ;* il en fit part à Léonio, & tous deux réſolurent de propoſer à leurs aſſociés cette union paſtorale ſous le nom de Bergers d'Arcadie ; ils formerent le plan de la nouvelle république, & ils le porterent à l'aſſemblée qui ſe tint le 5 octobre 1690, dans un pré qui eſt au bout du jardin des peres de S. Pierre *in Montorio.* Il y avoit ce jour-là 14 perſonnes à l'aſſemblée ; tout le monde fut enchanté de la nouvelle idée, & on la reçut avec acclamation. On choiſit auſſi-tôt 14 noms de bergers ; on les tira au ſort, & chacun prit le nom qui lui échut. Creſcimbeni eut celui de *Alfeſibeo*, l'abbé Maillard, de Nice, qui fut en-

suite le cardinal de Tournon, eut celui de *Idalgo*; les autres étoient *Elpino*, *Uranio*, *Opico*, *Tirsi*, *Alessi*, *Montano*, *Siringo*, *Dameta*, *Mirtillo*, *Carino*, *Palemone*, *Silvio*.

Ils choisirent pour le gardien de cette union pastorale Crescembeni, sous le nom de *Custode dell' Arcadia*; ils donnerent au lieu d'assemblée le nom de *Bosco Parrasio*, qu'ils emprunterent de l'ancienne Grece; mais il fallut en changer la situation bien souvent, jusqu'à l'année 1726, où Jean V, Roi de Portugal, acheta l'emplacement actuel sur le Janicule, & y fit bâtir le théâtre des assemblées, que nous avons fait remarquer dans la description du treizieme quartier de Rome, t. V, p. 463.

La nouvelle assemblée des bergers fit ensuite la répartition des campagnes que chacun adopteroit; on les tira au sort, aussi-bien que les noms. Les regles que les bergers se prescrivoient, tendoient toujours vers le plus naturel & le plus simple, de même que le style de leurs ouvrages. Ces regles ayant été formées successivement, & discutées suivant les occasions, furent au bout de quelques années, en état d'être rédigées dans la

forme de la loi des douze tables ; on les confirma le 20 mai 1696, dans l'assemblée tenue aux jardins Farnese, sur le mont Palatin, & elles furent gravées sur le marbre par les soins du duc de Parme, qui étoit alors à Rome, & qui étoit un des Arcades, sous le nom de *Carisio*. Ces loix étoient simples, républicaines, & propres à conserver le genre naturel dont les bergers font profession ; il faut les voir dans l'histoire que M. Morei a donnée en 1761, de la naissance & des progrès de cette académie (a) ; le célébre Gravina les étendit & les expliqua.

Les Arcades prirent pour armoiries la flûte à sept tuyaux, *Syringa:* que l'on voit encore sur le portail du *Bosco Parrasio* ; c'est le symbole de la musique champêtre (b) ; & comme on avoit donné le nom de Pasteur au secrétaire de l'académie, on donna le nom rustique de *Serbatojo* à ses archives ou au dépôt de ses productions & de ses re-

(a) *Memorie Istoriche dell' Adunanza degli Arcadi*, 1761, *in*-12.

(b) La flûte à 7 tuyaux est l'emblême du souffle qui anime l'univers ; il se divise en 7 tons, qui forment l'harmonie des 7 spheres. *Astronomie*. T. IV, p. 508.

giſtres ; ce dépôt étoit entre les mains de Creſcimbeni, qui fut le *Cuſtode* ou le Paſteur juſqu'en 1728 ; l'abbé Lorenzini lui ſuccéda ; il fut remplacé en 1743, par M. Morei ; actuellement c'eſt M. l'abbé Pizzi.

La réputation qu'eut bientôt la nouvelle académie, & le grand nombre de perſonnes qui demanderent à y entrer, rendirent ſes aſſemblées nombreuſes & intéreſſantes ; on y liſoit continuellement des pieces ingénieuſes & d'une élégante ſimplicité. Manfredi, auſſi bon poëte qu'il étoit grand aſtronome, forma le projet de publier les principales pieces qui avoient été lues dans les aſſemblées des Arcades ; il préſida au choix, & le premier recueil fut donné par Gobbi en 1708. Il y en a eu depuis ce temps-là plus de vingt volumes, ſans compter les pieces d'un grand nombre d'aſſemblées tenues dans des occaſions particulieres, qui ont été imprimées ſéparément ; & beaucoup d'ouvrages où les auteurs ne ſont déſignés que par les noms qu'ils avoient reçus dans l'académie des Arcades. Non-ſeulement on a donné auſſi les vies des plus illuſtres académiciens, mais on a élevé des mo-

numens à leur honneur, dans le lieu d'assemblée; il y a déja 71 inscriptions en style lapidaire, où l'on voit le nom pastoral & la date par olympiades, à la maniere des Grecs.

Les colonies arcadiennes se sont répandues dans toute l'Italie, & elles y ont répandu le goût dont leur métropole avoit produit à Rome le rétablissement. On en compte jusqu'à 58. On reproche souvent à l'académie des Arcades le trop grand nombre & le peu de choix de ses associés; on prétend que le dernier custode faisoit un commerce des patentes de cette académie. Quoi qu'il en soit, il n'y a guere de personnes d'un mérite distingué qui n'ait voulu en avoir; & parmi les têtes couronnées, on compte encore plusieurs associés de cette académie.

On a imprimé en 1764, à Rome, la séance qui fut tenue pour la réception de l'empereur, alors roi des Romains; on y voit des sonnets italiens, traduits en latin, grec, hébreu, arabe, & un discours prononcé par le jeune prince Sigismond Chigi; il y a un grand nombre de volumes semblables qui ont été

imprimés en divers temps (a).

L'érudition, les langues, les antiquités, les monumens, les médailles ont été cultivés de tout temps, beaucoup plus à Rome que dans tout autre pays; tout le monde connoît les ouvrages célébres de Flaminio-Vacca, Baronius, Kircher, Panvinius, Fulvius, Marlianus, Ligorius, Donati, Nardini, Venuti, Piranesi, Assemani, Vinkelmann, Norris, Fabretti, Ficoroni.

Quoique la poésie & l'érudition ancienne aient été à Rome les genres de littérature les plus cultivés (après la théologie), les sciences n'y ont point été oubliées. On en a vu sortir des ouvrages célébres en histoire naturelle, tels que ceux de Paul Jove, de Salvien, de Donati, de Lancisi, de Baglivi. On peut citer de même dans les mathématiques, ceux de Clavius, de Bianchini, du P. Boscovich, & plusieurs autres.

Ce fut à Rome que se forma l'académie des *Lincei*, ou Savans aux yeux de Lynx; le prince Frédéric Cesis en

(a) *Notizie Istoriche degli Arcadi morti; in Roma*, 1720 & suiv. *Prose, Rime, degli Arcadi, in Roma*, 1718 & suivantes, *in 8°.*

fut le premier inſtituteur, le 24 ſeptembre 1603. On y parloit de philoſophie, d'hiſtoire naturelle; & elle devint ſi célebre, que Galilée prit toujours le titre de Linceus dans ſes ouvrages : cette académie fut la premiere pour les ſciences, & ſervit de modele au reſte de l'Europe; elle fut illuſtrée encore par Fabio Colonna, Stelluti, Fabricio di Aquapendente, Malpighi, Poli, Euſtachio Campani.

Rome qui eſt à pluſieurs égards, la premiere ville de l'Italie, l'eſt ſur-tout actuellement, par le nombre de gens de lettres & des auteurs qu'on y trouve; la plupart ſont des théologiens ou des auteurs qui ont écrit ſur l'hiſtoire ſacrée, mais il y en a auſſi d'autres genres, & j'en donnerai un catalogue complet après que j'aurai parlé de quelques-uns avec un peu plus d'étendue.

Le plus grand mathématicien que j'aie connu à Rome eſt M. Boſcovich, alors jéſuite : il eſt né à Raguſe en 1711, mais il vint à Rome étant encore fort jeune, & après avoir longtemps profeſſé les mathématiques au collége romain, il fut fait profeſſeur à Milan & enſuite à Pavie; mais l'on voyoit

avec peine des talens ſupérieurs comme les ſiens, concentrés dans cette derniere ville; non-ſeulement il n'y a perſonne en Italie dont les ouvrages ſoient auſſi célébres dans toute l'Europe que les ſiens, mais je ne connois pas de géometre plus ſpirituel & plus profond que lui. Sa meſure de la terre, ſon beau traité ſur la loi de la peſanteur, ſes découvertes ſur la lumiere & ſur diverſes parties de la phyſique, de l'aſtronomie, de la géométrie, ſon poëme ſur les éclipſes, imprimé à Londres, à Veniſe & à Paris, peuvent donner une idée du nombre & de l'étendue de ſes talens; mais il faut l'avoir connu particuliérement, pour ſavoir combien il a de génie, combien ſon caractere eſt aimable, ſa converſation intéreſſante, & ſes idées ſublimes dans tous les genres. En 1773, il a été appellé en France & naturaliſé François. Il eſt actuellement (1784) à Baſſano, occupé à faire imprimer ſes nouveaux ouvrages, en cinq volumes in-4°.

Le plus habile antiquaire qu'il y eut à Rome au temps de mon voyage étoit Winkelmann, fils d'un cordonnier de Stendal, dans la vieille marche de Bran-

debourg. Il étoit à Drefde en 1754, le nonce du pape, Archinto, lui infpira le défir d'aller à Rome, & lui fit faire abjuration; il entra en 1758, chez le cardinal Alexandre Albani, en qualité de bibliothécaire, & il n'eut plus à s'occuper d'autre chofe que des antiquités qu'il aimoit. En 1760, il publia la defcription des pierres gravées du baron de Stofch, en françois. En 1761, fes remarques fur l'architecture des anciens, en allemand. En 1764, une lettre fur les découvertes d'Herculanum, en françois, & la premiere édition de fon hiftoire de l'art, en allemand, à Drefde; il y ajouta en 1767, des remarques ou additions; la feconde édition a paru à Vienne en 1776. En 1767, Winkelmann publia fes *Monumenti antichi inediti*, en deux vol. in-folio; le troifieme eft refté avec fes autres manufcrits, entre les mains du cardinal Albani, où fe trouvent entr'autres, une defcription des galeries de Rome & d'Italie, & un ouvrage fur l'état actuel des arts & des fciences en Italie. Dans fes *Monumenti inediti*, il explique avec une érudition immenfe, des bas-reliefs qu'on croyoit inexplicables.

K vj

Il fut aſſaſſiné le 8 juin 1768, par ſon domeſtique, à Trieſte, à l'âge de 51 ans. M. Huber a donné ſa vie très-au long, à la tête de l'*Hiſtoire de l'Art de l'antiquité*. Leipzig, 1781, 3 vol. in-4°. A Paris, chez Belin.

De tous les poëtes Italiens, le plus ſpirituel, le plus harmonieux, étoit ſans contredit l'abbé Metaſtaſio, né à Rome le 3 janvier 1698, & élevé à Fraſcati, comme nous le dirons ci-après; il fut long-temps attaché à la cour de Vienne, où il compoſoit preſque toutes les années des opéra, même dans ſa vieilleſſe, avec tout le feu & la fécondité qu'auroit pû avoir un jeune poëte. Il eſt mort depuis mon voyage, & M. Piccini a fait imprimer ſon éloge à Paris en 1782, chez Delalain, rue S. Jacques. M. Pezzana vient de donner une belle édition de ſes œuvres, en douze vol., imprimés chez la veuve Heriſſant, avec des gravures.

Les poëtes les plus diſtingués à Rome, étoient M. Pizzi, ſecrétaire du cardinal Colonne, Golt qui étoit attaché au cardinal Rezzonico, Petroſellini qui avoit la charge de Buſſolante du palais pontifical; on le diſoit auſſi improvi-

fateur ; & Gavazzi, qui eſt ſecrétaire du cardinal duc d'Yorck ; on cite actuellement l'abbé Gaudard, & l'abbé Monti, ſecrétaire du comte Braſchi.

Voici maintenant tous les auteurs qui étoient connus à Rome en 1765, ou qui ſe ſont fait connoître depuis : j'ai ſuivi l'ordre alphabétique, afin d'éviter les préférences involontaires, ou mal fondées, & j'ai marqué d'un aſtérique * ceux qui ſont morts actuellement, mai 1784.

* Acami (le comte Jacques), antiquaire.

* Albani (le cardinal Alexandre), habile antiquaire.

* Alticozzi (le P. Laurent), Jéſuite, théologien, il a fait une Somme de S. Auguſtin.

Amaduzzi (l'abbé Jean-Chriſtophe), directeur de l'imprimerie de la Propagande ; il a publié le *Muſeo Mattei*, avec des notes ſavantes.

Ambrogi (Antoine-Marie), ex-Jéſuite, a écrit ſur les belles-lettres, & a fait une belle traduction de Virgile.

* Andreucci (le P. Jérôme André), a écrit ſur la théologie morale.

* Antonelli (le cardinal Nicolas), a

donné les œuvres de S. Jacques de Nisibe, en Mésopotamie.

Arbusti, Cordelier conventuel, a écrit sur la théologie.

* Asclepi (l'abbé comte Joseph), ex-Jésuite, non-seulement habile astronome & mathématicien; mais très-savant dans l'histoire & la philosophie. Il avoit succédé au P. Boscovich, dans la place de professeur de mathématiques au collége Romain.

* Assemanni, il y avoit trois prélats du même nom, distingués dans les langues orientales & les antiquités sacrées, Giuseppe Evodio Assemanni, qui a fait la bibliotheque orientale; Giuseppe Luigi Assemanni, & Giuseppe Simonio Assemanni.

Audifredi (le P. Jean-Baptiste), Dominicain, bibliothécaire du couvent de la Minerve, habile astronome. Il a pnblié des observations & des dissertations astronomiques en 1754, 1762, & 1770.

Becchetti (le P. Philippe-Ange), Dominicain, garde de la bibliotheque Casanate, continuateur de l'histoire ecclésiastique du cardinal Orsi.

* Benedetti (Antoine), ex-Jésuite, étoit

ſubſtitut d'Italie, c'eſt-à-dire, ſecrétaire du général pour les affaires d'Italie. Il a fait des commentaires ſur Plaute, & des poéſies latines; il a écrit ſur les antiquités, & a formé un cabinet de médailles.

Blaſi, avocat, a écrit ſur l'érudition.

Bonafede (le P. Appiano), Céleſtin, a donné une hiſtoire de la philoſophie; il a fait auſſi des ouvrages de littérature agréable.

Bongiochi, Scolopie, a donné des ouvrages d'érudition.

Borgia (Monſig. Etienne), ſecrétaire de la congrégation de la Propagande, a publié en 1781, un fragment en langue Copte, des actes de S. Coluthus martyr, d'après des manuſcrits, du 5e ſiecle, avec la traduction latine. Il a donné d'autres ouvrages d'érudition.

* Bottari (Monſig. Giov.), a écrit ſur les antiquités, l'hiſtoire, & autres matieres d'érudition; il a donné entr'autres le *Muſeum Capitolinum*.

* Buonamici (Philippe), il a écrit en latin avec la pureté & l'élégance du ſiecle d'Auguſte, de même que Caſtruccio Buonamici ſon frere, qui avoit écrit la guerre de Velletri, & qui étoit mort avant celui dont nous parlons.

* Cacciari (le P. Pierre Thomas), Carme, éditeur de S. Léon.

Calandrelli (M. l'abbé), habile géometre.

Cancellieri (M. l'abbé), a écrit sur la littérature.

* Catalani (le P. Joseph), oratorien; il a écrit sur la liturgie & les antiquités sacrées.

Cavalli (le P.), professeur de physique à Rome, connu par des expériences curieuses, sur l'évaporation causée par les rayons de la lune.

Cerboni, Dominicain, a écrit sur la théologie.

Cordara (Giulio Cesare), ex-Jésuite, excellent écrivain en latin & en italien; il a fait des histoires, des poésies, des satyres.

Cristianopulo, Dominicain, a écrit sur la théologie & sur l'érudition.

Cunich (Raymond), ex-Jésuite, a écrit sur les belles-lettres; il a fait des poésies.

* Danzella (le P. Fabio), Jésuite, a écrit sur les sciences, & l'antiquité sacrée.

Devoti (M. l'avocat Jean), habile jurisconsulte & poëte.

Dinetti, Dominicain, a écrit ſur la théologie.

Dioniſi (M. l'abbé Philippe-Laurent), bénéficier de S. Pierre, a donné un volume in-4°. ſur les grottes de cette égliſe ; il eſt un des auteurs du *Bullarium* de l'égliſe du Vatican.

Eximeno (Dom Antoine), Eſpagnol, auteur d'un bon traité ſur la théorie de la muſique.

Fabrici (Dominicain), a écrit ſur la théologie.

Faletti (le P.), Rocchetin, ſur la philoſophie.

Fantoni (M. l'abbé), mathématicien du pape, a donné ſur l'hydroſtatique des mémoires eſtimés.

* Faſſoni (le P. Liberato), Scolopie, théologien.

* Favre (Jean-Baptiſte), ex-Jéſuite, théologien ; il a écrit auſſi ſur l'électricité.

Fea (M. l'abbé), ſur des objets d'érudition.

Fonda (le P.), Scolopie, ſur la philoſophie.

* Fuggini (l'abbé Pierre-François), antiquaire dont j'ai cité un ſavant ouvrage ſur le calendrier romain. Il eſt mort en 1782.

Fuggini (le chanoine Nicolas), bibliothécaire de la maiſon Corſini, qui travaille à la continuation du *Muſeum Capitolinum.*

Gabrini (le P. Thomas), a écrit ſur la philoſophie.

Galletti (le P. Pierre-Louis) Bénédictin, antiquaire.

Garampi (Monſignor Conte Giuſeppe), ſavant antiquaire, actuellement nonce, ſera bientôt cardinal.

Garratoni (M. l'abbé), a donné des ouvrages de littérature.

Gaudio (le P.), Scolopie, mathématicien.

Gerdil (cardinal), dont nous avons parlé, T. I, p. 235.

Giacomelli (Monſignor Michel-Angelo) ſecrétaire des Brefs aux Princes, très-habile dans le grec & le latin; paſſoit pour un génie univerſel.

Giorgi (le P. Antoine), Auguſtin, ſavant dans les langues orientales, a publié un alphabet du Thibet.

Giovenazzi, ex-Jéſuite, célebre antiquaire, auteur de pluſieurs ſavans ouvrages, & en partie de la découverte du fragment de Tite-Live, qui a été publié à Rome, & enſuite à Leipzig,

en 1783, avec de ſavantes notes.

Godard (M. l'abbé), a fait des ouvrages d'agrément.

Golt (M. l'abbé), a écrit ſur la littérature.

* Guaſco (le marquis Eugene), préſident des antiquités du Capitole, en a publié les inſcriptions en trois volumes.

Jacquier (le P. François), Minime François, à la Trinité du Mont, célebre par le commentaire qu'il a fait conjointement avec le P. le Seur, ſur le fameux livre des principes de Newton, & par beaucoup d'autres ouvrages de mathématique & de phyſique.

Lacchini (l'abbé), a écrit ſur l'érudition.

* Lagomarſini (Jérôme), ex-Jéſuite, diſtingué par ſes connoiſſances en grec, latin, italien, & par des écrits ſur divers genres d'érudition; il travailloit à une édition de Cicéron en 50 volumes. Il paſſoit pour le meilleur latiniſte qu'il y eut à Rome.

Lapi (le docteur), phyſicien; il a écrit ſur les volcans & ſur le climat des environs de Rome.

Lazzari (Pierre), ex-Jéſuite, très-verſé dans l'hiſtoire eccléſiaſtique.

De Magiftris, de l'Oratoire, a écrit fur la théologie.

Magnan (le P.), Minime, a donné en 1773, un volume in-folio, fur les médailles de Calabre, & plufieurs autres ouvrages.

Mamachi (le P. Thomas), Dominicain, a écrit fur l'antiquité facrée, *Origines Chriftianæ;* il a donné le traité *De' Coftumi de' Primitivi Criftiani*, in Venezia, 1757, 3 vol. in-8°., & d'autres ouvrages très-favans.

Marchetti (l'abbé Jean), a écrit fur l'érudition.

Marcucci (Monfignor), a écrit fur la théologie.

Marini (l'abbé Gaetano), fur l'érudition.

Maffimi, de l'Oratoire. *Id.*

Mazzei, avocat. *Id.*

Mazzolari (le P. Jofeph-Marie), ex-Jéfuite, qui étoit préfet des claffes au collége Romain, a fait des ouvrages de belles-lettres latines; & il préparoit un ouvrage fur l'électricité.

Metefca, avocat, fur l'érudition.

Micheli, de l'oratoire, a écrit fur la théologie.

Migliavacca (Dominicain), a écrit fur la théologie. Prédicateur célebre.

Milizia (M. François), mathématicien.

Monfagrati, de l'ordre de S. Roch, a écrit fur la théologie.

Monti (M. l'abbé), fur la littérature.

Morcelli (l'abbé), a écrit fur l'érudition.

* Morei (l'abbé Michel-Jofeph), poëte, Cuftode général de l'académie des Arcades, a fait l'hiftoire de cette académie, comme nous l'avons dit ci-deffus.

Mozzi (M. Bartélemi), gentilhomme de Macerata, connu dans l'hiftoire naturelle.

Nerini, de l'ordre de S. Jérôme, a écrit fur la théologie.

* Nocetti, ex-Jéfuite, phyficien, a fait deux poëmes, fur l'aurore boréale, & fur l'arc-en-ciel, où il y a des notes de M. Bofcovich.

Oderico (Gafpard Louis), ex-Jéfuite, antiquaire.

Oglio (M. l'abbé Jofeph Dell'), a écrit fur la littérature.

Paoli, de la congrégation de la Mere de Dieu, a écrit fur l'érudition.

Paffionei (Monfignor Benedetto), a écrit fur l'érudition.

Peſſuti (M. l'abbé), ſur la philoſophie.

Petroſellini (M. l'abbé), a fait des ouvrages d'agrément.

Pignoni (le P.), Auguſtin, a écrit ſur la théologie.

* Piraneſi, célebre antiquaire, architecte, graveur, a donné les monumens de Rome, en pluſieurs volumes in-folio.

Pizzi (M. l'abbé), poëte, actuellement cuſtode de l'académie des Arcades.

Polidori, Dominicain, a écrit ſur la théologie.

* Pozzi (le P.), littérateur; il avoit ſoin de la bibliotheque Impériali; il a juſtifié la littérature italienne, contre M. Delaire, qui avoit imprimé une lettre peu obligeante pour les Italiens.

* Preti (l'abbé Louis), a écrit en proſe & en vers.

Raffei (l'abbé), a écrit ſur l'érudition.

Renazzi (l'avocat Philippe), a écrit ſur le droit criminel.

* Rezzonico, ex-Jéſuite, célebre prédicateur. On en citoit à Rome quelques autres, comme le P. Venini, le P. Vannini, le P. Scafa, qui avoient beaucoup

de réputation, mais dont les domiciles n'étoient pas assez fixes pour que j'aie pu les indiquer en parlant des différentes villes d'Italie. Ils sont morts actuellement.

Rossi (l'abbé Nicolas), a écrit sur l'érudition.

Saccarelli (le P. Gaspar), est auteur d'une histoire ecclésiastique.

* Sarti (le P. abbé) Camaldule de S. Romuald, a fait imprimer l'histoire de l'Université de Bologne; il est mort en 1767.

Scarlatti (M. Marianna), a écrit sur la littérature.

Serassi (M. l'abbé), a donné deux volumes des lettres de Castiglione; il fait imprimer actuellement une vie du Tasse, très-détaillée.

M. le duc de Sermonetta, a fait construire à Londres, en 1784, un cercle mural de six pieds de diametre pour son observatoire; Ramsden, le plus habile ingénieur que l'on connoisse pour les instrumens d'astronomie, préfére les cercles entiers, aux quarts des cercles muraux, & celui dont je parle, est le premier qu'il ait fait d'un aussi grand diametre.

* Le Seur (le P. Thomas), Minime

François, à la Trinité-du-Mont; il a travaillé de concert avec le P. Jacquier dont nous avons parlé ci-devant.

Soldati (le P.), Dominicain, a écrit ſur la théologie.

Spalletta (l'abbé), a écrit ſur l'érudition.

Stay (Monſignor Benedetto), ſecrétaire des lettres latines, à la cour de Rome; il a fait d'excellens poëmes latins ſur la philoſophie de Deſcartes, & ſur celle de Newton, auxquels M. Boſcovich a joint de ſavantes notes.

Tamagna (le P.), Cordelier conventuel, a écrit ſur la philoſophie.

Teſta (M. l'abbé). *Id.*

Todeſchi (Monſignor), a écrit ſur l'érudition.

Vernazza (l'abbé), de l'île de Chio, fort ſavant dans le Grec, travailloit à donner les ouvrages inedites de ſon compatriote Léon Allatius.

* Vettori (le commandeur), paſſoit pour un habile antiquaire, mais je ne connois de lui aucun ouvrage imprimé.

* Vezzoſi (le P. François-Antoine), Théatin, avoit été général de ſon ordre, il devoit être cardinal ſuivant le bruit public; il a écrit ſur la liturgie,

il

il étoit en même-temps physicien.

Visconti (Monsignor Ennio), a écrit sur des matieres d'érudition.

* Winkelmann, célebre antiquaire dont nous avons parlé.

Zaccaria (François-Antoine), ex-Jésuite, autrefois bibliothécaire du duc de Modene, savant bibliographe & philologue. *Voyez* Tom. II, p. 216.

Zacchiroli (M. l'abbé), a fait des poésies italiennes.

* Zamagna (Bernard), ex-Jésuite, a fait des poésies latines.

Zanchi, avocat, a écrit sur des matieres d'érudition.

On voit par le catalogue des auteurs qui se sont fait connoître à Rome depuis quelques années, combien les lettres y sont cultivées. On y publie un journal intitulé *Efemeridi letterarie*, & un autre appellé *Antologia*.

Les médecins les plus estimés à Rome, étoient MM. Bassani, Zannettini, Ginanneschi, Salicetti, Tonchi, Bonelli; les trois premiers sont morts. On doit y ajouter actuellement MM. Martelli & Massimi, & pour la chirurgie M. Massimini.

Pour les arts, on a vu à Rome dans Zabaglia.

ces derniers temps un génie aussi rare que singulier, qui s'est long-temps distingué dans les mécaniques, & dont nous avons rapporté l'épitaphe (T. V. page 525). C'est Nicolas Zabaglia, auteur de beaucoup de machines, qui est, comme le dit M. de Caylus, dans les mémoires de l'académie des Inscriptions, l'*homme qui a le plus approché des Anciens, par la simplicité de ses moyens.*

Zabaglia n'étoit point en état d'écrire, mais on a fait imprimer, en 1743, le recueil de ses machines, dans lesquelles il y a des pensées aussi simples qu'ingénieuses. Nous remarquerons seulement que M. Bottari, qui en a été l'éditeur, y a inséré quelques articles revendiqués par d'autres, comme la machine exécutée en 1701, par Carlo Fontana autour de l'aiguille de S. Pierre, & les échafauds que Vanvitelli fit faire à S. Pierre pour décorer les tribunes, vers 1760.

On voit encore à Rome des machines ingénieuses qui ne sont pas usitées en France, & dont peut-être la plupart ont été de l'invention de Zabaglia : des échelles qui s'alongent & se diminuent

à volonté; un moyen pour transporter le bois à l'aide d'une grande fourche; une machine pour raper le tabac d'une maniere ingénieuse & commode; une machine pour trouver l'endroit où un tuyau de fontaine est crevé; des instrumens pour prendre ce qui est tombé dans une riviere ou dans un puits; un petit métier pour faire les boutons; un tour pour tourner en ovale; un panier pour prendre les poissons; un tombereau particulier pour transporter les terres, par le moyen des bœufs; une pelle mécanique pour travailler les jardins; un tourne-broche dans la cuisine des Augustins, qui va par le moyen de l'eau; & même le mécanisme ingénieux de leur marmite qui avertit lorsqu'elle bout trop vîte, ou qu'on y met trop d'eau.

R. L'horlogerie n'est pas fort cultivée à Rome, ni même dans le reste de l'Italie; à peine voit-on quelques pendules médiocres dans les plus beaux palais de Rome; il y en a une au palais Justiniani, qui est renfermée dans un globe de bronze supporté par trois belles figures, au-dessus de laquelle on voit le temps qui marque les heures: elle est bien composée & bien exécutée, mais

c'est l'ouvrage d'un François; & depuis long-temps elle étoit arrêtée; parce qu'on n'avoit pas trouvé d'horloger à Rome capable de la racommoder. Il en est de même d'une pendule de Julien le Roi, à verge composée, qui est au palais Farnese, & d'une plus ancienne qui est au palais Altieri. Celle-ci est un présent de Louis XIV : le mouvement est placé dans l'intérieur d'une figure de cerf, en argent, garnie de pierres précieuses, sur laquelle Diane est assise : le groupe est au-dessus d'un cabinet d'ébene enrichi de petites figures d'argent, dans lequel est un clavecin & un orgue : on ne trouve plus personne à Rome qui s'occupe dans ce goût-là, & M. de Rochechouard, évêque de Laon, qui étoit ambassadeur de France, il y a quelques années, faisoit venir à Rome des pendules de M. Lepaute, horloger du roi à Paris.

Des Arts. Dans la partie des beaux-arts, Rome a été réellement la capitale du monde; en fait de peinture, l'école Romaine reconnoît, il est vrai, pour chef, Raphaël, qui étoit d'Urbin, aussi-bien que les Zuccheri, & le Baroche; mais le plus grand nombre avoit pris naissance

à Rome même : Jules Romain y nâquit en 1492 ; André Sacchi, en 1599 ; Dominique Feti, en 1589 ; Michel-Ange des Batailles, en 1602 ; Ciro Ferri, en 1634 ; Brandi & Lauri, en 1623.

Rome a été le centre des efforts & de la réputation des plus grands peintres, même de ceux que l'on ne compte point parmi les maîtres de l'école Romaine, tels que Michel-Ange, les Carrache, le Guide, le Dominiquin & le Guerchin.

Quant à l'architecture, l'église de S. Pierre a occupé seule tout ce qu'il y a eu de plus célebre dans les deux derniers siecles, le Bramante, Michel-Ange, Fontana, le Bernin.

Pour la gravure, on doit citer Marc-Antoine, qui travailloit sous la direction de Raphaël, & de Jules Romain, & qui excella le premier dans cet art. On a eu ensuite Pietro Santi Bartoli, & Freii.

Depuis Carle Maratte la peinture est fort déchue à Rome. Pompeo Battoni étoit même le seul en Italie qui eut encore de la réputation (a) ; il peignoit Peintres Modernes.

(a) Mengs n'y étoit pas alors.

également l'hiſtoire & le portrait, & travailloit beaucoup pour les Anglois. J'ai vu chez lui un grand tableau qui repréſente Alexandre dans la tente de Darius, fait pour le roi de Pruſſe, tableau de 1000 ſequins; Hercule entre le plaiſir & la vertu, de 700 ſequins.

Il ne faiſoit pas de portraits à moins de 50 ſequins pour une tête, & 100 ſequins quand on demandoit le corps & les mains; auſſi ſa fortune étoit-elle très-conſidérable.

On eſtimoit encore parmi les peintres de Rome, M. *Corvi*, M. *Pozzi*, & M. *Monaldini*, qui fait des bambochades, où il y a du feu & de l'expreſſion. MM. Conca, Treviſani, Corrado, Coſtanzi, &c. M. Panini, célebre peintre d'architecture & de ruines, étoit mort.

Parmi les ſculpteurs, je n'ai oui citer à Rome, en 1765, que les *Colin*, Piémontois, qui ſont retournés à Turin, *Bracci* & *Valle*; il y a maintenant M. Canova, Vénitien.

Les François ſe diſtinguoient à Rome autant & plus que les Romains eux-mêmes. M. Volaire, éleve de M. Vernet, y faiſoit des marines de la plus grande beauté; il eſt allé à Naples; M. Blan-

chet, qui a passé sa vie à Rome, & qui y est mort, dessinoit supérieurement; M. Pescheux, de Lyon, savant peintre d'histoire, travailloit à Rome depuis 17 ans, & y faisoit un commerce de peintures; il est directeur de l'académie de Turin; M. Guiard, sculpteur, éleve de notre célebre Bouchardon, étoit à Rome depuis 14 ans, & je l'ai oui appeller le Phydias de Rome. Il faisoit des copies en marbre de l'Apollon du Belvedere, du Gladiateur de la ville Borghese, & du grouppe de l'Amour & Psyché, qui est au Capitole, aussi grandes que les originaux, & destinées pour M. Bouret; mais il est allé s'établir à Parme.

Les Romains même emploient nos artistes François. M. le Brun a fait pour S. *Carlo al Corso*, une grande figure de Judith, dont on dit beaucoup de bien; & M. Houdon, une statue de S. Bruno, pour les Chartreux.

C'est ainsi que le Poussin étant resté à Rome, où il étoit allé se former vers l'an 1620, devint un des plus grands peintres de l'Italie. On compte encore quelques-uns de ses ouvrages parmi les premiers tableaux de Rome; tels sont,

par exemple, l'Extrême-Onction & la Confirmation, qui sont au nombre des sept Sacremens qu'il a peints au palais de Boccapaduli, & dont nous avons parlé, Tom. V, p. 296.

M. Volaire avoit un éleve de 16 ans, né auprès de Lorette, qui, sans avoir jamais eu de maître, dessinoit supérieurement; on espéroit de lui les plus grands succès; comme il étoit sans fortune, M. Volaire lui donnoit un asyle: il étoit beau qu'un François fût ainsi le restaurateur de la peinture en Italie, en protégeant des talens qui étoient sans ressource.

Parmi les pensionnaires ou éleves de l'académie de France, en 1765, il y en avoit qui se distinguoient déja, tels que M. Poussin & M. Julien, peintres d'histoire, & M. Houdon, sculpteur, devenu célebre à Paris; il fit en 1767, une figure d'écorché, grande comme nature, qui passoit pour un chef-d'œuvre. M. Monot, autre pensionnaire de France, actuellement de l'académie, fit une copie de l'Hercule Farnese, qui a environ trois pieds de haut, dont les plus habiles gens recherchent les plâtres, & il étoit chargé de copier ainsi les plus

belles figures de Rome, pour M. Barbault de Bellefontaine, qui vouloit en former une galerie à Paris; M. Monot eſt revenu en France.

Après avoir vu tout ce qui reſte actuellement de peintres & de ſculpteurs en Italie, on ne peut s'empêcher de convenir que Paris l'emporte ſur l'Italie, comme ſur tout le reſte de l'Europe; il a bien des perſonnes même, qui croient que l'école Françoiſe peut ſoutenir le parallele avec les écoles anciennes. La collection des maîtres François, formée par M. de la Live, l'un des amateurs de l'académie de peinture, pouvoit ſervir de preuve à qui auroit pris la peine d'en faire un examen approfondi & diſcuté; mais cet examen n'eſt pas de mon ſujet.

Piraneſe, d'abord architecte & graveur, enſuite antiquaire & homme de lettres, étoit connu depuis long-temps par ſes belles eſtampes des monumens de Rome & de ſes antiquités, & il continuoit à en tirer beaucoup d'argent; Volpato & Cunego étoient diſtingués pour la gravure, conſidérée comme telle. Actuellement on cite *Morgen*, gendre de Volpato, & qui travaille avec lui à

donner les gravures des peintures de Raphaël & autres grands maîtres de l'école Romaine. Il y avoit des graveurs en pierres dures, tels que Sirleti & Pikler, Veder, Pazzaglia, & Costanzi, qui s'occupoient à copier des pierres gravées antiques ; c'est une branche de commerce à Rome.

Depuis le départ de Vanvitelli, on n'avoit pas à Rome d'architecte d'une grande réputation.

On y bâtit peu à présent ; la *villa Albani* est presque le seul édifice de quelque importance qu'on puisse citer depuis plusieurs années ; cependant la bonté des matériaux invite, pour ainsi dire, à la construction ; mais on donne beaucoup plus à l'extérieur qu'à la commodité, à la décoration qu'à la distribution, & cependant on ne fait point de grands édifices ; nous avons vu que la sacristie de S. Pierre a eu peu de succès.

M. Clerisseau, architecte François, qui depuis vingt ans a étudié son art à Rome, passoit pour un des meilleurs architectes que l'on y connut ; on a gravé des vues de Rome qu'il a faites, & qui surpassent tout ce que l'on a dans ce genre ; il est actuellement de retour à Paris.

CHAPITRE XI.

De la Campagne des environs de Rome, & du Climat.

LES deux tiers de l'eſpace renfermé dans l'enceinte des murs ſont occupés par des jardins, des vignes & des maiſons de plaiſance; on appelle *villa*, une maiſon de campagne, quand elle eſt conſidérable; & *vigna* quand elle eſt petite. Nous avons décrit celles de Borgheſe, Panfili, Medici, Mattei, Farneſe, Barberini, Ludoviſi; il nous reſte à dire un mot de la campagne en général & du climat des environs de Rome.

On eſt étonné de voir à quel point ſont abandonnées & incultes les vaſtes plaines qui ſont autour de Rome, autrefois ſi floriſſantes & ſi peuplées; depuis Rome juſqu'à Fraſcati, qui eſt à quatre lieues au S. E., on ne voit qu'une plaine aride & brûlante; pas un ſeul boſquet pour tempérer la chaleur

du climat; pas un village pour féconder la terre; pas un pré, ni naturel, ni artificiel, du moins de quelque étendue, pour fournir des pâturages aux troupeaux. Cela vient du défaut de population & de travail, & non pas du vice de la nature; elle y eſt au contraire pleine de force & de vigueur (a), mais on n'enſemence les terres que tous les trois ou quatre ans, & il y en a beaucoup d'incultes.

Du climat de Rome.

Le défaut de culture dans un pays, entraîne ordinairement le défaut de ſalubrité de l'air (b); auſſi le climat des environs de Rome paſſe-t-il pour être mal-ſain. Les étés y produiſent ſouvent des fievres tierces, putrides, ardentes; mais il arrive auſſi quelquefois que l'été, quoique très-chaud, ſe trouve coupé par des pluies, de la grêle, des tourbillons & des vents de nord; tel fut l'été de 1764, dont le P. Jacquier a donné les obſervation dans la Gazette Littéraire

(a) On peut voir dans M. Venuti, le diſcours qu'il donna en 1750, fur la néceſſité de rétablir l'agriculture dans la campagne de Rome. Il eſt à la fin de l'édition qu'il a donnée du livre d'Eſchinardi.

(b) V. M. de BUFFON, Hiſtoire-Naturelle, &c. Tome XII. De la Nature. Premiere vue.

(tom. III, pag. 132.) Le 4 Juillet il plut dans toute la campagne de Rome, & il tomba beaucoup de neige sur les montagnes de la Sabine; ces pluies diminuerent la chaleur, & le thermometre de Fareinheit ne fut qu'à 65 degrés, ce qui fait 15 degrés de chaleur sur le thermometre de Réaumur. Il ajoute que le 11 du mois d'Août, le thermometre monta à 84 degrés, ou 23 de Réaumur, & qu'il ne l'a jamais observé plus haut à Rome, même dans les chaleurs excessives; cependant ces 23 degrés n'approchent pas des chaleurs de Paris, qui vont souvent à 28 & 29. Mais j'ai oui dire à d'autres personnes, qu'à Rome on a eu quelquefois 30 degrés de chaleur.

Le froid de Rome va quelquefois à 12 degrés au-dessous de la congelation, mais seulement pendant la nuit & dans les grands hivers. Au mois de janvier 1767, il y eut beaucoup de neige dans la ville même de Rome.

C'est moins la grande chaleur qui incommode à Rome, que sa longue durée; encore l'ai-je trouvée très-supportable. Il y a presque toujours, sur le midi, un vent rafraîchissant & agréa-

ble, qui ſoulage & renouvelle la nature; on dort après-midi, à l'heure de la grande chaleur, & la fraîcheur de la nuit dédommage de ce qu'on a pu ſouffrir pendant le jour; mais il tombe ſur le ſoir du ſerein, & l'on ne ſe promene guere pendant les deux premieres heures de nuit, le ſerein ceſſe enſuite, & tout le monde eſt dehors. Les promenades, les viſites, les converſations, les ſpectacles, tout eſt réſervé pour la nuit.

Le tonnerre eſt fréquent, on l'entend même au mois de janvier, & il eſt beaucoup plus fort qu'à Paris; les montagnes & les exhalaiſons ſulphureuſes y contribuent.

Mauvais air. On eſt convaincu à Rome que l'air de la campagne eſt extrêmement dangereux, au mois d'août, ſi ce n'eſt ſur les hauteurs; les religieux même des environs quittent leurs maiſons & viennent s'établir à Rome dans les parties élevées, où l'air paſſe pour être meilleur; le préjugé eſt au point que perſonne n'oſe coucher à la campagne, ni même y dormir pendant le jour; on aſſure auſſi qu'il ne faut pas changer de domicile pendant la ſaiſon de l'*aria cattiva*. M. Lappi a

écrit une dissertation contre ce préjugé (a), que le célèbre Lancisi paroissoit déja ne pas adopter (b). Il prouve dans un ouvrage fait exprès, que l'air de Rome est naturellement salubre, quoiqu'il puisse devenir quelquefois dangereux par des causes accidentelles, comme les eaux stagnantes, les neiges trop constantes & les vents du nord trop violens. Il y parle beaucoup de ce *Scirocco*, [*Euronotus*, ou *Vulturnus*; les François disent Chiroque, ou sud-est.] Il avoue que le vent est nuisible, sur-tout à cause des exhalaisons des marais Pontins qui viennent à Rome par le sud-est. C'est sans doute à cette cause qu'il faut attribuer tout ce qu'il y a de réel dans le péril du mauvais air en été. L'intempérie, ou l'*aria cattiva*, commence, suivant l'opinion des Romains, le 22 juillet, comme dans nos almanachs les jours caniculaires; c'est le jour où le

(a) *Ragionamento contro la volgare opinione di non potere venire a Roma, nella estate. Doct. Lappi, in Roma nella stamperia de' Rossi*, 1749 in-4°. 95 pages.

(b) *Joannis Mariæ Lancisii intimi cubicularii & Archiatri Pontificii dissertatio de nativis deque adventitiis Romani cœli qualitatibus, cui accedit Historia Epidemiæ Rheumaticæ, quæ per Hyemen anni 1709 vagata est, Romæ*, 1711, 258 pag. in 4°.

ſoleil entre dans le ſigne du lion, c'eſt-à-dire, un mois après le ſolſtice d'été; le mauvais air finit lorſque les premieres pluies d'octobre, entraînant & condenſant les vapeurs, ont nettoyé l'atmoſphere.

Le ſcirocco eſt regardé à Rome comme la cauſe des chaleurs accablantes qu'on éprouve dans certains jours, où il ſemble qu'on ait les bras & les jambes rompus, avec des tiraillemens dans les nerfs, une laſſitude & un abattement univerſel; & l'on eſt perſuadé que dès que ce vent ceſſe, on eſt délivré de cet abattement : on prétend même avoir remarqué que le chiroque rend bien des gens fous; qu'il y en a beaucoup à Rome, & que les chevaux même le deviennent.

Il ne pleut ordinairement à Rome que dans les mois de novembre & de décembre, mais la pluie eſt alors preſque continuelle & très-abondante; la quantité moyenne de pluie eſt de 30 $\frac{1}{2}$ pouces de France, au lieu de 17 que l'on obſerve à Paris. Paſſé ces deux mois, le temps eſt fort doux & preſque toujours beau, au chiroque près; encore a-t-on remarqué que ce vent ne regne guere

plus de deux ou trois jours de ſuite.

Le climat de Rome eſt ſenſiblement plus hâtif que celui de Paris ; dès le premier avril l'on y mange des petits pois. La verdure des arbres y paroît auſſi plutôt qu'en France ; mais ce n'eſt que d'une quinzaine de jours tout au plus ; pour les arbres qui perdent leurs feuilles. Cette verdure des environs de Rome eſt plus foncée que celle de France : les artiſtes prétendent que cela vient de ſon oppoſition avec les terres qui ſont d'un ton rougeâtre.

Les chevaux ſont très-beaux à Rome, étant preſque tous de race Napolitaine, quoiqu'à Naples l'exportation des chevaux ſoit défendue. Les animaux tels que les chiens & les chats, &c. y ſont doux, ainſi que dans toute l'Italie. Les bœufs dans la campagne de Rome ſont plus grands & plus forts que les nôtres, ils ont les cornes beaucoup plus longues & plus torſes, on les prendroit pour une eſpece différente ; tous les charrois ſe font avec des bœufs dans preſque toute l'Italie.

Il y a encore dans la campagne de Rome, une autre eſpece d'animal de même genre, qui eſt le buffle, *bufalo* ; Buffles.

il eſt plus noir que le bœuf, plus gros, plus peſant, & il tire avec plus de force, comme cela doit être; car c'eſt en mettant en action ſa propre peſanteur, qu'un animal peut tirer.

Les buffles coûtent moins parce qu'on ne mange pas leur chair, du moins cela n'eſt pas d'uſage parmi les gens d'un certain ordre; d'ailleurs, ils vont moins vîte & font moins d'ouvrage quand il s'agit de labourer; un buffle ne coûte que 60 à 80 livres, & un bœuf coûte le double. Le lait de buffle eſt plus léger que celui de vache, & plus agréable, du moins au goût du plus grand nombre; mais il n'eſt pas ſi bon pour le beurre & le fromage; les buffles aiment les marécages, & ils ſe vautrent dans la boue, comme on le voit, ſur-tout dans les marais Pontins, où ils paiſſent en grande quantité.

On rencontre aux environs de Rome un nombre prodigieux de lézards verds, ils partent à chaque pas que l'on fait; on les craint beaucoup, cependant ils ne ſont aucunement dangereux; c'eſt un préjugé de l'enfance, qui eſt de même eſpece que l'horreur des araignées ou des crapauds.

CHAPITRE XII.

Solfatare de Tivoli.

POUR aller à Tivoli, qui eſt à ſix lieues de Rome vers l'orient, on ſort par la porte S. Laurent ; on traverſe deux fois le Téverone (autrefois l'Anio), fleuue célébre dans l'hiſtoire romaine ; il y a même quatre ponts ſur cette riviere ; ſavoir, *Ponte Salaro* ſur l'ancienne *via Salaria*, *Ponte Lamentana*, autrefois *pons Nomentanus*, ſur la *via Nomentana ; ponte Mamolo* & *ponte Lucano*, qui ſont l'un & l'autre ſur la *via Tiburtina* ou ſur le chemin de Tivoli. **Anio.**

Le ponte Salaro fut rebâti par Narsès, comme on le voit dans les vers d'une inſcription en marbre, ſur le côté gauche du pont ; mais on croit qu'il y avoit-là un pont dès le temps où les Gaulois vinrent aſſiéger Rome ; c'eſt ce qui paroît dans ce paſſage de Tite-Live : *Eo certè anno Galli ad tertium lapidem*

Salaria via trans pontem Anienis castra habuere.

Le pont Mamolo, qui est à quatre milles de la porte S. Laurent, est ainsi appellé par corruption de *Mammeo*, parce qu'il fut rétabli par *Mammea*, mere de l'empereur Alexandre Sévere.

Le ponte Lucano, qui est à 15 milles de la porte S. Laurent, tire son nom de ce qu'il fut bâti après une victoire des Romains sur les Lucaniens; il fut rétabli par *Tiberius Plautius*, qui accompagna l'empereur Claude dans son entreprise sur la Grande-Bretagne, & dont on trouve une inscription dans le grand recueil de Gruter.

Du côté de l'histoire naturelle, le Tévérone est remarquable par la propriété qu'il a d'incruster tout ce qu'il arrose; on montre dans la *villa d'Este*, à Tivoli, des grouppes de feuilles d'arbres qui sont devenus comme des pierres, par le dépôt des eaux du Tévérone, dont les eaux fournissent à ces jardins. Nous en parlerons encore à l'occasion de la cascade qu'il fait à Tivoli.

Lorsqu'on est à huit milles de Rome, sur le chemin de Tivoli, on laisse sur la gauche le hameau de *Marco Simone*,

à droite ceux de *Cavaliere* & de *Longhezza*, & à 14 milles on trouve la solfatare de Tivoli, où il y avoit autrefois un oracle fameux dont parle Virgile, à l'occasion du roi *Latinus :*

At Rex sollicitus monstris, oracula Fauni,
Fatidici genitoris adit; lucosque sub alta
Consulit Albunea (a), nemorum quæ maxima sacro
Fonte sonat, sævamque exhalat opaca mephitim,
Hinc Italæ gentes, omnisque Œnotria tellus,
In dubiis responsa petunt.

Æn. VII. 81.

La solfatare de Tivoli, *acqua Zolfa*, en latin *aqua Albulæ*, est une source dont l'eau blanchâtre a l'odeur & la couleur du soufre, ce qui lui a fait donner ce nom-là, quoiqu'elle soit bien différente de la fameuse solfatare de Naples, qui est une espece de volcan. L'abbé Nollet en a fait une description dans les Mémoires de l'académie pour 1750; M. l'abbé Mazeas qui l'avoit examinée Solfatare.

(a) La Nymphe Albunea étoit la Sibylle Tiburtine, suivant Lactance.

en 1758, en a parlé dans le cinquieme volume des mémoires présentés à l'académie, de même que de celle qui est près de Viterbe (voyez tom. III, pag. 58.). Enfin M. Fougeroux a décrit aussi celle de Tivoli dans les mémoires de 1770. Elle est à deux milles au nord, ou sur la gauche du chemin de Tivoli.

Lorsqu'on est arrivé à deux milles de Tivoli, on passe le canal de l'eau bleue; c'est un ruisseau qui a quatre ou cinq pieds de largeur, & autant de profondeur, & que le cardinal d'Est fit creuser, pour conduire au Tévérone les eaux de la solfatare, & pour dessécher le marais: l'eau y coule assez rapidement & exhale une odeur de foie de soufre, qui lui a fait donner le nom d'*acqua Zolfa.* Cette odeur hépatique se répand assez loin aux environs, & l'on assure que le vent la porte quelquefois jusqu'à Rome; elle dépend d'un fluide élastique que les chymistes modernes appellent *gaz hépatique*, & qui se dégage d'un foie de soufre terreux. La vapeur pénetre insensiblement les pierres, elle les divise ensorte que le dessous de la plaine qui est entre le ruisseau & la montagne,

en a été miné. On en juge par le retentiſſement qu'on y entend; la terre même s'y eſt éboulée en pluſieurs endroits, & il s'y eſt formé pluſieurs ſoupiraux, d'où l'on voit ſortir une vapeur épaiſſe, & dans leſquels on trouve des fleurs de ſoufre ſublimées. Les grottes qui ſont du côté du Tévérone renferment auſſi des incrûſtations ſingulieres, produites par ces eaux ſulfureuſes. L'*acqua Zolfa* n'a que peu de chaleur: le thermometre de l'abbé Nollet, qui étoit à 16 degrés à l'air libre, ne monta qu'à 20 degrés dans l'eau; elle eſt bien différente de celle qui eſt à une lieue de Viterbe, & dont la chaleur égale celle de l'eau bouillante; le bouillonnement qu'on voit à celle de Tivoli ne vient pas de la chaleur, mais des bulles de gaz hépatique qui s'en exhalent. La ſource qu'on appelle proprement la ſolfatare, & qui eſt à deux milles du chemin, eſt un petit lac de 30 à 40 toiſes de diametre; il eſt extrêmement profond vers le milieu, M. Fougeroux a trouvé plus de 70 toiſes, aſſez près des bords; on y voit de petites îles flottantes aſſez ſingulieres; elles paroiſſent avoir été formées par le terrein

que les eaux ont miné, & qui s'est détaché du rivage; il en est parlé dans le voyage de Spon en Italie.

Il y a d'un côté de ce lac un endroit où l'on prend quelquefois des bains pour les rhumatismes & la gale; il est parlé de ces eaux dans Galien, (*Methodus medendi*, *L. VIII*, *de simpl. medic.*)

On voit près delà des masures que les antiquaires croient avoir été les thermes d'Agrippa, & qu'on appelle *bagni della Regina*. On y a trouvé deux colonnes de verd antique.

Cette eau contient non-seulement du soufre, mais encore, suivant quelques physiciens, un peu de sel marin à base terreuse, & même des parties de fer; elle dépose, & forme une incrustation qui est une véritable pierre de taille; c'est le *Travertino* dont on bâtit à Rome, & qui donne en effet une odeur de soufre; la carriere, *cava di Travertino*, est peu éloignée delà.

Il y avoit dans les environs plusieurs maisons de campagne des anciens Romains, en particulier celle du jurisconsulte Régulus, où il y avoit de vastes portiques; il en est parlé dans Pline & dans deux épigrammes de Martial. On peut

peut voir de longs détails sur ces anciennes maisons dans l'ouvrage du P. Volpi (a).

Quand on est à Ponte Lucano, on trouve sur la gauche des ruines appellées *villa di Mecenate*, au travers desquelles on trouve des vestiges d'un chemin consulaire qui alloit à Tivoli, en passant par Paterno, le pont de l'Accoria, Ponticelli, & Porta Oscura. Il y a aussi sur la droite, des vestiges d'un autre chemin antique, près de S. Marc & de via Peretta.

Il y a près de Ponte Lucano, une grosse tour antique, semblable à celle de Capo di Bove; c'étoit le tombeau de la maison *Plautia*, qui y avoit aussi une belle maison de campagne dont il est beaucoup parlé dans Ovide. Il ne reste de ce tombeau qu'une tour ronde, bâtie en pierres de taille; le revêtissement de marbre & les statues ont été enlevées. Le bas de cette tour est antique, & Torre Lucano.

(a) *Vulpius, Vetus Latium.* Voyez aussi *Vetus Latium profanum & sacrum, Petri Marcellini Corradini. Romæ* 1704, deux vol. *in-4°. Descrizione di Roma e dell' Agro Romano dal P. Eschinardi, accresciuta dall' Abbate Venuti.* 1750. Découverte de la maison d'Horace, par M. Chaupy. 1767, trois vol. in-8°.

le haut a été reſtauré du temps des Goths, pour ſervir de fortification ; le maſſif de cette tour eſt de pouzolane, & le revêtement de pierre tiburtine, avec des refends légers. Sur le devant de la tour & du côté du chemin, il reſte des troncs de ſix colonnes ; elles étoient poſées ſur des piédeſtaux, & ces piédeſtaux ſur un ſoubaſſement continu. Dans les entre-colonnemens, au milieu & à droite, ſont deux inſcriptions ſur de grandes tables de marbre. La principale inſcription, qui étoit du côté du chemin, étoit écrite ſur cinq larges dalles de marbre, mais il n'en reſte plus que deux. Voici l'inſcription du milieu : *M Plautius m. f. an. Silvanus coſ. VII. vir. Epulon. huic Senatus triumphalia ornamenta decrevit ob res in Illyrico bene geſtas. Lartia gn. f. uxor. A Plautius M. F. Virgulanius. vixit an. IX.* L'autre inſcription qui eſt proche de celle-là du côté de Tivoli ; eſt difficile à lire, mais elle eſt dans le *Latium* du P. Volpi. Il eſt à préſumer qu'il y en avoit dans tous les entre-colonnemens de cet édifice, qui formoit un carré, circonſcrivant la tour, ſuivant les arrachemens & les

parties du piédeſtal continu qui y reſtent. Cette tour m'a paru un peu moins grande que celle de Capo di Bove; mais elle étoit plus conſidérable par les colonnes & les tables d'inſcriptions dont je viens de parler.

Après avoir paſſé *Ponte Lucano*, on tire ſur la droite pour aller voir les ruines de la *villa d'Adriano*, avant que d'aller à Tivoli; elles ſont à deux milles du pont & à deux milles de Tivoli.

CHAPITRE XIII.

Maiſon d'Adrien.

VILLA D'ADRIANO, ou *villa Adriana*, aſſemblage conſidérable de ruines, de maſures & de débris d'un palais magnifique, bâti par l'empereur Adrien au pied du Tivoli; on l'appelle quelquefois l'ancien Tivoli, *Tivoli Vecchio*; les maiſons qu'on a bâties ſur ſes ruines, appartenoient principalement à M. le Comte Fede, & aux Jéſuites, qui avoient près delà une maiſon appelée *Rocca-*

bruna : l'on y trouve continuellement des restes de l'étonnante magnificence que cet empereur y avoit mise ; les Centaures de Furietti qui sont au Capitole, plusieurs statues qui sont à la *Villa d'Este*, au palais Farnese, au Capitole, chez le cardinal Albani, & mille autres choses précieuses que l'on admire dans Rome, en ont été tirées : aussi le proverbe vulgaire dit qu'il y a un trésor entre Ponte & Roccabruna, *che comprarebbe Tivoli e Roma.*

On peut avoir une idée de l'immensité de cette maison & de ses dépendances, en voyant le plan & la description qu'en ont donnés Ligorius, le P. Kircher, & un architecte nommé François Contini ; le cardinal Valenti en fit lever le plan il y quelques années par Joseph Pannini ; M. Clérisseau m'a dit aussi qu'il avoit envoyé à M. Adam, architecte du roi d'Angleterre, des plans détaillés de la *Villa d'Adriano*, & des thermes de Rome, qui doivent être publiés. Le P. abbé Revillas, Jéronimite, en avoit fait une description qui accompagnoit une grande histoire manuscrite de Tivoli, & dont on désiroit beaucoup la publication

(Venuti sur Eschinardi, p. 242). La plus grande description imprimée est celle que donna dans un ouvrage à part le savant Pirro Ligorio, elle est accompagnée d'un plan détaillé; mais le plan & les raisonnemens de cet auteur étant visiblement défectueux dans certaines parties, Piranese fit un autre plan. Enfin, trois pensionnaires de l'académie de France à Rome qui sont actuellement architectes du Roi, savoir MM. Peyre l'aîné, Moreau & de Wailly, entreprirent d'en lever un plan général, il y a quelques années, & ils y travaillerent avec une assiduité incroyable pendant plus de quinze jours. M. Peyre m'a montré une ébauche de ce plan, faite sur une échelle d'environ une ligne par toise; il comprend une étendue de 625 toises de long sur 325 de large, qui étoit remplie de bâtimens de toute espece, dont plusieurs étoient d'une étendue & d'une magnificence extrêmes. Mais soit que les différentes parties en eussent été faites à différentes reprises, indépendamment les unes des autres, soit qu'il ait été trop difficile d'en retrouver les liaisons, on n'a pu parvenir à les concilier & à en faire un tout; c'est

ce qui a empêché M. Peyre de publier ce plan ; il voudroit qu'une perſonne du pays voulût s'occuper à faire la recherche des fondations dans leſquelles on retrouveroit les documens néceſſaires pour completer cette deſcription.

Les auteurs diſent que l'enceinte de cette maiſon & de ſes dépendances avoit trois milles de longueur, & que ſa largeur en étoit la cinquieme partie; mais ce que l'on peut examiner actuellement n'a pas le quart de cette longueur. On reconnoît aux extrêmités de ces ruines, deux théâtres en demi-cercles, dont l'un avoit 34 toiſes de diametre, & l'autre 24; le premier eſt le plus éloigné de Rome, il n'eſt pas loin de la paleſtre, dont nous parlerons bientôt.

Dans un de ces théâtres on apperçoit encore le portique extérieur, les ſalles qui ſervoient aux acteurs, les ſix eſcaliers par leſquels on montoit au théâtre, la porte de la ſcene, les portiques latéraux du *proſcenium* ou de l'avant-ſcene, l'orcheſtre & la place des inſtrumens; c'eſt le théâtre le plus entier qui nous ſoit reſté des anciens; on y a trouvé les fragmens de 48 ſtatues dont il étoit décoré.

La paleſtre, qui eſt près delà, formoit une grande cour de 117 toiſes de long ſur 54 de large, autour de laquelle, ſuivant les débris qui en reſtent, il y avoit des portiques en arcades : dans le fond eſt une grande niche, où l'on croit que l'empereur ſe plaçoit pour faire la revue de ſes troupes.

L'on voit auſſi près delà, des ruines d'un autre petit édifice, dont la cour eſt chantournée.

Un peu plus loin un autre édifice qui reſte preſque en ſon entier & qui paroît avoir ſervi de bain ; toutes les pieces en ſont fort petites & preſque toutes éclairées par en haut ; les formes de ces pieces ſont toutes différentes les unes des autres, & il y en a quelques-unes qui ſont aſſez ſingulieres.

On reconnoît auſſi un emplacement rond de 22 toiſes de diametre qui paroît avoir été une ménagerie ; enſuite une naumachie de 85 toiſes de longueur, qui ſe rempliſſoit avec les eaux de l'Anio & l'*aqua Martia* ; elle ſe terminoit à un temple.

Une cour carrée de 30 toiſes en tout ſens, ornée de colonnades & de portiques ; un pan de mur de 180 toiſes de

long, percé d'arcades, à l'extrêmité duquel est une petite rotonde de 9 toises de diametre, dont la circonférence est formée par trois arcs concaves, & trois arcs convexes, placés alternativement.

Un autre édifice peu endommagé, dont plusieurs pieces sont belles, grandes & bien proportionnées, & dont les formes sont sagement variées. D'un côté sont plusieurs petites pieces qui servoient probablement pour la commodité de la distribution, & de l'autre, les pieces de parade; dans une de ces pieces est une voûte en arête, décorée d'ornemens en arabesques & de petites figures en stucs assez bien conservées, aussi légeres & avec aussi peu de relief que les ornemens de nos plafonds; ils n'en different que par le choix. Dans deux autres pieces il y a des restes de peintures & de décorations, partie en arabesques, & partie en petits bas-reliefs feints.

Les couleurs des ornemens qui sont dans la premiere de ces deux pieces, sont dures & tranchantes les unes par rapport aux autres; celles de la seconde sont mieux d'accord : on y reconnoît le modele de quelques arabesques qu'on a peints ensuite au Vatican, en particulier

les ailes de chauve-fouris, qui y font un bel effet.

On remarque fur-tout les débris d'un autre édifice appellé canope ; il eft fitué fur une colline, & forme un grand baffin, que l'on prétend avoir été une naumachie ; au fond on trouve une très-grande niche. Tout le devant de cet édifice eft tombé, à moins que ce ne fût un temple demi-circulaire ou en forme de coquille : c'étoit le temple de Neptune que les Egyptiens révéroient fous le nom de Canope, & qui donna fon nom à cette partie de la ville Adrienne. On y a trouvé le cheval marin confacré à Neptune, Ifis, Ofiris, Orus, l'oifeau Ibis, & d'autres hyéroglyphes qui font voir que c'étoit-là le canope. Le P. Kircher y obferva des efcaliers à vis, par lefquels on montoit & l'on defcendoit par deux routes différentes. Dans le fond eft une efpece de grande niche, qui renferme d'autres petites niches carrées & rondes, ayant fur le derriere des chambres voûtées, & fur le devant des degrés, l'un defquels eft revêtu de marbre blanc. Dans le fond de ces niches il refte des ornemens faits avec des pétrifications. Dans

le fond de la plus grande eſt une longue allée, de laquelle il n'y a qu'environ le tiers de voûté. Des deux côtés ſont de petites niches carrées & rondes, & dans le fond il y en a une plus grande, ornée de pétrifications; il y a un trou par où l'on voit une chambre qui ſemble avoir ſervi de réſervoir d'eau; à côté ſont des pieces éclairées par en haut & peintes à grands compartimens de différentes couleurs, ſans moulures dans les panneaux. Par ce qui reſte de cet édifice, on juge que c'étoit une grotte ornée de caſcades qui étoient dans les niches carrées dont on a parlé ci-deſſus; la lumiere y eſt repartie de façon à faire beaucoup d'effet, & cette partie, avec la naumachie qui étoit devant, devoit former un bel enſemble.

Dans l'emplacement où eſt la *Roccabruna*, maiſon qui appartenoit aux Jéſuites, on croit qu'étoient les endroits appellés les champs Elyſées & le royaume de Pluton. On y avoit pratiqué des canaux pour repréſenter le Léthé, le Cocyte & le Phlégéton : des ſculptures y repréſentoient les ſupplices d'Ixion, de Prométhée, &c. Dans d'autres endroits on apperçoit encore quelques ſalles preſ-

qu'entieres, une sur-tout qu'on appelle *Stanza d'Adriano*; des restes de grands escaliers, des cours, des colonnades, des temples, des aqueducs; mais tout est ruiné de maniere qu'on ne peut que deviner avec peine la forme & les usages de chaque chose. On distingue une grande place de 59 toises de long sur 42 de large, qui, suivant Ligorio, étoit un hippodrome.

Du côté du nord on trouve une autre place qui a 125 toises de long sur 56 de large; un portique circulaire avec des colonnes de 14 pieds, auquel est joint un temple quadrangulaire, qui a 53 pieds sur 44, avec son hémicicle ou tribune circulaire qui a 36 pieds de large, & sept niches carrées.

Plusieurs restes de corridors, de péristiles & d'un grand nombre de portiques, parmi lesquels on observe principalement un péristile ou espace rectangle qui étoit environné de colonnes corinthiennes de marbre, il a 203 pieds sur 158. Un autre portique sur le bord de la colline, qui avoit 92 toises de long, étoit orné par des colonnes de marbre, cannelées, de 16 pouces de diametre, dont on voit des tronçons brisés & épars sur la terre.

Un corridor souterrain qui a 31 ½ toises de long sur 13 pieds de large, où il y avoit des grotesques, actuellement presqu'effacés par l'humidité qui fait tomber l'enduit; mais on y a trouvé en creusant plus bas, des peintures qui avoient conservé sous terre leur fraîcheur & leur beauté.

Il y avoit aussi plusieurs aqueducs, dont il reste une partie de 137 toises, élevée sur des arcs & sur un gros mur, traversant par le milieu tout l'emplacement de la maison : on reconnoît les conserves d'eaux.

Spartien nous apprend qu'Adrien avoit rassemblé, ou du moins imité dans ce palais tout ce que l'antiquité avoit eu de plus célebre ; le Lycée, l'Académie, le Prytanée, le Portique, le temple de Thessalie, le pécile d'Athenes, &c. Ce pécile étoit un double portique d'une très-grande longueur, avec un mur très-élevé dans le milieu, qui garantissoit du soleil à toute heure du jour ; ce mur existe encore presque tout entier, & se dirige d'occident en orient, il avoit 800 pieds de long, & étoit garni de portiques de colonnes & de peintures, comme le pécile d'Athenes.

La bibliotheque étoit près du pécile; il en reste un mur fort élevé avec 25 niches pour des statues. Enfin l'empereur avoit fait transporter d'Asie, d'Afrique & de la Grece, toutes les sculptures & les raretés qui pouvoient embellir ses édifices, & dont une partie se trouve actuellement à Tivoli, au Capitole, dans le palais Massimi, & chez le comte Fede. On y remarque sur-tout un grouppe admirable de Caune & de Biblis, où le frere semble repousser sa sœur qui le tient embrassé. Un enfant dont l'air riant est des plus naturels; des tables de marbre & d'albâtre, & autres raretés.

Tout ce vaste emplacement occupe le haut d'une éminence, qu'on a soutenue de tous côtés par des substructions immenses, dont il reste encore de très-grandes parties, à l'occident ou du côté de Rome. On les appelle dans le pays *cento Camerelle.*

On reconnoît dans les ruines de la *villa d'Adriano*, des appartemens qui étoient distribués avec le plus grand art; des bains où toutes les commodités étoient ménagées de la maniere la plus industrieuse & la plus recherchée; De la distribution.

des pieces d'une bonne grandeur, éclairées d'une façon très-propre pour le climat & les heures du jour où l'on y restoit ; des pieces de plain-pied où toutes les portes sont en enfilades ; enfin les plus habiles architectes y trouvent de quoi juger, que les Romains avoient poussé l'art de la distribution, & le luxe des commodités, plus loin qu'il ne l'est même parmi nous. Quant à la décoration, on y trouve des entablemens très-riches, de beaux profils, des corniches admirables, sur-tout vers le côté de la maison du comte Fede ; & M. Peyre avec ses collegues, en ont dessiné plusieurs. On voit un morceau de plafond d'ordre dorique, sur la terrasse du comte Fede, que MM. Moreau & de Wailli, avoient dessiné dans une étude particuliere qu'ils ont faite de la ville Adrienne, & M. le Roy l'a fait graver pour servir à décider une question entre Perrault & Blondel, sur la forme du plafond dorique de Vitruve (*Monum. de la Grece*, IIe. part. pag. 11). Il paroît que ces diverses pieces étoient ou peintes ou décorées en stucs avec des ornemens légers & peu différens des nôtres.

Pour ce qui regarde la conſtruction, elle eſt bonne & bien faite; il ne paroît pas qu'il y ait eu pluſieurs étages dans ces bâtimens, ni aucune piece de charpenterie, pas même pour former les toits; car on remarque en pluſieurs endroits, que le deſſus des voûtes prend une forme triangulaire, en s'inclinant ſuivant la pente qu'exige la chûte des eaux, & il paroît qu'on y avoit poſé immédiatement le maſtic ou les tuiles. Il y a des murs qui n'ont ſouffert aucune atteinte, & il paroît que ceux qui ſont ruinés ont été détruits exprès. Ces murs ſont de briques, ſeulement le milieu eſt de pouzolane, ou ſeule ou mêlée avec des cailloux, & le dehors eſt en forme réticulée, c'eſt-à-dire, revêtu de petites briques taillées en pyramides, dont la baſe fait le dehors du mur, & préſente à l'extérieur un lozange de deux pouces en tout ſens : *opus reticulatum*. Il y a de diſtance en diſtance des lits de briques qui lient toute la conſtruction, & qui ſont aſſez près les uns des autres, pour fortifier les liaiſons du mortier; tous ces murs ſont recouverts de ſtucs en dedans. Il ne paroît pas qu'on eût pris

grand soin pour la régularité extérieure de ces différens bâtimens; car ils avancent, reculent, haussent & baissent, suivant que la hauteur des pieces, leur grandeur, & la façon de les éclairer l'exigeoit. Peut-être que si l'on y perdoit pour la régularité, on y gagnoit du côté de la variété, en formant des points de vues plus pittoresques, & des distributions plus commodes.

Cet immense édifice ne dura pas longtemps; il y avoit à peine 80 ans qu'il étoit achevé, lorsque Caracalla en tira plusieurs statues; les autres empereurs imiterent son exemple, & il fut bientôt abandonné.

En allant à Tivoli, on passe près des *Pisanetti* & de *Carciano*, dont les noms paroissent venir des maisons de plaisance que les Pisons & les Cassius avoient sur ces collines; la premiere à droite est celle de Cassius, où se trama la conjuration contre César; les Pisanetti sont un peu plus bas, entre la *villa d'Adriana*, & la maison de Cassius.

Au bas de Tivoli, est un très-petit édifice qui est à pans carrés & circulaires au-dehors, & tout-à-fait rond

au-dedans, avec de grandes niches & un trou dans le milieu, par où entre le jour : la voûte eſt ſans ornement, ainſi que tout le reſte de l'édifice, à l'exception d'une corniche au-dehors où il y a des modillons : le couronnement extérieur peut avoir été comme celui du Panthéon, mais il eſt couvert de ronces & preſque ruiné, la porte d'entrée eſt du côté du chemin de Tivoli ; il ſemble par les arrachemens qu'il y ait eu un portique de ce côté-là ; on voit auſſi dans le pourtour de l'édifice, des arcades, dans leſquelles ſont des croiſées & abajours pour éclairer l'intérieur ; on peut douter ſi c'étoit un petit temple, ou une ſépulture.



CHAPITRE XIV.

Description de Tivoli.

TIVOLI, en latin *Tibur*, en grec τιβυρις, eſt une ville de ſix à huit mille ames, ſituée à ſix lieues de Rome vers l'orient, ſur une hauteur agréable, dont toutes les vües ſont belles, par le mélange ſingulier des eaux, des arbres, des bâtimens modernes & des ruines.

Les environs ſont remplis de maiſons de campagne, comme ils l'étoient du temps des anciens Romains. Cette ville étoit plus ancienne & plus célebre que Fraſcati, dont nous parlerons bientôt; mais aujourd'hui elle eſt moins fréquentée, parce qu'on n'y a pas une ſi belle vue, & qu'elle eſt d'ailleurs plus éloignée d'Albano, de Marino, & de Caſtel-Gandolfo, qui eſt pendant l'automne le ſéjour de la cour : voilà pourquoi Fraſcati paroît avoir la préférence. Les rues de Tivoli ſont irrégulieres, étroites; la ville eſt mal bâtie, mal pa-

vée, & ne ressemble qu'à un village ; mais il y a dans les environs beaucoup de choses dignes d'attention.

La fondation de Tivoli remonte à plus de 1500 ans avant J. C. Denys d'Halicarnasse l'attribue aux Aborigenes (L. I, ch. 16), & Horace dans son ode à Septimius, l'attribue à une colonie Grecque venue d'Argos dans le Péloponnese : Histoire de Tivoli.

Tibur Argeo positum Colono,
Sit mihi sedes utinam senectæ,
Sit modus lasso maris & viarum,
Militiæque. L. II. Ode 4.

Virgile nomme les freres de Tibur, fondateur de cette ville, parmi ceux qui vinrent au secours de Turnus, & il la compte parmi les grandes villes du Latium :

Quinque adeò magnæ positis incudibus urbes,
Tela novant : Atina potens, Tiburque superbum,
Ardea, Crustumerique & turrigeræ Antemnæ.
VII. 629.

Tum gemini fratres Tiburtia mœnia linquunt,
Fratris Tiburti dictam cognomine gentem,
Catillusque, acerque Coras, Argiva juventus.
VII. 670.

....Jam mœnia Tiburis udi
Stabant, Argolicæ quæ posuere manus.
Ovid. Fast. IV. 71.

Strabon, L. V, & Martial (IV. 57), parlent aussi de la fondation de Tivoli, & l'attribuent à des colonies Grecques; la Sibylle Tiburtine ou Albunée, qui étoit la dixieme des Sibylles, étoit honorée à Tibur, comme la divinité du lieu: les auteurs disent qu'on avoit trouvé sa figure, ayant un livre à la main, dans le gouffre de l'Anio; le bois d'Albunée étoit célebre chez les Romains; il y avoit un oracle de Faunus, comme nous l'avons dit en parlant de la Solfatare de Tivoli.

Cette ville étoit déja très-peuplée, lors de la fondation de Rome, 754 ans avant J. C. Ses habitans fiers & belliqueux résisterent long-temps aux Romains; situés presque à leur porte, ils les incommoderent souvent; quelquefois aussi ils les aiderent dans des circonstances périlleuses; mais Camille les subjugua l'an 351 avant J. C. Toujours fiers des services qu'ils avoient rendus aux Romains, ils reprocherent un jour

au sénat les obligations qu'il leur avoit : on traita les députés d'arrogans, *superbi estis*, & voilà pourquoi Virgile donne la même épithete à leur ville, *Tiburque superbum.*

Les Romains faisoient le plus grand cas du bon air que l'on y respiroit; Martial le prend pour exemple de la salubrité, il s'étonne que Curiace y soit mort.

Cum Tiburtinas damnet Curiatius auras,
Inter laudatas ad stiga missus aquas,
Nulla fata loco possis excludere : cùm mors,
Venerit, in medio Tibure Sardinia est.

Mart. IV. 60.

Il dit dans un autre endroit que l'air de Tibur rendoit à l'ivoire sa pureté & sa blancheur. Pline, Properce, & Silius Italicus en disent autant.

Quale micat semperque novum est quod Tiburis aura.
Pascit ebur.

Sil. Ital. L. XII.

Auguste s'y retiroit souvent, & quelquefois il rendoit la justice dans les por-

tiques du temple d'Hercule, qui étoit à Tibur, ou il y avoit une bibliotheque considérable, suivant Aulugelle (L. XIX, Ch. 5), & qui fit nommer Tibur la ville d'Hercule.

Curve te in Herculeum deportant esseda Tibur?
Prop. L. II. Eleg. 23.

Quosque suo Herculeis taciturno flumine muris,
Pomifera arva creant Anienicolæque Catilli.
Sil. Ital. L. IV.

On voit dans ces vers, que Tivoli s'appelloit aussi Catillus, du nom d'un frere de Tibur; ce qui paroît encore par ces vers d'Horace :

Nullum, Vare, sacra vite prius severis arborem,
Circà mite solum Tiburis & mœnia Catilli.
L. 1. Od. 16.

Manlius Vopiscus, avoit à Tivoli une maison, dont Stace fait une belle description. M. Chaupy croit que ce sont les ruines qui se voient au dessous de S. Antoine. Cetronius en avoit encore une qui étoit si belle, qu'elle surpassoit le temple d'Hercule.

Ædificator erat Cetronius & modo Curvo,
Litora Cajetæ, summa nunc *Tiburis* arce,
Nunc prænestinis in montibus, alta parabat,
Culmina villarum, Græcis longeque petitis,
Marmoribus vincens Fortunæ atque Herculis
ædem.

La maison de Properce, celles de Quintilien & de Plancus, la retraite de Zénobie (a), illustrerent Tibur; mais rien ne l'a rendu plus célebre que les vers d'Horace, qui paroît avoir eu sa maison au-delà de Tibur, & qui en parle sans cesse dans ses ouvrages. Suetone dit en parlant de ce grand poëte : *Vixit ut plurimum in secessu ruris sui Sabini aut Tiburtini, domusque ejus ostenditur circa Tiburtini lucum.* Horace nous dit lui-même, que les villes les plus célebres de l'Asie, de la Thessalie & de la Grece, ne l'intéressoient pas autant que les bords de l'Anio.

Quam domus Albuneæ resonantis,
Et preceps Anio, & Tiburni lucus & uda,
Mobilibus Pomaria rivis.

L. 1. Od. 6.

(a) Elle étoit vers les ruines qui sont sur le chemin de Ponte Lucano à Monticelli. *Chaupy. II.* 417.

Totila, roi des Goths, ayant saccagé Rome l'an 545, prit Tibur, & Procope dit que la plupart des habitans furent passés au fil de l'épée. Frédéric Barberousse la rétablit, & en fit rebâtir les murailles. Pie II y fit bâtir un château. V. *Corradini.*

Tivoli est aujourd'hui une ville épiscopale, où il y a sept paroisses, & plusieurs couvens; la cathédrale est bâtie dans l'endroit où étoit le fameux temple d'Hercule; on voyoit sur la place deux belles figures Egyptiennes, de 10 pieds & demi, adossées contre un mur; mais elles sont actuellement au Vatican. Elles avoient été tirées de la villa d'Adriano.

Temple de la Sibylle.

Le monument le plus remarquable de Tivoli, est un temple rond qui paroît avoir été bâti dans les plus beaux siecles de Rome. Quoiqu'il soit appellé dans le pays le temple de la Sibylle, on croit que c'étoit un temple de Vesta. Plutarque dit que Numa Pompilius donna une forme ronde au temple de Vesta, pour représenter la figure de l'Univers; Ovide parle aussi de la rondeur de ces temples.

Par

Par facies Templi, nullus procurrit in illos.
Angulus, a pluvio vindicat imbre tholus.
Ovid. Fast.

Cependant, M. Chaupy prouve que c'étoit ici le temple de la Sibylle Tiburtine, dont parle Lactance (L. 1, c. 6).

Ce temple est placé sur l'extrêmité d'une colline, ayant d'un côté les maisons de Tivoli, & en face la grande cascade. Il est du nombre de ceux que Vitruve appelle *dipteres*, c'est-à-dire, ayant des colonnes autour de la nef. Il n'en reste que dix colonnes corinthiennes cannelées, c'est à-peu-près le quart de celles qui existoient autrefois; mais le mur de la nef est encore presque tout entier. Le haut du temple, où étoit la partie du couronnement, ne subsiste plus. Les colonnes ont une hauteur égale au diametre de la nef; elles ont des bases dont le plinthe ou le stylobate est supprimé, & sont posées sur un soubassement régnant sous la totalité de l'édifice. Les chapiteaux des colonnes sont d'une bonne hauteur; seulement le choix des feuilles en est singulier; elles tirent sur l'artichaut, les Italiens

appellent cela en fleurs d'olive ; elles ſont diviſées de maniere qu'elles ne forment aucune maſſe où la vue puiſſe s'arrêter. On en peut voir la deſcription & la figure dans Palladio.

L'entablement a dans la friſe des guirlandes ſoutenues par des têtes de bœufs ; les ſofites du portique ſont ornées, de petits caiſſons continus : on a évité de mettre des diviſions dans les caiſſons, comme on en voit dans les autres édifices antiques.

On entre dans la nef par une grande porte, à côté de laquelle ſont deux croiſées ; toutes les parties du plan ſont bien proportionnées, comme la largeur du portique & des entre-colonnemens avec celle de la nef. Les parties de la décoration ſont auſſi très-bien proportionnées entr'elles, quoiqu'elles aient des rapports différens de ceux qu'on remarque dans les édifices antiques & modernes, ſur-tout le rapport de l'entablement aux colonnes ; celles-ci ſont un bon effet, quoiqu'elles n'aient environ que huit diametres & demi, au lieu de dix qu'on leur donne ordinairement. Les colonnes ſont inclinées en dehors de toute leur diminution ; *leurs baſes*

avancent & portent entiérement ſur la corniche du piédeſtal, ce qui paroît avoir été fait par l'architecte, afin que les parties vues d'en-bas ne fuſſent pas cachées les unes par les autres; il a obſervé la même choſe dans tout l'édifice. Il regne dans ce monument une élégance mâle, qu'on ne trouve pas dans les autres antiquités de Rome.

Tout cet édifice eſt de pierre tiburtine, que le temps a rendu d'une belle couleur, & il eſt revêtu de ſtuc; c'eſt la premiere choſe que les architectes, les antiquaires & tous les curieux vont voir à Tivoli; cependant on laiſſe tomber ce temple en ruine: on ne ménage pas même ce que le temps a reſpecté; il ſert de bûcher pour la maiſon, dans le jardin duquel il eſt ſitué, & on le remplit de fagots. Il y avoit au milieu du temple un grand amandier, dont le feuillage, joint à l'architecture du temple, avoit quelque choſe de pittoreſque, mais il n'exiſte plus.

A côté du petit temple rond de Tivoli, ſont pluſieurs colonnes ſur un ſoubaſſement, qui ont fait partie d'un temple carré long. Il ne reſte aucun veſtige de l'entablement ni des chapiteaux, &

les pierres des colonnes sont toutes feuilletées. Il y en a qui prétendent que c'étoit le temple d'Hercule ; mais d'autres le mettent à la cathédrale, comme nous l'avons remarqué.

Cascade de Tivoli.

LA CASCADE de Tivoli est vis-à-vis de ce temple ; elle est formée par les eaux du Tévérone ; il prend sa source au mont de Trévi, vers les frontieres de l'Abruzzo ou de l'ancien pays des Herniques, & sépare la Sabine du Latium, ou de la campagne de Rome. Arrivé au-dessus de Tivoli, il se retrécit entre deux collines, & trouvant un rocher qui est taillé à pic, il se précipite dans un vallon qui a près de 50 pieds de profondeur ; la chûte de ce torrent fait un bruit qui retentit dans tous les environs ; elle remplit l'air d'une vapeur qui donne le spectacle de l'arc-en-ciel, toutes les fois qu'on a le soleil derriere soi. Le pape Sixte V fit faire à grands frais une grosse muraille, pour régler le cours de l'eau, & pour en rendre la chute plus belle. Il y a encore quatre autres petites chûtes sur la droite, qui, mêlent leurs eaux avec grand fracas, à l'énorme bouillon que forme la grande nappe, & vont se précipiter aussi-tôt,

par un sentier étroit, dessous des rochers, où elles passent avec beaucoup de rapidité pour aller former plus loin ce qu'on nomme les cascatelles; celles-ci font mouvoir des moulins & des usines pour des papetiers, serruriers, maréchaux & couteliers.

Il n'y a rien de si pittoresque & de si majestueux que le site de la grande cascade : le Tévérone semble avancer gravement, en laissant sur sa gauche les maisons de Tivoli, & sur la droite une belle rive; un grand lavoir public, qui est au-dessus des quatre cascatelles, du côté de la ville, rend cet endroit plus vivant, & des roches sonnantes & mousseuses, qui sont de l'autre côté, en augmentent la singularité.

Tout le rivage dont on vient de parler est dégagé; les troupeaux qui y paissent viennent se désaltérer au-dessus de la cascade, & donnent encore beaucoup d'agrément au paysage, par la variété des aspects & des mouvemens qui s'y succedent.

Pour voir les cascatelles, on peut ne pas descendre dans le vallon, & faire le tour de la colline en passant au-dessous de *S. Angelo*, couvent de Camal-

dules, situé sur le bord du Tévérone, opposé à Tivoli, où l'on croit qu'étoit la maison de Properce, pour aller jusqu'au couvent de *S. Antonio*, où quelques antiquaires placent la maison d'Horace; mais nous en parlerons plus bas; il est plus probable que c'est celle de Vopiscus, qui étoit à S. Antoine. M. Chaupy croit que celle de Catulle étoit à S. Angelo, T. II, p. 424.

Près de S. Antonio sont quantité de chambres souterraines voûtées, avec de longues galeries. Les murs ont encore leur enduit antique. On voit aussi le *Quintiliolo*, dont le nom semble indiquer la maison de Quintilius; c'est un reste de *Trizonium*, ou une espece de tour à trois étages, qui sont retraite l'un sur l'autre, & vont en diminuant de diametre. On dit que c'étoit la maison de ce Quintilius Varus, à qui Auguste redemandoit ses légions.

Maison de Mécene.

Il y a encore dans la même plaine quelques substructions de la maison de campagne de Mécene, au-dessus desquelles est l'ancienne *via Tiburtina*; cette maison de Mécene s'étendoit jusqu'à la porte de Tivoli, à gauche, & la voie publique passoit sous les arca-

des qu'on y voit encore. Il faut, pour bien voir tous les restes de ces bâtimens, demander la clef d'une vigne voisine, & entrer dans une cour qui faisoit partie de la maison de Mécene (1).

On y trouve un reste d'édifice carré, ayant des colonnes doriques & des arcades, le tout bâti à la rustique avec de petites pierres carrées enfoncées dans la pouzolane : ces arcades font l'entrée d'un portique en équerre; dans l'un des bouts est une petite cascade, qui en fait une retraite fort pittoresque & fort gracieuse. Derriere ce portique sont des chambres, après lesquelles est un second portique, donnant sur le côté du Téverone, avec des arcades & des colonnes doriques.

Ces portiques & les chambres dont nous avons parlé, sont bâtis au-dessus d'une grande galerie, ou espece de salle souterraine, qu'on appelle communément les écuries de Mécene; toute cette partie est d'une disposition qui ne peut convenir à des écuries; mais qui seroit plus convenable à des bains. Quel-

(a) M. Chaupy croit que ces vastes ruines, sont celles d'une basilique & d'un *Forum* (p 410).

ques-uns prétendent que ce n'étoit autre chose que de grands réservoirs, où les Romains rassembloient l'eau de la montagne, pour la distribuer dans leurs maisons de plaisance qui étoient sur la côte; les entrées des arcades qui sont dans la galerie, ne répondent point les unes vis-à-vis des autres.

Dans un côté de cette galerie on a creusé un canal, où passe un torrent rapide, qui coule à grand bruit, & se décharge par une arcade, d'où il tombe au bas de la montagne; sa chûte forme une très-belle nappe d'eau.

Au sortir des bains de Mécene on descend la montagne pour gagner celle qui est vis-à-vis, & en se promenant sur un petit sentier à mi-côte, on jouit encore du coup-d'œil des cascatelles.

Les trois premieres cascatelles que l'on rencontre, forment trois grandes nappes, dont l'une tomboit par des arcades des bains de Mécene (a), comme nous venons de le dire, & coule dans la grande galerie; les deux autres passent un peu au-dessous des arcades. Ces trois cascatelles tombent de plus de

(a) On l'a détournée pour un moulin.

cent pieds de haut, en ſuivant la pente de la montagne, qui eſt preſque droite; elles ſont plus hautes que la grande caſcade, mais bien plus étroites; elles reſſemblent à trois nappes d'argent, qui jointes à la verdure des environs, à la beauté des ruines des bains de Mécene qui couronnent la montagne, forment un ſpectacle majeſtueux & ſingulier.

Quand on arrive vers le fond du vallon, on découvre la grande caſcatelle; ellle eſt formée par une large nappe d'eau qui paſſe entre des arbres, & tombe d'environ 50 pieds de haut au milieu de la montagne; trois petites caſcatelles ſur la gauche, mêlant leurs eaux ſur un terrein fort étroit, forment une autre grande nappe qui tombe de près de 100 pieds de haut, & vient ſe briſer ſur les rochers, où elle donne auſſi, quand il fait du ſoleil, des couleurs, ou même un arc-en-ciel régulier. Des deux côtés de la grande caſcatelle, outre les trois petites dont on vient de parler, il en ſort encore deux autres petites, qui filent entre les rochers & les buiſſons. Au bas de la montagne à gauche de la grande caſcatelle, c'eſt-à-dire, à gauche du ſpectateur, un tor-

rent roule entre les rochers, & grossit ses eaux par la réunion de celles de la grande cascatelle.

On préfere, à la cascade même, la grande cascatelle pour la beauté; en effet, son aspect est admirable, en même-temps qu'il est des plus champêtres; on ne peut rien voir de plus singulier que ce mélange éclatant des eaux avec les rochers couverts de mousses, & que ces campagnes, dont la verdure est aussi variée que leur site est agréable, par les effets des arbres dont il est parsemé. Ceux entre lesquels la grande cascatelle paroît tomber, en s'isolant sur le ciel, font encore un effet charmant; en un mot, tout ce vallon est admirable, & l'on découvre aussi, par-dessus & dans une échappée, la mer dans le lointain.

On peut remonter à Tivoli par un petit sentier fort escarpé, qui est vis-à-vis la grande cascatelle: cette montagne est couverte de très-beaux oliviers, ainsi que les campagnes voisines, où il y en a une grande quantité; les huiles qu'on y fait sont des plus estimées, qu'il y ait aux environs de Rome. Lorsque l'on est parvenu au sommet, on

rencontre un grand chemin qui reconduit à Tivoli, par un côté tout-à-fait opposé à celui que nous avons pris en sortant. On a dans toute cette promenade la vue la plus intéressante. Si l'on regarde du côté de Rome, on apperçoit très-distinctement le dôme de S. Pierre, quoiqu'à 18 milles, & si l'on jette les yeux sur Tivoli, il présente un amphithéâtre de maisons modernes, qui, jointes aux beaux effets des fabriques anciennes & du temple de la Sibylle, arrêtent agréablement la vue. Ce temple, malgré sa petitesse, commande tous les environs, & paroît une fois plus grand qu'il n'est réellement, tant il est bien entendu de perspective.

VILLA ESTENSE, belle maison de campagne sur la hauteur de Tivoli; elle fut bâtie avec une magnificence royale, par le cardinal Hypolite d'Est II, fils d'Alphonse duc de Ferrare, & de Lucrece Borgia, vers l'an 1542. Sa situation élevée, la multitude de terrasses, de fontaines, de bassins, de jets-d'eau, de parterres, de labyrinthes, d'orangers, de fleurs, de fruits, de statues, forment un assemblage des plus agréables & des plus rares. Maison d'Est.

Le casin ou bâtiment n'est pas remarquable du côté de l'architecture ; on y voit dans plusieurs salles intérieures, de mauvais plafonds de Zucchcri, en arabesques, & en tableaux où il a beaucoup imité Raphaël, & l'a totalement défiguré ; il paroît qu'il a sur-tout pillé dans son repas des Dieux, qui est à la Farnésine.

Ce bâtiment est élevé sur des terrasses bordées de charmilles qui suivent le penchant de la montagne ; avec des pentes douces ; au bas de ces terrasses sont des pieces de verdures bordées aussi de charmilles, & dans le milieu il y a un grouppe de grands cyprès d'un bon effet ; à l'un des bouts de cette partie, & vers Tivoli, est une chûte d'eau très-abondante, & qui descend d'assez haut. Au haut de cette chûte est une grotte construite par Guillaume della Porta, éleve de Michel-Ange, & qui cependant n'est point bonne ; il y avoit au-dedans des orgues à eaux qui ne jouent plus ; elles sont placées dans une décoration d'architecture, où il y a des figures Persannes qui servent de pilastres.

Au milieu des terrasses il y a des eaux, entr'autres une gerbe appellée gi-

rande, elle est vis-à-vis le casin; l'effet en est assez beau, elle hausse & elle baisse à volonté, & fait un bruit qui ressemble, pour ainsi dire, à celui de l'artillerie.

Les fontaines portent les noms de la Licorne, de Thétis, d'Aréthuse, de Pandore, de Flore, de Pégase, de Bacchus, d'Esculape, de l'Anio & des Nymphes, de Diane, de Pallas, de Vénus, de Neptune, & d'Apollon ou de la Nature.

Dans une grande allée terminée en forme de théâtre, il y a plus de 300 filets d'eau qui sortent, ou de différens vases, ou des becs des aigles formant les armoiries de la maison d'Est. Ce sont des especes de guéridons d'eau, d'où partent ces petits jets entre-mêlés de soleils d'eaux; ils fournissent à des robinets qui viennent se décharger dans des cuvettes posées sur les tablettes d'un gradin inférieur, à-peu-près comme celles qui sont autour du fer à cheval du Luxembourg; l'effet général de cette allée d'eau est assez beau, excepté celui des soleils.

A l'un des bouts de la même allée du côté de Tivoli, est une cascade en demi-

cercle, décorée de petites niches, avec des figures & des arcades qui laissent voir un portique; toute cette décoration est petite & mesquine ; mais au milieu est un gros guéridon d'eau qui fait très-bien. Au-dessus de cette partie sont des rochers, au milieu desquels il y a une grande figure de femme assise, dans un renfoncement, ce qui est cause vraisemblablement qu'on appelle cette cascade l'antre de la Sibylle ; au-dessus de cette figure, & dans le milieu des rochers est un percé de montagnes feintes, sur lesquelles sont des arbres, & dans le plafond est un Pégase : cette cascade est en général d'un bel effet, qui est encore augmenté par les arbres touffus dont elle est garnie, mais les parties en sont mauvaises. On voit sur le côté une salle où sont des ornemens en mozaïque, & une grotte avec cinq niches ; dans celle du milieu il y a un Bacchus, figure médiocre.

A l'autre bout de l'allée formée par les guéridons d'eau dont on a parlé, est ce qu'on appelle fontaine de Rome, où l'on voit une quantité de temples & autres édifices en stuc, qu'on a placés les uns auprès des autres, pour donner

une idée des anciens monumens de Rome. Ces petits édifices sont mauvais, & leur petitesse les rend peu propres à la décoration; parmi ces petits modeles on voit une cascade représentant le Tévérone qui forme le point de vue de l'allée d'eau dont on vient de parler. Enfin l'eau qui est très-abondante sur cette montagne, comme on en peut juger par la cascade de Tivoli, a été distribuée dans ces jardins avec beaucoup d'agrément, & il n'y a gueres d'endroit au monde où l'on ait une aussi belle vue au-dessous de soi, avec des jets-d'eau immenses au-dessus, j'en excepte Marli, où les jets-d'eau dépendent de l'entretien d'une énorme machine, tandis qu'à Tivoli la nature a pourvu à leur durée. Il y a différens endroits où le fontainier a soin d'arroser ceux qui ne sont pas sur leur garde; on aime beaucoup en Italie ces petites attrapes, & dans les grandes chaleurs elles ne sont pas fort à craindre. Il y a du grand dans ce jardin, par le site & la hauteur des arbres, mais il n'y a aucun bon parti de pris dans les plans, & l'on auroit pu y mettre plus de variété. On y fait remarquer quelques statues antiques tirées de la *villa*

d'Adriano, V. Monsignor Francesco Maria Suaresio (*Prænestes antiquæ, Libri II. Romæ* 1655). Burman, Tom. VIII, N°. 28, & Hubert Foglietta qui a donné une description poétique de cette belle maison d'Est. Elle appartient au duc de Modene; mais elle est abandonnée, & par conséquent en mauvais état; les neveux du pape Rezzonico, & l'envoyé de Modene y alloient quelquefois en villegiature, mais cela ne suffisoit pas pour qu'elle fût entretenue & réparée.

Au-dessus de la hauteur qui domine la villa Estense, il y a trois autres maisons fort grandes & dans une belle exposition, qui appartenoient aux Jésuites; ce sont les plus apparentes & les mieux situées de tous les environs.

On trouve dans l'intérieur de la montagne, des canaux qui avoient été creusés pour conduire les eaux de Subiaco (qui est six lieues plus loin), & les distribuer en différens endroits de la côte de Tivoli.



CHAPITRE XV.

Environs de Tivoli. Palestrine.

AU-DESSUS de la montagne à la droite du Tévérone, dans l'endroit appellé Arci, l'on voit les aqueducs de l'eau Claudia & de l'eau Martia. La premiere, qui fut amenée à Rome par les ordres de l'empereur Claude, avoient des aqueducs de 46 milles de longueur, dont plus de dix étoient formés par des arcs élevés quelquefois de plus de 100 pieds.

Il y avoit dans ces environs une maison de campagne de Néron, où le Tévérone retenu en forme de lac, comme à *Subiaco*, faisoit trois belles cascades; cette maison occupoit toute la plaine des deux côtés du Tévérone, depuis l'endroit appellé Mandra, jusqu'à celui où sont la papeterie, l'église de S. Antoine, le jardin qui est au-dessous de Ste Marie *della Neve*, l'église de S. André, & jusqu'au pont de S. François; elle con-

tenoit, ſuivant les regles de Columelle, trois parties qui étoient appellées *Urbana*, *Ruſtica*, *Fructifera*; il y avoit un palais, un temple, un cirque, & d'autres bâtimens dont on voit quelques reſtes au couvent de ſainte Scolaſtique, & dont les ruines ont ſervi à bâtir l'ancien couvent de S. Clément. Il y a dans l'égliſe de ſainte Scolaſtique, au-deſſous de l'orgue, deux très-belles colonnes.

Nerva avoit auſſi une maiſon de campagne à une lieue de Tivoli, ſur l'autre montagne appellée Arcinazzo, là où reſte encore une vieille Tour de Pio di Campì; on y voit des ruines conſidérables & deux groſſes colonnes enterrées.

Vers le château d'Empolo qui eſt à une lieue de Tivoli, étoit une ancienne ville que les habitans de Tivoli détruiſirent en 1125, & dont les habitans allerent s'établirent ſur la colline du Caſtel Madama.

La *Mentorella* eſt un fief de la maiſon Conti, avec une égliſe bâtie à l'endroit où S. Euſtache vit le Crucifix ſur la tête d'un cerf (a). Toute la deſcription de

(a) Voyez ci-devant, T. V, p. 115.

Tivoli &d e ſes environs ſe trouve avec un grand détail dans le Latium du P. Volpi.

MONTE SPACCATO près de Tivoli, eſt une montagne ſinguliere qui paroît s'être fendue par quelque tremblement de terre; le P. Kircher croyoit que c'étoit le jour de la mort de J. C.

Au bas du *monte Gennaro* qui n'en eſt pas éloigné, M. l'Abbé Mazeas obſerva l'abriſſeau appellé *Stirax folio mali cotoni*, qui donne par inciſion le ſuc réſineux appllée *Storax* en larmes, il en parla dans ſon mémoire ſur les ſolfatares, & il attribuoit cet effet à la force des rayons du ſoleil, réfléchis dans une petite plaine par les montagne voiſines. Un voyageur moderne a pris ce Storax pour du baume de la Mecque, mais il en differe beaucoup; cela vient peut-être de ce que M. Mazeas, dans le même endroit, citoit un paſſage de Pline ſur le baume de Judée, que Titus rapporta à Rome lors de ſon triomphe ſur les Juifs; mais il ne faut pas que la mépriſe tombe ſur le naturaliſte. Au reſte on ne trouve cet arbriſſeau dans aucun autre endroit des environs de Rome, ſi ce n'eſt à la ville Adrienne; il donne

Arbre du Stirax.

une odeur très-ſuave, & l'on en brûle à Rome pendant l'hiver dans les appartemens où il n'y a point de cheminée : on en porte une poignée avec un réchaud de feu, & l'on ne fait, pour ainſi dire, que traverſer l'appartement pour l'échauffer & l'embaumer tout à la fois.

L'on tire auſſi de la manne aux environs de Rome, par des inciſions faites aux frênes ; du côté de Fraſcati on voit preſque dans tous les frênes des inciſions faites à l'écorce pour faciliter l'écoulement de la manne.

Les montagnes de Tivoli ſont ſéparées de celles de Fraſcati, & ſont auſſi d'une terre différente ; on y voit des veſtiges du ſéjour de la mer, des pétrifications, & des poudingues d'une groſſeur extraordinaire, dont les petits cailloux ſont liés par un ciment très-dur ; on les trouve ſur-tout en allant de Tivoli

Subiaco. à *Subiaco* qui eſt à ſix lieues à l'orient de Tivoli ; c'eſt un endroit célebre par la retraite de S. Benoît ; il eſt ſitué ſur le haut de la montagne voiſine des Apennins ; on y trouve auſſi des bois pétrifiés. Le nom de Subiaco, *Sublacus*, eſt venu d'un lac formé par le Tévérone, que les Romains retinrent par de ſuperbes

ouvrages, dont on peut voir les restes entre deux montagnes escarpées où il coule.

On trouve au bas de ces montagnes des concrétions pierreuses d'une forme singuliere, & presque toutes les pierres y sont en filigrane ; on y voit aussi des roseaux pétrifiés ou incrustés, qui sont très-singuliers, on s'en sert pour faire des grottes. On en tire aussi de la pouzolane, ce qui est un indice de volcans.

En remontant le Tévérone, deux lieues au-dessus de Tivoli, on trouve Vicovaro, & une demi-lieue plus loin la *Licenza*, autrefois *Digentia*, dont parle Horace (Liv. I, Ep. 18). C'est sur le bord de cette riviere, à deux lieues de son embouchure, que M. l'abbé Cap-Martin de Chaupy place la maison d'Horace, que ce grand poëte a célébré si souvent dans ses poésies, & dont il parle avec tant de complaisance, M. de Chaupy a publié en 1767, un ouvrage en trois volumes in-8°, que nous avons déja cité, dans lequel il parle aussi de tous les environs de Rome. Tous les antiquaires plaçoient à Tivoli la maison de campagne d'Horace, parce qu'il parle souvent de *Tibur* dans ses

Maison d'Horace.

ouvrages; mais M. de Chaupy, ayant discuté à fond cette matiere, & ayant parcouru tout ce canton avec M. le baron de Saint-Odil, a reconnu que quand Horace parle de Tibur, c'est de la maison de Mécene, ou de quelqu'autre qu'il veut parler; mais que quand il s'agit de sa propre maison, il parle de la *Digentia*, du mont Lucretile, ou des vallons de la Sabine, dans lesquels par conséquent il faut en chercher la situation.

Me quoties reficit gelidus Digentia rivus,
Quem Mandela bibit, rugosus frigore Pagus,
Quid sentire putas, quid credis, amice, precari?
Sit mihi quod nunc est, etiam minus, & mihi
vivam,
Quod superest ævi.
L. I. *Epist.* 18. *v.* 104.

Velox amænum sæpe Lucretilem,
Mutat Licæo faunus, & igneam
Defendit æstatem capellis,
Usque meis. . . . .
L. I. *Od.* 17.

Vester, camenæ, vester in arduos,
Tollor Sabinos, seu mihi frigidum
Præneste, seu Tibur supinum,
Seu liquidæ placuere Baiæ.
L. III. *Od.* 4.

Cur invidendis poſtibus & novo,
Sublime ritu moliar atrium ?
Cur valle permutem Sabina,
Divitias operoſiores ?

L. III. *Od.* 1.

. . . nihil ſuprà
Deos laceſſo nec potentem amicum,
Largiora flagito,
Satis beatus unicis Sabinis.

L. II. *Od.* 18.

On trouvera dans l'ouvrage de M. de Chaupy, beaucoup d'autres paſſages qui prouvent que la maiſon d'Horace n'étoit point à Tivoli, & pluſieurs recherches intéreſſantes & pleines d'érudition ſur les maiſons de Cicéron, & ſur divers objets ſemblables d'antiquité.

PALESTRINA, eſt une petite ville ſituée à ſept lieues de Rome, & à quatre lieues de Fraſcati & de Tivoli. C'étoit autrefois la ville de Préneſte, célebre dans l'hiſtoire Romaine, & digne par cela même de la curioſité des voyageurs. Son origine remontoit bien au-delà de la fondation de Rome, à en juger par ces vers de Virgile : Paleſtrine.

Nec Prænestinæ fundator defuit urbis,
Vulcano genitum pecora inter agrestia regem,
Inventumque focis omnis quem credidit ætas,
Cæculus.

VII. 678.

Cæculus fondateur de Palestrine, prétendoit qu'il étoit fils de Vulcain, & que sa mere l'avoit conçu, ayant été frappée par une étincelle sacrée; il avoit attiré autour de lui plusieurs peuples voisins, par la renommée d'un prodige: il invoqua son pere, qui, pour lui rendre témoignage, environna d'un tourbillon de feu ceux qui doutoient de son origine.

Suivant Solin & Zénodore, le fondateur de cette ville fut Préneste, fils de Latinus & arriere-petit-fils d'Ulysse. V. Suaresio, *Prænestes antiqua*, de même que les descriptions du Latium, de Kircher & de Volpi.

Cette ville fut gouvernée long-temps par des rois, l'un desquels eut une fille connue en France, du moins par un des contes moraux de M. Marmontel; ce conte, aussi tendre qu'il est pathétique & sublime, est celui de Lausus & Lydie.

La

La ſituation de Préneſte étoit beaucoup plus forte que celle de Tibur, étant ſur une montagne iſolée, d'un abord difficile, & garnie de grottes propres à des embuſcades. Feſtus croit que ſon nom vient de *preſtante*, parce qu'elle dominoit ſur toutes les montagnes voiſines. Biondo dit que le ſommet de rocher qui eſt décrit dans Strabon, eſt ce qu'on appelle aujourd'hui la *Rocca delle Cave*, voilà pourquoi Virgile l'appelle *altum Præneſte*, (7, 682) & Horace *frigidum Præneſte* (3, 4). Strabon obſerve que la force de ſa ſituation fit ſouvent ſon malheur. Les factieux & les mécontens de Rome s'y retiroient; on les y forçoit avec beaucoup de peine, & par conſéquent avec beaucoup de dommage pour les habitans; il y en eut beaucoup qui abandonnerent leur ville dans le temps des guerres civiles.

Tite-Live parle ſouvent de Préneſte; il célebre ſur-tout la fidélité que ſes habitans conſerverent aux Romains après la bataille de Cannes. Le ſénat récompenſa les ſoldats de Préneſte par une double paye & une exemption de milice pendant cinq ans.

Marius, neveu & fils adoptif du cé-

lebre Marius, ayant été défait par Sylla à *Sacro Porto*, fut assiégé dans Préneste, 83 ans avant J. C. La ville étant prise il se réfugia dans une des cavernes de la montagne; mais voyant qu'il lui étoit impossible d'échapper à ses ennemis, il résolut, avec Pontius Telesinus, de mourir ensemble en courant tout à la fois l'un sur l'autre l'épée à la main; Telesinus mourut sur le coup, Marius ne fut que blessé, & fut obligé d'avoir recours à un de ses esclaves pour l'achever (Tite-Live, L. 87 & 88). Sylla fit massacrer tous les habitans de Préneste; il fit mourir un autre Marius de la maniere la plus horrible, en lui faisant couper les bras, les jambes, le nez & arracher les yeux; tous ceux qui furent exceptés de cette horrible boucherie, furent vendus à l'encan comme des animaux, aussi-bien que les habitans de Spolete & de Florence. Lucain fait mention de ces horreurs:

Vidit fortuna colonos,
Prænestina suos, cunctos simul ense recisos,
Unius populum pereuntem tempore mortis.
. . . .
Jam quod apud sacri cecidere cadavera portum.
Pharf. L. II.

Cette ville étoit aussi remarquable par ses eaux, dont les sources fournissoient même à la ville de Rome ; elle étoit fréquentée du temps des empereurs Romains, à cause de sa situation & de la pureté de l'air. Antonin le Pieux y étoit, lorsqu'il y perdit Vérus, âgé de sept ans ; Jules Capitolin parle de la douleur amere qu'éprouva ce respectable empereur, qui pleura son fils pendant sept jours.

Préneste fut la patrie d'Ælien, qui enseigna l'éloquence à Rome vers l'an 222, & dont il nous reste une histoire des animaux, & des mélanges grecs fort estimés.

C'est à Palestrine que S. Agapet, citoyen de la même ville, fut martyrisé à l'âge de 15 ans, sous le regne de l'empereur Alexandre.

Dans le temps des guerres civiles, les Colonnes étant maîtres de Palestrine, Boniface VIII la ruina une premiere fois ; ensuite le pape Eugene IV envoya le cardinal Vitelleschi, en 1432, qui détruisit la ville en entier, & en fit bâtir une autre dans le voisinage, qu'il appella *Città Papale* ; mais cela n'empêcha pas que dans la suite on ne

rebâtit Paleſtrine à l'endroit où elle avoit été dans le principe, & les anciens murs ſubſiſtent en partie.

L'évêque de Paleſtrine eſt un des ſix cardinaux évêques.

Ce qu'il y avoit de plus fameux à Préneſte étoit le temple de la Fortune, dont il reſte encore des veſtiges.

> Hinc Tibur Catille tuum ſacriſque dicatum,
> Fortunæ Præneſte.
>
> *Sil. Ital. L.* VIII.

Temple de la Fortune.

Ce temple fut bâti par Sylla avec la plus grande magnificence. On y voyoit une ſtatue de la Fortune qui étoit dorée avec tant d'art, qu'il étoit paſſé en proverbe d'appeller les plus belles dorures dont on vouloit faire l'éloge, dorure de Préneſte.

Ce temple étoit élevé ſur le plus haut de la montagne, le long de laquelle regne maintenant la ville de Paleſtrine, bâtie ſur les débris même du temple; auſſi la ville moderne embraſſe bien moins de terrein que l'ancienne Préneſte. C'étoit en montant cette hauteur aſſez rude, qu'on arrivoit au temple proprement dit. De diſtance en diſtance

on trouvoit ſept plate-formes, dont les places ſpacieuſes étoient ſur de longues maçonneries de pierres de taille, à l'exception de celle d'en-bas, qui étoit bâtie de briques polies, & ornée de niches. Dans les eſpaces de toutes ces plate-formes, il y avoit de belles pieces d'eau & de ſuperbes fontaines, dont on reconnoît encore la ſituation. La quatrieme plate-forme étoit le premier périſtyle du temple; il reſte encore ſur pied une grande partie de la façade, avec des cippes ou des demi-colonnes. La place qui eſt au devant forme aujourd'hui le lieu du marché de Paleſtrine; c'étoit dans ce périſtyle, que Sylla fit faire le fameux pavé de mozaïque dont nous allons parler. Enfin le temple de la Fortune étoit ſitué ſur la derniere terraſſe, & c'eſt cet eſpace qu'occupe le château moderne du prince Barberini, ou prince de Paleſtrine.

Kircher, Suarez & Volpi, ont fait de grandes & belles deſcriptions du temple de la Fortune; ils y mettent pluſieurs édifices les uns au-deſſus des autres, & même un phare ou fanal qui ſe voyoit, dit-on, depuis la mer; mais Venuti eſt perſuadé qu'il n'y a pas grand

fondement dans toutes ces descriptions. Quoi qu'il en soit, il en reste un fragment précieux, qu'on a toujours regardé comme un des beaux monumens de l'antiquité; il est connu sous le nom de mozaïque de Palestrine. Elle est si célebre que nous croyons devoir en parler un peu en détail. Cette mozaïque placée au fond du vestibule du palais du prince de Palestrine, dans une espece de niche dont elle couvre le pavé, a 18 pieds de long sur 14 de large. Elle fut décrite en 1655 dans le *Prænestes antiqua* de Suaresio, d'après les dessins qu'en avoit fait faire le commandeur *dal Pozzo*. Elle fut gravée en 1671, dans l'ouvrage de Kircher, intitulé *Latium vetus*, & en 1690, dans l'ouvrage de Ciampini (*Vet. Monum.* T. I, p. 81). Le cardinal François Barberini la fit graver plus en grand en 1721. Le comte de Caylus en joignit la gravure à celles des peintures antiques. Enfin, M. l'abbé Barthélemi en a donné une figure encore plus exacte & une explication plus détaillée dans le 30e. volume des mémoires de l'académie des Inscriptions & Belles-Lettres, imprimé en 1764. Cette mozaï-

Mozaïque de Palestrine.

que eſt compoſée de fragmens de marbre de trois à quatre lignes en carré; on voit dans ce monument beaucoup de figures, d'animaux & de plantes; une tente avec des ſoldats, une galere, des prêtres qui forment un chœur de muſique; des perſonnages occupés de travaux ruſtiques, des tours, des obéliſques, des temples, des cabanes, des barques, figures détachées, dont on a tâché de faire un corps ou un ſyſtême lié.

Kircher y trouvoit l'image des biens & des maux que la nature diſpenſe à l'humanité. L'opinion la plus commune, celle entr'autres du cardinal de Polignac, eſt qu'on y a exprimé l'arrivée d'Alexandre à Memphis, M. l'abbé du Bos la regardoit comme une eſpece de carte géographique de l'Egypte. Le P. Volpi penſa qu'elle ſe rapportoit à Sylla; le P. de Montfaucon l'explique par les ſpectacles du Nil, de l'Egypte & de l'Ethiopie, que Sylla y avoit fait exprimer en mozaïque; & M. Bartoli, ſavant antiquaire du roi de Sardaigne, croit en effet que c'eſt Sylla, qui alla mettre Ptolémée X ſur le trône d'Egypte. M. Chaupy (II. 300.) y trouve l'Egypte dans une heureuſe inondation du

Nil. M. l'abbé Barthélemi établit avec beaucoup d'érudition, que cette mozaïque représente le voyage de l'empereur Adrien en Egypte, dans les environs d'Eléphantine, & qu'elle appartenoit à un temple de Sérapis, bâti par Valerius Hermaiscus, l'an 157 de J. C. Enfin Winkelmann remontant beaucoup plus haut, croit que c'est l'arrivée de Ménélas & d'Hélene en Egypte.

Ménélas lui paroît être le héros qui boit dans une corne ; Hélene feignit que son mari étoit mort; qu'elle vouloit faire ses obseques. On y voit en effet une espece de cercueil porté par quatre personnes. La figure de femme qui est assise à terre devant cette espece de procession, paroît être Hélene. Pour faire ces obseques, Théoclymenes lui avoit donné un vaisseau équipé, qu'on voit aussi près du rivage. Cependant le roi d'Egypte avoit ordonné à ses sujets, de célébrer d'avance la fête de ses noces avec Hélene, & de chanter les airs joyeux de l'hymenée, fête qui est représentée par les personnages qui boivent & qui se divertissent dans un berceau ouvert. *Hist. de l'Art.* III, 147.

Le mémoire de M. l'abbé Barthé-

lemi, eſt remarquable par l'explication des noms de tous les animaux & de toutes les plantes, d'après le célebre Bernard de Juſſieu, qui ſe fit un plaiſir de contribuer aux recherches de cet habile antiquaire. Telle eſt, par exemple, la plante fameuſe du Lotus, Λωτός, que les Egyptiens regardoient avec tant de vénération, parce qu'elle ſembloit avoir des rapports avec le ſoleil, s'ouvrant le matin & ſe fermant le ſoir, & s'enfonçant dans l'eau pendant la nuit (Théophraſte, L. IV). M. le comte de Caylus nous apprend que ce n'étoit autre choſe que le Nymphæa ou Nénuphar, extrêmement commun dans nos étangs, qui par ſes larges feuilles en couvre quelquefois la ſurface, & dont on prétend que la racine, eſt employée comme anti-aphrodiſiaque.

COLONNA, à deux lieues de Fraſcati, du côté de Paleſtrine, paſſe pour avoir été l'ancienne ville de Gabies, détruite par Tarquin, ou l'ancien *Columen.* Près de Colonna eſt la ſource de l'*Acqua Felice*, ou de la fontaine des thermes de Dioclétien, à laquelle Sixte-Quint donna ſon nom de religieux, *Felix.*

L'ancienne ville de Collatia n'étoit pas loin delà ; mais on ignore sa véritable position. Les antiquaires la mettent à l'endroit appellé *Osteria dell' Osa*; mais il paroît plutôt qu'elle étoit dans la montagne, puisque Virgile dit :

Hi collatinas imponent montibus arces.

Fabretti la met entre Lunghezza & le lac de Pantano, sur le bord du fleuve Osa. Cela s'accorde avec la position de la via Collatina, qui étoit entre la Prenestia & la Tiburtina.

CHAPITRE XVI.

Description de Frascati.

FRASCATI, en latin *Tusculum*, petite ville à quatre lieues de Rome, vers l'orient, dans le Latium ou la campagne de Rome, près de l'ancienne ville d'Albe. Elle est le siege d'un des six cardinaux-évêques, rempli actuellemeut par le cardinal duc d'York. Silius Italicus & Eusebe disent que Tusculum avoit été

Histoire de Tusculum.

fondée par Télégone, fils d'Ulysse & de Circé. On prétend que son nom venoit d'un mot grec, qui signifie se fatiguer, à cause de la difficulté qu'on trouvoit à y parvenir; mais Annius dans le 7e livre de ses commentaires, dit qu'elle fut ainsi nommée à cause des Toscans qui en étoient les fondateurs. Denys d'Halicarnasse parle beaucoup des divisions qu'il y eut entre Rome & Tusculum, dans le commencement de la fondation de Rome. Mais Tarquin le Superbe ayant besoin, pour maintenir son autorité, de s'assurer le secours & l'amitié de ses voisins, donna sa fille en mariage à Octavius Mamilius, de Tusculum, chef des Latins, & qui passoit pour être descendu de Télégone. Tite-Live nous apprend que Porsenna ayant fait sa paix avec les Romains; Tarquin se retira chez son gendre à Tusculum, cela occasionna une guerre entre les Latins & les Romains; qui finit par la bataille donnée près du lac Régile, qu'on croit être le *laghetto*.

Dans le temps ou cette ville étoit en guerre contre Rome, Lucius Furius mécontent de sa patrie, la quitta, se retira dans Rome, y fut fait consul, défit les habitans de Tusculum, & triompha d'eux

dans la même année où il les avoit commandés.

Lorſque les Romains eurent ſubjugué Tuſculum, ils en firent une ville municipale ; Cicéron en parle avec diſtinction, il l'appelle *clariſſimum municipium* (pro Fonteio, 31.).

Cette ville n'a rien de plus remarquable dans l'antiquité, que d'avoir été la patrie de Caton le Cenſeur ou l'Ancien, né 234 ans avant J. C. qui fut le biſayeul de Caton d'Utique, & le chef de la maiſon Porcia. Cet illuſtre Romain ſe diſtingua par ſon courage, par ſon ſavoir & par le mépris des richeſſes & des plaiſirs ; au retour de ſes victoires, il labouroit ſes terres avec ſes eſclaves, habillé comme eux, & mangeant à la même table. Il fut en même-temps orateur, hiſtorien, juriſconſulte. Cicéron dit de lui qu'il n'y avoit rien dont il ne fût inſtruit : *Nihil in hac civitate temporibus illis ſciri diſcive potuit quod ille non tum inveſtigarit & ſcierit, tum etiam conſcripſerit* (De Orat. L. III.).

L'auſtérité avec laquelle il exerça dans Rome la charge de cenſeur, lui fit tant d'ennemis qu'il fut accuſé en juſtice

quarante - quatre fois, mais toujours absous (a).

Caton d'Utique, arriere-petit-fils de Caton le censeur, eut une vertu aussi austere, & aussi exposée à la jalousie. Ce fut lui qui ayant épousé Marcia, fille de Marcius Philippus, & en ayant eu trois enfans, la céda volontairement à Hortensius, qui la lui demanda dans le temps même qu'elle étoit grosse; elle eut aussi des enfans de ce second mari; après la mort duquel elle demanda que Caton la reprit:

> Liceat tumulo scripsisse Catonis,
> Marcia, nec dubium longo quæratur in ævo,
> Mutarim primas expulsa an tradita tedas.
>
> *Lucanus*, II. 343.

César reprochoit à Caton qu'il avoit donné sa femme pauvre, pour la reprendre riche. On prétendit aussi qu'il étoit sujet au vin. On lui reprochoit d'avoir reçu un soufflet sans en tirer vengeance; mais il répondoit qu'il ne

(a) Pline VII. 27. La vie de Caton est dans Plutarque, & dans le Dictionnaire de Bayle, où son article est très-curieux; V. aussi Tite-Live, L. XXXIX. Chap. 60 & 61.

s'en tenoit pas offensé, & que l'injure ne pouvoit venir jusqu'à lui. On ne croira pas que c'étoit par lâcheté; l'on sait comment il mourut, l'an 47 avant J. C.

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

Cicéron illustra aussi Tusculum par la maison célebre qu'il y eut; elle a donné le nom aux Tusculanes, dissertations philosophiques sur la vertu, les passions, les chagrins & le mépris de la mort; il les composoit dans cette retraite.

C'est-là que ce Romain, dont l'éloquente voix,
D'un joug presque certain sauva la république,
Fortifioit son cœur dans l'étude des Loix,
Ou du Lycée ou du Portique.

Libre des soins publics qui le faisoient rêver,
Sa main du Consulat laissoit flotter les renes,
Et courant à Tuscule, il alloit cultiver
Les fruits de l'école d'Athenes.

Rousseau.

Cicéron parle dans vingt endroits de ses ouvrages, des différentes maisons que les Romains avoient à Tusculum,

des temples, des eaux, de l'académie, de la bibliotheque, & des agrémens de ce séjour. Dans une lettre de l'an 48 avant J. C., l'on voit avec quel soin il y faisoit préparer tout ce qui étoit nécessaire à l'agrément & à la santé: *In Tusculanum nos venturos putamus aut nonis aut postridie, ibi ut sint omnia parata. Plures enim fortasse nobiscum erunt, & ut arbitror diutius ibi commorabimur : labrum si in balneo non est, ut sit; item cætera quæ sunt ad victum & ad valetudinem necessaria. Vale. Kal. Oct. de Venusino.*

A la chûte de l'Empire, la ville de Tusculum continua d'être considérable & puissante; ses habitans remporterent plusieurs victoires sur les Romains, vers l'an 1180, spécialement sous la conduite de Rainon, qui étoit leur souverain, & qui défit l'armée de l'empereur Frédéric Barberousse; il y eut tant de Romains tués dans cette affaire, qu'on la comparoit à la bataille de Cannes. Les Romains furent long-temps à s'en remettre; mais sept ans après ils reprirent courage & attaquerent Tusculum avec tant de violence, qu'ils s'en rendirent les maîtres, & la ruinerent

de fond en comble. Cette ville fut dès-lors déserte & inhabitée, & du temps de Leandro Alberti, qui écrivoit vers 1550, on n'y voyoit que des ruines & des brouſſailles, & c'eſt delà qu'eſt venu le nom de *Fraſcati*. Le même auteur dit que Fraſcati eſt à l'endroit où avoit été bâtie la maiſon de campagne de Lucullus, & que le pape Paul III y en avoit fait bâtir une très-belle, où il alloit ſouvent diſſiper ſes ennuis. M. Chaupy prouve que Tuſculum étoit ſur le ſommet de la montagne (T. II, p. 204). On y remarque encore des veſtiges de murailles, d'amphithéâtre & d'aqueducs ſouterrains.

La nouvelle ville eſt dans une poſition heureuſe, ſur le penchant de la montagne. Quand on la voit d'en-bas on y découvre une vue très-belle & très-variée, par les différens plans de la montagne, & les différentes maiſons qui ſont deſſus, dont les arbres ſont un très-bel effet. La ville eſt environnée de murs, dont quelques parties ont une forme de baſtions; aſſez près de la porte eſt une grande place ſur laquelle eſt l'égliſe cathédrale, & une fontaine de trois jets d'eau, qui jouent dans

trois niches ; cette fontaine est très-mauvaise de composition. On est toujours étonné de voir qu'en Italie, on ait une si grande quantité d'eau, & qu'on sache si rarement en tirer un bon parti quant à la perfection de l'art.

Metastasio. Frascati passe pour la patrie de METASTASIO, parce qu'il y avoit été élevé : l'abbé Gravina l'avoit pris chez lui ; enchanté des dispositions qu'il lui trouvoit ; il cultiva ses talens, & il eut la gloire de donner à l'Italie le plus grand poëte lyrique qu'elle ait jamais eu. Nous en avons parlé déja pag. 228, & nous aurons occasion d'en parler encore, quand il sera question des opéra de Naples.

Villa Pamfili. VILLA ALDOBRANDINI, appellée aussi *villa Pamfili*, & *Belvedere*, à cause de la beauté de sa situation & des embellissemens dont elle est décorée, est située au-dessus de Frascati ; il y en a des gravures qui furent dédiées à Louis XIV. Cette maison fut bâtie en 1603, par le cardinal Aldobrandini, neveu du pape Clément VIII, après la prise de Ferrare. On arrive par de belles avenues, à une grande fontaine, près de laquelle sont deux escaliers,

qui ſe replient pour conduire à une terraſſe, où eſt une autre fontaine; delà on monte à la terraſſe où eſt placée la maiſon.

Ce bâtiment fut le dernier ouvrage de Jacques della Porta; il n'y a cependant rien de fort curieux à l'extérieur, mais le ſallon du milleu & les deux appartemens qui ſont ſur les côtés ſont remarquables par la beauté des marbres dont ils ſont ornés, & par de belles peintures.

Dans une chambre à coucher, à main droite du grand ſallon, on voit, au milieu du plafond, une freſque de Joſeph d'Arpino, repréſentant David & Abigaïl. Ce tableau eſt bien compoſé; le mouvement de David eſt un peu manqué; il eſt mal ſur ſes jambes. Abigaïl n'a point de nobleſſe, mais les hommes qui ſont derriere David ſont bien; ce tableau tient de Raphaël, quoiqu'il ſoit peint ſéchement.

Dans le plafond de la petite galerie, ſont trois tableaux à freſque du même Joſeph d'Arpino 1°. Le Pere Eternel défendant à Adam de manger le fruit. 2°. Adam tenté par ſa femme. 3°. Adam & Eve chaſſés du Paradis terreſtre par un Ange. Les deux premiers ſont médio-

cres; le dernier est le meilleur.

Dans le plafond d'une chambre à coucher, David qui tue Goliath, tableau du même maître, mal composé.

Dans le plafond d'une autre chambre, Judith suivie de son esclave, rapportant la tête d'Holopherne; la Judith est belle, le nud est bien indiqué; les draperies sont bien jettées & d'une assez belle couleur, mais le mouvement de la figure n'est pas assez décidé : on ne voit pas si elle marche.

La disposition générale des jardins est belle du côté de l'entrée, & il y a une partie qui ressemble beaucoup à des jardins de le Nôtre, quoiqu'ils aient été dessinés également par Jacques della Porta. Ils ont l'agrément de n'être pas tous en arbres noirâtres, comme la plupart des jardins d'Italie; il y a des allées de platanes qui forment une ombre délicieuse pendant la plus grande partie de l'année. Ils sont ornés de fontaines, de cascades & de jets-d'eau, disposés avec art. Les eaux amenées du *monte Algido*, qui est à deux lieues delà, y paroissent sous mille formes différentes: des tuyaux d'air rafraîchissent les appartemens, en souflant par le moyen

de l'eau qui met l'air en mouvement ; il y a auſſi une imitation du tonnerre que l'eau fait aller.

Quand on eſt ſur les terraſſes, on a une vue très-belle & très-étendue ; on découvre même juſqu'à la mer. Dans une de ces terraſſes il y a une grotte formée par une grande niche ornée de congelations ou de ſtallactites, ſur leſquelles il eſt venu beaucoup d'herbages qui font un bon effet. Dans le bas de cette niche, eſt une grande gerbe qui monte juſques dans la naiſſance du cul-de-four, & la remplit entiérement. Ces eaux jointes à celles qui tombent d'en-haut, font très-bien. La niche eſt décorée d'un ordre ionique ; mais elle ſeroit mieux s'il n'y avoit point d'architecture. Derriere le caſin eſt un édifice adoſſé contre la montagne, formant des caſcades, lequel eſt décoré de pilaſtres ioniques & de colonnes corinthiennes avec de grandes niches où ſont des ſtatues, parmi leſquelles il y a un Centaure qui ſonne de la trompette ou de la cornemuſe, & qu'on entend de fort loin ; le Dieu Pan joue auſſi de ſa flûte à pluſieurs tuyaux ; c'eſt un véritable orgue, qui va par le moyen

des eaux ; mais toute cette niche est mauvaise, de même que les bas-reliefs & les statues antiques de la décoration.

Au-dessus de cet édifice on découvre la montagne couverte d'arbres ; du haut de laquelle tombe une superbe cascade à trois chûtes, qui vient de l'*acqua Algida*, & qui s'entend de très-loin ; elle se précipite dans la grotte qui est au milieu de l'édifice dont on vient de parler, & passe sous un globe porté par un atlas aidé d'Hercule, & accompagné de figures allégoriques : l'eau se rompt en bas sur des rochers. Toute cette cascade est décorée de petite maniere ; mais l'effet des eaux, des arbres & de la montagne est très-pittoresque, & forme un beau point de vue pour le grand sallon du casin qui a la cascade d'un côté, & de l'autre la vue de Rome & de la mer.

Il y a sous un sallon à côté de la cascade, une figure antique représentant Silene assis, qui tient une outre, elle est d'un beau marbre.

La cour & les degrés du grand sallon, vis-à-vis de la grande cascade, sont pleins de petits jets-d'eau qui en ferment l'entrée quand on veut ; il y a encore

aux environs de la cascade d'autres jets cachés, avec lesquels on peut surprendre & arroser les curieux.

Dans une salle voisine de la grande cascade est un Parnasse exécuté en mauvaises figures coloriées, placées sur un rocher qui jette de l'eau; cette salle est décorée en mozaïque formant des panneaux & des ornemens, au milieu desquels il y a des peintures du Dominiquin, qui ont été gravées. La plupart des sujets sont tirés de la fable; le principal est sur la face d'entrée, il représente Apollon qui écorche le satyre Marsyas en présence de trois femmes, d'un satyre & d'un jeune prêtre, qui pleurent à ce spectacle : le tableau est foible de composition; il a beaucoup souffert, mais il devoit être très-bien colorié; on y trouve une grande expression; la figure du Marsyas est bien dessinée; la tête en est fort belle. Dans les autres neuf tableaux, les paysages plaisent plus que les figures.

Villa Ludovisi. VILLA LUDOVISI, située aussi tout près de la ville de Frascati, étoit autrefois une maison de campagne du pape Grégoire XV Ludovisi; elle a passé ensuite dans la maison Conti. On y voit

de vastes jardins & des jets-d'eau, qui sont les plus considérables de Frascati. La girandole est sur-tout une des plus belles qu'il y ait; la cascade est fameuse; le labyrinthe des eaux est aussi une chose unique; l'exposition de cette maison est vers le midi.

Villa Borghese.

VILLA BORGHESE ou *villa Taverna*, une des plus belles des environs de Rome, est située au-dessus de Frascati, vers le nord. Le cardinal Scipion Borghese, neveu de Paul V, qui se distingua par beaucoup de pieux établissemens à Rome, voulut aussi déployer sa magnificence, en faisant bâtir une belle maison pour sa sœur Hortense Borghese; il n'y épargna rien de tout ce qui pouvoit la rendre agréable & magnifique; le pape son oncle y alloit souvent se récréer; le casin n'a rien de remarquable pour un architecte. On voit dans les appartemens, une belle tête de S. Jérôme, par le Guerchin; il y a un sallon d'où l'on apperçoit des allées superbes, au levant & au couchant.

On va sans interruption des jardins ou des allées de la *villa Borghese*, à ceux d'une autre maison de campagne plus élevée & plus belle, qu'on appelle

Mondragone, ſituée à une demi-lieue de la ville de Fraſcati ſur la hauteur, & qui appartient encore à la maiſon Borgheſe. La grande allée eſt d'yeuſes, les autres ſont mêlées de lauriers d'Eſpagne, de lauriers-tins. C'eſt dans ces deux maiſons que les princes Borgheſe reçoivent la plus grande & la plus nombreuſe compagnie dans le temps de villégiature, au mois de mai & au mois de ſeptembre; c'eſt le rendez-vous de la premiere nobleſſe, & l'endroit où il ſe fait le plus de dépenſe.

Mondragone. MONDRAGONE eſt une maiſon qui fut bâtie par le cardinal *Marco Sitico*, de la maiſon d'Altemps, neveu de Pie IV par Claire Médici ſa mere, ſœur de Pie IV qui étoit de Milan. Après ſa mort, le cardinal Scipion Borgheſe fit achever & agrandir les bâtimens avec toute la magnificence dont il étoit capable; on y compte 366 fenêtres; cela peut faire juger de la grandeur du bâtiment, qui d'ailleurs n'a rien de fort remarquable. Le parterre n'eſt pas très-agréable; il y a ſeulement un portique de Vignole, qui eſt à l'un des bouts d'un parterre, & qui eſt compoſé de cinq arcades décorées de colonnes & de pilaſtres

pilastres ioniques, dont la disposition est fort bonne, quoique l'exécution soit lourde : ce portique est exécuté en pierre appellée *di Perone*, qui est de couleur de bistre, & qui fait un très-bon effet. Le C. Albani a imité ce portique dans sa maison auprès de Rome. A l'extrêmité orientale du portique de Vignole, on voit, en ouvrant une fenêtre, le *monte Porcio*, & à droite les Camaldules. Au-dessus de la fenêtre, on lit ces vers :

Prospicis hinc Tibur colles & rura Catonis.
Pulchrior aspectu quæ tibi scena subit.

C'est effectivement un point de vue très-intéressant, sur des collines couvertes de vignes & de bois.

A l'autre extrêmité du parterre, & au-dessus d'un grand perron sur lequel on monte par une double rampe fort large, il y a un grand fond d'architecture dans le goût antique, sur un plan circulaire, avec six niches en perspective dans les entre-colonnemens ; des six figures, il y en a cinq tant mauvaises que médiocres ; la sixieme, qui est une figure de femme, est bien pro-

portionnée, bien drapée & d'un grand caractere. Dans la niche du milieu qui est beaucoup plus grande que les six autres, il y a un dragon sur un rocher, pour exprimer sans doute les armes de la maison Borghese.

Au milieu de la terrasse qui est au devant des six niches, on a construit un bassin & une demi-lune avec une grande gerbe d'eau; une balustrade regne tout autour, & il y a des guéridons d'eau dessus la balustrade.

Lorsqu'on entre dans les appartemens de Mondragone, on remarque dans la galerie une tête colossale de Faustine, femme de Marc-Aurele, trouvée à Tivoli; elle est médiocre. Au fond de cette galerie, un grand tableau de *Paul Véronese*, représentant Salomon qui adore les idoles, à la sollicitation de ses femmes: ce tableau est bien colorié; il y a des finesses, mais il est médiocrement composé, & d'une maniere un peu seche.

Au-dessous est un buste colossal d'Antinoüs, dont il n'y a que la tête d'antique; elle fut trouvée à Tivoli; elle est d'une conservation si parfaite, que l'on diroit qu'elle ne fait que sortir des

mains de l'ouvrier; elle est conçue dans les grands principes de l'art, & d'une si grande beauté, que Winkelmann ne craint pas de dire que cet ouvrage, après l'Apollon & le Laocoon du Belvedere, est une des plus belles choses que l'antiquité nous ait transmises; s'il étoit permis de mouler cette tête pour en prendre le plâtre, nos artistes pourroient l'étudier comme un modele de beauté. Cette tête avec un buste d'Antinoüs en demi-bosse à la villa Albani, fait la gloire de l'art pour le temps de l'empereur Adrien (Winkelmann, T. III, p. 228). On trouve seulement que les cheveux en sont traités avec sécheresse.

On remarque encore les douze Césars par le Bernin, ainsi qu'un buste du cardinal Scipion Borghese; un Cicéron trouvé à Monte Porcio; un Orphée de Joseph d'Arpino, peint au fond de la galerie; des portraits des hommes illustres.

Dans la sala regia, beaucoup de portraits de cardinaux, de généraux, d'hommes célébres.

Dans une autre salle, deux fontaines de stuc en façon de porphyre qui sont

devant deux niches; dans l'une est une Vénus dans le goût de celle du capitole, très-inférieure, & avec beaucoup de restaurations; dans l'autre, un mauvais Bacchus, dont la tête a été restaurée par le Bernin.

La terrasse du jardin est de l'architecture de Vignole; sa position est admirable, l'on voit toute la plaine de Rome qui s'étend à gauche jusqu'à la mer; à droite Monte Porcio; plus loin le village de la Colonne, dont nous avons parlé. On voit aussi l'endroit où étoit le temple de la Fortune, dans lequel les triomphateurs venoient sacrifier, & le lac de Castiglione, vers Gabino. Tout le territoire des environs dépend de la terre des princes Borghese; leurs possessions s'étendent jusqu'à la porte majeure; les redevances sont très-fortes; un rubio de vigne paie 10 scudi, ou 52 liv. de France. Dans le quartier de Frascati, on paie 14 scudi, dans celui de Grottaferrata 12.

LA RUFINA, maison des Falconieri, fut bâtie en 1714 par Alexandre Falconieri; on y voit des plafonds de Carle Maratte & de Ciroferri; des tableaux du Titien, & de Carle Ma-

ratte; Actéon & des nymphes dans le bain, de l'Albane; Caïn & Abel, du Guerchin; un cabinet peint en verdure, avec une belle table de verd antique au milieu.

VILLA BRACCIANO, autrefois Montalto, est située plus au midi. Le bâtiment est petit, & tout le reste médiocre. On y arrive par une très-longue allée tournante, dans des bois frais & touffus, garnis de plantes, dont la plupart ne viennent pas naturellement en France. On y va voir diverses peintures, & sur-tout un plafond fait par des éleves du Dominiquin dans l'appartement d'en-bas, où est représentée la course du soleil dans ses trois points principaux, le commencement du jour, le milieu & la fin. Au premier étage, une galerie de Jean-Paul Pannini; tous ces ouvrages sont médiocres. Quand on est au balcon de ce casin, l'on a une très-belle vue; le jardin est vaste, mais n'a rien de remarquable, si ce n'est de grandes allées dont les palissades ou charmilles sont formées de lauriers-cerises ou lauriers-amandes. La *villa Scarcelli*, est située un peu plus haut; la vue en est encore plus belle que toutes les pré-

cédentes. Plus bas on trouve la *villa Rospigliosi*, & la *villa Conti*, remarquable par un beau bois. La *villa Spada* l'est par les peintures des plafonds; celle de *Pallavicini* par l'ensemble de la maison & du jardin. Ces belles maisons de Frascati sont mal entretenues : ce défaut est commun en Italie, même chez les plus grands seigneurs.

La Rufinella. En montant sur les hauteurs qui sont à l'orient de Frascati, on trouve le couvent des Capucins, où il y a un crucifix du Guide. Plus haut est la *Rufinella*, maison de campagne, où les Jésuites venoient passer l'automne; on croit que c'étoit l'emplacement de la maison de Gabinius, mais M. Chaupy (pag. 253) la place entre la Rufinella & l'ancien Tusculum. Il y a un belvédere, d'où l'on voit Rome en entier, sur la gauche Ostie & le rivage de la mer, & plus haut le temple de Jupiter Latial, occupé par les missionnaires de la passion. On voit encore sur la gauche Marino, Castel-Gandolfo, Albano; & sur la droite on apperçoit Tivoli.

Mozaïque. La mozaïque de Méduse & du Zodiaque, trouvée sur la hauteur de la Rufinella, est un reste précieux de l'an-

cien bâtiment : le P. Boscovich obtint du pape Benoît XIV, qu'on y bâtit un pavillon pour la conserver, & il en a donné une description imprimée en 1746, dans le *Giornale de' Litterati di Roma*, en même-temps que celle d'un ancien cadran solaire fait à la maniere de Bérose & de Vitruve. Cette mozaïque sera employée au musée du Vatican.

C'est auprès de la Rufinella que le P. Zuzzeri soutient qu'étoit la maison de Cicéron, & Venuti (sur Eschinardi, p. 175) paroît être du même avis, ainsi que M. l'abbé Chaupy, quoique la plupart des antiquaires la placent beaucoup plus bas, vers l'abbaye de Grotta Ferrata ; mais de grosses briques, où sont les lettres M. TVLL. & sa position sur le penchant de la montagne, semblent prouver contre l'opinion commune, que c'étoit la maison de Cicéron.

Les ruines de l'ancienne ville de Tusculum sont sur la même colline ; le vulgaire les appelle aussi grottes de Cicéron ; l'on y apperçoit les restes d'un amphithéâtre qui est dans une position fort élevée, ce qui répond à l'épithete que lui donne Horace :

Ruines de Tusculum.

Superni villa candens Tuſculi.

L'hermitage des Camaldules, qui eſt au-deſſus de Fraſcati, mais du côté du nord, mérite auſſi d'être vu; c'eſt-là que le célébre cardinal Paſſionei s'étoit formé une habitation agréable; il avoit raſſemblé dans cet hermitage un grand nombre d'inſcriptions antiques, grecques & latines, dont M. le prélat Benoît Paſſionei, ſon neveu, a publié le recueil à Lucques en 1763. Après la mort du cardinal Paſſionei, les religieux ont détruit cet hermitage qui leur avoit été un peu à charge, & il n'en reſte aucun veſtige; on a prétendu que c'étoit une ſuite de la haine des Jéſuites.

Les inſcriptions ont été données par M. Paſſionei au pape Clément XIV, qui les a fait placer dans le corridor de la Cléopâtre.

On peut voir dans le *Latium* de Kircher le deſſin du tombeau des Furius, découvert chez les Camaldules en 1655.

Les Fraſcatanes ne m'ont pas paru jolies, non plus que les filles de Tivoli, quoiqu'elles en aient la réputation parmi nos artiſtes. Les payſanes ou contadines des environs portent des manches liées

avec des rubans en rosettes; elles ont les cheveux tressés, & portent sur la tête un voile ou mouchoir empesé, & ploié par bandes; il est de forme carrée par devant, & leur tombe très-bas par derriere; ce voile est quelquefois garni de dentelles sur les bords, & il y en a, sur-tout parmi les vieilles, qui le font tomber sur les côtés.

MONTE PORZIO, qui tire son nom Monte Porzio. de la famille Porcia, est à une demi-lieue de Frascati, en tirant vers Palestrine. Le château est moderne, & fut fait à l'occasion d'une chapelle de S. Antoine, qu'un hermite François fit élever en 1560. Grégoire XIII y fit bâtir une église qu'il dédia à S. Grégoire-le-Grand, & qui a été reconstruite par les princes Borghese, à qui cette terre appartient. Le territoire est très-fertile en vins.

Le Borghetto, qui n'en est pas éloigné, est l'endroit où sont les ruines du Tusculanum de Scaurus, suivant M. l'abbé Chaupy.

Les pâturages voisins portent encore le nom de *Prati Porcii*; il paroît que c'étoit des dépendances de la maison des Catons, qui possédoient un vaste terri-

toire dans les environs de leur ancienne patrie.

Algidum. Dans l'endroit appellé *Osteria dell' Aglio*, vers la forêt des *Algeri*, un peu au-delà des ruines de la Molara, étoit l'ancienne ville d'*Algidum*, dont le territoire séparoit le Latium d'avec le pays des Eques, des Volsques & des Herniques. Cependant, la situation de cette ville a été fixée par l'abbé Chaupy, au pied du mont Artémise, au-delà de l'*Osteria Nuova*. La ville d'*Algidum* étoit petite, mais dans une assiette très-forte; elle tiroit son nom du froid qu'on éprouvoit sur les montagnes voisines, qui étoient entre celles d'Albe, de Tusculum & de Velletri. Les uns croient que le mont *Algidus* étoit l'endroit appellé *Rocca Priora*, d'autres croient que c'est *Monte Fiori*. Ce fut le théâtre d'une longue guerre entre les Romains, les Eques & les Volsques. Il y avoit dans le même canton, un temple de Diane qui étoit célébre.

Le P. Kircher prétend que Lucullus avoit une maison de campagne qui s'étendoit depuis *Monte Porzio*, jusqu'à *Marino*, & même dans la plaine jusqu'aux *Centroni* & aux *Morene*, sur un

espace de près de deux lieues. On voit en effet dans Pline (L. IV, c. 6), que Lucullus avoit une étendue si prodigieuse de terrein que, suivant ses expressions *villa carebat agro*, bien différente de celle de Scevola, dont il dit que *fundus villâ carebat.* Le P. Kircher ajoute que les restes de substructions que l'on voit aux *Centroni*, ou les *Grottoni d'Amadei* étoient les caves de Lucullus, proportionnées à l'étendue de ses vignes. D'autres croient que ces bâtimens étoient ceux de *Centronius*, dont parle Juvénal dans sa quatorzieme satyre. Le P. Kicher en a donné des dimensions & la figure, aussi-bien que *Mattei* dans son *Tusculum*; il y a un corridor de 400 pieds de long & 30 pieds de haut, d'où sort une source de très-bonne eau; il est probable que ces bâtimens étoient un corps de casernes, *Castrum Prætorium*, avec des écuries & des retranchemens, où l'on pouvoit se défendre. Le prélat Ciampini, à qui ces masures appartenoient, les a décrites fort au long. M. Chaupy croit que c'étoit la maison de Crassus (T. II, aux add. de la pag. 253), & que la maison de Lucullus étoit à l'endroit où

eſt maintenant Fraſcati; le tombeau antique, placé au haut de la rue qui eſt à côté de l'égliſe de ſainte Marie in Vivario, lui paroît celui de Lucullus.

Lac Régile. Le lac Régile, actuellement le lac de Sainte-Praxede, que l'on voit auſſi dans la plaine au-deſſus de Fraſcati, étoit fameux par le gain de la bataille, dont on prétendit que Caſtor & Pollux avoient apporté la premiere nouvelle à Rome, & qui donna aux Romains la ſupériorité ſur tous les Latins; mais M. Chaupy croit que c'eſt le *Laghetto* qui étoit autrefois le lac Régile.

Grotta Ferrata. GROTTA FERRATA eſt une abbaye ſituée à une petite lieue de Fraſcati, à laquelle on arrive par une grande & belle allée. Elle eſt dans l'endroit où l'on croit communément qu'étoit le Tuſculum de Cicéron, que nous avons placé à la Rufinella. Cette abbaye eſt occupée par des religieux Grecs de l'ordre de S. Baſile. Le cardinal Rezzonico qui en eſt abbé commendataire, tire 90 mille livres de rente de cette abbaye. On voit çà & là dans les cours, des colonnes de granite, des chapiteaux, &c. Il y a un appentis dans une des cours qui eſt ſoutenu par quatre colonnes de granite.

L'église est très-ancienne, tout l'annonce, jusqu'au pavé qui est d'une ancienne mozaïque. Dans une chapelle qui est à côté de l'église, on va voir six grands tableaux à fresque, du Dominiquin ; ils représentent l'histoire de saint Nil, ce fut vers l'an 1000, qu'il vint s'y établir pour fuir les Arabes qui désoloient la Calabre.

Le plus remarquable est le quatrieme tableau, où l'on voit un exorcisme ; c'est un enfant en convulsion que le saint guérit, en lui mettant dans la bouche une goutte d'huile de la lampe qui est devant un petit tableau de la Vierge. Ce morceau est célébre ; on y trouve une expression étonnante, tant dans les religieux, que dans l'enfant ; les têtes sont bien coloriées ; la mere de l'enfant & un autre moine priant la Vierge, sont de belles figures ; le dessin en est correct & la composition parfaitement liée ; il y a seulement un peu de sécheresse dans l'exécution.

Dans le cinquieme tableau, Othon III embrasse le supérieur de la maison, qui le reçoit avec la croix, à la tête de sa communauté ; il y a de grandes beautés de détail dans ce tableau. Le Domini-

quin s'eſt peint lui-même tenant le cheval près du roi. Il y a peint ſa maitreſſe déguiſée. Le ſixieme a pour ſujet S. Nil en priere dans le déſert, au pied d'un grand crucifix.

Dans le petit cul-de-four qui eſt ſur l'autel, on remarque trois petits ovales & un rond dans le milieu, où eſt le Pere Eternel, le tout peint à freſque par le Dominiquin; les ovales ſont remplis par des figures allégoriques de femmes. Le Pere Eternel eſt beau & bien drapé; il y a une femme vêtue de blanc, auſſi fort belle & à l'imitation de celle qu'on voit dans la noce Aldobrandine; elle eſt fameuſe ſous le nom de la Fraſcatane; les caracteres de têtes des autres femmes ſont très-gracieux.

Une belle urne de marbre que l'on révere comme ayant opéré des guériſons.

On reconnoît autour de l'abbaye, l'enceinte d'un ancien château fort, bâti dans le temps des guerres des Goths ou des Lombards.

A-deſſous de l'abbaye eſt un vallon qui s'étend du côté de Rome & de la mer, & au fond du vallon coule la Marana, que l'on croit être l'*aqua*

Crabra de Cicéron ; elle prend fa fource une demi-lieue plus haut, & va entrer dans Rome vers le grand cirque. Cependant M. Chaupy croit que l'aqua Crabra étoit le ruiffeau qui fournit des eaux à la villa di Belvedere, à Frafcati.

Ce ruiffeau fait aller les maillets d'une papeterie & les marteaux d'une forge, *Ferriera* (a). La mine fe tire de Portoferraio, & vient par mer jufqu'à Rome, & de Rome on l'amene avec des chevaux ; quand le fer eft façonné en carillon, on le porte à la filiere (*Filatorio*) qui eft établie à Rome fur le Janicule, au-deffous de faint Pierre in Montorio, comme nous l'avons dit. Dans la forge de Grotta Ferrata il y a un tuyau comme dans celles du pays de Foix, avec cette différence qu'il eft plus éloigné de la forge, où le vent eft conduit par un canal renfermé dans la maçonnerie ; & par un robinet, on peut donner autant d'air que l'on veut, à une autre petite forge qui fert à différens ufages.

(a) Cette forge n'alloit plus en 1775.



CHAPITRE XVII.

Description de Marino, Albano, Castel-Gandolfo & des environs.

MARINO est une terre de la maison Colonne, située un peu au midi de Grotta Ferrata, à une lieue de Frascati & de Castel-Gandolfo. Son nom vient probablement de quelque maison de campagne de Marius. Dans le temps des guerres entre les papes & la maison Colonne, elle fut désolée plus d'une fois; elle fut brûlée encore sous Clément VII. C'est actuellement une petite ville dans laquelle il y a beaucoup de maisons, où les habitans de Rome vont en villégiature.

La vue de Marino présente une grande file de maisons sur le haut d'une montagne, dont le coup-d'œil est agréable. On va voir dans la collégiale dédiée à S. Barnabas, un tableau très-médiocre du Guerchin, qui représente le martyre

de ce ſaint qu'on approche du feu; il eſt placé ſur le maître-autel.

A l'autel gauche de la croiſée, le martyr de ſaint Barthelemi, autre ouvrage aſſez bien compoſé; cependant on n'aime pas l'intervalle des jambes qui laiſſe voir le fond. Le ſaint Barthelemi qu'on écorche, a peu de nobleſſe, mais il eſt d'une très-belle couleur; ce tableau eſt en général bien colorié, mais d'une maniere ſeche. L'ange qui eſt dans la gloire eſt une réminiſcence des anciennes Renommées; les petits anges qui ſont poſés en grouppe ſont un fort mauvais effet.

Dans l'égliſe de la ſainte Trinité, au fond & derriere l'autel, on voit un tableau du Guide, repréſentant la ſainte Trinité. Le Pere Eternel a ſon Fils mort ſur ſes genoux, & le S. Eſprit deſcend de ſa barbe; la tête du Pere Eternel eſt ſans nobleſſe; le chriſt eſt beau mais trop gris. La gloire d'anges eſt en camayeu rouge. Ce tableau a le caractere original; c'eſt un double de celui que l'on voit à Bologne; mais que l'on croit cependant plus beau.

Les aqueducs qu'on apperçoit le long de la plaine qui eſt entre Rome &

Marino, ſont ceux de l'eau Claudia & de l'eau Martia, qui avancent parallelement, au nord de la voie latine, qu'ils traverſent à quatre milles de Rome, & ils s'enterrent à moitié chemin de Marino à Rome.

Caſtel-Gandolfo.

CASTEL-GANDOLFO, village bâti ſur une hauteur, d'où l'on a une très-belle vue, près du lac appellé *Lago Caſtello*, avec un château pontifical, où le pape va paſſer ordinairement la villégiature d'automne; c'eſt la ſeule maiſon de campagne qu'il ait. Benoît XIV y alloit fort ſouvent, & s'en trouvoit à merveille, l'air y étant bien meilleur qu'à Rome.

En entrant à Caſtel-Gandolfo, on voit la *villa Barberini*, dont les jardins renferment les ruines de la maiſon de campagne de Domitien; il en reſte des fragmens conſidérables, ſur leſquels on peut conjecturer que cette maiſon étoit réguliere & formée ſur un plan général. On voit en différens endroits des chambres voûtées, un grand mur avec de grandes niches de diſtance en diſtance, & de petites niches dans leur pourtour. Il eſt à préſumer que ce mur pouvoit faire le côté d'une galerie; il

y a actuellement au-dessus, une rangée de gros arbres, dont les racines ont pris dans la pouzolane, & dont les têtes font saillie sur une allée, où ils portent un bel ombrage; ces arbres sont taillés carrément en massif, comme tous ceux de ce jardin.

On trouve du grand dans la distribution générale de ces jardins, les allées en sont plantées de *Leccini* (le *leccino*, ou petit *leccio*, *ilex*, est le chêne verd), on les taille en massifs & en palissades carrées, comme nous l'avons déja dit; il y a aussi de belles charmilles. Le plan de ce jardin est formé de trois allées fort longues, dans l'intervalle desquelles il y a des allées de traverse qui entourent de grands carrés de verdure; l'allée sur la droite en entrant, forme une longue & belle terrasse, portée sur une superbe voûte antique, encore très-bien conservée & très-longue. La vue s'étend sur la campagne, & se termine vers la mer; cette vue est très-étendue & fort agréable, quoiqu'elle ne soit pas fort meublée; quelques personnes la trouvent un peu seche. L'allée à gauche regne le long de ce grand mur antique, dont j'ai déja parlé.

Château du Pape.

LE CHATEAU de *Castel-Gandolfo* n'a rien de remarquable; c'est une simple maison dénuée de toute décoration; on y trouve beaucoup de logement & plusieurs galeries; mais tout est d'une si grande simplicité, que l'on prendroit plutôt cette maison pour la retraite d'un supérieur d'ordre, que pour la maison de plaisance d'un souverain. La chambre du pape est meublée très-modestement d'un simple lit de damas, avec de grosses chaises de bois qui sont peintes.

Il n'y a de remarquable que seize cartons de différens peintres, qui ne sont pas mauvais. Quatre tableaux de fleurs par Cristiani, qui sont d'un coloris un peu bleu. Deux tableaux d'animaux, de Roza, représentant des chevres & des moutons assez bien touchés; mais très-maniérés, & un tableau où il y a des coqs, des poules d'inde & un lapin blanc.

L'église de Castel-Gandolfo est du *Bernin*; sa forme est une croix grecque, sur le milieu de laquelle est une coupole; la décoration extérieure n'a point de relief & peu de caractere; elle est ornée de pilastres doriques.

L'intérieur eſt auſſi décoré de pilaſtres d'ordre dorique; & cette décoration eſt plus ſage & de meilleure proportion que celles des autres égliſes qu'a fait le Bernin.

Au maître-autel eſt un tableau ovale, de Pierre de Cortone, porté par des anges de ſtuc, & au-deſſus un Pere Eternel en ſtuc, enchâſſé dans une mauvaiſe architecture; c'eſt une idée du Bernin qui a été mal rendue.

Dans la chapelle à main gauche, une Aſſomption de Carle Maratte, tableau très-ſuave de couleur, ſagement & gracieuſement compoſé; ce tableau eſt gravé. Les jardins du pape ſont fermés par des murs fort élevés; ils ſont très-ſimples & formés de lauriers & de chênes verds. La vue ſur le lac d'Albano ou Lago Caſtello, eſt belle, mais ne vaut pas celle des Capucins d'Albano. Clément XIV acheta des jardins dans le voiſinage & fit adoucir les avenues du château.

On va voir auſſi à Caſtel-Gandolfo, la *villa Cibo*, où il y a de grands jardins & beaucoup de ſtatues de marbre. On fait remarquer près de Caſtel-Gandolfo, l'endroit où Milon, allant à *Lanuvium*

ſa patrie, dont il étoit dictateur, fut attaqué par le tribun Clodius, qui revenoit à cheval d'Aricia, & que Milon tua, 52 ans avant J. C. Milon, exilé pour ce meurtre, donna lieu à la plus belle harangue de Cicéron. M. Chaupy croit que ce fut vers l'égliſe de S. Sébaſtien, où la *Buona madre del Viaggio*, autrefois le temple de la bonne Déeſſe, à un mille d'Albano.

De Caſtel-Gandolfo à Albano, il y a un mille; on va à Albano par deux allées, l'une qui regne le long du lac & conduit au beau couvent des Capucins; l'autre qui eſt à droite, paſſe au pied des jardins Barberini, & conduit au tombeau d'Aſcagne, au bas de la ville d'Albano. Ces deux allées ſont ſuperbes, & formées preſqu'entiérement par des chênes verds d'une groſſeur prodigieuſe. Il y a auſſi des chênes ordinaires.

L'avenue qui eſt ſur le bord du lac eſt admirable, le couvert en eſt très-gracieux; comme l'air de cet endroit eſt très-bon, le pape vient s'y promener ſouvent, lorſqu'il eſt à Caſtel-Gandolfo. Tous les villages dont nous venons de parler, communiquent auſſi entre eux

par des avenues bien plantées & en bon air; les payſages qu'on y voit ſont très-propres aux études des peintres, y ayant des hauts & des bas, & la nature y étant très-belle & très-variée.

ALBANO, petite ville ſituée auprès du même lac; elle eſt le ſiege d'un des ſix cardinaux-évêques, dont le dioceſe s'étend à Marino, Caſtel-Gandolfo, la Riccia, Genſano, Civita Lavinia, Nettuno, Nemi, Ardea, Pratica & Aſtura. Albano.

L'ancienne & fameuſe ville d'Albe la longue, de laquelle les Romains tiroient leur origine, & qu'ils détruiſirent l'an de Rome 88, étoit ſituée entre la montagne appellée aujourd'hui monte Cavo & le *Lago-Caſtello*. Le P. Kircher & pluſieurs autres antiquaires croient qu'elle s'étendoit depuis Palazzolo juſqu'à Caſtel-Gandolfo; mais Eſchinardi & Venuti la placent ſeulement à Palazzolo, maiſon du connétable Colonne, où il y a auſſi un couvent d'Obſervantins. M. Chaupy (T. II, pag. 19 & 65) fait voir que l'ancienne & la nouvelle ville d'Albe n'ont rien de commun; celle-ci fut bâtie à l'occaſion des caſernes, ou du *Caſtrum Prætorium*, qui étoit dans le canton, & où

les vivandiers & autres ſortes de marchands s'établirent peu-à-peu à cauſe du commerce qui ſe faiſoit avec les troupes.

Cette nouvelle ville d'Albe, différente de l'ancienne, commença dès le temps de Pompée, ſuivant M. Chaupy, du moins dès le temps de Néron; car il en eſt parlé dans Suétone; on voit auſſi qu'il y avoit un évêque d'Albe, lors du concile de Milan tenu ſous Conſtantin. Dans le temps que les papes étant en guerre contre les habitans de Tuſculum ou Fraſcati, détruiſirent cette ville; celle d'Albano qui avoit pris le même parti, éprouva le même ſort. Ce fut au temps d'Urbain VIII que les Romains recommencerent à fréquenter ſes environs & à y bâtir des maiſons de campagne; elles y ſont aujourd'hui en très-grand nombre.

En entrant à Albano on voit à gauche un ancien mauſolée dépouillé de ſes ornemens, & qui reſſemble de loin à la tour magne de Nîmes; le peuple l'appelle tombeau d'Aſcanius, fils d'Enée, M. Chaupy croit que c'étoit le tombeau des Clodius (T. II, pag. 93).

Tombeau des Horaces.

Vers l'autre porte d'Albano, du côté de

de la Riccia, près des Carmes de la Stella, on voit un grand mausolée de 45 pieds en carré, où il y a cinq pyramides de 10 pieds de diametre; le peuple l'appelle le tombeau des Horaces & des Curiaces; Venuti croit que c'est celui du grand Pompée; ce sentiment est bien plus probable; Plutarque dit que les cendres de ce héros furent apportées d'Egypte à sa veuve Cornelie, & qu'elle les plaça dans sa maison d'*Albanum*. On voit dans le même auteur que la famille Pompeia avoit son tombeau vers Albe, & que Julie, fille de César, y fut enterrée. Ligorius croit que ce monument fut élevé à la mémoire de Pompée par l'empereur Adrien, & que les cinq pyramides, symbole de l'Egypte, se rapportoient à cinq victoires célébres qu'il remporta avant son premier consulat. Ce monument est d'un goût très-mâle, & il est très remarquable : de ces quatre tourelles en forme de cônes ou de pyramides, il en reste encore deux sur pied, elles sont revêtues de pierre pépérine sur un côté; le noyau de la pyramide du milieu est de cailloux mêlés avec la pouzolane; celui qui reste à l'un des coins, est plus détruit

que celui de la pyramide du milieu. Une des pyramides des angles est totalement détruite, les autres le sont en partie. Ce tombeau devoit être d'un très-bel effet; dans l'état où il est, ses ruines qui se confondent avec les ronces, sont d'un pittoresque admirable.

La villa Pamfili & la villa Lercari à Albano, sont bien bâties & fort propres, mais il y manque des jardins, qui sont toujours la partie essentielle d'une campagne. La villa Corsini, bâtie en 1774, est aussi fort belle.

L'empereur Domitien avoit un palais considérable au pied de la montagne d'Albe, dont les bâtimens avoient renfermé ceux de Clodius, & ceux du grand Pompée. On sait qu'il s'y plaisoit beaucoup; qu'il y donnoit des combats de gladiateurs, des spectacles, des jeux; qu'il y rassembloit des gens de lettres; & qu'il prenoit intérêt à leurs disputes littéraires. On voit encore les ruines d'un amphithéâtre & une conserve d'eau dans les jardins de l'abbaye de S. Paul, qui passent pour être les restes du palais de Domitien, mais que Piranesi croit être d'une plus haute antiquité, & qu'il rapporte à un camp des premiers Romains;

M. Mariette, très-versé dans l'antiquité, n'est point de son avis (Gazette Littéraire, tom. V, pag. 203). Suivant M. Chaupy, le palais de Domitien étoit sur une des montagnes d'Albe, vers les Capucins, & la villa Barberini est sur les ruines du palais de Clodius. Il met la maison de Stace aux Jésuites d'Albano, entre celles de Clodius & de Gallus; & le tombeau qui est derriere l'église de S. Sébastien, lui paroît être celui de la maison de Gallus. Les conserves d'eau construites sous terre, supposent naturellement de grands palais, on les construisoit, soit pour les bains dont les Romains faisoient un usage continuel, soit pour l'entretien des pieces d'eau qui étoient dans les jardins. Celles d'Albano sont encore entieres, on y reconnoît la maniere dont l'eau y arrivoit, & les issues qui servoient à les vider; elles sont revêtues d'un enduit aussi poli & aussi dur que le marbre, & qu'on appelloit *opus segninum*, ensorte qu'il paroît probable à M. Mariette que c'étoit là le palais de Domitien.

Le jardin des Capucins est sur une belle terrasse, & dans une situation ad-

mirable; il y a ſur la terraſſe une crêche où l'on voit un petit Jeſus en marbre, couché ſur une couverture, & fait par le Bernin; ce n'eſt pas une excellente choſe, mais on ſent toujours qu'il part de la main d'un bon maître; dans le fond eſt une bambochade de bergers & de bergeres qui viennent à la crêche, ils ſont peints à freſque; le tout eſt ſur les deſſins du Bernin : la couleur en eſt crue, mais ils ont de bons caracteres.

La verdure des arbres de cette terraſſe forme un payſage très-agréable, qui a été deſſiné par M. Boucher, en retranchant ſeulement la crêche & la charmille carrée d'en-bas, à laquelle il a ſubſtitué des terreins.

Lac d'Albano. Quand on eſt ſur cette terraſſe des Capucins d'Albano, on découvre le lac d'Albano, ou de Caſtel-Gandolfo, *Lago Caſtello*, dont la vue eſt très-belle : il a ſept à huit milles de circuit, ſa forme eſt plus longue que large, & très-irréguliere, il eſt environné de montagnes aſſez eſcarpées; le château de Caſtel-Gandolfo paroît à gauche ſur des montagnes qui environnent le lac; à droite & à mi-côte, on découvre le couvent

de Palazzola, où il y a des religieux d'Araceli de Rome.

Piranesi a découvert sur le bord du lac deux grottes qu'il fait voir être des nymphées, espece de monumens dont il est parlé dans Homere & Virgile, mais qu'on n'avoit point décrits avant lui. On croit que les nymphées étoient des salles où se faisoient les noces, ou bien des salles ornées de statues de Nymphes, & destinées à prendre le frais; ceux d'Albano sont creusés dans la montagne; l'un des deux est taillé régulièrement & décoré d'architecture; on y voit encore les niches où devoient être les statues des Nymphes, & les bancs destinés à se reposer. Le terrein forme dans le milieu comme une espece de bassin, que peut-être on faisoit remplir d'eau pour y prendre le bain, *Piranesi Antichità d'Albano, e di Castel-Gandolfo, &c. Roma* 1762-1764. Un de ces nymphées dépendoit de la maison de Clodius, où est située la villa Barberini. *Chaupy*.

Le canal du lac Albano est un des ouvrages les plus anciens & les plus singuliers des Romains; c'est un déchargeoir ou *emissario*, par lequel les eaux Emissaire du lac.

du lac vont se rendre dans la plaine qui est au-delà de la montagne, lorsqu'elles sont trop hautes. C'est ce que rappelle Cicéron quand il dit : *ex quo illa admirabilis à majoribus Albanæ aquæ facta deductio est.* Il fut fait suivant Piranese (a) 398 ans avant J. C. à l'occasion d'une crue extraordinaire & subite des eaux du lac, arrivée dans le temps même que les Romains étoient occupés du fameux siege de Veies; les eaux élevées de 309 pieds au-dessus du niveau ordinaire, menaçoient Rome d'une inondation terrible : le siege traînoit en longueur ; on envoya des députés à Delphes pour y consulter l'Apollon Pythien, l'oracle répondit que les Romains prendroient la ville de Veies quand ils auroient fait écouler les eaux du lac, en empêchant qu'elles ne prissent leurs cours vers la mer. Il se trouva qu'un Veien pris par des soldats Romains, & qui se disoit inspiré, avoit fait la même réponse & répandu le même bruit dans les esprits crédules des Romains; on ne

(a) Quand on considere la hauteur des bords du lac, son évasement & la petitesse du canal, on est tenté de croire que celui-ci ne fut fait que pour donner de l'eau à des jardins.

douta pas de la néceſſité de ce travail, on l'entreprit avec tant de vigueur qu'il fut exécuté dans le cours d'une année. On perça la montagne qui borde le lac à l'endroit où eſt le château de Caſtel-Gandolfo, on y creuſa dans la longueur de 1260 toiſes, un canal qui a trois pieds & demi de large ſur environ ſix pieds de hauteur au-deſſus du fond, mais il n'y a que trois pieds d'eau; Piraneſi nous a donné une ample deſcription de ce canal & des deux châteaux-d'eau, l'un eſt à l'entrée du canal vis-à-vis du lac, & l'autre à l'iſſue du canal dans la plaine. Cet ouvrage étonnant fut conſtruit avec tant de ſolidité & tant d'exactitude, qu'il ſert encore au même uſage ſans avoir eu beſoin de réparation; on croit voir un monument Egyptien, c'eſt le même goût d'architecture, la même façon de conſtruire: les Romains travailloient pour l'immortalité. On ne ſauroit concevoir comment on a pu percer, en ſi peu de temps & au travers du rocher, un canal ſi étroit, où l'on ne pouvoit, ce ſemble, placer que deux ou trois ouvriers; Piraneſi penſe que cette excavation ſe fit par ſtations, & qu'on avoit percé

des puits de diſtance en diſtance pour deſcendre ſur la ligne du canal, & le travailler tout-à-la-fois en pluſieurs endroits; mais on a bien de la peine à imaginer comment on a pu ouvrir ce canal juſqu'au lac, dans le temps même où les eaux le ſurpaſſoient à une ſi grande hauteur; il faut voir dans Piraneſi les moyens qu'il croit qu'on auroit pu employer. Cet ouvrage fait bien voir qu'on ſavoit dès-lors l'architecture hydraulique & le nivellement, & qu'il n'eſt pas néceſſaire de recourir à des temps antérieurs à la fondation de Rome, pour expliquer le grand égoût de Rome, fait ſous le regné des premiers Rois, & d'autres ſemblables conſtructions. Il y a un canal encore plus conſidérable au lac Fucin, ou *Lago di Celano*, qui eſt à l'orient de Rome, mais il eſt d'un travail moins ancien, V. Chanpy, T. III, p. 229. M. Piraneſi promettoit d'en donner auſſi la deſcription : il étoit perſuadé que les Romains avoient excellé dans l'architecture, & qu'ils ne l'avoient point reçue des Grecs; mais les Etruſques s'étoient déja diſtingués par des conſtructions qui étoient d'un ſtyle noble & d'une belle ſimplicité, & les Romains ont pu y ap-

Architecture Etruſque.

prendre l'architecture, avant que d'être en relation avec les Grecs. On trouve des ouvrages Etrusques où l'ordre Toscan est employé dans toute sa pureté, sans les altérations que Vitruve paroît y avoir faites, & Piranesi annonçoit qu'il étoit prouvé, par un grand nombre d'exemples, que le goût d'architecture de cette nation étoit digne de servir de modele.

MONTE CAVO, autrefois *mons Albanus*, tiroit son nom de l'ancienne ville d'Albe, dont nous avons parlé pag. 359. Le nom moderne de Monte Cavo vient de ce qu'il forme, du côté de Rome, une espece d'enfoncement ou de concavité.

C'est au sommet de cette montagne qu'étoit le fameux temple de Jupiter Latial, dont il ne reste aujourd'hui presque aucun vestige. Le couvent des *Passionanti* est sur les ruines de ce temple, & M. Chaupy a reconnu la voie antique par laquelle on alloit, depuis le temple jusqu'à la voie Appienne, vers la colline qui est au-dessus de la Riccia, & qui s'appelloit *Mons Virbius* (T. II, pag. 115). Ce fut Tarquin-le-Superbe qui fit bâtir ce

temple, plus de 500 ans avant J. C. Les Romains avec les habitans du Latium y célébroient les féries latines; les triomphateurs étoient obligés d'y aller sacrifier quelques jours après leur triomphe; & les consuls y alloient prendre possession de leur nouvelle dignité. On voit encore une multitude de grands blocs de pierre, qui viennent, selon Piranesi, soit du temple, soit des fortifications dont la montagne étoit munie. On y trouve des restes de colonnes, de corniches, des piédestaux, qui prouvent que cette ancienne architecture étoit déja très-correcte.

Volcan éteint d'Albano.

Cette montagne d'Albano, si célébre par les événemens de l'histoire romaine, est remarquable encore par sa formation & les phénomenes qu'elle présente à un naturaliste; c'est une éminence presque détachée des autres montagnes du Latium, couverte de matieres qui sont tantôt homogenes, tantôt hétérogenes; on y trouve des blocs de pierre qui renferment des minéraux & des matieres vitrifiées; on y reconnoît des pierres ponces & des laves, semblables à celles du mont Vésuve.

Le lac d'Albano a un sable noir &

blanc, qui contient des débris de mica noir & de quartz. On trouve sur la montagne, près des Capucins, une terre cendrée & des morceaux considérables de mica noir, mêlés dans cette cendre (M. Guétard, pag. 380). Sur le chemin de Grotta Ferrata à Palestrine, on voit des terres cendrées, des pouzolanes, des pierres calcinées, avec des brillans noirs, qui sont des especes de schorls.

Le lac d'Albano & le lac de Nemi ou *lago Nemorense*, renfermés dans le sein de cette montagne, sont environnés de rochers fort élevés; le premier a huit milles de tour, & le second quatre milles; ils ressemblent l'un & l'autre à des entonnoirs de volcans, comme M. de la Condamine l'observa en 1755. Tite-Live dit que la terre s'ouvrit autrefois près du mont Albano, & forma un gouffre horrible (Dec. III, L. X), que sur la montagne même il tomba des pierres du ciel en forme de pluie (Dec. I, L. I), & qu'au temps du siege de Veies, après une grande sécheresse, le lac d'Albano s'enfla, surmonta les bords du bassin, & inonda les campagnes jusqu'à la mer (Dec. I, L. II). On peut voir à ce sujet les réflexions

de M. Fréret, ſur les prodiges rapportés par les anciens (Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, T. IV, pag. 44). L'hiſtoire ne nous a pas conſervé la date ni même le ſouvenir des événemens qui étoient arrivés dans les ſiecles antérieurs; mais on en reconnoît la trace en voyant les bords de ces lacs formés d'une eſpece de lave ferrugineuſe & à moitié vitrifiée; elle eſt diſpoſée par lits inclinés du côté extérieur, c'eſt-à-dire, vers les campagnes où elle a dû couler; & les collines qui partent du lac Albano, comme autant de rayons, ſont elles-mêmes formées de lits diſpoſés de la même maniere.

Une autre lave plus légere & moins homogene, qui ſe trouve en abondance du côté de Marino & de la Riccia, paroît mêlée de différentes ſubſtances minérales; c'eſt une eſpece de *peperino* ou pierre propre à bâtir, que les anciens appelloient *lapis albanus*; Cette lave ſe trouve, non dans l'intérieur de la montagne, mais à la ſurface de la terre, & diſpoſée par lits, comme ſi elle ſe fût répandue par-deſſus les bords du baſſin, lorſqu'elle étoit coulante, & qu'elle ſe fût condenſée enſuite par le

refroidiſſement ; on trouve dans l'intérieur de cette pierre du talc, des pyrites en forme de priſmes à huit & à douze faces, un charbon foſſile, du bitume, des fragmens de cailloux, de marbre, & des ſcories ou écumes : toutes ces ſubſtances ſont empâtées & incruſtées dans cette pierre ; mais il y a moins de matieres ferrugineuſes dans la premiere lave dont nous avons parlé ; elle reſſemble aſſez à la cendre du Véſuve, à cette eſpece de pouzolane qui a recouvert Herculanum & Pompeia ; mais qui, au lieu d'avoir été diviſée & diſperſée par une éruption plus forte, eſt reſtée en maſſe ; elle devoit avoir un peu plus de matiere glutineuſe que celle du Véſuve ; parce qu'elle n'avoit pas été torréfiée par un feu auſſi violent.

Les environs de la montagne ſont remplis de pierres qui paroiſſent brûlées, & de gros ſable, qui eſt une véritable pouzolane ; il a la propriété de faire un ciment de la plus grande dureté ; cela vient des parties brûlées & des parties metalliques qui s'uniſſent avec la chaux ; ainſi le péperino & la pouzolane paroiſſent ne pas différer eſſentiellement, mais ſeulement par le degré de vitrification.

On trouve encore des veſtiges ſemblables de volcans près des lacs *Regillo*, *Sabatino*, *Cimino*, *Volſinieſe*, au rapport de M. de la Condamine & de M. le docteur *Girol. Lapi*; celui-ci eſt perſuadé que la vallée d'Aricie & le *monte Cavo* ſont également des reſtes de volcans; que les villes d'Albe, de Lanuvium, d'Aricia, de Tuſculum, & Rome même ont été bâties ſur des maſſes de laves, de verre, de bitumes, de cendres, de pierres ponces & autres matieres brûlées. On en retrouve des veſtiges juſqu'à Radicofani, qui eſt à 30 lieues au nord de Rome; & voilà pourquoi M. de la Condamine, qui ſavoit joindre les idées plaiſantes aux conſidérations philoſophiques, diſoit au pape Benoît XIV, que l'Italie étoit un chapelet de volcans, dont il ne reſtoit que les *Pater*.

On trouve auſſi à Albano un ſilex noir qui paroît différent des laves.

Il croît aux environs d'Albano un champignon à tête ronde, qui a ſouvent un pied de diametre, dont la texture eſt ſi délicate & le goût ſi agréable, qu'on le réſerve pour la table des princes. Par un droit ſeigneurial les

habitans sont obligés de faire garder nuit & jour un de ces champignons, quand on l'apperçoit avant sa maturité. L'embarras que peut causer une semblable garde qui pourroit durer quelquefois pendant quinze jours, fait qu'on a grand soin de les écraser lorsqu'on ne craint pas d'être découvert.

CHAPITRE XVIII.

Suite des environs de Rome, depuis Gensano jusqu'à Civita Vecchia.

GENSANO est un bourg situé à une petite lieue d'Albano & de la Riccia, à six lieues de Rome vers le S. E.; il y a beaucoup de ruines de tombeaux le long de la route de Rome à Gensano. Quelques-uns sont de forme circulaire, d'autres sont carrés & semblables à de petits temples faits en briques, & décorés de pilastres avec des ordres d'architecture; la figure de la plupart de ces monumens ne se reconnoît plus & ne mérite aucune description particuliere; il Gensano.

faut obſerver ſeulement que cette maniere de décorer les chemins, quoique triſte, avoit quelque choſe de majeſtueux.

On va voir à Genſano les ruines des anciens édifices qui ſont ſur le bord oriental du lac, & la maiſon de Carle Maratte, qui eſt un réduit aſſez ſimple, mais dans lequel on voit ſur la muraille quelques deſſins de cet habile peintre.

On trouve auſſi à Genſano quatre allées qui ſe réuniſſent en croix & forment une belle promenade; l'une conduit aux Capucins, & une au château du duc Sforza Ceſarini. C'eſt une maiſon très-ordinaire; mais où l'on a la vue du lac de *Nemi*, qui eſt au bas des fenêtres. Tout autour ſont des collines plantées de vignes, dont le vin eſt très-eſtimé à Rome, ſur-tout celui de *Monte Giove*.

Le lac appellé *Lago di Nemi*, qui eſt à côté de Genſano, a quatre milles des tour; il donne ſon nom au château qui eſt de l'autre côté du lac, & qui s'appelle auſſi *Nemi*. C'eſt l'endroit dont parle Virgile quand il dit :

Contremuit Nemus & ſylvæ intonuere profundæ,
Audiit & Triviæ longe lacus audiit amnis.

Ce lac de Nemi étoit auſſi appellé *Aricinum*, *Albanum*, *lacus Treviæ* & *Speculum Dianæ*; il étoit remarquable par le temple de Diane & par les fêtes qu'on y célébroit en l'honneur de cette Déeſſe; auſſi voit-on près-delà un endroit appellé *Cinchiano*, par corruption du mot *Cyntianum*; ce nom lui avoit été donné à cauſe de la beauté de ces campagnes, qui ſont en effet très-agréables.

L'empereur Trajan avoit fait conſtruire dans ce lac une maiſon de plaiſance, ſur une barque qui exiſte au fond du lac, ſuivant Marchi, cité dans le journal de Paris du 11 juillet 1784.

Le lac de Nemi a auſſi un canal d'écoulement *Emiſſario*, mais il n'eſt pas de la grandeur & de la beauté de celui du lac Albano dont nous avons parlé.

Ce lac n'eſt qu'à deux lieues de Velletri, dont nous parlerons en décrivant la route de Naples.

Strabon L. 5, dit auſſi que vers cet

endroit, à gauche de la voie Appia, en allant d'Aricia vers la via Aricina, il y avoit un bois consacré à Diane, & un temple de Diane de Tauride, élevé par Oreste & par Iphigénie, où l'on observoit une coutume barbare d'immoler des victimes humaines, lorsqu'on faisoit le choix des prêtres. On arrêtoit quelqu'homme fugitif & vagabond, on lui mettoit à la main un poignard pour se défendre; tous ceux qui aspiroient au sacerdoce l'environnoient chacun avec un poignard; tous s'efforçoient de le tuer, & celui qui en venoit à bout étoit préféré pour la prêtrise (*Leandro Alb.* fol. 155, édit. 1558).

Dans l'endroit appellé *villa del Duca*, on trouve des ruines qui passent pour être de la maison des Antonins, que l'on sait avoir existé dans ces environs; d'ailleurs on y a trouvé plusieurs bustes de la même famille, qui sont actuellement au capitole dans la salle des empereurs.

Leandro Alberti dit que c'est dans ce vallon, entre la Rizza & Cinthiano, (la Riccia & Gensano); que Numa Pompilius supposoit des conversations avec la Nymphe Egerie, & qu'Hypolite

y fut transporté après avoir été ressuscité, & nommé *Virbius*, c'est-à-dire, deux fois homme.

Ibat & Hypoliti proles pulcherrima bello,
Virbius, insignem quem mater Aricia misit
Eductum Ægeriæ lucis humentia circùm
Littora, pinguis ubi, & placabilis ara Dianæ.
Æn. VII. 761.

Il en est parlé de même dans le 3e livre des fastes d'Ovide.

On y voit une fontaine & un moulin avec des ruines, qui sont celles du temple de Diane. M. Chaupy, Tom. II, pag. 120.

Au sortir de Gensano l'on va à la Riccia, qui en est à deux milles. Sur le chemin, & à un demi-mille de Gensano, l'on rencontre la *Madonna di Gallora*, petite église sur un plan en croix, avec une coupole au milieu, qui est assez bien.

LA RICCIA, gros bourg situé à quatre lieues de Rome, fort près d'Albano; c'étoit autrefois *Aricia*, dont il est parlé dans la 5e satyre du premier livre d'Horace, elle est sur l'ancienne voie Appia.

La place eſt décorée de deux fontaines; on y voit le palais du prince Chigi ; & une égliſe en forme de rotonde, bâtie par le Bernin, avec un portique en avant qui eſt d'ordre dorique, mais dans lequel il y a beaucoup à critiquer, & deux corps de bâtimens auſſi avec des portiques.

Cette rotonde eſt ornée au-dedans de pilaſtres cannelés d'ordre corinthien, avec des arcades formant huit renfoncemens, où ſont ſept autels, & la porte, qui eſt vis-à-vis de l'autel du milieu. Sur les pilaſtres s'élevent des arcs doubleaux qui ſe réuniſſent ſous la lanterne, & entre ces arcs doubleaux ſont de petits caiſſons; tous ces dedans de l'égliſe ſont une des jolies choſes qu'ait fait le Bernin; non-ſeulement il y regne tout le goût poſſible, mais la compoſition en eſt ſage : l'œil eſt tranquille en les regardant, & l'exécution en eſt admirable. On auroit cependant voulu un peu plus de repos dans la décoration de la coupole.

En allant de la Riccia à *Citta Lavinia*, vis-à-vis la maiſon des *Manganoni*, à droite de la voie Appia, on trouve des reſtes du temple de Junon Lanu-

vine, Argive ou Protectrice, célebre du temps des Romains, & dont la statue est au Capitole; c'est celle dont les brodequins sont en croissant. On y célébroit des mysteres comme ceux d'Eleusine, & les consuls en prenant possession de leur dignité, venoient y faire des sacrifices. Le P. Kircher avoit imaginé de faire de ces ruines le palais d'Evandre; mais, comme l'observe Venuti, Evandre habitoit fort loin delà; d'ailleurs c'étoit un roi qui n'avoit point de palais, qui logeoit dans de fort petites maisons, *Angusti subter fastigia tecti*, ou qui couchoit sur des feuilles seches, comme font aujourd'hui les chiens de nos basses-cours. Cela se voit par le VIIIe livre de l'Eneïde.

CIVITA LAVINIA, autrefois *Lanuvium*, qui fut une ville célebre dans l'ancienne histoire de Rome, n'est plus aujourd'hui qu'un mauvais château, à une lieue de Gensano, & à deux lieues d'Albano. Il y en a qui croient que c'étoit plutôt la ville de Lavinium; mais Venuti est d'avis que Lavinium étoit plus à l'occident du côté de la mer, & que la Civita Lavinia moderne est le *Lanuvium* des anciens. Quoi qu'il

en soit, il ne reste sur la colline où étoit bâtie Lanuvium, que quelques débris de ses anciens murs près d'un hermitage, avec des ruines de temples & de monumens, auxquels on ne distingue rien.

Ardea. ARDEA est un petit village situé près du bord de la mer, à trois lieues d'Albano & de Civita Lavinia; c'étoit la capitale de Turnus & l'ancienne ville des Rutules, que Pline dit avoir été fondée par Danaé, mere de Persée :

Audacis Rutuli ad muros, quam dicitur urbem,
Acrisionæis Danaë fundasse colonis,
Præcipiti delata noto, locus Ardea quondam,
Dictus avis, & nunc magnum manet Ardea nomen.

Æn. VII. 409.

Mais Denys d'Halycarnasse l'attribue au fils d'Ulysse & de Circé.

C'est aujourd'hui un endroit qui est à peine habité à cause du mauvais air.

Lavinium. LAVINIUM, suivant Venuti, étoit dans l'endroit où est *Pratica*, ferme du prince Borghese, sur un ruisseau qui a deux lieues de cours, & qui descend de *monte di Leva*; c'est-là qu'il

place le fleuve célebre appellé *Numicus*, dont parle Virgile :

. . . . . Urbem & fines & littora gentis,
Diverſi explorant : hæc fontis ſtagna Numici.
VII. 149.

Hinc Dardanus ortus,
Huc repetit : juſſiſque ingentibus urget Apollo,
Tyrrhenum ad Tybrim & fontis vada ſacra Numici.
VII. 240.

Qui ſaltus Tyberine tuos ſacrumque Numici,
Litus arat.
VII. 797.

Cependant quelques auteurs croient que le *Numicus* de Virgile eſt un autre ruiſſeau appellé *Rivo di Nemi*, qui paſſe près d'Ardea, dont nous avons parlé à l'article précédent.

C'eſt-là qu'Ænée aborda en arrivant en Italie, 1182 ans avant J. C.

Italiam fato profugus Lavinaque venit,
Littora. *Æn.* I. 5.

Ce fut-là que mangeant avec ſes com-

pagnons les pains qui leur avoient servi de table, ils accomplirent l'oracle qui le leur avoit annoncé.

Sed non ante datam cingetis mœnibus urbem,
Quam vos dira fames nostræ que injuria gentis,
Ambesas subigat malis absumere mensas.
Æn. III. 255.

Il y a des auteurs qui disent que la ville de Lavinium existoit déja sous le nom de Laurentum, avant l'arrivée d'Ænée; mais la plupart des savans ont distingué ces deux villes (V. Leandro Alberti, fol. 132). Celle de Lavinium fut bâtie par Ænée, & prit son nom de Lavinie, fille de Latinus qu'Ænée épousa (Denys d'Halic. L. I).

LAURENTUM, citadelle du roi Latinus, passe pour avoir été vers l'endroit où est *Torre Paterno*, deux lieues à l'occident de Pratica ou Lavinium, & à trois lieues d'Ostie, qui est au N. O.; c'est cette ville dont Virgile raconte l'origine sacrée.

Laurus erat tecti medio, in penetralibus altis,
Sacra comam, multosque metu servata per annos,

Quam

Quam pater inventam, primas cùm conderet arces,
Ipse ferebatur Phœbo sacrasse Latinus,
Laurentisque ab ea nomen posuisse colonis.
Æn. VII. 59.

Virgile parle de *Laurentum* en vingt endroits de l'Ænéide (on peut voir à ce sujet Cluvier, *Antiqua Italia.* L. III. Chap. III).

Félibien, historiographe des bâtimens du roi, & garde des antiques, nous a donné en 1699, *les plans & les descriptions de deux des plus belles maisons de campagne de Pline le Consul, ou Pline le jeune;* l'une étoit le *Laurentum* (L. II. Ep. 17.), situé sur le rivage de la mer dans le *Latium*, entre Ostie & *Laurentum*, qu'il croit être *San Lorenzo*; cette maison étoit, selon Félibien, à l'endroit où est *Torre Paterno* (L. II. Ep. 17.), quatre lieues au-dessus de *Fiumicino.* Mais Venuti la met à *Torre di S. Lorenzo*, qui est à cinq lieues de *Torre Paterno* (a).

(a) L'autre maison de Pline qu'il appelloit *Tusci* (L. V. Ep. 6), étoit en Toscane, proche du village de Settignano, aux environs de *Ponte di San Stefano*, & trois lieues au nord de *Borgo di San Sepolcro.*

Tous ces lieux ne ſont à préſent que de petits villages, & n'étoient peut-être rien de plus autrefois; mais quand on a lu dès ſon enfance le ſeptieme livre de l'Ænéïde, on ne peut manquer de prendre intérêt à ces villages. S'ils ne ſont pas curieux par eux-mêmes, ils le ſont du moins par le ſouvenir des anciens événemens qu'ils rappellent à l'eſprit, par la beauté des images ſous leſquelles on nous les a préſentés, par la grandeur des caracteres des héros, avec leſquels le ſouvenir en eſt lié; enfin par la réputation que leur ont donné tant de célebres écrivains : on va voir avec plaiſir les endroits même que la fable a conſacrés, *& campos ubi Troja fuit*; les anciens y trouvoient le même agrément que nous : Sallufte diſoit en pareil cas, *Minores fuerunt quam fama feruntur, ſed quia provenere ubi ſcriptorum magna ingenia, ita eorum virtus tanta habetur quantum verbis ea potuere extollere præclara ingenia.*

Quand on a vu Albano & Genſano, il reſte encore ſix lieues à faire vers le midi pour aller à *Nettuno*, qui eſt l'ancienne ville d'Antium; mais nous en parlerons dans le volume ſuivant,

à la ſuite des Marais Pontins.

Au ſud-oueſt de Rome, on doit voir dans une autre excurſion, OSTIA & *Porto*, la premiere eſt une petite ville ſituée à cinq lieues au ſud-oueſt de Rome, près de l'embouchure du Tibre; ce fut le premier établiſſement que firent les Romains ſur le bord de la mer; ſous Ancus Martius, qui, vers l'an de Rome 132, voulut s'ouvrir le commerce au-dehors, & ſe frayer une nouvelle route de conquêtes & de richeſſes; il fit auſſi creuſer des ſalines, dont le premier produit fut diſtribué au peuple gratuitement; il fit entourer cette ville de murs (Tit. L. I.), & lui donna le nom d'Oſtia, comme étant la porte du Tibre & de Rome. Oſtie.

Le territoire d'Oſtie étoit déja très-marécageux, & le Tibre y étoit peu navigable; les bâtimens venus par mer s'arrêtoient à l'embouchure du fleuve, & l'on mettoit les marchandiſes dans de plus petites barques, qui remontoient juſqu'à Rome, ou par le moyen des rames, ou par le tirage des chevaux. Rome étant devenue la capitale du monde, Oſtie devint une ville très-grande & très-ornée; ſes habitans, à cauſe de

l'importance de leur commerce, étoient exempts d'impôt. L'empereur Claude y fit construire un port de mer l'an 42 de J. C. & le chemin d'Ostie devint si fréquenté & si peuplé, qu'il sembloit n'être qu'une continuation de la ville de Rome.

Mais à la chûte de l'empire, cette ville fut ruinée par les Sarrazins; le pape Léon IV voulut la rétablir, & il y plaça une colonie de Corses; Martin V y fit construire une tour pour défendre le port, & contribuer à la sûreté de Rome. Jules II la fortifia encore davantage; mais tout cela n'a pu faire revivre Ostie, ni la peupler. Du temps de Leandro Alberti, qui écrivoit il y a 200 ans, on n'y voyoit plus rien des édifices somptueux dont elle avoit été décorée (*Descrizione di tutta Italia*, 1568, *fol.* 129). On juge bien qu'il n'y a plus aujourd'hui que des ruines; à peine y voit-on quelques restes de colonnes & d'entablemens, qui marquent la situation de ses anciens édifices, les vestiges d'un port comblé depuis longtemps, & une forteresse à moitié ruinée; c'est un bourg presque désert, dont l'air est très-mal sain, dans lequel

il y a des ſalines qui appartiennent à la chambre apoſtolique. Les malfaiteurs qu'on y laiſſe travailler n'y vivent pas long-temps.

PORTO eſt un petit village très-peu habité, ſitué à une lieue d'Oſtie, de l'autre côté du Tibre, où l'on va facilement à pied en paſſant le Tibre dans un bâteau ; l'on y voit les reſtes d'une ville conſidérable, que l'empereur Claude & l'empereur Trajan y avoient fait conſtruire, mais dont le terrein eſt devenu aquatique & mal ſain. L'on y voit auſſi le baſſin d'un ancien port de Trajan, où il reſte quelques colonnes de marbre enfoncées dans la terre, qu'on dit avoir ſervi à arrêter les vaiſſeaux.

A un mille plus loin eſt l'embouchure du Tibre, qui fait une eſpece de canal, depuis Porto juſqu'à la mer ; les eaux de ce côté-là ſe ſont retirées de beaucoup par les aterriſſemens & les dépôts que le fleuve y a formés, & la mer eſt éloignée de plus d'un mille & demi de l'endroit où étoit le port.

Tous ces environs, & même le terrein, qui delà s'étend juſqu'à Rome, étoient couverts de maiſons & de jar-

dins ; on n'y voit aujourd'hui que des bois, des marais & des champs incultes & déserts ; les montagnes sont couvertes de bois ; dans le bas il n'y a que des pâturages ; les propriétaires aiment mieux les affermer dans cet état, que de les faire cultiver, mais cela nuit à la population.

FIUMESINO, ou *Fiumicino*, est un gros bourg situé à l'embouchure du Tibre, six lieues au sud-ouest de Rome, où l'on fait un commerce considérable pour l'approvisionnement de cette capitale ; il est fort près de l'ancien port de Trajan, qui a été comblé par des aterrissemens du Tibre, Fiumesino est à l'embouchure septentrionale du Tibre, la seule qui soit navigable aujourd'hui ; celle d'Ostie est trop ensablée.

L'ancienne tour qui est près de Fiumesino, s'appelle *Torre Alessandrina*. On voit beaucoup d'autres tours le long de cette côte ; il y en a cinq depuis Fiumesino jusqu'à *Capo d'Anzo*, & Nettuno, douze lieues au sud-est de l'embouchure du Tibre.

Il nous reste à dire un mot des environs de Rome, du côté du N. O.

le principal endroit de cette partie eſt Civita Vecchia, qui eſt encore un petit port de la même côte, ſervant au commerce de Rome. Il y a quinze lieues de Rome à Civita Vecchia; ſavoir, de Rome à *Caſtello Guido*, trois lieues & demie; de Caſtello Guido à *Torimpietra*, une lieue & demie; de Torimpietra, juſqu'à S. *Severa*, cinq lieues & demie, de S. Severa à S. *Marinella*, deux lieues & demie; de S. Marinella à Civita Vecchia, deux lieues.

CIVITA VECCHIA, ville & port de mer, de l'Etat Eccléſiaſtique, eſt à 29 degrés 17 minutes de longitude, à 42° 5 de latitude, à 15 lieues au nord-oueſt de Rome & à 14 lieues d'Oſtie. Son ancien nom étoit *Centum Celle*, & il venoit peut-être de ce que le port avoit cent arcs, ou cales, pour abriter les barques; il y en a encore actuellement pluſieurs, que les Papes ont fait faire. Pline le jeune nous a laiſſé la deſcription d'un beau port que l'Empereur Trajan y faiſoit conſtruire de ſon temps. Civita Vecchia.

Cette ville fut priſe par Totila, & repriſe enſuite par Narsès, l'an 553. Le Pape Grégoire III releva ſes murs

qui avoient été ruinés dans les guerres, & la rétablit l'an 731. Les Sarrazins l'ayant encore ſaccagée, Léon IV fit rebâtir une autre ville dans une poſition plus ſûre, l'an 854. Ce fut alors que l'ancienne ville prit le nom de *Civita Vecchia*, qu'elle porte encore actuellement. Le cardinal Aquilano y bâtit une forteresse en 1464, le pape Paul III (élu en 1534), fit bâtir celle qui exiſte, & Michel-Ange en eut la direction; elle eſt bien entendue, mais dans le goût du temps. Sixte V, en 1589, y fit conduire des eaux. Paul V, en 1608, fit reconſtruire la lanterne du port. Benoît XIV le déclara port franc, ſupprima les droits qui en gênoient le commerce, & fit conſtruire de nouveaux magaſins, qu'il alla même viſiter en perſonne. Cela fit un grand bien au commerce : les bâtimens étrangers y aborderent en plus grand nombre, & l'exportation des marchandiſes du pays devint plus conſidérable.

Le port eſt fréquenté, les Anglois y portent de la morue, les Marſeillois y viennent chercher du grain, quand l'exportation eſt permiſe; les Suédois y viennent charger de la pouzolane pour bâtir dans l'eau.

La ville eſt fortifiée ainſi que le port, & le pape y entretient une bonne garniſon; il y a une ouverture qui communique à la Darſe, où ſont ſix galeres & deux frégates. A côté de la Darſe, on a élevé des bâtimens deſtinés aux hôpitaux & aux magaſins pour les galeres.

On y compte près de ſix mille forcats; il en meurt huit à neuf cens chaque année, & ils ſont remplacés par de nouveaux. La chambre leur fournit des caleçons, & une eſpece de manteau à capuchon, rayé de jaune & de rouge; mais la plupart ſont preſque nus, parce qu'ils vendent ce qu'on leur donne; ils ont trois livres de pain par jour, & des feves deux fois le ſemaine.

La machine à curer le port, eſt ſimple & peu diſpendieuſe.

L'arſenal pour la conſtruction des navires & des galeres eſt grand & commode, il fut bâti ſous la direction du Bernin.

On remarque dans la ville l'égliſe de S. François, bâtie dans ce ſiecle-ci, ſur les deſſins du Cav. Navona, & dans laquelle eſt une Nativité du Dominiquin : on va voir auſſi l'égliſe des Car-

mes, le palais du gouverneur.

La grotte des serpens est à quelque distance de *Civita Vecchia*; s'il s'y fait quelques guérisons, elles viennent sans doute d'une vapeur sulfureuse qu'on y respire, & non pas de ces prétendus serpens qui venoient lécher les plaies des malades, au rapport du P. Labat.

Dans les montagnes voisines de Civita Vecchia, le terrein est glaiseux, il renferme des schites & même des ardoises pures, d'un assez beau noir.

Alun de la Tolfa.

La célebre mine d'Alun, *Alumiere*, qui est à trois lieues au nord-est de Civita Vecchia, près de la Tolfa, est la plus abondante de l'Italie; les travaux en ont été décrits par M. Geofroy dans sa matiere médicale, & dans les Mémoires de l'académie pour 1702. On les trouve dans le voyage d'Italie par Audebert, imprimé à Paris en 1656; dans l'Encyclopédie, au mot Alun; dans le mémoire de M. l'Abbé Nollet, sur l'Italie, à l'occasion de la solfatare (mémoires de l'Ac. pour 1750). Dans le premier volume des mémoires de M. Guétard, & dans un mémoire de M. Mazeas, lu en 1766, & qui fait partie du 5[e] vol. des mémoires présentés à l'a-

cadémie. M. Fougeroux qui avoit aussi examiné ces travaux, a donné de nouveaux détails à ce sujet, dans les mémoires de l'académie pour 1766.

On coupe la montagne à pic, on arrange les pierres sur des fourneaux, qui ont environ six pieds de diametre & autant de hauteur; on les dispose de maniere que la flamme les traverse & les calcine pendant douze heures. On met ensuite ces pierres sur le terrein en plusieurs tas; on les humecte avec de l'eau trois ou quatre fois par jour, pendant 40 jours, en rejettant toujours la même eau par-dessus; quand les pierres sont bien décomposées & couvertes d'une efflorescence rouge, on les porte dans des chaudieres pour les faire bouillir; l'eau décantée ayant encore bouilli séparément, on la laisse reposer, & l'alun s'y crystallise contre les bords des vases, dans l'espace de huit jours. C'est ce qu'on appelle *alun de Rome*, dont il se fait pour la France, une exportation considérable. On a établi près de Paris à Javelle, vers 1780, une manufacture d'alun artificiel, pour tacher d'y suppléer.

CORNETO, est à 4 lieues au nord

de Civita-Vecchia, à 9 lieues de Montefiascone & autant de Viterbe, c'eſt une petite ville de l'état eccléſiaſtique, remarquable par des reſtes curieux d'Antiquités Etruſques, qui en ſont peu éloignés; l'on en a parlé en 1765 dans le 53ᵉ. volume des Tranſactions philoſophiques de la ſociété royale de Londres. A une lieue au nord de Corneto, eſt une colline appellée *Civita Turchino*, où l'on croit qu'étoit autrefois la ville célebre de *Tarquinia* ou *Tarquinium*, une des douze villes capitales des Etruriens; ce n'eſt plus aujourdhui qu'une vaſte campagne; on y a trouvé en différens temps des inſcriptions, des médailles, & autres reſtes d'antiquité.

Pluſieurs petites éminences appellées *Monti Roſſi*, ſont entre cette colline & la ville de Corneto, à une lieue de la mer; on en a ouvert une douzaine, & l'on y a trouvé des chambres ſouterraines de 20 à 30 pieds, taillées dans le tuf, revêtues de ſtucs, garnies de vaſes Etruſques de différentes formes, & de pluſieurs tombeaux de pierre remplis d'oſſemens, avec des inſcriptions Etruſques, & des peintures dont quelques-unes ſont ſupérieures à tout ce que l'on

connoiſſoit de la maniere Etruſque.

M. Jenkin, Anglois, qui a viſité ces ſouterrains, a fait graver une partie de ces figures dans les Tranſactions Philoſophiques. Il reſte un grand nombre de ces tombeaux qui n'ont point été ouverts; il eſt à ſouhaiter que quelque curieux aille y faire une excurſion avec aſſez de ſecours, de temps & de lumieres, pour faire jouir les amateurs d'antiquités de tous ces tréſors enfouis. Winkelmann parle de ces peintures trouvées dans les tombeaux de Tarquinia, *Hiſtoire de l'Art.* T. I, p. 167.

CHAPITRE XIX.

Voyage de Rome à Naples par Veletri & Terracina.

LA diſtance de Rome à Naples eſt de quarante-quatre lieues; on compte 155 milles, & l'on paye 19 poſtes; la route la plus ordinaire, c'eſt-à-dire, celle de la poſte paſſe à *Terracina* & à *Gaete*; mais il eſt aſſez ordinaire aux voya-

geurs de vouloir faire la route du mont Cassin, elle est plus courte de 25 milles que celle de Gaete; les voituriers vous menent en cinq jours, on couche à l'Ostelleria Bianca, à Ceprano, à S. Germano au pied du mont Cassin, & à Toricelli. Je parlerai de celle-ci au retour de Naples; je vais commencer par la route la plus commune & en même temps la plus célebre.

Voyage d'Horace.

La lecture des auteurs classiques, l'intérêt qu'ils nous font prendre aux lieux que ces grands hommes ont habités, est une des choses qui augmentent le plus la curiosité & le plaisir d'un voyage en Italie. J'avois lu comme tout le monde la cinquieme Satyre du premier livre d'Horace, dans laquelle il décrit son voyage de Rome à Brindes, mais je ne pouvois prendre grand intérêt à cette géographie. C'est en allant de Rome à Naples que j'ai relu avec plaisir le voyage d'Horace : en parcourant une partie des lieux qu'il y décrit, j'aimois à comparer leur état actuel avec la narration d'Horace, & les noms qu'ils portent aujourd'hui avec ceux qu'ils avoient de son temps. L'an 713 de Rome, ou 41 ans avant J. C., Antoine venoit de quitter Cléo-

patre pour s'oppoſer au progrès d'Octave à qui rien ne réſiſtoit en Italie ; Domitius Ænobarbus ſe joignit à Antoine, & celui-ci vint mettre le ſiege devant Brindes, tandis que Sextus Pompée faiſoit une deſcente ailleurs. Les amis communs, Mécene, Pollion, Cocceius, allerent à Brindes pour négocier l'accommodement d'Antoine avec Octave, qui eut lieu en effet, auſſi-bien que le mariage d'Antoine avec Octavie, ſœur d'Octave ; Horace fut du voyage, mais il partit d'abord de Rome avec Heliodore, pour aller attendre Mécene à Terracine. La premiere ſtation fut *Aricia*, qui eſt aujourd'hui *la Riccia*, dont nous avons parlé ci-devant, p. 379. Ce n'eſt pas la route actuelle de Naples, mais elle en eſt peu éloignée.

Egreſſum magna me accepit Aricia Roma,
Hoſpitio modico : Rhetor comes Heliodorus.
Græcorum longe doctiſſimus : inde forum Appî
Differtum nautis, cauponibus atque malignis.

La ville ou le bourg appellée *Forum Appii* étoit, ſelon quelques auteurs, à l'endroit où eſt le hameau ou auberge appellé *Caſe Nuove* ; mais celui-ci n'eſt

point tout-à-fait ſur la voie *Appia* ; il eſt plus probable, comme d'autres l'ont dit, que c'eſt *Caſarillo di ſanta Maria*, à quatorze lieues de Rome dans les marais Pontins où ſe perd la voie *Appia* ; car on voit près delà des reſtes d'une ancienne ville : elle avoit été fondée par Appius Claudius Cæcus, ſur le grand chemin qu'il fit conſtruire vers l'an 313 avant J. C.

Horace marchoit comme l'on voit à petites journées, on croit même qu'il fit la route à pied depuis Rome juſqu'à l'endroit dont nous parlons ; cela arrivoit ſouvent aux Romains, à ceux-même qui étoient très-riches, & l'hiſtoire en fournit pluſieurs exemples. Horace paroît l'indiquer dans ces deux vers :

Hoc iter ignavi diviſimus, altius ac nos
Præcinctis unum : minus eſt gravis Appia tardis.

D'ailleurs il faut convenir que, ſur-tout pour des voitures, la voie *Appia* devoit être fort incommode : l'on étoit obligé d'y aller très-lentement.

Cette ville appellée *Forum Appii* étant ſituée ſur le bord des marais Pontins, il n'eſt pas étonnant que l'eau y fût mau-

vaiſe : Horace qui la craignoit ne voulut point y ſouper :

Hic ego propter aquam, quod erat deterrima, ventri
Indico bellum, cœnantes haud animo æquo
Expectans comites.

Je paſſe la deſcription du voyage qu'il fit ſur les marais Pontins depuis *Forum Appii* juſqu'à une lieue de Terracine, & de la mauvaiſe nuit qu'il paſſa; il en partit le lendemain, quatre heures après le lever du ſoleil.

.... Quartâ vix demum exponimur horâ,
Ora, manuſque tuâ lavimus Feronia, lymphâ.
Millia tum pranſi tria repimus, atque ſubimus
Impoſitum ſaxis late candentibus Anxur.
Huc venturus erat Mæcenas.

Le temple & le bois ſacré de la déeſſe *Feronia*, étoient à une lieue d'Anxur ou Terracine, dont nous parlerons bientôt, qui eſt à 21 lieues de Rome & 23 de Naples.

De Terracine Horace paſſe à Fondi qui eſt à quatre lieues plus loin, & dont nous parlerons également. C'eſt-là

qu'il eut la ſcène plaiſante de ce Juge de province qui portoit la robe bordée de pourpre, & qui ſe faiſoit rendre tous les honneurs de ſa charge avec pompe & avec cérémonie.

Fundos aufidio Luſco prætore libenter
Linquimus, inſani ridentes præmia ſcribæ,
Prætextam & latum clavum, prunæque batillum.

Delà il arrive à *Formie*, Mola di Gaeta.

In Mamurrarum laſſi deinde urbe manemus.

Du moins on croit communément que Formie étoit appellée auſſi *urbs Mamurrarum*; mais il y a des auteurs qui croient que c'eſt la petite ville d'Itri. Horace continuant ſon voyage, rencontra à *Sinueſſa* Virgile, Plotius & Varius, ſes amis intimes; il témoigne toute la joie qu'il reſſentit à cette entrevue :

Poſtera lux oritur multo gratiſſima, namque
Plotius & Varius Sinueſſæ, Virgiliuſque
Occurrunt; animæ quales neque candidiores

Terra tulit, neque quîs me fit devinctor alter.
O qùi complexus & gaudia quanta fuerunt!
Nil ego contulerim jocundo ſanus amico.

La ville où il eut tant de plaiſir, & qu'il appelle *Sinueſſa*, étoit la derniere ville du Latium ajouté, bâtie dans l'endroit où l'on croyoit qu'avoit été l'ancienne ville grecque de Synope, ſur le *Liris* ou *Garigliano*; c'eſt actuellement *Rocca di Mondragone*, à l'extrêmité du mont Maſſique, près de Rome. Les eaux chaudes qui ſont près delà, à *Torre de' Bagni*, étoient célebres chez les anciens, on les appelloit *Sinueſſanæ aquæ*; elles paſſoient pour guérir la ſtérilité des femmes, & la folie.

Le terroir célebre des vins de Falerne étoit auprès de cette ville, du côté de Falciano, au-deſſous du mont *Maſſicus*; car le même Maſſique s'appelloit quelquefois auſſi *Mons Falernus* comme dans ce vers de Martial.

Nic in Falerno monte major autumnus.
L. 12. *Epig.* 57.

C'eſt le territoire de Falerne que l'on appelloit auſſi *Minea Regio* (a).

(a) V. le P. Briet, *Italia recentior.*

Sunt & Amyneæ vites, firmiſſima vina.
Virg. Georg. II. 97.

Le vin de Falciano a encore l'aprêté qu'on attribuoit au vin de Falerne.

De Formie juſqu'à Capoue il y a quatorze lieues.

Proxima Campano ponti quæ villula, tectum
Præbuit, & parochi quæ debent ligna ſalemque.
Hinc muli Capuæ clitellas tempore ponunt.

La troiſieme journée fut donc employée à aller de Formie à Capoue; il paroît qu'on dîna dans une maiſon de campagne près du pont de Campanie, aſſez près de Capoue. Aucun auteur n'a aſſigné la ſituation de ce pont; mais probablement il ſéparoit le Latium de la Campanie. Voyez la carte de la campagne de Rome de Magini. Nous parlerons bientôt de Capoue.

La voie Appia retournoit à l'orient de Capoue, du côté de Bénévent, & paſſoit à Caudium.

Hinc nos Cocceî recipit pleniſſima villa
Quæ ſuper eſt Caudî cauponas.....

Cette ville de Caudium eſt célebre par la défaite des Romains, arrivée l'an de Rome 432 (322 ans avant J. C.) dans les défilés appellés les fourches Caudines; les Romains furent ſurpris par les Samnites, vaincus, obligés de paſſer ſous le joug avec ignominie; cette défaite cauſa dans Rome une ſi grande conſternation, qu'on ferma les tribunaux & les marchés, comme dans la derniere diſgrace; on livra aux ennemis les conſuls & les autres officiers qui avoient eu part à la reddition de l'armée; mais les Samnites qui ne vouloient pas que les Romains puſſent être par-là dégagés de leur parole, renvoyerent à Rome tous ces priſonniers volontaires (Tite-Live, L. 9. c. 2) (a). Il y a encore deux villages appellés *Furchi*, & *Gaudiello*, ou *Forchia* & *Gaudello*, à deux lieues au midi de Caſerte & au nord de Nola, ils ſemblent par leurs noms avoir conſervé la mémoire de ce fameux événement. Ce n'eſt pas loin de la ſource des eaux de l'aqueduc de Caſerte, dont nous parlerons dans le tome huitieme, & la ville elle-même s'appelle *Arpaja*.

Fourches Caudines.

(a) M. Daniele a publié un ouvrage conſidérable in-folio ſur ce ſujet.

De Caudium Horace passe à Bénévent, ville qui appartient actuellement au pape, quoique enclavée dans le royaume de Naples, puis à *Canusium*, ou *Canosa*, qui est à l'extrémité de la Pouille. Le village de Cannes célebre par une autre défaite des Romains, l'an 217 avant J. C. étoit sur l'*Ofanto*, une lieue audessous de *Canusium*;

Cannes.

Sanguineus tumidis in campos Aufidus undis
Ejectat redditque furens sua corpora ripis.
Sil. Ital. L. 10, *v.* 320.

Mais nous ne le suivrons pas plus avant, nous parlerons du reste de ce royaume à la suite de Naples, & nous allons reprendre plus en détail la route que l'on suit pour aller à cette Capitale. Le chemin actuel de Rome à Naples n'est pas tout-à-fait le même que la voie Appia; on laisse *la Riccia* deux milles sur la droite pour passer à *Marino* : voici l'état des postes, avec leur prix en bayoques Romaines : on paye à chaque poste 60 bayoques ou 6 paules (3 livres 4 sous), pour une chaise à deux roues, & l'on donne 3 paules au postillon, comme nous l'avons dit, T. II, pag.

378, mais les postes ne sont pas égales.

De Rome à *Torre di mezza via*, deux lieues, poste royale, 120

De *Torre di mezza via* à *Marino*, deux lieues, une poste, 80

De *Marino* à *Faiola*, une lieue & demie, trois quarts de poste, 60

De *Faiola* à *Velletri*, une lieue & demie, trois quarts, 60

On paye un cheval de plus en revenant.

De *Velletri* à *Cisterna*, deux lieues & demie, une poste & un quart, 80

De *Cisterna* à *Sermoneta*, trois lieues, trois quarts de poste, 80

De *Sermoneta* aux *Case nuove*, trois lieues, une poste, 80

Des *Case nuove* à *Piperno*, une lieue & demie, trois quarts de poste, 60

De *Piperno* à *gli Maruti*, deux lieues & demie, une poste, 80

On prend un cheval de plus en revenant.

De *Maruti* à *Terracina*, deux lieues & demie, une poste, 80

VELLETRI est une petite ville située à 23 milles de Rome, sur une colline agréable; c'étoit autrefois une des prin- Velletri.

cipales villes des Volsques ; les Romains s'en emparerent dans le cours de leur guerre contre ce peuple ; mais on voit que 382 ans avant J. C. elle avoit secoué le joug ; & quoique les Romains eussent remporté près de la ville une victoire mémorable, ils ne parvinrent à la prendre que 14 ans après. Ce fut le dernier exploit de Camille, qui ayant été fait dictateur à l'âge de 80 ans, défit les Gaulois, déja parvenus jusques sur les bords de l'Anio, & s'empara de Velletri. Cette ville est remarquable encore pour avoir été la patrie d'Auguste, ou du moins celle de sa famille.

On va voir sur une des places de Velletri la statue d'Urbain VIII, le palais Ginnetti qui appartient actuellement au prince Lancelotti, & le *Palazzo della Communita*, ou *della Corte*, qui est bâti sur une éminence, & qui domine toute la campagne.

Le palais Ginetti fut bâti par le célebre architecte Martin Lunghi ; on y voit un des beaux escaliers de marbre qu'il y ait en Italie, & trois étages de portiques ornés de bas-reliefs & de stucs, avec trois grands appartemens où il y a des peintures & des statues, antiques & modernes. Les

Les jardins paſſent pour avoir deux lieues de tour, ils ſont ornés de jets-d'eau & de fontaines où l'eau a été amenée à grands frais depuis la montagne de Fayola, qui eſt à cinq milles de diſtance, & par des aqueducs dont une partie a été creuſée dans la montagne.

C'eſt dans le palais Ginetti que Don Carlos actuellement roi d'Eſpagne logea en 1744 pendant quelques mois, lorſque les armées de Naples & de l'Empire étoient aux environs de Velletri (a). Les Eſpagnols qui étoient en Italie ſous les ordres du comte de Gages en 1744, ayant été affoiblis par la bataille de Campo Santo, & voyant que le prince Lobkovitz avoit amené aux Impériaux de nouveaux ſecours, ſe retirerent dans le Royaume de Naples, où régnoit depuis dix ans le ſecond fils du roi d'Eſpagne: cette retraite y attira les Impériaux qui ſuivirent le comte de Gages juſqu'à Velletri. Le 10 Août 1744 le prince Lobkovitz ſurprit pendant la nuit la gauche du camp du roi, qui étoit près

Guerre de Velletri.

(a) L'Eſpagne & la France étant en guerre avec la maiſon d'Autriche, Philippe V envoya une armée en Italie, pour y procurer un établiſſement à Don Philippe ſon ſecond fils.

de la ville, & la maison même où le roi étoit couché. Ce prince fut obligé de fuir avec la plus grande précipitation sur la hauteur des Capucins où les Espagnols étoient campés. Cependant les Impériaux n'ayant pu pénétrer au-delà de Velletri, & la saison étant avancée, le prince Lobkovitz partit le 31 octobre, & repassa sous les murs de Rome; le le roi de Naples l'y poursuivit; les deux armées camperent aux portes de Rome, & se canonerent à plusieurs reprises, mais les maladies firent plus de mal que le canon. On dit que le peuple de Rome étoit porté pour les Autrichiens, & que la cour paroissoit incliner pour les Espagnols. Le roi de Naples alla voir le pape Benoît XIV; les officiers avoient la permission d'entrer à Rome, & cette campagne fut pour eux une partie de plaisir; enfin l'on se sépara sans avoir rien fait d'important. Le prince Lobkovitz décampa le premier; le roi de Naples chargea le comte de Gages de le poursuivre, & retourna dans son royaume. Nous avons une relation intéressante de cette guerre, écrite en latin, dans le meilleur style, par Bo-

namici, qui y fervoit lui-même (a).

Il y a une académie à Velletri dont le comte Tonezzi eft fecrétaire, elle s'appelle *Acad. de' Volfci*; elle a donné un recueil en 1775, à l'occafion de l'exaltation du pape, qui étoit membre de cette académie.

M. le prélat Etienne Borgia a auffi formé à Velletri un cabinet curieux d'antiques, dont une partie a été publiée en 1782. C'eft le *Mufeum Cuficum*, des anciens arabes. Journal des Savans, feptembre 1782. Il y a 80 antiques Egiptiennes en bronze, marbre, &c. plufieurs idoles étrufques & grecques; des monnoies antiques, & des médailles, dont plufieurs ne font pas connues; il y en a de frapées à Velletri même, où l'on voit le mot *Velathri*; plufieurs infcriptions grecques fur des lames, une entr'autres que l'on croit être de 6 à 7 cens ans avant J. C., & qui eft peut-être le plus ancien monument grec qui foit en Italie. Beaucoup de mafques, de pateres, de lampes, d'anneaux : beau-

(a) *Caftruccii* BONAMICI *de rebus ad Velitras geftis anno* 1744 *Commentarius*; 110 pag. in-8°. *Caftr. Bonamici commentariorum de bello Italico libri* 3. 1750 in-8°.

coup de vases étrusques, enfin plus de 400 inscriptions grecques & latines, sacrées & profanes.

A deux lieues à l'occident de Velletri, est Civita Lavinia, ou l'ancienne Lanuvium, deux lieues au midi d'Albano. Nous en avons parlé, assez au long, pag. 382.

Coré. CORE', petit bourg à trois lieues de Velletri du côté de Naples, & à deux lieues de Cisterna, étoit autrefois une ville du *Latium* qui étoit habitée par les Volsques; Piranese y a observé des restes précieux d'antiquité (*Antichita di Cora* 1764): les murailles anciennes embrassent la montagne depuis le bas jusqu'au sommet: on y voit de distance en distance des plates-formes d'où les assiégés pouvoient se défendre, & l'on y arrivoit par des conduits souterrains taillés dans le roc. Les murs sont formés de grands blocs de pierre placés à joints incertains, c'est-à-dire, dont les bases ne sont point placées horizontalement, mais taillées en poliedre & emboîtées les unes dans les autres, comme dans quelques chemins antiques. Vitruve qui parle de cette maniere de bâtir, convient qu'elle n'est pas la plus

agréable à la vue, mais elle eſt la plus ſolide; les Etruſques la pratiquerent autrefois, à l'imitation de la nature qui offre dans certaines carrieres, ſur-tout auprès du lac de Bolſene, des blocs de pierre ainſi rangés.

On voit au-deſſus de la montagne de Coré, les débris d'un temple que l'on croit avoir été conſacré à Hercule; il reſte 8 colonnes doriques du *Pronaus* ou veſtibule, avec le mur qui ſéparoit le temple d'avec ce veſtibule: il y a ſur la friſe une inſcription qui parle des magiſtrats qui eurent part à l'édifice, l'orthographe de cette inſcription a fait juger à Piraneſe que ce temple fut bati du temps de l'Empereur Claude. Il diſcute à ce ſujet les regles d'orthographe qu'a données Antoine Auguſtin, Evêque de Tarragone, & il n'eſt point de ſon avis au ſujet de celle-ci. On remarque auſſi à Coré un temple de Caſtor & Pollux, dont il ne reſte que deux colonnes corinthiennes & une inſcription ſur la friſe.

En faiſant cette route le 5 octobre, nous rencontrions des troupeaux immenſes de moutons qui deſcendoient des montagnes où ils paſſent l'été, pour aller

dans les maremmes, c'eſt-à-dire, dans les plaines qui ſont ſur le bord de la mer, où ils paſſent l'hiver entier.

En allant de Velletri à Sezze, l'on paſſe la *Torre dell' Acqua Puzza*, où il y avoit autrefois une compagnie de ſoldats pour la garde du chemin; il en a réſulté une eſpece de péage, que l'on fait encore payer aux voyageurs.

Près de Sermoneta il y a des ruines que l'on croit être celles des *tres Tabernæ*, dont S. Luc parle dans les actes des Apôtres. Venuti croit que c'eſt à *Ciſterna*, qu'il faut rapporter cet ancien nom des trois tavernes.

Quand on veut aller à Sezze on quitte le grand chemin de Rome à l'*Acqua Viva*, qui eſt à 46 milles de Rome, à ſix & demi de la poſte de Sermoneta, & à trois & demi de celle de Caſe Nuove.

Sezze. SEZZE, en latin *Setinum*, eſt une ville de ſept à huit mille ames, ſituée ſur la hauteur, en face des marais Pontins, à ſeize lieues de Rome. Elle eſt très-ancienne. Tite-Live en parle à l'occaſion d'une révolte d'eſclaves Carthaginois, & Martial célebre la bonté de ſes vins.

Setinum, dominæque nives, denſique trientes (a)
Quando ego vos Medico non prohibente bibam.
Mart. VI. 86.

*Non Hybla, non me ſpecifer capit Nilus
Nec quæ paludes delicata pomptinas
Ex arce clivi ſpectat uva SETINI;
Quid concupiſcam, quæris ergo? dormire.
Mart. X. 74.

Et lato SETINUM ardebit in auro.
Juven.

Martial citoit ce territoire de Sezze, comme l'un des plus fertiles & des plus riches.

Vos nunc omnia parva qui putatis,
Centeno gelidum ligone tibur
Vel præneſte domate, pendulamque
Uni dedite SETIAM Colono.
Mart. IV. 64.

On y voit des reſtes conſidérables d'un ancien temple de Saturne, *Saturno profugo Sacrum* (V. *Latium vetus*);

(a) Triens étoit un verre de 9 pouces cubes, contenu trois fois dans le Sextarius, & qui renfermoit trois Cyatos.

l'entrée en eſt fermée par des ruines; mais étant au-deſſus de la voûte & y jettant une pierre, j'ai reconnu qu'il y avoit environ 135 pieds de hauteur, car la pierre mettoit trois ſecondes à tomber.

Il y a derriere la ville une fente de rocher qui forme un précipice très-dangereux, on l'appelle *Oſo*; le peuple dit qu'il n'a point de fond, mais on trouve dans les archives de la ville l'hiſtoire d'une perquiſition qui fut faite juſques au fond, à l'occaſion d'un meurtre.

Une éminence voiſine de Sezze, appellée *Monte delle Muſe*, eſt l'endroit le plus commode pour voir dans toute leur étendue les marais Pontins.

L'égliſe des Franciſcains réformés qui eſt auprès de la ville, eſt remarquable par un tableau de Lanfranc, dont on fait le plus grand cas; c'eſt un ſonge ou une viſion de S. François; les peres diſent qu'on a offert de leur en donner 60 mille livres, & une copie de la main de Carle Maratte.

Il n'y a point de ſources à Sezze, on n'y boit que de l'eau de cîterne; le peuple a l'air d'être pauvre, & cependant l'on y a beaucoup d'enfans; les femmes ne travaillent point, elles ſont extrême-

ment fécondes, elles ont les mamelles d'une grosseur singuliere ; on croiroit que c'est-là où Michel-Ange avoit pris son modele quand il a fait la figure qui est sur le tombeau du duc de Nemours à S. Laurent de Florence. M. le docteur Marzi me dit que les fievres d'automne y sont communes, sur-tout pour ceux qui ont affaire dans la plaine. Il n'y a pas de cheminée, dans les maisons des gens du peuple ; la fumée leur gâte beaucoup la vue.

La communauté de Sezze paie dix-sept mille livres d'impôt à la *Camera*, qui lui donne un droit de pêche dans les marais, le droit de pâturage dans les montagnes incultes, & qui lui abandonne l'impôt sur le vin. Lorsqu'on défriche quelque nouveau terrein dans les marais, on paye un rubio de grain pour chaque rubio de terrein, ce qui fait quatre boisseaux par arpent.

Le principal impôt est celui du blé, qu'on appelle *il Macinato* ; il revient à 13 sous par setier (du poids d'environ 240 livres).

Le sel, quoiqu'on le tire de Rome, & que Rome le tire des salines d'Ostie, ne coûte que cinq sous & demi la livre ;

le Fermier demande qu'il lui soit permis de le tirer de Sicile, cela lui seroit plus commode, mais on feroit tomber par-là les salines de l'état ecclésiastique.

L'impôt sur le vin étranger qui se vend dans les cabarets, est de six deniers par pinte; c'est la communauté qui le perçoit en déduction de ce qu'elle paye à la Camera.

La dixme est chez nous un droit général au profit de l'église, fixé à environ un dixieme du produit de la terre en blé, plus ou moins selon les provinces, & il se perçoit sur le lieu même de la moisson; dans l'état ecclésiastique, du moins dans le canton dont je parle, la dixme n'est qu'une contribution volontaire, qui souvent n'est que d'une poignée de blé, toujours très-modique en comparaison du dixieme de la moisson, & cette espece de dixme se partage entre le curé & l'évêque.

PIPERNO n'est qu'à 2 ½ lieues de Sezze, sur la hauteur, & sur le chemin de Terracine. Une inscription placée sur la porte, nous apprend que cette ville est l'ancienne *Privernum*, capitale des Volsques; on y voit aussi un médaillon qui représente une tête de femme,

avec cette inſcription : *Camilla Virgo, Metabi filia, Volſcorum Regina.* C'eſt celle dont il eſt parlé dans un bel endroit de Virgile, que nous citerons bientôt.

De Piperno à Terracine il y a cinq lieues. Avant que d'arriver à Terracine, on traverſe un bois qui eſt preſque tout planté de lieges.

TERRACINA eſt une ville épiſcopale, ſituée à 21 lieues de Rome & à 23 lieues de Naples, bâtie autrefois par les Volſques, & qui fut enſuite colonie romaine. C'eſt la derniere ville de l'état eccléſiaſtique, où l'on paſſe en allant à Naples, & l'on trouve les confins à deux lieues de Terracine.

Cette ville s'apperçoit de fort loin, comme le dit Horace :

Impoſitum late ſaxis candentibus Anxur.

Mais ſes rochers ſont ternis depuis longtemps, & n'ont plus cette blancheur que des excavations récentes leur avoient donnée du temps d'Horace.

La pierre blanche, qui forme la montagne de Terracine reſſemble beaucoup à celle de Toulon & du reſte de la Pro-

vence ; il ſemble que toute cette chaîne de montagnes ſoit de la même nature, ſi ce n'eſt en quelques endroits, où l'on trouve des ſchites, des ardoiſes, comme auprès de Gênes, ou des pierres bleuâtres, comme à Naples ; peut-être que les différences ne viennent que des accidens cauſés par les volcans, les torrens, le roulement des pierres briſées & réduites en des graviers qui ſe ſeroient réunis (*M. Guettard*, *p.* 366). On retrouve cette pierre blanche au-delà même de Naples, comme à Salerne dans l'endroit appellé la *Cava*, auquel on arrive par un chemin magnifique taillé dans le vif de la montagne, & garni de parapets de la même pierre.

La chaîne de montagnes où Terracine eſt placée, eſt comme ſéparée de l'Apennin par la grande vallée du mont Caſſin ; elle eſt remplie de ſources qui ſortent du pied de la montagne, & dont une partie va former les marais Pontins, dont nous parlerons bientôt ; le voiſinage de ces marais y rend l'air dangereux, du moins à la partie baſſe de la ville, car on ne croît pas qu'il y ait de danger ſur la hauteur.

L'égliſe de Terracine eſt élevée en

partie sur les ruines d'un temple d'Apollon, il y a des colonnes cannelées en marbre, qui ont 4 ½ pieds de circonférence, & non pas cinq pieds de diametre, comme dit M. Richard, d'après M Cochin. En bas est une inscription à l'honneur de Théodoric; on monte à l'église par plusieurs marches divisées en deux parties : sur le premier repos est un tombeau de granite avec son couvercle orné de palmes, & surmonté d'une couronne; sur la base est une inscription où l'on voit que cette urne servit autrefois à tourmenter les Chrétiens, & ensuite à se laver les mains quand on entroit dans l'église.

La nef est soutenue par six colonnes de différens marbres. La chaire est carrée, faite en compartimens de mozaïques, portée par cinq petites colonnes de granite. Le baldaquin de l'autel est porté par quatre belles colonnes cannelées.

Les Romains avoient dans ce canton beaucoup de maisons de campagne très-agréables; l'empereur Galba avoit un palais près de l'endroit où sont d'anciennes grottes ou cavernes creusées dans le rocher.

On apperçoit aussi sur la montagne les ruines du palais de Théodoric, roi des Ostrogots, qui fut le premier roi d'Italie en 489, & en même temps le plus puissant monarque de l'Europe. Ce palais avoit 150 pieds de face, on voit encore de fort loin les substructions qui soutenoient ses terrasses & ses jardins.

On trouve aussi sur la montagne l'ancienne enceinte d'Anxur en pierres de taille, des ruines de plusieurs tombeaux antiques, où les urnes se voient encore, & des conserves d'eaux.

Le port de Terracine, construit par Antonin le Pieux, devoit être considérable, à en juger par les restes qui subsistent; on y reconnoît très-bien la forme du bassin; les anneaux de pierre qui servoient pour amarrer les vaisseaux, s'y voient encore; mais les aterrissemens qui l'ont rempli, ont éloigné la mer du bassin, & l'on voit des rochers au milieu des sables dont il est plein; la cour de Rome pense à faire nettoyer ce port, & cette idée mériteroit d'être suivie.

On voit un beau reste de la voie Appia au bas de la ville, quand on entre dans les magasins des chanoines; ce fragment étant renfermé dans des especes

d'écuries, a été mieux conservé que le reste; les blocs de pierres, en forme de pentagones irréguliers, y sont encore unis avec toute l'exactitude d'un ouvrage qui seroit neuf. Du côté du corps-de-garde elle étoit taillée dans le roc vif. Sur le bord de la mer, elle a 13 pieds de large, avec des rebords d'environ deux pieds. Ailleurs ils étoient formés par des quartiers de pierre, & derriere ceux-ci il y avoit de gros blocs, qui du côté d'Albano servoient en même temps de trotoirs.

En sortant de Terracine pour aller à Naples, on voit sur la porte la tête d'un fameux brigand nommé *Mastrilli*, avec une inscription; les désordres qu'il commit en 1750 dans les environs de Terracine, & l'adresse avec laquelle il sut se dérober aux poursuites de la justice, le rendirent si dangereux, qu'on ne put s'en défaire qu'en mettant sa tête à haut prix; en conséquence de cette proscription il fut trahi, & tué à la chasse.

Il y a une autre porte où l'on voit les armes du pape Paul II, avec une inscription en lettres gothiques de l'an 1470, ou environ. Le corps-de-garde qui en est proche, est creusé dans le roc,

de même que des cavernes profondes qui ſont en pluſieurs endroits de la montagne : il y a auſſi une échelle de cent vingt diviſions marquées par des nombres qui ſont gravés ſur le rocher ; ſans doute pour marquer la hauteur de l'eſcarpement qu'on a fait.

Sur le rivage de la mer près de *Torre Nuova*, on voit les reſtes d'un ancien chemin où la mer a gagné, & où elle ronge encore continuellement les rochers. Il ſort près delà une eau ſulfureuſe, & les pierres détachées du rocher ſemblent être des matieres brûlées comme les ſcories du Véſuve. Les rues ſont pavées de laves, & les maiſons en ſont bâties, mais il m'a paru qu'on les faiſoit venir de Naples dans des bateaux.

Les payſans des environs de Terracine ſont chauſſés dans le goût des anciens Romains ; car quant à la forme il n'y a pas de différence entre le brodequin d'un empereur, & le morceau de peau crue & non tannée, que le payſan de Terracine lie avec une corde autour de ſa jambe.

CHAPITRE XX.

Des Marais Pontins.

POUR aller voir les marais Pontins, nous prîmes à Terracine, le P. Boscovich & moi, un bateau plat, ou *sandalo*, large de quatre pieds, assez grossiérement fait, conduit par trois hommes, dont deux ramoient, & le troisieme travailloit à la proue sur une perche. Ils nous conduisirent en huit heures de temps, en remontant l'Uffente, jusqu'à la poste des *Case Nuove*, qui est à seize lieues & demie de Rome, & nous allâmes ensuite en deux heures & demie jusqu'à Sezze, où il falloit coucher, pour éviter le mauvais air, qui dans les premiers jours d'octobre étoit encore à craindre.

En faisant cette route on laisse sur la gauche le *Monte Circello*, ou cap de la fameuse Circé, qui est une presqu'île formée par un rocher élevé qu'on appelle *Monte S. Felice*; c'est-là qu'é- Cap de Circé.

toit le palais de la fille du Soleil, & les prisons redoutables où Homere dit que les compagnons d'Ulysse furent enfermés après leur métamorphose, mais où ils passerent ensuite une année dans les délices (*Odyssée*, *L. X.*). Le prudent Enée sut éviter le danger de ce rivage.

Proxima circeæ raduntur littora terræ, &c.
Æn. VII. 10.

Cette presqu'île est aussi appellée dans Virgile *Ile de Circé.*

Et salis Ausonii lustrandum navibus æquor
Infernique lacus, Ææaque insula Circes.
Æn. III. 385.

Ussente. En partant de Terracine nous navigâmes pendant cinq quarts d'heure sur un canal, & nous entrâmes ensuite dans l'Uffente, fleuve qui descend de la partie orientale des marais.

Qua Saturæ jacet atra palus, gelidusque per imas
Quærit iter valles, atque in mare conditur Uffens.
Æn. VII. 801.

Nous y remarquâmes des buffles qui marchant dans le lit du fleuve, plein d'herbes aquatiques, & dans les marécages voisins, le nettoyent en partie, & contribuent, à ce qu'on prétend, à son écoulement.

Peu après nous trouvâmes l'embouchure de l'*Amaseno*, qui tombe dans l'Uffente; ce fleuve est célebre par le récit touchant que Virgile fait du passage de Métabus, qui chassé de Piperno, fuyoit emportant la jeune Camille avec lui.

Pulsus ob invidiam regno viresque superbas
Priverno antiqua Metabus cum excederet urbe,
Infantem fugiens media inter prælia belli,
Sustulit exilio comitem. . . . . .
Ecce fugæ medio summis Amaseuus abundans
Spumabat ripis.

Æn. XI. 539.

Près de cette embouchure nous fûmes retardés dans notre route par des batardaux que les pêcheurs avoient faits tout au travers du fleuve, en réduisant sa largeur de 30 ou 32 pieds à 7 ou 8, pour la facilité de la pêche. A deux lieues delà nous retrouvâmes encore pareille ma-

nœuvre & des filets qui occupoient la largeur de la riviere ; les rivages étoient bordés de treillis faits avec des joncs, destinés à arrêter les anguilles, mais qui arrêtoient l'écoulement, & augmentoient le marécage. Il me parut par la chûte de l'eau dans les endroits où elle étoit retenue, qu'il y avoit assez de pente pour dessécher cette partie des marais, sur-tout si l'on nettoyoit le lit du fleuve, & que l'on redressât son cours pour lui donner encore plus de pente. Je ne crois pas cependant, comme l'avoit proposé Manfredi, qu'il y eût de l'avantage à conduire l'Amazeno & l'Uffente dans le port de Terracine ; peut-être qu'au lieu de le nettoyer ils augmenteroient les aterrissemens.

Nous traversâmes les débris de la voie Appia, qui étoient presque ensevelis dans la boue & les joncs, & nous vîmes le grand arc par lequel elle donnoit autrefois passage à l'Uffente. Les bords de ce petit fleuve sont couverts de bois à brûler & de charbon destiné pour Naples ; j'y rencontrai même des bateaux chargés de bois pour la marine de France & d'Espagne, & qui viennent des forêts qui sont du côté de Frusinone & de

Pratica, fief de la maiſon Colonne; il en vient auſſi de la forêt de Ciſterna.

LES MARAIS PONTINS, *Paludi Pontine*, ſont un eſpace d'environ huit lieues de long ſur deux lieues de large (a), ſitué dans la campagne de Rome le long de la mer, tellement inondé & marécageux, qu'on ne peut le cultiver, ni l'habiter; on eſtime la totalité de la ſurface marécageuſe & déſerte de 48 000 arpens de Paris, (chacun de 900 toiſes carrées) : ces marais ſont terminés au midi par la mer, ou par des lacs d'eau ſalée qui communiquent à la mer; à l'orient par le *Monte S. Felice*, ou *Monte Circello*, le rivage de Terracine, les montagnes de Terracine, de Sonnino, de Piperno, de Sezze & de Sermoneta; au nord, par les collines qui viennent de Velletri; & au couchant, par les campagnes de Ciſterna.

Les eaux qui deſcendent des montagnes & qui coulent avec peu de pente, forment ces marécages; le fleuve Amaſeno dans la partie orientale, deſcendant des environs de Piperno, y porte les

Cauſe des Marécages.

(a) La largeur dans certains endroits eſt de près de 4 lieues, ordinairement d'une ou deux lieues.

eaux de plusieurs montagnes; l'Uffente est un autre fleuve qui contribue à ces marais; il prend sa source près du grand chemin de Rome vers *Case nove*; trois fontaines limpides qui le forment le rendent navigable dès sa source; il va se réunir à l'Amaseno, & se jette avec lui dans la mer après un cours de huit lieues. Je l'ai remonté en venant de Terracine, & j'ai reconnu qu'il avoit assez de pente pour ne point former de marécage s'il étoit bordé de chaussées, entretenu & nettoyé.

La *Cavatella* est une autre riviere produite par différentes sources qui naissent aux pieds des montagnes de Sezze & de Sermoneta, & sur-tout l'Acqua Puzza qu'on trouve sur le chemin de Rome; cette riviere va du nord au sud presque parallélement à la voie Appia; c'étoit peut-être le canal de navigation dont nous avons parlé à l'occasion du voyage d'Horace; mais les chaussées sont rompues en différens endroits, le lit est exhaussé, & il ne reste plus qu'une partie de cette eau qui aille se jetter dans l'Uffente. La Ninfa qui prend sa source à la partie septentrionale des Marais Pontins (au-dessous des ruines de l'an-

cienne ville de Ninfa, détruite par les habitans de Gaëte), va ſe jetter dans la *Cavata*, dont le lit eſt incapable de la contenir, & qui déborde aux moindres crues. Le torrent appellé *Teppia*, qui eſt un peu plus au couchant, ne porte ordinairement que des eaux claires, & en petite quantité, mais il devient dangereux dans les grandes pluies, parce qu'il reçoit les eaux de pluſieurs montagnes, comme celles de Norma, de Core, de Rocca Maſſima, de Monte Fortino, & même de l'Artemiſio audeſſus de Velletri; ces eaux qui ſont alors peſantes, ſabloneuſes & troubles, dépoſent beaucoup, rempliſſent le lit du fleuve, débordent, & vont faire déborder la Cavata; c'eſt la Teppia qui eſt une des deux principales cauſes de l'inondation. On paſſe le pont de la Teppia en allant à Rome, une lieue au couchant de Sermoneta; la Teppia paſſe enſuite ſous le pont de S. Sala, après avoir reçu la Ninfa; la Teppia porte dans ſon état ordinaire un volume d'eau de 30 pieds de largeur ſur 3 de hauteur.

La Cavata qui reçoit la Teppia, la Ninfa, le Foſſo S. Nicolo & la Puzza, eſt un lit qu'on croit avoir été creuſé

par Auguste, mais qui est aujourd'hui presque comblé, & dont les chaussées rompues entretiennent l'inondation; la Cavata va se jetter en partie dans l'Uffente, & en partie dans le *Fiume Antico*, mais sa route est trop longue, & a trop peu de pente, pour ne pas causer les débordemens dont on se plaint.

Le *Fosso di Cisterna*, est la seconde cause des inondations; c'est un torrent qui prend sa source au pied du mont Artemisio, passe à Velletri, à Cisterna, reçoit les eaux d'une vaste étendue de terrein, & devient extrêmement gros après les grandes pluies. Les eaux troubles & pesantes qu'il charie, vont dans le milieu des marais Pontins, se perdre en partie dans un ancien lit appellé *Rio Martino*, dont nous parlerons bientôt, & en partie dans un autre appellé *Fiume Antico*, avec lequel il se perd dans les marécages, depuis que les chaussées faites par Sixte V, ont été rompues.

Une partie de ces eaux doit nécessairement avoir son cours au travers de la plaine des marais Pontins; mais on a senti qu'il étoit possible de leur donner une direction plus naturelle & plus courte, de

de leur faire un lit plus profond, & de les contenir par des chaussées qui empêchassent l'inondation ; c'étoit le projet dont on s'occupoit en 1765 à la cour de Rome pour le desséchement des marais.

Danger de ces Marais.

Ces marais produisent en été des exhalaisons si dangereuses, qu'on les regarde à Rome même comme étant la cause du mauvais air, quoiqu'elle en soit éloignée de 14 ou 15 lieues. Voyez tom. III, pag. 336, tom. VI, pag. 254. On étoit déja dans cette persuasion du temps de Pline : *Ob putridas exhalationes harum paludum ventum Syrophœnicum Romæ summoperè noxium volunt nonnulli. L. 3, C. 5.* Martial, parlant de l'état où ils étoient avant qu'Auguste y eût fait travailler, en donne la même idée.

Et quos pestifera Pontini uligine Campi
Qua Saturæ nebulosa palus restagnat & atro
Liventes cæno per squallida turbidus arva
Cogit aquas Uffens atque inficit æquora limo.

En traversant les marais Pontins je remarquai sur la figure du petit nombre de pêcheurs qui y habitent, la triste em-

preinte de ce séjour; ils ont le teint verdâtre & les jambes enflées; j'appris qu'ils étoient ordinairement cachectiques, sujets aux obstructions du mésentere & du foie, & leurs enfans écrouelleux & rachitiques; les fievres y sont communes en septembre & en octobre, il y en a même alors jusqu'à *Sezze*, qui est cependant sur la montagne, parce que les chanvres qu'on fait rouir augmentent l'infection.

Les environs de ces marais qui étoient autrefois couverts de villes & de villages, & qu'on regardoit comme un des cantons les plus fertiles de l'Italie, ont été abandonnés à cause du mauvais air, & cela n'a pas peu contribué à l'appauvrissement de l'état ecclésiastique.

Histoire de ces Marai

Le nom de Marais Pontins, ou *Pomptina Palus*, vient de *Pometia*, qui étoit une ville peuplée & considérable, même avant la fondation de Rome, située à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui *Mesa* ou *Mezia*, qui est une pêcherie de la cathédrale de Sezze; les environs s'appelloient *Ager Pometinus*; & delà vient le nom de *Palus Pometina*, *Pomptina* & enfin *Pontina*.

Denis d'Halicarnasse parle des Lacé-

démoniens qui vinrent s'établir sur cette côte, & y bâtirent un temple à la déesse *Feronia*, ainsi appellée parce qu'elle présidoit aux productions de la terre, *à ferendis arboribus*, ou parce que les Lacédémoniens y avoient été portés par les dieux. « Cette colonie de Lacédémoniens y vint dans le temps que Lycurgue étant tuteur de son neveu Eunomis, établit des loix nouvelles; leur sévérité fit qu'un certain nombre de citoyens abandonna la patrie & s'embarqua. Après avoir navigué long-temps, le désir d'aborder enfin sur quelque rivage, porta ces Lacédémoniens à faire vœu de s'établir & de fixer leur domicile dans le premier endroit où les dieux les feroient aborder; étant arrivés en Italie aux champs Pometins, ils appellerent *Feronia* l'endroit où ils descendirent, en mémoire de ce qu'ils avoient été si long-temps portés çà & là sur les flots, & ils construisirent un temple à l'honneur de la déesse Feronia » (*Den. d'Hal. L.* 2).

Virgile cite aussi la forêt consacrée à Feronia.

Queis Jupiter Anxuris arvis
Præsidet, & viridi gaudens Feronia luco.
Æn. VII. 799.

Horace parle de la fontaine qui étoit également consacrée à Feronia.

Ora manusque tua lavimus Feronia lympha.
L. I. Sat. 5.

Ce pays devint ensuite si peuplé qu'on y compta jusqu'à 23 villes, suivant le témoignage de Pline (L. 6). *A Circeiis palus Pontina est, quem locum viginti trium urbium Mucianus ter Consul prodidit.* Du nombre de ces villes étoient *Sulmona* ou Sermoneta, *Setia* ou Sezze, *Privernum* ou Piperno, *Antium* ou Nettuno, & *Forum Appii*, dont nous avons parlé ci-dessus. Indépendamment de ces villes il y avoit un grand nombre de maisons de campagne qui étoient si considérables, que les noms de quelques-unes se sont conservés jusqu'à présent; les plus célébres furent celle de Titus Pomponius Atticus dans les environs de Sezze, celle de la famille Antonia auprès de la montagne appellée *Antognano*,

où l'on voit encore des ruines appellées *le Grotte del Campo*; celle de Mécene près de Pantanello, où il reste de vieux murs; celle d'Auguste qui étoit près du palais de la maison Cornelia, dans l'endroit appellé *i Maruti*; celle de la maison Vitellia, qu'on appelle *i Vitelli*; celle de Séjan à la montagne de Piperno, sur le bord des marais Pontins; celle de la famille Julia, autour de Bassiano, fief de la maison des Gaëtani : ce canton étoit délicieux par sa situation, par sa fertilité en blés, en huiles & en fruits, par la bonté de ses vins, & par les plaisirs de la chasse & de la pêche, qui en font encore aujourd'hui une partie des agrémens.

Les Romains durent s'occuper à procurer l'écoulement des eaux, pour empêcher les débordemens qui pouvoient rendre l'air mal-sain, & former des marécages vers leurs plus belles habitations; aussi voyons-nous qu'ils y travaillerent beaucoup. *V. Contatori de Historia Terracinensi*, & M. Bolognini, *Mémoire dell' antico e presente stato delle Paludi Pontine*, *Rimedi e mezzi per disseccarle*, *in Roma 1759*, *88 pages in-4°.*

Appius Claudius, 310 ans avant J. C. paroît avoir été le premier qui s'en occupa, lorſque faiſant conſtruire ſa fameuſe route au travers des Marais Pontins, il y fit faire des canaux, des ponts & des chauſſées, dont il reſte encore des parties conſidérables. Les guerres qui ſurvinrent, détournerent long-temps les Romains du ſoin & de l'entretien que ce canton exigeoit; les inondations recommencerent, & 158 ans avant J. C., il fallut y faire de très-grandes réparations, *Pomptinæ Paludes à Cornelio Cethego Conſule, cui ea provincia evenerat, exſiccatæ, agerque ex eis factus. Epit. Liv. L. 46.* Le ſénat donna même à Céthegus en récompenſe de ſes ſoins une partie du territoire qu'il avoit deſſéché, comme on l'a reconnu par une inſcription dont parle Ligorius, trouvée dans la ferme des Maruti.

Ces travaux avoient été long-temps négligés & ſuſpendus, lorſque Jules-Céſar forma les plus vaſtes projets pour la bonification de ces campagnes: il vouloit porter l'embouchure du Tibre vers Terracine, pour rendre le commerce de Rome plus facile, donner un écoulement

aux marais Pontins, & dessécher des campagnes qui occuperoient plusieurs milliers de laboureurs. Plutarque, Suétone & Dion parlent de ce dessein dont sa mort empêcha l'exécution. Auguste reprit le projet du desséchement, comme il paroît par ces vers d'Horace :

Regis opus sterilisque diu palus aptaque remis
Vicinas urbes alit & grave sentit aratrum.

Art. Poët. 65.

Il y a un passage de Dion qui dit que *L. Antonius*, frere de Marc-Antoine, étant tribun du peuple, fit faire, à la sollicitation de son frere, une loi qui ordonnoit qu'on distribueroit au peuple le territoire des marais Pontins, quoiqu'il ne fût pas encore en état d'être cultivé; & Strabon qui vivoit du temps d'Auguste, en parle en ces termes : « On a creusé auprès de Terracine & » de la voie Appia, un grand canal, » qui est rempli par les rivieres & les » marais, sur lequel on navigue princi- » palement la nuit, afin qu'après s'être » embarqué le soir, on sorte le matin » pour continuer sa route sur la voie » Appia; & quelquefois aussi pendant

» le jour; on fait tirer les bateaux par » des mulets ». C'eſt ce canal dont nous avons parlé en racontant le voyage d'Horace, & nous en parlerons encore à l'occaſion des travaux qui ſe font actuellement.

Acron, ſur les vers d'Horace que nous avons cités, ajoute : *Divus Auguſtus duas divinas fecit; nam Pontinam Paludem ſiccavit, ut ad mare meatum haberet, ut poſt arari poſſet, & portum Lucrinum munivit.* Quand on traverſe les marais, ſoit à pied, ſoit en bateau, on reconnoît pluſieurs canaux anciens dans différentes directions, qui répondent à différens points de la voie Appia; cette chauſſée ſervoit de digue pour raſſembler les eaux dans les canaux d'écoulement qui les portoient enſuite à la mer; & l'on s'en ſert encore dans les travaux qui s'exécutent actuellement.

L'empereur Trajan fit rétablir le pavé au travers des marais Pontins, (Dion, L. 68), & y fit bâtir des ponts & des maiſons; on en voit la preuve par l'inſcription qui eſt ſur une pierre au-dedans de la tour bâtie ſur le *Ponte de' tre Ponti*, ſur la voie Appia. Il y a d'autres monumens de cette eſpece qui ſont rap-

portés dans Kircher, Corradini, Ricchi, Pratillo, &c.

Du temps de Pline, ces ouvrages s'étoient dégradés, & on ſongeoit à un nouveau deſſéchement : *Siccentur hodie Pontinæ Paludes, tantùmque agri ſuburbanæ reddatur Italiæ. Plin.* L. 26, c. 4.

L'inondation des marais recommença dans le temps de la décadence de l'empire ; on voit dans les lettres rapportées par Caſſiodore, que Théodoric les abandonna à Cécilius Décius pour les deſſécher ; & il paroît que l'entrepriſe de Décius eut tout le ſuccès qu'on pouvoit en eſpérer ; l'inſcription qui fut gravée à ce ſujet, ſe voit près de la cathédrale de Terracine, & elle eſt rapportée dans l'ouvrage de M. Bolognini que j'ai cité.

Boniface VIII, élu en 1294, fut le premier des papes qui s'occupa du deſſéchement des marais Pontins ; il ordonna que toutes les eaux fuſſent raſſemblées dans des canaux, & il en fit creuſer un très-grand pour porter les fleuves Ninfa, S. Nicolo & Falcone, dans la Cavata, ou canal d'Auguſte, qui conduit les eaux du côté de Sezze ; cela dégagea toute la partie ſupérieure

de la campagne, qui est encore à sec entre Sermoneta & Sezze; mais les eaux de la partie basse ayant moins de pente, & les canaux se remplissant de sable, l'inondation recommença.

Martin V, de la maison Colonna, étant encore camerlingue, avoit été chargé en 1417 de visiter les marais Pontins; il s'en occupa dès qu'il fut sur le trône pontifical; il consulta les plus habiles ingénieurs, qui après avoir examiné l'état des lieux, convinrent que si les travaux entrepris jusqu'alors pour le desséchement, n'avoient eu qu'un succès passager, c'est parce qu'on avoit toujours conduit l'écoulement vers la mer par un chemin trop long, & qui avoit par conséquent trop peu de pente; ils furent d'avis de couper une colline, &
Rio Martino. d'y creuser un canal qui se dirigeât vers la mer par la voie la plus courte, c'est ce qui fut exécuté en grande partie.

Ce canal qui subsiste encore, & qu'on appelle *Rio Martino*, est un ouvrage si considérable, qu'il y a des personnes qui n'ont pu croire que ce fût un ouvrage aussi moderne. Le cardinal Buonacorsi m'a dit qu'il étoit sûr que ce canal étoit ancien, & qu'il portoit le nom de Rio

Martino long-temps avant le regne de Martin V. Il est digne en effet de la grandeur & de la puissance des anciens Romains ; c'est le plus grand qu'il y ait dans ce genre, il a depuis 35 pieds jusqu'à 45 de largeur, & quelquefois beaucoup plus à la surface, avec 35 pieds de profondeur dans une p rtie de son cours ; il est bordé de deux chaussées qui ont 140 pieds de base & 15 à 16 pieds de hauteur au-dessus de la campagne ; sa ongueur est de 2 lieues, il va jusqu'au-delà de la colline, & il ne s'en faut qu'un quart de lieue qu'il n'aille jusqu'à la mer. Martin V espéroit conduire toutes les eaux dans ce grand réservoir, & en abrégeant de plus de moitié la longueur de leur cours, augmenter leur rapidité : cette belle entreprise manqua par sa mort, arrivée en 1431 ; ses successeurs ne la continuerent point, ils espéroient de pouvoir rétablir les canaux des anciens Romains, ils donnerent plusieurs brefs pour y obliger les communautés de Sezze & de Terracina ; mais ce fut sans succès.

Léon X, en 1514, donna ces marais à Julien de Médicis en toute propriété, sous l'hommage & la redevance de cinq

livres de cire, payables la veille de S. Pierre. Laurent de Médicis fit travailler au desséchement de la partie la plus basse, où est la ferme des Gavotti, dont le territoire est encore en bon état, & la maison de Médicis posséda pendant 69 ans toute l'étendue des marais Pontins, sans pousser le desséchement plus loin.

Sixte-Quint, élu en 1585, reprit le même projet pour assainir l'air, & augmenter l'abondance dans l'état ecclésiastique; il laissa à la maison de Médicis toute la partie desséchée qui a environ cinq lieues de tour, & reprit le surplus; il s'y transporta en personne, & logea même dans l'endroit qu'on appelle encore *le Pavillon de Sixte*; il fit faire un grand canal qu'on appelle aussi *Fiume Sisto*, où il rassembla une grande partie des eaux dispersées, & les fit déboucher dans la mer au pied du mont Circello vers la tour d'Oléola; il profita des canaux anciens, faits par Appius, Auguste, Néron & Trajan, pour conduire les eaux dans son nouveau canal, & il fit faire des chaussées (*Argini*) des deux côtés pour les contenir; ces digues étoient un peu foibles dans les parties supérieures, où l'on avoit pensé qu'elles

avoient besoin de moins de force ; elles se rompirent après la mort de Sixte-Quint, & ce grand homme n'ayant pas eu des successeurs aussi ardens que lui pour suivre de grands projets, son ouvrage devint presque inutile ; il s'éleva des différens au sujet de la dépense qu'il falloit faire pour rétablir les digues & nettoyer les canaux ; les ouvertures ne furent pas bouchées, le volume d'eau diminua, il n'y eut plus assez de force pour nettoyer l'embouchure du canal, & vaincre la résistance des aterrissemens que la mer y produit ; & il n'y a maintenant que très-peu d'eau qui débouche par le canal de Sixte-Quint.

Urbain VIII en 1637, Innocent X en 1648, Alexandre VII en 1659, Innocent XI en 1679, Innocent XII en 1699, Clément XI, Benoît XIII en 1729, firent faire des visites, formerent des projets, établirent des compagnies, firent des concessions ; mais la grandeur des dépenses, les divisions entre les associés, les oppositions des parties intéressées, empêcherent le succès de toutes ces entreprises. Il y eut encore des mémoires présentés à Benoît XIV en 1742, par une compagnie, mais les

propositions ne furent point acceptées.

Clément XIII Rezzonico voulut en 1759 que la congrégation *del Buon Governo* s'occupât de nouveau du projet de desséchement; M. Emerico Bolognini, gouverneur de Frosinone, ou de la province *di Maritima e Campagna*, fut chargé d'examiner la possibilité & les moyens; il s'y transporta avec un ingénieur nommé Angelo Sani, qui en fit son rapport le 15 juillet 1759, & M. Bolognini lui-même donna sur cette matiere, un ouvrage fort bien fait que j'ai cité, & qui a beaucoup contribué à rappeller l'attention du ministere sur cet objet important. Il y rapporte le devis que M. Sarni en avoit fait, & le projet de desséchement qu'il avoit dressé après avoir fait toutes les mesures & les nivellemens nécessaires, & discuté tous les projets qui avoient été faits avant lui; M. Sarni pensoit qu'on pouvoit se procurer un desséchement sûr & permanent, en conduisant les eaux de la *Ninfa* & de la *Teppia* dans le *Rio Francesco* & dans le *Rio Martino*; & comme le torrent *Teppia* est le plus dangereux de tous, il proposoit de le prendre depuis la partie la plus septentrionale vers

le pont ſur lequel on le traverſe en allant à Rome, de tirer delà un grand canal en ligne droite du nord au ſud, ſur une longueur de huit milles, pour porter ces eaux dans le *Rio Franceſco*; il trouvoit 41 pieds de pente ſur une longueur de 16 milles, ou 5 lieues $\frac{1}{3}$, quantité bien ſuffiſante pour procurer l'écoulement, au lieu qu'auparavant elle étoit repartie ſur une longueur de trente-deux milles qui ſe termine à *Torre Badino* près de *Terracina*. La Ninfa devoit être reçue dans le même canal, & la Cavata ancien canal d'Auguſte avec les eaux qu'on y introduiroit, devoit tomber dans le *Rio Martino*, au même endroit que le *Rio Franceſco*. Ce nouveau canal devoit avoir juſqu'à 27 pieds & demi de profondeur dans certains endroits, & le canal même de Ciſterna y pouvoit entrer, quoique ſitué à la partie la plus occidentale & la plus baſſe des marais Pontins.

Cet auteur donne le détail de toutes les excavations qu'il falloit faire; elles ne montoient qu'à 170 mille toiſes cubes, & la dépenſe à 523 mille livres, chaque toiſe cube ne devant coûter que trois livres à déblayer, par un milieu

entre les parties aisées & les parties difficiles). M. Bolognini, en y comprenant tous les frais de bestiaux, de fourrage, de culture, de magasins, de semences, portoit la dépense totale à 1590 mille livres. Cette dépense pouvoit être encore diminuée en y employant des forçats, & M. Bolognini croyoit qu'avec 500 hommes l'on pourroit achever l'ouvrage en un an.

Avantages du desséchement.

Le terrein que l'on pouvoit rendre à la culture etoit, suivant M. Bolognini, 30 mille *rubbia*; qui font 162 mille arpens, qu'il proposoit de céder en toute propriété à une compagnie, sous une redevance d'un rubbio de grain pour 20 rubbia de terrein, ou d'un boisseau pour cinq arpens. Le P. Boscovich, qui avoit levé la carte générale de l'état ecclésiastique, & qui avoit fait à la suite du cardinal Buonacorsi la visite des marais Pontins, n'évaluoit la partie cultivable qu'à 9000 rubbia, ou 48 660 arpens de Paris, actuellement on l'évalue à 20 mille rubbia; le terrein qu'on acquerra par le desséchement ne pourra manquer d'être extrêmement fertile, à en juger par celui qui a été desséché du côté de Sermoneta; quoi-

qu'il soit à une hauteur bien plus grande & dans un terrein bien moins gras, on y seme toutes les années du froment, & après la moisson l'on y seme encore du maïs, que l'on recueille trois mois après. Le P. Maire estimoit que chaque arpent devoit rapporter 14 setiers par an; mais quand il n'y en auroit que la moitié, & qu'on ne semeroit la premiere année que seize mille arpens, ou le tiers du total, on en retireroit 200 mille liv. Plus l'on différoit le remede, & plus le mal augmentoit; j'ai vu avec regret que les pêcheurs en barrant les fleuves & les courans faisoient refluer les eaux & augmentoient encore l'inondation. M. Sani visita les marais avec un batelier du pays qui lui montra un canton où il avoit chassé à pied sec 30 ans auparavant, & qui étoit devenu un marécage impraticable, parce que le lit de la Cavata s'étoit élevé sensiblement par le sable que charrie la Teppia. Les ingénieurs Bertaglia & Rumberti, visitant ces marais par ordre de Benoît XIII, avoient dit la même chose.

Difficulté du desséchement.

Contatori, dans son histoire de Terracine, a fait différens raisonnemens pour prouver l'impossibilité de ce projet; mais

les habitans de cette ville ſont ſuſpects à cet égard ; ils ont fait tous leurs efforts pour contrarier ceux qui ont entrepris ces travaux, par la crainte de perdre les droits de pâturage & de chaſſe, & quelques bois qu'ils vont couper dans ces marais. C'eſt ainſi qu'un foible intérêt n'empêche que trop ſouvent les choſes les plus importantes pour le public.

Cet auteur, imbu des préjugés de ſon pays, ſoutient qu'il y a dans ces marais des ſources qui en rendent le deſſéchement impoſſible, que le fond n'en eſt pas ferme & ſolide, que les marécages remués infecteroient l'air, qu'enfin ce ſeroit un travail continuel, ces ſortes d'ouvrages ne pouvant être de durée ; mais M. Bolognini a répondu à toutes les objections. Les perſonnes qui vont à la chaſſe m'ont aſſuré que preſque partout le terrein eſt ſolide, que l'eau & la boue y ont peu de de profondeur, & ſouvent ne vont pas à deux pieds. La principale difficulté venoit du parti qu'on avoit pris de vouloir faire faire ce deſſéchement aux frais de la *Camera*, & pour ſon compte ; la maiſon des Gaëtani qui tiroit 25 mille livres de la pêche des marais, & qui poſſédoit une grande

partie de ce territoire, craignoit d'en être dépouillée par le desséchement; elle employoit son crédit pour éloigner l'exécution du projet. La maison Corsini, qui étoit étroitement liée à celle des Gaëtani, & même celle des Albani qui est puissante, contribuoient aux obstacles; la congrégations des eaux, qui tiroit 6 à 7 mille francs de cette pêche, n'étoit pas disposée à perdre ces avantages : la cour de Naples avoit aussi une espece d'intérêt à retarder une opération qui promettoit tant d'avantages à un état rival & voisin du royaume de Naples, & qui *produisant* 25 pour un, rendroit l'état ecclésiastique plus indépendant de la Sicile pour les approvisionnemens de blé. Le cardinal Buonacorsi qui étoit chargé en 1765 de l'entreprise, se regardant comme ministre d'une opération qui pouvoit nuire à quelques particuliers, ne vouloit rien faire de son chef; il étoit rebuté par les obstacles, on disoit même qu'il doutoit de la possibilité de l'exécution, parce que le P. Ximenez lui en avoit exagéré les obstacles; ensorte qu'il sembloit n'avoir qu'un ministere purement passif, tandis qu'il auroit fallu y mettre toute l'ardeur &

même l'inflexibilité qu'y avoit mise le cardinal Cenci, son prédécesseur dans cette commission, pour vaincre toutes les résistances. Le cardinal Buonacorsi avoit demandé une congrégation qui réglât toutes les contestations qui pourroient s'élever à ce sujet, & une création de lieux de monts, ou un emprunt, pour faire les fonds; tout cela n'avoit point été exécuté; ensorte qu'il avoit lieu de se plaindre aussi de n'être pas assez secondé; enfin l'épuisement des finances de Rome étoit le plus grand obstacle à cette entreprise. On avoit commencé en 1764 à couper des arbres, on discontinua en 1765 à cause de la disette & de la dépense considérable qu'on fut obligé de faire pour l'achat des grains en Sicile, cet objet avoit monté à près de 900 mille livres.

Cependant le pape Rezzonico le désiroit personnellement; lorsque je rendis compte à sa sainteté de cette partie de mon voyage, elle y prit un intérêt marqué, & me demanda avec empressement ce que je pensois de la possibilité & des avantages de ce projet; je les lui exposai en détail; mais ayant pris la liberté d'ajouter que ce seroit

une époque de *gloire* pour son regne, le pontife religieux interrompit ce discours profane, & joignant les mains vers le ciel, il me dit, presque les larmes aux yeux : Ce n'est pas la gloire qui nous touche; c'est le bien de nos peuples que nous cherchons.

Depuis ce temps-là on a toujours continué d'y penser, le pape régnant, Pie VI, fit faire par M. Gaetano Rappini, de nouveaux nivellemens de ces marais dans tous les sens; cet ingénieur reconnut qu'on pouvoit rassembler toutes les eaux dans un canal contigu à la voie Appienne qui marquoit leurs anciennes directions, & les faire aboutir dans la mer à Torre di Badino ; & c'est ce qu'on a appellé *Linea Pia* du nom de ce pontife qui en a entrepris l'exécution, & qui, à ce qu'onprétend, en avoit eu l'idée lui-même. On a trouvé ce projet préférable à celui du Rio Martino, dont nous avons parlé. La Teppia, la Ninfa, le fosso di Cisterna & les parties supérieures de marais, pourront y être conduites plus facilement; la foce di Badino est à portée des eaux inférieures; le chemin seroit trop long pour l'Uffente, l'Amaseno, & la partie

la plus basse des eaux au-dessous de S. Jacques & des ruines de l'ancienne ville de Regeta. L'Amaseno, qui porte des eaux troubles en temps de pluie, s'éleveroit trop, les eaux claires de l'Uffente éprouveroient une trop grande résistance sur un chemin aussi long. Elles surmonteroient les digues, & l'inondation augmenteroit dans les marais inférieurs. Ainsi ces eaux iront par une autre route, tandis que celles d'en-haut ont assez de pente pour arriver à la mer. La dépense sera moins considérable : la direction du Rio Martino étoit tortueuse, sa largeur supérieure alloit quelquefois à quatre ou cinq cens palmes, sa profondeur, en quelques endroits, en a plus de quatre-vingt, & cependant il auroit fallu, non-seulement la réparer & l'augmenter encore, mais transporter à grands frais une quantité immense de déblais.

Le Rio Martino avoit paru assez commode pour les eaux supérieures, du moins à Manfredi, Bertaglia, & au P. Boscovich. Mais le P. Ximenez, qui a beaucoup d'expérience, n'étoit point de cet avis, & il avoit déja déterminé M. Bolognini à s'en écarter. La qualité

des eaux supérieurs & leur pente, n'exigeoient point que l'on se servit du Rio Martino, & avec un peu de dépense on pouvoit porter à Fogliano, les petites rivieres troubles qui étoient de ce côté-là; c'est le parti que l'on a pris. Le pape considérant qu'il y avoit à gagner pour l'agriculture vingt mille rubbia, dont la moitié étoit toujours inondée, & l'autre moitié l'étoit très-souvent, prit à cœur cette entreprise : il dédommagea les propriétaires du profit qu'ils tiroient des bois ou de la pêche; il fit faire une évaluation des autres parties, pour que les propriétaires contribuassent à proportion de l'avantage qu'ils devoient en tirer, enfin, il fit acheter par la chambre dix mille rubbia de terrein.

Dès 1778, on commença à nettoyer le lit de l'ancien canal jusqu'à Ponte Maggiore, éloigné de la mer de trois ou quatre milles, où devoit être la derniere partie du nouveau canal, & l'on détruisit la pêche de Canzo, placée au-dessous du pont où l'on soutenoit les eaux à plusieurs palmes de hauteur, en en retrécissant le passage.

En 1779, le pape y employa sept à

huit mille travailleurs, on prolongea le nouveau canal de neuf à dix milles; on débarrassa la voie Appienne pour rendre aux voyageurs la plus fameuse route qui existe, & la plus courte pour aller à Terracine & à Naples.

Par ce moyen, le Fiume Pio sur une ligne droite de 18 milles, suit la voie Appienne, & il ne reste plus qu'à faire les ouvrages nécessaires pour y conduire différens ruisseaux; les eaux sont déja de quatre à cinq palmes au-dessous du niveau de la campagne, & quelquefois du double.

Il y a du côté de Sezze, un vaste marais, formé principalement par les eaux de la Cavata; mais heureusement il est plus élevé que la campagne voisine qui est cultivée depuis long-temps, parce que les habitans de Sezze avoient soin de retenir les eaux par une petite chaussée jusqu'à quatorze ou quinze palmes de hauteur, leur principale fosse d'écoulement, appellée la Cavatella, étoit tortueuse & encombrée, elle ne pouvoit donner passage aux eaux qui venoient d'ailleurs, & les forçoit de se répandre sur de très-bons terreins, mais actuellement on les conduira à Torre de' Treponti,

ponti, où passe le nouveau canal, dans lequel la vîtesse de l'eau est déja d'une lieue par heure.

L'Amaseno est le plus grand & le plus trouble de tous les courans que l'on rassemblera dans le Fiume Pio, mais on aura soin de le faire tomber dans la partie inférieure qui est l'ancien écoulement, au-dessous de Ponte Maggiore & près de la mer, & l'on se servira encore de l'Amaseno pour combler aux environs de Terracine, des parties de terrein qui sont trop basses.

Les dix mille rubbia achetés par la chambre apostolique ont coûté 300 mille écus romains, on comptoit en 1783, pour les travaux 350 mille écus, pour les défrichemens 200, pour les bâtimens 150, & comme on compte en reprendre environ 100 sur les propriétaires des autres dix mille rubbia, la dépense pour l'état ne devoit être que de 900 mille écus, y compris les indemnités & les constructions de maisons; mais le profit pourra être de trois millions, indépendamment du bien qui en résultera pour l'agriculture & la population, si l'on parvient enfin à l'exécution de ce vaste projet.

Plusieurs propriétaires des terreins voisins tirent 10, 12 & 15 écus par rubbio, les terreins nouvellement acquis par le desséchement, en rendront encore davantage; l'expérience a fait voir qu'on y recueille jusqu'à 18 ou 20 fois la semence; mais en ne supposant le produit net que de 9 écus par rubbio, l'on aura 150 mille écus de revenu; ainsi l'on aura gagné un capital de 3 millions d'écus romains, ou 16 millions de notre monnoie; mais pour cela il faudra s'en occuper encore long-temps, & surtout entretenir avec soin les ouvrages pour qu'ils ne deviennent pas inutiles; on m'écrit que les travaux de 1784 ont mal réussi; qu'on s'étoit trompé dans les nivellemens; & qu'on ne sait point encore si l'on obtiendra un plein succès malgré les sommes immenses que le pape y a déja dépensées.

La chasse est très-considérable dans ces marais; on y trouve des sangliers, des cerfs, des becasses; l'on se sert de petites barques, & l'on descend, ou nuds pieds, ou avec des bottes dans les endroits où les barques ne peuvent aller.

Les buffles y pâturent en quantité,

& il n'y a guere de pays où cette espece d'animal soit plus commune ; ils se vautrent dans la fange, & l'on assure qu'un buffle qui est blessé se guérit en demeurant vingt-quatre heures dans cette boue ; il est cependant défendu en certains endroits de les y laisser aller.

Les joncs qui croissent dans ces marais servent à soutenir les vignes des côteaux voisins ; les paysans en font aussi des torches pour s'éclairer pendant la nuit dans leurs maisons.

La partie de ces terreins inondés qui avoisine la montagne de Sezze & de Piperno, reçoit des sources d'une eau sulfureuse qu'on appelle *acqua puzza*, comme nous l'avons dit ci-dessus ; elle produisent une espece de concrétion assez singuliere. Il y a un ruisseau considérable qui en est couvert comme d'une voûte d'aqueduc, & on l'appelle pour cette raison *Fiume coperto ;* quelquesfois il s'en détache une partie, & cela forme une île flottante comme celles de la Solfatare de Tivoli; on y trouve même de certains endroits où le terrein est mobile & élastique comme une peau de tambour, & qu'on appelle *Cuòre*, ou *Lucerne ;* l'on en voit près des lacs Iles flottantes.

Gricilli du côté de la montagne, mais il n'y a pas de sûreté à y marcher, parce que la croûte s'enfonce quelquefois lorsqu'on s'y attend le moins (a). La pellicule grasse de ces eaux sulfureuses sert à frotter ceux qui sont atteints de la gale; on s'en sert aussi pour guérir les chiens.

Dans les champs cultivés qui sont du côté de *Sezze*, il y a une espece de tuf ou d'incrustation pierreuse, formée sur les racines & les tiges des roseaux & d'autres plantes, qui est assez dure, & assez légere en même-temps, pour servir à la construction des voûtes; c'est un diminutif de la pierre sulfureuse de Tivoli dont nous avons parlé.

Astura. LA TOUR D'ASTURA est à l'embouchure de la riviere du même nom, à l'extrêmité d'un cap qui fait la partie la plus occidentale des marais Pontins. Il y avoit là un petit port, où Cicéron s'étoit embarqué pour aller vers sa maison de Formies, le jour qu'il fut assassiné. C'est aussi-là que fut trahi & arrêté

(a) M. le comte Silvestri a donné une dissertation sur les îles flottantes anciennes & modernes, dans le huitieme volume du *Giornale d'Italia spettante alla scienza naturale*.

le jeune Conradin, roi de Naples, par un Frangipani, ſeigneur d'Aſtura, chez qui il s'étoit réfugié.

Quand on eſt à l'extrêmité des marais Pontins, vers *Torre d'Aſtura*, il ne reſte que deux lieues & demie à faire pour aller à Nettuno & à *Capo d'Anzo*, village ſitué près de l'ancien port d'Antium.

ANTIUM étoit une des principales villes des Volſques; elle tiroit ſon nom d'un des fils d'Ulyſſe & de Circé, ſuivant Denys d'Halicarnaſſe : elle fut célebre par les guerres des Antiates & des Volſques contre les Romains, l'an 492 avant J. C. Ce fut à Antium que Coriolan fut tué trois ans après. Numicius détruiſit le port d'Antium l'an 470 avant J. C. On y envoya une colonie deux ans après; mais les Antiates reprirent les armes dans l'année 460. Cornelius les ſubjugua, & les punit par la mort des principaux d'entre eux. Camille les défit encore l'an 386, & Valerius Corvus en 347; mais ce ne fut que l'an 318 que les habitans d'Antium, à l'exemple de ceux de Capoue, demanderent des loix à la république, & ceſſerent d'aſpirer à l'indépendance. Il avoit fallu 436 ans aux

Romains pour aſſurer leur domination ſur cette ville belliqueuſe, qui n'étoit pourtant qu'à onze lieues de leur capitale.

Il eſt parlé de cette colonie d'Antium dans le huitieme livre de Tite-Live, dans Tacite, Ann. L. 13, & 14. Hiſt. L. 3, dans Appian d'Alexandrie, L. 1, dans Polybe, L. 3. Philoſtrate dans la vie d'Apollonius de Tyane, L. 8, dit qu'on y conſervoit un manuſcrit écrit autrefois par Pythagore. Denys d'Halicarnaſſe, L. 1, dit que ſes habitans étoient devenus redoutables à la Grece par leurs pirateries, auſſi-bien que les Etruſques; & Démétrius avoit engagé le ſénat de Rome à leur défendre ces brigandages.

Le temple de la Fortune qui étoit à Antium, avoit beaucoup de réputation. C'eſt ce qui paroît dans Horace.

O diva, gratum quæ regis Antium,
Præſens vel imo tollere de gradu
Mortale corpus, vel ſuperbos
Vertere funeribus triumphos.
Te pauper ambit ſollicita prece
Ruris colonus, te dominam æquoris.

Néron fit rétablir Antium, il y conſ-

truisit un port vaste & commode, où il dépensa des sommes si considérables, qu'il y épuisa, dit Suétone, les trésors de l'Empire. Une fille de Néron & de Poppæa nâquit à Antium.

Il ne reste presque plus rien de ces vastes & somptueux édifices, si ce n'est les restes d'un vaste bâtiment de bains, de grands souterrains voûtés, & des ruines sur le bord de la mer (a). Innocent XII fit travailler en 1700 au rétablissement du port d'Antium, & le pape Lambertini songeoit aussi à reprendre ce projet ; il y consacra même l'argent qui fut donné par l'Espagne lors du concordat passé au sujet des élections & des annates ; mais cela n'a pas suffi pour en faire un endroit considérable. Le port peut cependant recevoir de gros vaisseaux marchands. On y a fait deux jettées, deux petits forts, une tour qui sert de fanal, deux fontaines ; le charbon est un objet de commerce pour ce petit endroit.

On y voit de belles maisons de campagne ; villa Corsini, villa Costaguti ;

(a) Voyez le livre de Philippe della Torre, intitulé *Monumenta veteris Antii. Romæ.* 1700, *in* 4°.

villa Pamfili, villa Albani, & quelques maisons particulieres; on y entretient 24 hommes de garnison.

Torre d'Anzo, est une tour avec quelques maisons, fort près de Capo d'Anzo & de la villa Corsini.

NETTUNO est une petite ville maritime de l'état ecclésiastique, située à une demi-lieue de Capo d'Anzo, c'étoit autrefois un port, mais il est tellement comblé, qu'on n'en voit plus aucun vestige. Il y a une centaine de maisons, un petit fort carré régulier, avec quatre bastions; une seconde enceinte fortifiée pour la ville, & quelques maisons répandues au-dehors.



CHAPITRE XXI.

Route de Terracine à Naples par Gaëte.

DE Terracine à Naples il y a 23 lieues, & dix postes, *Fondi*, *Itri*, *Mola*, *Garigliano*, *Sant' Agata*, *Torre di Francolisi*, *Capua*, *Aversa*, *Napoli.* La premiere & la derniere se comptent pour une poste & demie. A chaque poste on paye 11 carlins ou 4 liv. 13 ſ. pour les deux chevaux de poste, & 4 ou 5 carlins par bidet. On donne ordinairement trois carlins pour les guides, en tout six livres de France par poste.

On trouve à deux lieues de la ville, du côté de Naples, sur le rivage, une tour appellée *Torre de' Confini*, qui sépare le royaume de Naples du patrimoine de S. Pierre. Depuis *Torre Nuova*, qui est la plus proche de Terracine, il y a un grand nombre de tours bâties tout le long de cette côte, elles

ſont ordinairement gardées chacune par un capitaine appellé *Torriere*, qui eſt obligé d'y réſider, & par un ſoldat, avec deux piéces d'artillerie pour la ſûreté de la côte.

En entrant dans le royaume de Naples, on paſſe un corps-de-garde où il faut montrer ſes paſſe-ports; on les envoie à l'officier qui eſt de garde dans la tour *dell' Epitafio*, & qui donne la permiſſion de paſſer.

On fait enſuite pluſieurs lieues ſur l'ancienne voie Appia, où l'on eſt extrêmement cahoté, à cauſe des dégradations du pavé : bien des voyageurs aiment mieux aller à pied, que de reſter en voiture.

Les bords du chemin ſont converts en bien des endroits par des buiſſons de myrthe mâle : cet arbriſſeau que les Italiens appellent *mortella*, eſt toujours verd, ſa feuille eſt alongée & d'un verd tendre, à la différence de celui qu'ils appellent improprement myrthe femelle, dont la feuille eſt plus courte & d'un verd foncé; ſon fruit qu'on appelle *myrtille*, eſt une petite baye comme celle du geniévre, mais d'un goût plus agréable. On y voit auſſi même à la fin de

décembre des fleurs de toute espece, & sur-tout des narcisses qui y croissent naturellement en abondance.

Depuis la tour *dell' Epitafio* jusqu'à Fondi il y a cinq milles.

Fondi.

FONDI est une petite ville située à trois lieues de Terracine, sur la voie Appia, qui forme elle-même la principale rue de la ville. C'étoit autrefois une des villes des *Aurunci*, peuples du *Latium*. Strabon, Pline & Martial font un grand éloge des vins de Fondi.

> Hæc Fundana tulit felix autumnus opimi
> Expressit mulsum Consul, & ipse bibet.
> *Mart.*

Ces vins sont encore estimés actuellement, du moins dans le pays.

Ferdinand d'Arragon, roi de Naples, donna cette ville à Prosper Colonne, grand général de son temps; elle appartient actuellement à la maison Sangro, mais elle fut presque ruinée en 1534, par une flotte de Turcs, qui vouloient enlever Julie de Gonzague, comtesse de Fondi, célebre par sa beauté; (on peut voir *Leandro Alberti*, *pag.* 137. *M. Richard*, *T. IV*, *p.* 29.) Les

Turcs ne purent la surprendre, mais ils pillerent la ville, renverserent la cathédrale, & firent esclaves beaucoup d'habitans; ils détruisirent les tombeaux de Prosper & d'Antoine Colonne; on les a rétablis dans la suite.

On va voir à Fondi la chambre qu'habitoit S. Thomas d'Aquin, & l'auditoire où il enseignoit la théologie, qui sont l'un & l'autre en grande vénération chez les Dominicains.

Le lac de Fondi est très-poissonneux, les anguilles en sont grosses & excellentes. Ce lac est sujet à s'enfler par certains vents, & il rend l'air de la ville mal-sain. Les environs de Fondi abondent en orangers, citroniers & cyprès.

Le village où nâquit l'empereur Galba, étoit un peu sur la gauche de cette route, au rapport de Suétone; on croit que c'est *villa Castello*.

Itri. ITRI, petite ville située à 3 lieues de Fondi, à deux lieues de Mola & de la mer; quelques auteurs disent que c'est la ville appellée dans Horace *Ubrs Mamurrarum*; elle est aussi traversée par la voie Appienne; elle n'est ni riche, ni belle, & l'air en est mal-sain en été; mais elle est située entre des collines,

où il croît beaucoup de vignes, de figuiers, de lauriers, de myrthes & de lentisques (a); la position en est si agréable, les campagnes si riantes, les productions si variées, qu'on ne peut faire cette route sans un extrême agrément.

D'Itri à Castellone il y a sept milles, c'est un gros bourg qui est à un demi-quart de lieue de Mola, autre bourg plus considérable.

En approchant de Mola on voit sur la droite du chemin une ancienne tour en forme de *Trizonium*, c'est-à-dire, à trois étages de différens diametres, appellée *Torre di Mola*, qui passe pour avoir été le tombeau de Cicéron; elle appartient à la maison Gaëtano, nous en parlerons encore pag. 472. Près delà sur le bord de la mer, est une fontaine où l'on croit reconnoître celle d'Artachia, vers laquelle Ulysse rencontra la fille du roi des Lestrigons, suivant Homere.

Tombeau de Cicéron.

MOLA, ou *Mola di Gaeta*, est une petite ville, ou un gros bourg situé à deux lieues & demie d'Itri, près de la

(a) C'est l'arbre d'où coule la resine précieuse du mastic.

mer & du golfe de Gaëte ; elle eſt bâtie ſur les ruines de l'ancienne Formie, ville des Leſtrigons, habitée enſuite par les Laconiens, dont parle Ovide (*Métam. L. XIV.*) : cette ville étoit célebre chez les Anciens par la beauté de ſa ſituation.

O temperatæ dulce Formiæ litus.
Mart. X. 30.

Horace mettoit les vins de Formie avec ceux de Falerne, au premier rang.

Mea nec Falernæ
Temperant vites neque Formiani
Pocula colles.
L. I. Od. 20.

Cette ville fut détruite par les Sarraſins l'an 856 ; Grégoire IV en transféra le ſiege épiſcopal à Gaëte, & cette derniere ville s'accrut des débris de la premiere.

Les ſources qui viennent des montagnes voiſines de Mola, fourniſſent de l'eau en abondance dans les maiſons. On y trouve dans les environs beaucoup de meuniers, d'où eſt venu ſon nom de Mola. La plage en eſt délicieuſe : on

voit d'un côté la ville de Gaëte qui en s'avançant dans la mer forme une perſpective charmante, de l'autre les îles d'Iſchia & Procida, qui ſont du côté de Naples.

Les femmes des environs ſont grandes, bien faites, & ont d'aſſez belles couleurs, mais il y en a beaucoup qui ont le nez écraſé; leur coëffure eſt une des plus galantes qu'on puiſſe voir à la campagne : elles portent les cheveux natés & entrelacés avec des rubans qu'elles font paſſer des côtés au derriere de la tête, où elles les arrêtent en les entrelaçant avec grace & d'une maniere qui leur ſied parfaitement. Les femmes & les filles des matelots portent des corſets ouverts avec des jupes bleues ou rouges; il y en a même qui portent des fichus brodés en or, & même les jours de fêtes des étoffes d'or qui ſe fabriquent à Naples.

A Caſtellone, entre Mola & Gaëte, eſt une belle maiſon du duc de Marzano-Lagni : on la voit dans le même endroit que la maiſon de Cicéron, qu'il appelloit *Formianum*, où Scipion & Lelius alloient ſouvent ſe récréer (*de Orat. L.* 12.), & près de laquelle il fut tué

par les émissaires d'Antoine, dans le tems de la grande proscription, 44 ans avant J. C. à l'âge de 64 ans.

Il y a des ruines sur le bord de la mer que l'on montre comme le *Formianum* de Cicéron, mais cette maison étoit plus éloignée de la mer; Plutarque dit que Cicéron sortit par un petit chemin détourné qui de la voie appienne conduisoit à la mer. Il étoit dans sa litiere, & il alloit s'embarquer lorsque les Centurions le recontrerent.

Il est vraisemblable que la tour de Mola (p. 469), est le tombeau que les affranchis de Cicéron lui éleverent dans le lieu où il avoit été tué. C'est une base carrée, sur laquelle s'élevoit une tour ronde. La partie circulaire est absolument dégradée; l'intérieur a deux étages voutés qui sont portés dans le milieu par un massif rond en forme de colonne. La partie inférieure est plus conservée, de même que l'enceinte de ce monument: elle est traversée par un chemin qui pouvoit bien avoir été celui par lequel Cicéron alloit du côté de la mer lorsqu'il fut assassiné.

GAETA (a), est une ville de quatre

(a) On dit en françois Gaëte, *Gaiete*, *Caete* & *Caiete*.

mille ames (d'autres disent dix mille), située à seize lieues de Naples & à vingt-huit de Rome. Elle est sur le penchant d'une petite montagne : le port est commode ; il fut construit, ou du moins réparé, par Antonin le pieux : le golfe est une espece d'anse qui sert encore pour les vaisseaux, & au fond duquel est un fauxbourg considérable.

Strabon dit que cette ville fut fondée par des Grecs venus de Samos, & qu'ils l'appellerent Caieta du mot Καιαττα qui dans leur langue exprimoit la courbure ou la concavité de cette côte ; Γαίη dans les Poëtes grecs signifie aussi terre, patrie ; Virgile suppose que ce nom lui venoit de la nourrice d'Enée qui y mourut vers l'an 1183 avant J. C.

Tu quoque littoribus nostris, Æneia nutrix,
Æternam moriens famam Cajeta dedisti
Et nunc servat honos sedem tuus ; ossaque nomen
Hesperia in magna (si qua est ea gloria) signat.
Æn. VII, 1.

D'autres disent que ce fut la nourrice de Créuse, ou celle d'Ascanius, ou que le mot de Gaeta vient de Καίω *uro*, parce

que la flotte Troyenne y fut brûlée (V. Turnebe, *L. 26.* & *L. 30*).

Gaëte a été long-temps gouvernée en forme de République : ses ducs y acquirent la souveraineté dans le 7e. siecle, mais ils relevoient du pape. Didier, roi des Lombards, fit la guerre au duc de Gaëte en 750, parce qu'il refusoit de rendre à l'église de Rome ce qui étoit dans son district dépendant du patrimoine de S. Pierre. Cette ville arma contre les Sarrasins, en faveur du pape, Léon IV en 848 : elle battoit monnoie, & armoit des galeres en 1191, comme on le voit dans un privilége du roi Tancrede. Mais peu après Gaëte fut réunie au royaume de Naples, & en 1450 le roi Alfonse d'Arragon y établit un vice-roi.

La ville est isolée & ne tient au continent que par une langue de terre ; on y entre que par deux portes qui sont gardées avec soin.

Tour de Roland.

La tour appellée vulgairement *Torre d'Orlando* est le monument le plus remarquable de Gaëte ; il paroît que c'étoit le mausolée de Munatius Plancus qu'on regarde comme le fondateur de Lyon ; on voit sur la porte l'inscription suivante

en abbréviation. *Lucius Munatius Plancus Lucii filius, Lucii nepos, Lucii pronepos, Conſul, Cenſor, Imperator, iterum Septemvir Epulonum, Triumphator ex Rœtis. Ædem Saturni fecit de manibus. In Italia agros Beneventi diviſit. In Gallia Colonias deduxit Lugdunum & Rauricam.* Ce mauſolée doit avoir été fait ſeize ans avant J. C., il eſt ſur la montagne, & on le voit de fort loin.

Le château de Gaëte eſt très-fort, il fut bâti par Alfonſe d'Arragon, vers l'an, 1440, augmenté par le roi Ferdinand; Charles-Quint fit entourer la ville de fortes murailles, & on la regarde comme une des meilleures places du royaume de Naples. Dans le château de Gaëte on voit le tombeau du connétable Charles de Bourbon, qui commandoit les troupes de Charles-Quint; il fut tué au ſiege de Rome qui fut miſe au pillage par ſon armée l'an 1528, après avoir aſſiégé long-temps le pape Clément VII. Le connétable étant excommunié, ne fut point mis en terre ſainte, mais ſon ſquelette fut placé dans le château, où il fut embaumé par ordre du roi d'Eſpagne, & mis dans une

niche à côté de la chapelle. Le prince d'Afcoli gouverneur de cette forterefle en 1628, le fit placer vis-à-vis de la même chapelle dans une châffe, dont la porte brifée s'ouvroit par le milieu; il étoit habillé de velours verd avec des galons d'or, debout, l'épée au côté, botté & éperonné, fes armes en broderie à côté de lui, avec cette infcription fur la niche :

Francia me diò la leche,
Spagna fuerza y ventura;
Roma me diò la muerte,
Y Gaeta la fepoltura.

On le voyoit encore en 1757, mais depuis ce temps-là, le roi de Naples l'a fait enterrer avec une pompe digne de fa réputation & de fon rang; il ne voulut pas qu'un prince de fa maifon fut plus long-temps fans fépulture.

Latratina eft une tour ronde, mais plus petite que celle de Roland, & fituée dans le fauxbourg de Gaëte; Gruter eftime que c'étoit un temple de Mercure; on fait que cette divinité qui répond à Anubis, étoit repréfentée fous la figure d'un chien; fes oracles for-

toient d'une tête de chien, ce qui a pu faire nommer son temple *Latratina* (*à latrando*).

L'église cathédrale est dédiée à saint Erasme évêque d'Antioche, patron de la ville de Gaëte; on y conserve deux tableaux de prix, dont l'un est de Paul Véronese, & l'étendard que Pie V donna à Don Jean d'Autriche, général de l'armée Chrétienne contre les Turcs. Le baptistere est un vase antique, mais grossier & mutilé; il est porté par quatre lions de marbre, d'une seule piece, avec des bas-reliefs; on y voit Ino, femme d'Athamas, roi de Thebes, assise sur un rocher, qui cache un de ses enfans dans son sein pour le garantir de la fureur d'Athamas, tandis que des satyres & des bacchantes dansent autour d'elle au son des instrumens; on y lit le nom de Salpion, sculpteur Athénien. Ce monument fut apporté de Formie ou de *Mola di Gaeta*, après que cette ville eut été détruite. Vis-à-vis de l'autel du S. Sacrement il y a un monument symbolique qui paroît se rapporter à Esculape.

Le clocher de la cathédrale est remarquable par sa hauteur & par son

travail; on dit qu'il fût fait par l'empereur Frederic Barberousse.

Le couvent de sainte Catherine est extrêmement considérable, il est placé sur la hauteur, & ceux qui l'habitent sont chargés d'allumer le fanal ou la lanterne du port.

Dans le couvent des Récollets on a représenté S. François prêchant sur le rivage de Gaëte près de la porte de fer, & les poissons qui levent la tête pour l'écouter; les physiciens qui soutiennent que les poissons n'entendent pas, trouvent ici un miracle de plus. Près de la porte de terre il y a une plage appellée *Serapo*, du nom de Sérapis, qui y avoit un temple, à l'endroit où est l'église de *Santa Pertinaca :* S. Nil abbé y fit construire une église en 688.

Il y a une description détaillée de Gaëte, par Rossello, imprimée à Naples en 1683.

Rocher fendu. LA TRINITA, est l'église la plus célebre de Gaëte, avec un couvent situé près d'un rocher, qui selon la tradition, se fendit en trois parties à l'honneur de la sainte Trinité, le jour de la mort de J. C.; un gros bloc tombé dans la principale fente du rocher & qui

s'y eſt arrêté, a ſervi de baſe à une chapelle *du Crucifix*, fort petite à la vérité, mais fort élevée, & ſous laquelle paſſe la mer, qui baigne le bas de cette fente de rocher : cette chapelle étoit fort ancienne, mais elle a été rebâtie en 1514 par Pierre Luſiano Châtelain de Gaëte, comme on le voit par une inſcription qui eſt ſur la porte. On l'appelle communément la chapelle de la Trinité, ainſi que le couvent qui en eſt proche.

Tous les vaiſſeaux qui paſſent devant cette chapelle, ſaluent le Crucifix avec vénération, & tirent le canon, lorſqu'ils y en a ſur le navire; on raconte une foule de miracles opérés dans cette chapelle. S. Philippe de Néri, S. François, S. Bernardin de Siene, y avoient une extrême dévotion; il y a des gens qui y font des ſtations chaque jour pendant un mois, une année, & même toute la vie; les pélerins y accourent de toute part; il faut convenir que la choſe eſt très-ſinguliere, & qu'on ne voit pas d'exemple ailleurs d'une ſituation ſemblable à celle de la chapelle du Crucifix. On reconnoît aiſément que cette fente a été faite par une rupture

violente, car les angles ſaillans qui paroiſſent ſur un des côtés répondent aux angles rentrans qui ſont ſur l'autre ; il eſt probable qu'elle eſt arrivée dans le bas âge ; du moins les auteurs anciens qui ont parlé fort en détail de la ville de Gaëte, n'ont pas fait mention de cette ſingularité. Au reſte cet événement reſſemble à ceux dont nous avons parlé à l'occaſion des Alpes, de Velleia, de Pérouſe, de Ceſi & de la plaine de Narni (*Tome I*, *page* 16).

Gaëte a toujours paſſé pour être très-fidele à ſes princes; Charles-Quint & Philippe II lui rendoient ce témoignage ; elle ſe ſignala ſur-tout en 1707, en ſoutenant un long ſiege de la part des Autrichiens, commandés par le général Daun : elle fut enfin priſe d'aſſaut le 30 ſeptembre, & fut miſe au pillage, après avoir eſſuyé 20 mille coups de canon & 1400 bombes ; il y avoit 2400 hommes de garniſon Eſpagnole, qui tenoient pour Philippe V, & qui furent tués ou faits priſonniers.

La poſition de Gaëte eſt ſur un golfe dont les bords ſont délicieux ; il étoit couvert autrefois des plus belles maiſons, & l'on apperçoit même dans la

mer des ruines d'anciennes constructions, comme dans le golfe de Baies; cela marque le goût que les Romains avoient pour ces agréables rivages. Aujourd'hui l'on y trouve seulement un grand nombre de pêcheurs.

SESSA, petite ville à six lieues de Mola, est regardée comme l'ancienne *Suessa Auruncorum*, une des principales cités des Volsques, la patrie de Lucilius, qui fut le premier poëte satyrique de Rome. C'est un évêché suffragant de l'archevêché de Capoue. De Sessa à Capoue il y a encore six lieues; on rencontre dans cet espace quelques vestiges de la voie Appienne, & à la moitié du chemin on passe le pont de *la Torre*, en laissant à gauche le village du même nom.

Nous reprendrons maintenant la route de N ples que nous avions quittée à Mola pour aller à Sessa; le chemin a été fort bien réparé à l'occasion de l'arrivée de la reine de Naples, en 1768. Au sortir de Mola on côtoie la mer, sur un mille de chemin, on la perd ensuite de vue pendant le même espace, & on la retrouve à *Scavali*, où elle forme une anse. On fait encore un

mille sur le bord de la mer, & à trois milles delà on voit les restes d'un amphithéâtre, d'un aqueduc, & autres ruines qu'on dit être de l'ancienne ville de *Minturnum*. Peu après on passe le Garigliano sur un bac; l'on cesse alors de marcher sur la voie Appia, qui cependant s'étendoit jusqu'à Capoue, mais qui est abandonnée ou ruinée dans cette partie; on trouve des terres fortes, d'où les mules du pays ont beaucoup de peine à se tirer pendant l'hiver.

CHAPITRE XXII.

Description de Capoue.

Capoue.

CAPOUE, en italien & en latin *Capua*, est dans une situation un peu différente de l'ancienne Capoue, de même que Modene & d'autres villes anciennes qui ont été ruinées & rebâties; la nouvelle Capoue est une ville de 5000 ames, située à cinq lieues de Naples, sur le Volturno, à quatre lieues au-dessus de

son embouchure ; (a) elle n'a gueres que 300 toises depuis la porte de Rome jusqu'à la porte de Naples, qui est la partie que l'on traverse, mais elle en a 750 dans la partie qui est le long du Volturno ; elle est entourée de fortifications, & l'on y entretient une garnison considérable ; les étrangers sont obligés d'y décliner leur nom, & d'essuyer une longue cérémonie avant que le gouverneur leur permette de passer outre.

Strabon dit que Capoue fut bâtie par les Tyrrhéniens, chassés des bords du Pô par les Gaulois, environ 524 ans avant J. C. Tite-Live dit qu'elle tire son nom de Capys, général des Samnites, qui vivoit plusieurs siecles auparavant, & qui avoit été l'un des compagnons d'Enée, (*Virg.* L. X.) le savant Mazzocchi croit qu'elle avoit été fondée par les anciens Etrusques & nommée *Camba*, qui dans leur langue signifioit vautour ; en effet on l'appella d'abord *Vulturne*, & ensuite *Capua*. Strabon (*L. V.*) dit que ce nom ve- Histoire de Capoue.

(a) Les voyageurs curieux de géographie, doivent avoir la carte du royaume de Naples, en trois feuilles, par Rizzi Zannoni, dressée à Paris, par les soins de M. l'abbé Galliani.

noit de *Caput*, parce que c'étoit la capitale des villes. Florus comptoit Rome, Carthage & Capoue pour les trois premieres villes du monde, *Capua quondam inter tres maximas numerata* (*L. I, c.* 16.).

Les Tyrrhéniens furent chassés de Capoue par les Samnites, & ceux-ci par les Romains; elle fut si célébre de leur temps par les agrémens de sa situation & par le caractere de ses habitans, qu'on l'appelloit *Capua Dives* (Virg. Georg. II. v. 224.), *Capua Amorosa*. Les soldats romains qui avoient hiverné à Capoue 343 ans avant J. C. étoient si charmés de l'abondance & du luxe de cette ville, qu'ils avoient formé un complot pour s'en rendre maîtres & y fixer leur séjour; mais les voluptés de Capoue produisirent un événement bien plus important lorsqu'Annibal y fut retenu pendant l'hiver, 217 ans avant J. C. après la bataille de Cannes, dans le moment où il pouvoit s'emparer de Rome, & mettre fin à ses travaux; les délices de Capoue sauverent la République, & donnerent des fers à l'univers.

Il faut voir la description que fait

de cette ville Silius Italicus, L. II. Sa situation étoit dans une plaine agréable & fertile de la Campanie, *Campania felix*, dons elle étoit la capitale, & que Cicéron appelloit le plus beau fond du peuple Romain. Florus en parle sur le même ton : *Omnium non modo Italiâ, sed toto orbe terrarum pulcherrima Campaniæ plaga est, nihil mollius cœlo, nihil uberius solo, deinde floribus bis vernat.* (L. 1. c. 16.) Les vins de Falerne & de Massique, dont nous avons parlé plus haut, le *Cæcubum* (a), le *Calenum*, les huiles de Venafre se tiroient de ces campagnes; Horace dit à Mécénes :

Cæcubum & prælo domitam Caleno
Tu bibes uvam.

Hor. 1. *Od.* 20.

Polybe qui écrivoit son histoire 150 ans avant J. C. à l'occasion de la guerre d'Annibal, parle ainsi des plaines de Capoue : « Ces campagnes qui environ- » nent Capoue, sont la partie la plus » noble de toute l'Italie, la plus dis-

(a) Celui-ci venoit des environs de Mola di Gaëta, suivant M. l'abbé Galliani, dans son commentaire sur Horace.

» tinguée par l'agrément & la bonté du » territoire ; d'ailleurs elles sont près » de la mer, & l'on y trouve des » comptoirs où abordent les étrangers » de toutes les parties du monde, lorf- » qu'ils viennent en Italie ; c'eft-là que » font les villes les plus célébres & les » plus belles de l'Italie : en effet les » côtes de Campanie font occupées par » les habitans de Sinueffe (*Rocca di* » *Mondragone*) de Cumes & de Pou- » zol ; on y trouve encore Naples, & » Nocera la moins ancienne de toutes. » Dans l'intérieur des terres, du côté » du nord, font Calene (*Calvi*) & » Tiano ; à l'orient & au midi, Afcoli » & Nola : dans le milieu de ces campa- » gnes eft fituée Capoue, plus floriffante » depuis long-temps que toutes les autres ; » en forte qu'il y a beaucoup de vrai- » femblance dans ce que les fables ra- » content de cette province qu'on a » auffi appellée *Phlegræa*, comme les » autres pays les meilleurs & les plus » riches ; les Dieux devoient fe difputer » des campagnes auffi agréables & auffi » diftinguées (L. III.). Cette plaine » fut occupée autrefois par les Etrufques, » qui ayant eu à combattre grand nombre

» d'injustes agresseurs, se firent con-
» noître des étrangers, & acquirent la
» plus grande réputation de bravoure »
(L. II.).

Annibal pour attirer à son parti la ville de Capoue, avoit promis à ses habitans d'en faire la capitale de l'Italie.

In primis Capua, heu rebus servare secundis
Inconsulta modum, & pravo peritura tumore.
Sil. Ital. L. VIII.

Les Romains se vengerent cruellement de ce que les habitans de Capoue, avoient prétendu s'élever sur les débris de Rome, en prenant parti pour Annibal; car ayant pris cette ville cinq ans après, à la suite d'un long siege, ils la saccagerent; le peuple fut fait esclave & vendu à l'encan, les citoyens dispersés, & les sénateurs battus & décapités. Vibius Virius qui avoit engagé les habitans à se déclarer pour Annibal, s'empoisonna avec les principaux chefs de son parti, au nombre de 27, après un grand repas où il les avoit invités.

Genseric, roi des Vendales, acheva de détruire Capoue l'an 455, & il n'en resta plus qu'un village dont Sicon,

duc de Bénévent rassembla les habitans en 841 sur le mont Palombara ou Trifliflius, à l'endroit appellé Sicopolis. Enfin la nouvelle Capoue fut fondée l'an 856 par Landone, neuvieme comte de Capoue, & par ses freres, dont l'un étoit l'évêque Landulfe; ils transporterent vers le pont Casilinus les habitans de Sicopolis, & ils bâtirent la nouvelle ville. L'ancien Casilinum étoit dans le quartier appellé actuellement Castelluccio, marqué G dans le plan de Capoue près de la porte de Rome (a).

L'ancienne Capoue avoit été une dépendance du duché de Bénévent, mais dans le neuvieme siecle elle étoit devenue un comté particulier, où Landulf se rendit indépendant par le secours

(a) *Apparato alle antichita di Capua, overo discorsi della Campagna felice, di Camillo Pellegrino*, 1651, in-4°. C'est cet auteur qui défendit le Tasse contre l'académie de la Crusca; il étoit de Capoue.

M. *Granata*, depuis évêque de Sessa, a donné aussi une histoire de Capoue, où sont les plans de l'ancienne ville & de la moderne : on y voit les plans de deux amphithéâtres, dont l'un subsiste encore, comme nous le dirons plus bas. *Storia civile della fedelissima citta di Capua sino all' anno 1750, opera dell' Arcidiacono Francesco Granata. In Napoli*, 1752-1756. 2 vol in-4°.

des Napolitains, qui saisirent cette occasion de se venger des princes de Bénévent. En 866 Capoue fut prise par l'empereur Louis; en 969 elle fut assiégée par les troupes de l'empereur d'Orient pendant 40 jours, mais le général fut obligé d'abandonner le siége. Elle est actuellement défendue par un vieux château & des fortifications à la moderne: en 1718 on détruisit les anciennes pour les rétablir suivant les nouveaux principes; au moyen de quoi Capoue devint une place assez importante. Aussi a-t-on vu en 1734 les Espagnols y perdre beaucoup de monde avant que de pouvoir forcer le général qui y commandoit à capituler. Capoue a quelque apparence au-dehors, mais lorsqu'on y est arrivé l'on ne trouve qu'une ville pauvre, mal bâtie & mal pavée & dont les rues sont mal alignées comme on le voit sur le plan qui est joint à cet ouvrage. Le pont qui est sur le Volturne & qu'on passe avant d'y entrer, du côté de Rome est aussi fort mauvais. Mais le pont qui est vers la porte de Naples est un pont ancien, assez beau, ou les Allemands ont élevé une statue en marbre de S. Jean Népomucene.

Les trois principales rues sont 1°. celle qui va d'occident en orient depuis la porte de Rome ou *Delle Torri* jusqu'à la porte de Naples.

La seconde, qui va vers le nord-est, *marquée HV sur le plan*, elle s'étend depuis Sainte-Marie jusqu'au palais de l'archevêque, on y voit les palais Azzia, Lanza, & deux des Giugnano.

La troisieme rue qui va aussi à-peu-près vers le nord jusqu'à Sainte-Catherine, & à l'endroit où étoit l'ancienne porte fluviale, commence auprès de la verrerie, vers la porte S. Ange; c'étoit la rue la plus fréquentée de la ville. On y trouve les maisons des Tufo, Feula, Salerno, Ventriglia, Gianfrotta, di Domenico, Ceceri, Salzilli, Parigi, Vitale, Imbriani, Pratilli, Sanzo, Uva di Fabio, Marotta, Lanza di Tommaso, Cappulli, & Gianfrotta di Curio.

A la partie orientale de la ville au bord du fleuve sont des parapets de fascines le long du quai où habitent les Capua Capece, Rosa, Milani, Brelio, Rinaldi, Sanzo, de Franciscis.

Sur la grande place *de' Giudici* on voit le palais du gouverneur, l'église de

S. Gaëtan, occupée par les Théatins, le palais public, ou l'hôtel-de-ville, *Udienza*, le tribunal du juge civil, le bureau des notaires, le palais Tabassi, l'horloge de la ville, & une fontaine remarquable.

Près delà est le palais du général, où réside le commandant de la place ; c'étoit le palais de la maison Pellegrino.

Dans la rue de S. Jean, marquée *h*, sont les habitations des Granata, Friozzi, Uva di Pompeo.

Vers la fontaine de Neptune, (marquée R) est le palais des comtes de Palena où logea Charles-Quint.

Le Gésu grande, (marqué I) est un monastere de religieuses de l'ordre de S. François, à l'endroit où habitoient les princes de Capoue & les comtes d'Altavilla Capua.

Le palais marqué L de la maison des Capua, ducs de S. Cipriano, est celui où loge le roi quand il vient à Capoue ; on y voit aussi le siége de l'ancienne noblesse de Capoue appellé Seggio ou Arco di Antignano, l'autre étoit à l'Arco del Olivo, marqué R, sur le plan qui est joint à cet ouvrage, il est tiré du livre de Granata.

L'église de Capoue fut érigée en archevêché par le pape Jean XIII l'an 968. La cathédrale eſt petite, mais jolie ; elle a été rebâtie par le cardinal Caracciolo : elle eſt ſoutenue par des colonnes de granite de différentes proportions, & qui ont été raſſemblées de divers endroits. Dans la troiſieme chapelle à droite il y a un tableau de *Solimene*, repréſentant la Vierge & l'Enfant Jeſus, à qui S. Etienne préſente ſur un livre les pierres avec leſquelles il fut lapidé. S. Auguſtin lui offre ſon cœur, & une Sainte lui préſente une corde qu'elle a au col, comme l'inſtrument de ſon martyre. La Sainte eſt fort belle, les regles de l'art ſont bien obſervées dans la compoſition de ce tableau, les caracteres en ſont gracieux, & les figures drapées de bon goût ; le pinceau en eſt libre & la touche fiere : on y trouve l'intelligence du clair-obſcur plus que dans les autres ouvrages de Solimene ; les figures du fond ſont ſeulement un peu trop griſes pour être ſur un plan auſſi peu éloigné.

Le maître-autel eſt décoré d'une Aſſomption, du même peintre. La tête de la Vierge n'eſt pas belle, les figures de

devant sont trop petites relativement à celles du fond ; l'on n'y découvre que peu d'intelligence du clair-obscur, mais on pardonne tout à ce maître, en faveur de la touche brillante de son pinceau, & du bon caractere de dessin qui domine dans son ouvrage.

Dans l'église souterraine on voit sur l'autel une demi-figure de N. D. de Pitié, par le Bernin, exécutée en marbre; le caractere en est très-expressif, il y a des traits d'une grandeur & d'une majesté imposante; mais les mains ne sont pas de la même beauté que le reste.

Dans le milieu de l'église est une figure de J. C. dans le tombeau, par le Bernin; le Christ est en marbre, grand comme nature, couché sur un linceuil, ayant la couronne d'épines à ses pieds; l'attitude en est admirable; la tête est de toute beauté; les mains & les pieds en sont d'une si grande pureté, que l'on croit voir la nature; les jambes & les genoux sont d'un dessin fini & d'un travail délicat. Si l'on avoit quelque chose à reprocher à cet ouvrage, ce seroit que les muscles de l'estomac sont trop prononcés pour un homme mort; il semble qu'ils ont en- Le Christ du Bernin.

core de l'action, ce que l'on ne peut ſuppoſer : ce tombeau d'ailleurs embarraſſe l'égliſe qui a peu d'étendue.

Derriere le S. Sépulchre il y a un mauſolée où l'on voit un grand bas-relief antique, auſſi mauvais que déplacé : il repréſente la chaſſe de Méléagre.

L'égliſe *dell' Annunziata* eſt décorée à l'extérieur d'un ordre corinthien ; l'architecture en eſt très-ſimple : on croit que c'étoit un ancien temple bâti autrefois à quelque diſtance de l'ancienne Capoue : mais il n'y a que le ſocle, (ou ſtilobate) qui ſoit vraiment antique, les anciens n'ayant point connu les pilaſtres grouppés, tels qu'on les trouve à l'extérieur de cet édifice. Dans l'intérieur la décoration eſt très-riche, mais mauvaiſe.

On rencontre beaucoup de marbres & d'inſcriptions de l'ancienne Capoue, qu'on a employés dans les murs des maiſons de la nouvelle ville, ainſi que quelques têtes en bas-relief ſculptées ſur les clés des arcades d'entrée ; les bornes même y ſont quelquefois de beaux tronçons de colonnes antiques, ou des pierres ſépulcrales.

Le 26 Décembre on tient une grande foire à la porte de Capoue, & le long du grand chemin de Rome, dont les marchands occupent un mille de longueur; on y voit une quantité immense de tambours de basque parce que les femmes font grand usage de cet instrument dans les campagnes du royaume de Naples.

Ruines de Capoue.

L'ANCIENNE CAPOUE étoit située à une demi-lieue de l'endroit où se trouve la nouvelle ville, l'on voit encore des restes considérables de l'ancienne au bourg sainte Marie entre le Volturne & le Clanio, presque à égale distance de l'un & de l'autre, du côté de Caserte, belle maison du roi de Naples, dont nous parlerons dans la suite; il y en a un plan dans l'histoire de Capoue, par Granata. On y voit deux arcades sur le chemin à la partie orientale, ou du côté de Casilino; on prétend que c'étoit une porte de la ville; il y a une niche dans la face des alettes soutenant les arcades, & trois dans le massif en retour sous la porte. L'élévation de ce monument est d'une belle proportion.

Ce que l'on trouve de plus considé-

rable dans ces ruines eſt un amphithéâtre ovale, appellé *Virilaſſi*; on m'a aſſuré qu'il avoit 250 pieds de long intérieurement ſur 150 de largeur, ſans compter les bâtimens & les voûtes qui font plus de 130 pieds (a). Il en reſte quelques parties aſſez bien conſervées, telles que de grands corridors, des voûtes d'eſcaliers & des loges pour les animaux. Ce monument eſt bâti de briques & revêtu de grandes pierres blanches qui reſſemblent à un marbre aigre. L'arène eſt ſi enterrée que l'on ne découvre pas même le mur, qui en régnant tout autour, garantiſſoit les ſpectateurs des bêtes féroces. Cet amphithéâtre avoit quatre grandes entrées, autant que l'on en peut juger par les parties qui ont échappé à la deſtruction, & il étoit d'un goût très-mâle: on voit encore les reſtes d'une de ſes portes dont il ſubſiſte deux arcades égales d'ordre Toſcan, ayant à leurs clefs, une tête de Junon & une tête de Diane en bas-reliefs très-ſaillantes, mais mal ſculptées. Un chapiteau de colonne do-

(a) M. Cochin ne lui donne qu'environ 150 pieds de long, ſur 90 de large, probablement il ne l'a pas meſuré.

rique tombé dessus cette porte, fait présumer que le second ordre qui décoroit l'extérieur de l'édifice étoit dorique. Lorsqu'on est monté au plus haut des ruines de l'amphithéâtre, on découvre une très-belle vue, & l'on apperçoit même le mont Vésuve dans le lointain.

Une route appellée *via Consularis*, alloit à Cumes du côté du midi, & l'on en voit encore les restes au-dessous d'Aversa. La voie Appia passoit aussi à Capoue, comme nous l'avons remarqué page 404.

Dans les environs de Capoue on remarque plusieurs villages dont les noms indiquent leur ancienne origine. *Marciancse* étoit un temple de Mars; *Ercole* un temple d'Hercule; *Curtis* un ancien palais ou *Curia*; *Casa pulla* un temple d'Apollon, mais il n'en reste plus rien, non plus que du temple de Jupiter Tiphatin qui étoit vers l'abbaye de S. Pierre sous Caserte, & celui de Diane Tiphatine, dont l'abbaye S. Ange a pris la place. On appelle encore *Monti Tifati* les montagnes des environs de Capoue & de Caserte. Caudium, & les fourches Caudines étoient cinq lieues à l'orient de Capoue, du côté de Bénévent;

nous en avons parlé page 405.

On a trouvé vers 1753, à trois lieues de Capoue, une carriere d'albâtre, il est d'un blanc sale, avec des veines de couleur fauve ou isabelle; le roi en a fait tirer de grandes colonnes pour le château de Caserte, qui mises en place ne reviennent qu'à 300 livres chacune.

A une lieue & demie de Capoue on passe le *Clanio* (i Lagni), autrefois *Clanius*, qu'il faut distinguer du *Clanis* qui est auprès de Chiusi en Toscane. Une lieue & demie plus loin on trouve Aversa.

Aversa. La ville d'Aversa n'est pas loin de l'ancienne *Atella*; celle-ci étoit vers S. Arpino, à une demi-lieue delà; elle fut célebre chez les Romains, par les bons mots & les fines plaisanteries, autant que par ses spectacles obscenes & ses débauches : cette ville ayant été ruinée dans les guerres des barbares, Aversa fut bâtie vers l'an 1130 par les Normands, qui firent la conquête de Naples & de Capoue; on l'appella *Aversa*, parce qu'elle servoit à tenir en respect ces deux villes. Charles I, de la maison d'Anjou, roi de Naples, détruisit Aversa de fond en comble, parce que

ses habitans s'étoient révoltés, soutenus de la maison de Rebursa qu'il vint à bout d'exterminer. Mais la ville ne tarda guere à être réparée, à cause de la beauté du climat & de la fertilité du terrain. Ce fut dans le château d'Aversa qu'André, roi de Naples, fils de Charles II, roi d'Hongrie, fut étranglé sous le regne de la reine Jeanne Ire. sa femme, en 1345.

La ville d'Aversa est petite, mais jolie & bien bâtie; elle a le titre de comté, avec un évêché suffragant de l'archevêque de Naples. Dans l'église de l'Annunziata, il y a un beau tableau de Solimene, qui représente l'adoration des Bergers. Cette ville est située dans une plaine délicieuse, & au commencement d'une grande avenue qui conduit jusqu'à Naples.

On arrive dans cette belle capitale par une route charmante, large, droite, bordée de grands arbres qui font un ombrage agréable, & qui sont liés par des guirlandes de vignes; on trouve de distance en distance des villages fort bien peuplés, les derniers sont *Melito* & *Capo de Chino.* Quand on a descendu la colline qui domine la ville, on passe

le *Borgo S. Antonio*, espece de grand fauxbourg, dont nous parlerons plus en détail dans le cours de notre description.

CHAPITRE XXIII.

Histoire de Naples.

NAPLES, *Napoli*, en latin *Neapolis*, est une ville d'environ 390 mille ames, située à 40 degrés 50 minutes de latitude, & à 31 degrés 52 minutes de longitude, ou 47 minutes 30 secondes de temps à l'orient de Paris, à 44 lieues de Rome, & à 334 lieues de Paris (a) en suivant la route de Turin, de Milan & de Florence, mais à 290 lieues en ligne droite.

La ville de Naples est si ancienne que son origine est enveloppée dans l'obscurité des fables de la premiere antiquité : on a écrit que Falerne, l'un des

(a) En revenant de Naples par Venise, on fait environ 366 lieues; ainsi la totalité de notre voyage en Italie est de 700 lieues, chacune de 25 au degré ou de 2283 toises.

Argonautes en avoit été le fondateur, environ 1300 ans avant J. C., & qu'elle avoit été ensuite accrue, enrichie & peuplée par des colonies Grecques venues de Rhodes, d'Athenes & de Chalcis. Elle s'appelloit autrefois Parthenope. Un temple fameux de la Syrene qui y fut bâti dans la suite, a donné lieu de dire que Parthenope, l'une des Syrenes qu'Homere chante dans l'Odyssée, ayant fait naufrage sur cette côte, y avoit abordé & avoit formé cette ville en lui donnant son nom (a). D'autres ont dit que ce nom de Parthenope, relatif à sa beauté, lui avoit été donné par les Phéniciens, enchantés de sa situation, & on ne peut rien dire de plus naturel, car il n'est pas en effet de plus belle situation que celle de Naples.

Il y avoit sur le même rivage une autre ville contiguë, & appellée *Paleopolis*, vieille ville, dont on attribuoit la fondation à Hercule. Strabon dans le cinquieme livre de sa géographie, parle des colonies grecques, auxquelles ces villes durent leur premiere origine;

(a) Παρθένος Virgo, c'est le nom d'une fille d'un roi de Thessalie.

il nous apprend aussi que les peuples de la Campanie, & ensuite ceux de Cumes, s'emparèrent de Naples.

La ville de Cumes étoit bien plus ancienne & plus puissante; ses habitans furent jaloux de la grandeur & de la beauté de Naples; ils la ruinerent; mais elle fut bientôt reconstruite par les ordres même de l'oracle, & ce fut alors qu'on lui donna le nom de *Neapolis*, ou ville neuve, qu'elle a toujours porté depuis; ce fut Auguste qui réunit ces deux villes de Neapolis & de Paleopolis en une seule.

Dans le temps que Naples étoit encore peu connue, il y avoit dans le royaume, dont elle est aujourd'hui la capitale, & sur-tout en Sicile, des villes anciennes, des monarques & des tyrans fameux; Phalaris fut brûlé à Agrigente, environ 960 ans avant J. C., dans le taureau de bronze qui avoit servi à ses cruautés. Les Carthaginois fonderent Palerme, l'an 584 avant J. C. Et Denys le Tyran s'étoit emparé de Syracuse, l'an 405 avant J. C. Mais à cette époque il n'est gueres parlé de Naples dans l'histoire; on voit seulement que l'an 330 avant J. C., elle fut au nombre des

villes confédérées ; que l'an 215 elle offrit aux Romains un secours d'argent considérable, & qu'Annibal entreprit de s'en emparer, mais inutilement, de même que de Nola qui n'est qu'à quatre lieues de Naples vers l'orient.

Naples n'étoit point alors sujette, mais alliée des Romains ; elle ne reçut même le nom de colonie Romaine que sous les empereurs, & elle ne discontinua point d'être une ville grecque dans ses usages, sa religion, & même dans son langage ; c'étoit alors un lieu de délices & de repos pour les plus riches habitans de Rome, & plusieurs même s'y établirent. Adrien la fit augmenter vers l'an 130, de même que Constantin en 308.

Alaric, roi des Goths, l'an 409, après avoir saccagé la ville de Rome pendant trois jours, passa dans la Campanie ; la ville de Nola fut presque détruite ; cependant ces barbares passerent près de Naples sans qu'elle ressentît les effets de leur fureur.

Genseric, roi des Vandales, y vint en 455. Il détruisit Capoue jusques dans ses fondemens, Nola ne fut pas épargnée ; les environs de Naples furent dé-

vastés, cependant la ville ne fut point entamée. Mais en 476, elle eut enfin le sort de toute l'Italie, elle fut subjuguée par Odoacre, roi des Herules, venus du fond de l'Allemagne. Théodoric, roi des Goths, la posséda ensuite, & lui donna le titre de comté.

Bélisaire étant venu en Italie avec les troupes de l'empereur Justinien, l'an 536, Naples fut la premiere ville qui lui fit résistance; il l'assiégea par mer & par terre; ses efforts furent long-temps inutiles; & il se préparoit à se tourner d'un autre côté, lorsqu'ayant trouvé le moyen d'y faire entrer des soldats par un aqueduc souterrain, il la prit & la livra au pillage; ses soldats y exercerent toutes sortes de cruautés & d'horreurs; les femmes, les enfans, les vieillards, les prêtres & les soldats, tout fut massacré; & le pape Sylvestre lui fit les plus sanglans reproches d'une pareille cruauté.

Bélisaire fut le premier à prendre des mesures pour rétablir Naples & la repeupler, en sorte qu'elle fut en état de soutenir un nouveau siege contre Totila roi des Goths l'an 542. Elle éprouva pour lors toutes les horreurs de la famine;
Démétrius

Démétrius envoyé de Constantinople pour la secourir, fut battu à la vue de Naples, & les provisions que portoient ses vaisseaux, tomberent entre les mains des ennemis. Massimin, préfet du Prétoire, ne fut pas plus heureux, & Naples fut obligée de se rendre. Totila devenu moins cruel par les remontrances de S. Benoît, traita la ville avec humanité, & se contenta d'en abattre les murs, pour n'être plus exposé à la longueur d'un pareil siège.

Narsès vint en Italie rétablir les affaires de l'empereur d'Orient; Totila fut vaincu & tué; Teia, le dernier chef des Goths, fut défait aussi près de Naples au pied du mont Vésuve, appellé pour lors *Mons Lattarius*, & l'Italie rentra sous la domination de l'empereur de Constantinople. Les Exarques de Ravenne qui y commandoient pour lui, étendoient leur pouvoir jusqu'à Naples.

Les Lombards, autres habitans du Nord, venus de l'Autriche, de la Hongrie, &c. firent une irruption en Italie, & y fonderent, l'an 568, un royaume puissant qui dura jusqu'au temps de Charlemagne, en 774; mais ils ne posséderent point la ville de Naples, elle fut

assiégée inutilement, & demeura fidele à l'empereur d'Orient. Elle avoit le titre de duché; elle choisissoit elle-même ses magistrats & ses chefs, & elle jouissoit d'une espece d'indépendance (*Muratori, Diss.* 14). Les ducs de Bénévent, princes Lombards, avoient étendu leur domination jusqu'à Capoue; l'Empereur Constant II fit une tentative, l'an 663, pour prendre la ville de Bénévent, il fut obligé de se retirer à Naples aux approches de Grimoald, roi des Lombards, & Bénévent resta entre les mains des Princes Lombards. Arigise II, gendre du roi Didier, s'en déclara souverain l'an 786: ses successeurs assiégerent Naples plusieurs fois, & parvinrent enfin à la rendre tributaire vers l'an 830.

Les Sarrazins venus en Italie l'an 836, y firent de nouveaux ravages, & y causerent de nouvelles guerres : ils s'emparerent de Misène, & la détruisirent; ils dévasterent souvent les environs de Naples, mais ils n'y entrerent point; le duc de Naples, Sergius, fit ensuite alliance avec les Sarrazins, il persécuta l'évêque de Naples S. Athanase, s'empara du trésor de la cathédrale, ce qui lui attira une excommunication, l'an 872,

& un interdit sur la ville de Naples. Un autre Athanase, évêque de Naples, lui fit crever les yeux, & l'envoya prisonnier à Rome, en s'établissant à sa place, l'an 877. Ce nouveau duc & évêque de Naples, continuant l'alliance avec les Sarrazins, fut aussi excommunié, & pour se soutenir il fit venir des Maures de Sicile, en 885. Ce fut alors que le mont Cassin fut pillé, & l'abbé Bertaire tué à l'autel même de S. Martin. Les Sarrazins ne furent chassés du pays qu'en 914, par le moyen du pape Jean X, qui s'étant lié avec les princes de Bénévent, de Capoue, de Naples & de Gaëte, alla lui-même faire la guerre aux Sarrazins, les battit & les obligea de prendre la fuite.

Nous passons toutes les divisions & les petites guerres qu'il y eut dans ce siecle-là entre les princes de Bénévent, de Naples, de Capoue, les Grecs, les Sarrazins & les Latins, pour venir au temps où le royaume de Naples commença de prendre une nouvelle forme, par l'arrivée des Normands, dans le 11[e] siecle.

Il n'y a rien de plus singulier dans cette histoire, que de voir un nouvel

Princes Normands.

état formé par 40 gentilshommes de Normandie, qui revenoient l'an 1016, de visiter l'église de S. Michel du mont Gargan, soutenus par d'autres qui revenoient de la terre sainte l'année suivante (*Leo Ost. Chr. L. II. c. 2,*). Les Grecs assiégeoient la ville de Bari; le célebre Melon, Lombard de nation, qui vouloit délivrer ce pays de la tyrannie des Grecs, eut recours aux Normands, & avec leur secours il en vint à bout; les Normands délivrerent aussi Guaimaire III, prince de Salerne, qui étoit assiégé par les Sarrazins; cette victoire fit qu'on engagea les Normands à rester dans le pays, & ce furent eux qui dans la suite, aidés des autres Normands qu'ils attirerent, chasserent les Sarrazins & les Lombards, & y formerent un royaume.

L'empereur Henri II, qui étoit venu en Italie pour s'opposer aux progrès des Grecs, fut reconnu pour souverain, l'an 1022, à Naples, à Bénévent & à Salerne, & il donna aux Normands des établissemens dans la Pouille (*Puglia*). Ceux-ci aiderent ensuite le comte de Capoue Pandolfe à se rétablir dans ses états: ce comte pour se venger de Ser-

gius IV, duc de Naples, qui lui avoit été contraire, prit la ville, la ravagea, & pilla jusqu'aux églises : Sergius revint avec le secours des Normands, & reprit sa capitale, l'an 1030. Il leur donna un territoire entre Naples & Capoue, où ils s'établirent, & commencerent la ville d'Aversa, dont Rainulf fut le premier comte; le duc de Naples se forma par ce moyen un rempart contre la puissance & les entreprises des princes de Capoue.

Les succès de ces Normands dans leurs nouveaux établissemens, attirerent leurs compatriotes en Italie : trois des douze fils de Tancrede de Hauteville, Guillaume Bras-de-fer, Drogon & Onfroi, y arriverent, l'an 1038; ils se distinguerent dans toutes les occasions, & furent utiles aux Grecs; mais l'ingratitude de ceux-ci ayant engagé les Normands à leur faire la guerre, Drogon se fit comte de la Pouille; le pape S. Léon IX, & l'empereur s'unirent pour l'expulser, mais le pape tomba entre les mains de Robert Guiscard, autre fils de Tancrede de Hauteville, qui venoit aussi de débarquer en Italie, l'an 1053.

Les Normands rendirent à ce pape leur prisonnier toutes sortes de respects ; ils le conduisirent dans la ville de Bénévent qui lui appartenoit depuis l'année précédente ; c'est-là que, suivant les historiens, il donna l'investiture de la Pouille, de la Calabre & de la Sicile, à Onfroi & à ses successeurs, à la charge de l'hommage au S. Siege. Robert Guiscard prit le titre de duc de Calabre, en 1060, & il continua d'étendre ses conquêtes ; ce fut lui qui délivra ensuite le pape Grégoire VII des mains de l'empereur Henri IV, qui l'assiégeoit dans Rome, mais il causa plus de dommage à la ville que les ennemis qu'il en avoit chassés. Il se préparoit à faire la guerre aux Grecs, lorsqu'il mourut l'an 1085.

Roger, fils de Robert Guiscard, lui succéda, & fut proclamé duc de la Pouille, de la Calabre & de Salerne ; Boëmond & Tancrede, son fils & son neveu, partirent en 1096 pour la croisade ; c'est ce Tancrede, dont les aventures & les amours furent tant célébrés par les poëtes, & sur-tout par le Tasse.

Dans le temps que le duc Roger étoit

prêt à passer en Sicile, à l'occasion d'une conjuration faite par un Grec contre le comte de Sicile, le pape Urbain II, charmé de son zele pour le bien de l'église, le nomma lui & ses successeurs légats apostoliques dans toute l'île, l'an 1100; il en remplit très-bien les fonctions; il rétablit la religion en Sicile, il y fonda quantité d'hôpitaux, d'églises, d'évêchés, & ce fut l'origine de ce qu'on appelle la monarchie de Sicile, c'est-à-dire, des droits qu'y exerce le roi en matiere ecclésiastique.

Roger, second fils du précédent, ayant été fait comte de Sicile, s'empara dans l'absence de son frere aîné de la Pouille & de la Calabre; le duc de Naples lui fit serment de fidélité l'an 1129; & étant enfin devenu maître de ce qui forme aujourd'hui les royaumes de Naples & de Sicile, il prit le titre de roi, avec le consentement de l'antipape Anaclet; il soumit tous ceux qui voulurent s'y opposer, & il força le pape Innocent II, à lui confirmer le titre de roi de Sicile, l'an 1139. Il porta ses conquêtes jusqu'en Afrique, se rendit maître de Tripoli, de Tunis, d'Hippone, & il laissa ses royaumes,

l'an 1154, à son fils Guillaume le méchant.

1166. Guillaume II, surnommé *le Bon*, succéda à son pere.

1189. Tancrede, fils naturel du duc Roger (fils du roi Roger), fut élu roi de Sicile, à cause de ses grandes qualités, quoique l'empereur Henri VI prétendît à ce royaume, comme ayant épousé Constance, fille posthume du roi Roger.

1192. Après la mort de Tancrede, l'empereur Henri VI, fils de Frédéric Barberousse, s'empara du royaume, & le transmit à son fils.

1197. Frédéric II, si connu par ses démêlés avec le S. Siége, posséda le royaume de Sicile pendant 53 ans; après sa mort, arrivée l'an 1250, le pape s'empara de Naples, comme étant dévolue au S. Siege. Le fils de Frédéric fut aussi excommunié par le pape Innocent IV, en haine de son pere; la ville de Naples lui ferma ses portes, mais il l'assiégea, la prit par famine en 1254, & y exerça toutes sortes de cruautés.

1254. Mainfroi, ou Manfredi, fils naturel de Frédéric II, s'empara du royaume au préjudice de Conradin,

fils de l'empereur Conrad IV, qui auroit dû en hériter, comme petit-fils de Frédéric.

Le pape Urbain IV donna la Sicile en 1265 ou 1266, à Charles, comte d'Anjou & de Provence, frere de S. Louis, & celui-ci s'engagea de payer à la cour de Rome un tribut annuel de 48000 sols d'or, ou 150 onces (Voyez ci-devant T. III, p. 530). Conradin vint d'Allemagne pour conquérir ses royaumes avec une armée; les Gibelins d'Italie le reçurent avec joie; mais ayant *été* défait par les troupes de Charles d'Anjou, il fut pris, de même que le jeune Frédéric, héritier du duché d'Autriche, & Charles d'Anjou les fit mourir à Naples par la main du bourreau, en 1268.

Naples Tributaire du S. Siége.

La maison de Suabe s'éteignit alors, & Naples entra sous la domination d'une nouvelle race de rois. Charles I établit sa résidence à Naples, cela occasionna une révolution en Sicile; les François y furent passés au fil de l'épée le jour de Pâques, 29 mars 1282, au moment où l'on sonnoit les vêpres à Palerme. Jean de Procida qui fut le principal auteur des vêpres Siciliennes, avoit

Vêpres Siciliennes.

été dépouillé par le roi Charles d'Anjou, de son île de Procida, pour avoir suivi le parti de Mainfroi & de Conradin; d'autres ont ajouté que le roi avoit séduit sa femme : les François n'ont que trop souvent donné prise en ce genre aux plaintes des étrangers.

Pierre d'Arragon, qui avoit épousé une fille de Mainfroi, se fit roi de Sicile, & ces royaumes furent séparés jusqu'au temps de Ferdinand le Catholique, en 1504.

Charles II, ou Charles le Boiteux, succéda à son pere Charles I, & transmit le royaume à son fils Robert le Sage ou le Bon, en 1309. Ce prince avoit des connoissances, & ce fut sous son regne que les sciences & les lettres furent le plus cultivées à Naples.

1343. Jeanne I, petite-fille de Robert, fut reine de Naples après lui; elle épousa André, fils du roi d'Hongrie; mais il fut étranglé en 1345, probablement de l'aveu de la reine; d'autres disent que ce fut par les intrigues de Charles de Duras, qui peut-être vouloit dès-lors avoir une raison de faire mourir cette malheureuse reine, comme il le fit en 1382.

Le grand ſchiſme d'Occident ayant commencé en 1378, par la double élection que les cardinaux firent ſucceſſivement d'Urbain VI & de Clément VII, ce dernier fut reconnu par la France, & par la reine Jeanne; Urbain excommunia la reine, & la déclarant privée de ſes états, il fit venir de Hongrie Charles du Duras, ou Charles de la Paix, deſcendant de Charles II, & lui donna le royaume de Naples. La reine, pour avoir un défenſeur, appella le duc d'Anjou, frere du roi de France, Charles V, & ſecond fils du roi Jean, & le déclara ſon ſucceſſeur; mais elle ne put empêcher Charles de Duras d'entrer à Naples le 16 juillet 1381; la reine aſſiégée dans le château de l'Œuf, fut obligée de ſe rendre; Charles de Duras la fit mourir le 22 mai 1382, lorſque le duc d'Anjou venoit d'entrer en Italie pour la ſecourir.

Je paſſe ſous ſilence les ſucceſſeurs de Charles III & de Louis d'Anjou; mais j'obſerverai que Sixte IV remit à Ferdinand, roi de Naples, en 1472, le tribut qu'il devoit à l'égliſe Romaine, à condition qu'il lui feroit hommage tous les ans d'une haquenée blanche;

cela s'obſerve encore à Rome avec une grande cérémonie dans l'égliſe du Vatican, comme nous l'avons dit, VI, 70 (a).

Conquêtes de Charles VIII.

Charles VIII, roi de France, s'étant trouvé en paix avec l'Eſpagne, l'Angleterre & les Pays-Bas, en 1493, ſongea à faire valoir les droits de la maiſon d'Anjou ſur le royaume de Naples; il étoit vif & ardent; ſes favoris l'animerent à entreprendre cette conquête; il en vint à bout; il entra à Naples le 21 février 1495, il fit même cette entrée avec les ornemens impériaux, & y fut ſalué du nom de Céſar-Auguſte, car le pape Alexandre VI l'avoit déclaré empereur de Conſtantinople à ſon paſſage dans Rome; il eſt vrai que Charles VIII l'avoit aſſiégé dans le château S. Ange, mais il répara tout en lui ſervant la meſſe, lui verſant l'eau ſur les mains, & lui rendant ſon obédience filiale de la maniere la plus ſolemnelle.

Les Vénitiens, le pape, l'empereur, le roi d'Arragon s'étant ligués contre Charles VIII, il ne put conſerver ſa

(a) Il y a des auteurs qui croient que cet hommage eſt plus ancien.

conquête, & il auroit eu peine à regagner la France, sans la bataille de Fornoue, qu'il gagna en 1495. T. II, pag. 84.

Ferdinand II revint alors dans son royaume de Naples par le secours du roi d'Arragon & de Sicile, Ferdinand le Catholique. Il mourut en 1496, sans enfans.

Louis XII voulut alors faire revivre ses droits sur le royaume de Naples, comme successeur des anciens rois de la maison d'Anjou, & en particulier de Charles VIII, qui avoit été roi de Naples en 1495; Ferdinand y prétendoit aussi, comme neveu d'Alphonse, roi de Naples, qui étoit mort sans enfans en 1458; il envoya en 1501 Gonzalve de Cordoue, surnommé le *grand Capitaine*, sous prétexte de secourir Frédéric son cousin, contre le roi de France, mais effectivement pour partager avec celui-ci le royaume de Naples, en vertu d'une convention secrete faite entre ces deux rois. Frédéric III fut obligé d'abandonner ses états; il se retira à Tours, où il mourut en 1504. Louis XII & le roi d'Arragon partagerent le royaume, mais Naples resta aux François.

Ce partage fait en 1501, occasionna des difficultés; la guerre s'alluma entre les François & les Espagnols, & Ferdinand au préjudice du traité, parvint à s'emparer du royaume. Gonzalve gagna la bataille de Seminara en Calabre, où il fit prisonnier d'Aubigné, général des François, & celle de Cirignola, ou Cérignole, dans la Pouille, où Louis d'Armagnac, duc de Nemours, viceroi de Naples, fut tué le 28 avril 1503. Il en gagna encore une troisieme près du Garillan, & il entra à Naples en 1503. Les François perdirent alors pour toujours le royaume de Naples, & cette ville fut soumise ensuite pendant plus de deux siecles à des princes étrangers, c'est-à-dire, qui ne résidoient point en Italie.

Charles-Quint, devenu roi d'Espagne en 1516, continua d'être roi de Naples, de même que Philippe II & ses successeurs, jusqu'à la conquête de l'empereur Joseph en 1707.

Dans le temps que les rois d'Espagne étoient possesseurs de Naples, ils y tenoient des vice-rois qui profitoient souvent de l'éloignement du souverain pour opprimer le peuple : le duc d'Arcos étoit

vice-roi en 1647, ſous Philippe IV; l'impôt qu'on avoit mis ſur tous les fruits verds & ſecs, même ſur les lupins, devint ſi inſupportable que le peuple en murmura hautement; le vice-roi fut ſouvent importuné par les ſollicitations & les clameurs du peuple, en traverſant le marché pour aller à l'égliſe des Carmes tous les ſamedis, ſuivant l'ancien uſage. Dans le même-temps le peuple de Palerme avoit forcé le vice-roi de Sicile de ſupprimer les droits ſur la farine, le vin, l'huile, la viande & le fromage : cet exemple encouragea les Napolitains, & ce fut la cauſe de la fameuſe conjuration, dont Maſaniello fut le moteur.

Conjuration de Maſaniello.

Ce chef de parti étoit un jeune homme de 24 ans, qui s'appelloit Thomas Anello, que le peuple prononçoit *Mas' Aniello*, étoit né à Amalfi, dans le golfe de Salerne, à 9 lieues de Naples, il étoit pêcheur de profeſſion; le mécontentement général lui échauffa tellement la tête, qu'il réſolut de ſe faire pendre, ou de faire ôter l'impôt ſur les fruits; le 16 de juin 1647, il alla dans les boutiques des fruitiers, & leur propoſa de venir le lendemain tous au

marché, & de déclarer qu'ils ne vouloient point payer de droit : l'élu du peuple en fut informé, il s'y rendit de son côté, & faisant espérer au peuple qu'on supprimeroit incessamment l'impôt, il parvint à dissiper le tumulte pour cette fois. Mais le 7 juillet, le tumulte ayant recommencé, il ne put venir à bout de le faire cesser, & il manqua d'être tué par la populace. Masaniello en profita pour rassembler les plus déterminés, il les conduisit à l'endroit où étoient les bureaux & la caisse des fermiers, qui furent pillés ; on alla forcer les prisons & délivrer les prisonniers, & delà au palais du vice-roi, qui fut obligé de promettre la suppression du droit ; il se réfugia ensuite dans le château neuf ; le peuple l'y assiégea, & ne se contentant pas de ses promesses, lui fit dire qu'on vouloit qu'il s'obligeât à supprimer les impôts, & à maintenir les priviléges & exemptions qu'avoient accordé les rois Ferdinand I d'Arragon, Frédéric & Charles-Quint, au peuple de Naples, & qu'il falloit que le collatéral ou conseil qui assistoit le vice-roi au nom du prince, c'est-à-dire, le conseil d'état, & toute la noblesse s'y engageassent.

En même temps le peuple alla piller les maisons des fermiers & de tous ceux qui avoient quelque part à la *Gabella de' frutti*, & brûler leurs meubles ; il alloit faire la même chose dans le palais de plusieurs grands seigneurs, si le cardinal Filomarino, archevêque de Naples, pour qui le peuple avoit du respect & de l'amitié, n'eût détourné le coup. Ce fut à lui que l'on dût & le succès des négociations & l'espece de modération des révoltés.

Cependant Masaniello fut élu capitaine général du peuple le 9 de juillet ; son esprit, sa fermeté, sa bonne conduite rendoient chaque jour son autorité plus considérable : on lui éleva une espece de trône au milieu de la place du marché, où il montoit avec ses conseillers, pour donner audience à tout le monde. Là avec son habit blanc de marinier il recevoit les placets & les requêtes, rendoit ses jugemens, & se faisoit obéir sur le champ. Il avoit à ses ordres plus de 150 mille hommes armés, sans compter les femmes & les enfans qui prenoient part à la révolte, & lui obéissoient au moindre signe. Le vice-roi entreprit de faire assassiner Masaniello, & de faire

empoiſonner l'eau de l'aqueduc, mais il ne réuſſit pas ; il n'en fut que plus étroitement reſſerré dans le château, & on lui coupa les vivres.

Maſaniello, pour prévenir les ſurpriſes, défendit le 11 ſous peine de la vie, que perſonne ne portât de manteau; tout le monde obéit, & les hommes, les femmes, les eccléſiaſtiques, les religieux, la nobleſſe ne porterent plus ni manteau, ni ajuſtement qui pût cacher les armes. Il fixa le prix des denrées, établit une police rigoureuſe par-tout, & fit exécuter avec fermeté tous ceux qui furent trouvés coupables.

Si Maſaniello en fut demeuré-là, peut-être que ſon pouvoir auroit duré longtemps; mais ſon autorité le rendit fier, arrogant, biſarre & même cruel. Cependant le 13 juillet les négociateurs étant venus à bout de concilier un peu les eſprits, le vice-roi alla en grande cérémonie à l'égliſe cathédrale : il y fit lire à haute voix la capitulation que le peuple avoit exigée de lui, ſignée par tous les conſeils : le vice-roi & tous les miniſtres jurerent de l'obſerver, & de la faire confirmer par le roi. Maſaniello étoit auprès du trône de l'archevêque, l'épée

nue à la main ; & tout fier de ses succès il envoyoit faire au vice-roi, de momens à autres, des propositions ridicules ; la premiere fut de le faire commandant général de la ville ; la seconde, de lui donner une garde, avec le droit de nommer les officiers militaires & de donner les congés : par la troisieme il falloit que son excellence congédiât tous les gardes qui étoient dans les châteaux, &c. Le vice-roi disoit toujours oui, pour ne point troubler la cérémonie par des refus. Après le *Te Deum* on reconduisit le vice-roi au palais.

Le 14 de juillet Masaniello continua de faire mille extravagances ; il couroit à cheval par la ville, faisant emprisonner, donner la torture, & même couper la tête pour les causes les plus légeres ; il menaçoit le vice-roi ; il prenoit des enfans de la populace, qu'il faisoit capitaines & officiers généraux; il alla prendre le vice-roi, & l'obligea de venir souper avec lui à Pausilipe, où il s'enyvra de maniere à perdre encore plus la raison. Sa femme faisoit de son côté des folies d'une autre espece ; elle alla voir la vice-reine avec la mere & les sœurs de Masaniello, vêtues d'étoffes

riches & chargées de diamans, dans un ſuperbe caroſſe qu'on avoit pris au duc de Mataloni.

Maſaniello avoit des intervalles de bon ſens; ce fut dans un de ces momens qu'il envoya dire au vice-roi qu'il vouloit abdiquer le commandement. Cependant le 15 il continua ſes folies; il fit dire à Don Ferrante Caracciolo, grand écuyer du royaume, que pour n'être pas deſcendu de caroſſe lorſqu'il l'avoit rencontré, il eût à venir lui baiſer les pieds publiquement dans le marché. Celui-ci le promit, mais il ſe ſauva dans le château. L'inſenſé ne ménageoit pas même le peuple à qui il devoit toute ſon exiſtence, & ce fut la cauſe de ſa ruine; car dès-lors il dût être facile à la cour de ſe défaire de lui, & Maſaniello s'en apperçut d'avance.

Le 16 de juillet, jour de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui eſt la plus grande ſolemnité dans l'égliſe des Carmes du marché de Naples, Maſaniello y alla pour entendre la meſſe, & lorſque l'archevêque entra, il alla au-devant de lui, & lui dit: Monſeigneur, je vois que le peuple commence à m'abandonner, & que l'on veut me trahir; mais

je veux pour ma consolation & pour celle du peuple, que M. le vice-roi & tous les tribunaux viennent aujourd'hui en pompe dans cette église. Le cardinal l'embrassa, loua sa piété, & alla se préparer à dire la messe. Aussi-tôt Masaniello monta dans la chaire, & prenant un crucifix à la main, se mit à haranguer le peuple qui remplissoit l'église, à le conjurer de ne pas l'abandonner, rappellant tous les dangers qu'il avoit bravés pour le bien public, & le succès qu'il avoit eu. Puis tombant dans une espece de delire, il fit la confession de sa vie passée avec un ton de fanatique ou de furieux, & exhorta les autres à imiter son exemple : sa prédication étoit si ridicule; & il y mêloit des choses si peu catholiques, que l'on ne l'écoutoit plus, & l'archevêque engagea les religieux à le prier de descendre. Il le fit, & voyant qu'il perdoit la confiance publique, il alla se jetter aux pieds de son éminence, le priant de vouloir bien envoyer son théologien au palais, pour porter au vice-roi son abdication. Le cardinal le lui promit, & comme il étoit tout en sueur, on le conduisit dans une chambre du couvent pour changer de linge : après

s'être reposé il se mit à un balcon qui donnoit sur la mer ; mais un instant après il vit venir à lui plusieurs gens qui étoient entrées par l'église & qui l'appelloient ; il alla au-devant d'eux, en disant : Mes enfans, est-ce moi que vous cherchez, me voici. On lui répondit par quatre coups d'arquebuse, & il tomba mort en s'écriant : Ah, *Traditori*, *ingrati !* On eut bientôt dissipé une populace qui n'avoit plus de chef. L'on porta sa tête au bout d'une lance jusqu'au palais du vice-roi, sans éprouver de la part du peuple la moindre résistance, & l'on jetta son corps dans les fossés, entre la porte de Nole & la porte de Capoue (a).

Il y a cependant des historiens qui disent que l'on n'a jamais su au juste quel avoit été le genre de sa mort, mais qu'on avoit soupçonné seulement le duc d'Arcos, vice-roi de Naples, de l'avoir fait empoisonner. Quoi qu'il en soit, la mémoire de ce célebre ré-

(a) Cette émeute a fait la matiere du livre intitulé : *Le Rivoluzioni di Napoli descritte del S. Aless. Giraffi Venezia*, 1732. 257 pages in-12, & de l'histoire des révolutions de la ville de Naples, par le comte de Modene, Paris 1665.

volté, étoit encore tellement en honneur parmi le peuple, il n'y a pas bien long-temps, que quand les commis vouloient faire quelques vexations, on leur crioit, *Masanielli non sono morti.*

Le peuple de Naples continua de s'agiter, il publia un manifeste pour obtenir du secours des puissances étrangeres. Henri de Lorraine, duc de Guise, avoit été obligé de quitter la France, & s'étoit retiré à Rome au mois de septembre de l'année 1647; il conçut le projet de profiter des troubles de Naples pour en chasser les Espagnols, y établir la forme républicaine de la Hollande, & s'en faire vice-roi ou stadhouder, en se mettant à la tête du peuple contre les Espagnols (a). En effet il ne manqua la conquête du royaume de Naples que parce qu'on lui en envia la gloire, & qu'on le traversa par jalousie; malgré cela, il fut quelque temps le général du peuple, après la mort du prince de Massa, arrivée le 21 octobre 1647. C'étoit dans le *Torrione* des Carmes

Entreprise du duc de Guise.

(a) Voyez les mémoires de feu Monsieur le duc de Guise à Paris 1668, in 4°. Histoire de la révolution de Naples dans les années 1647 & 1648, par Mlle. de Lussan. 1757.

qu'il logeoit, les autres châteaux étant occupés par les Espagnols; il s'établit & se fortifia aussi devant l'église de S. Jean de Carbonara; il avoit attiré à lui beaucoup de noblesse, & ses affaires étoient très-avancées, lorsque les Espagnols profitant d'une absence qu'il fut obligé de faire, surprirent le Tourion, & les postes du duc de Guise; il fut lui-même arrêté près de Caserte, en se retirant pour aller joindre d'autres troupes qui étoient dans son parti; on le conduisit en Espagne, & tous les troubles finirent.

Les rois d'Espagne ayant continué de posséder ce royaume, Philippe V, petit-fils de Louis XIV, alla prendre possession de Naples en 1702; il la conserva pendant six ans; mais en 1707 le comte de Daun s'empara du royaume de Naples au nom de l'empereur Joseph, & la branche de la maison d'Autriche qui régnoit en Allemagne, conserva ce royaume, lors même que la maison de Bourbon fut établie en Espagne; car par le traité signé à Bade le 7 septembre 1714, on céda à l'empereur Charles VI les royaumes de Naples & de Sardaigne, les Pays-Bas & les

les duchés de Milan & de Mantoue, comme partie de la succession de Charles II, roi d'Espagne.

La division régnant toujours entre l'Espagne & la maison d'Autriche, l'empereur Charles VI fut obligé de céder la Sicile, par le traité d'Utrecht, à Victor-Amédée, duc de Savoie. Philippe V, roi d'Espagne, la reprit en 1718 sans beaucoup de peine; mais par le traité qui fut fait en 1720, il céda à Charles VI tous ses droits sur cette île; l'empereur fut reconnu de toutes les puissances pour roi des deux Siciles, & le roi Victor fut obligé de se contenter de la Sardaigne au lieu de la Sicile qu'il avoit eue. Voyez T. I, p. 83.

Lorsque la guerre eut été déclarée entre l'Empire & la France, en 1733, à l'occasion de la couronne de Pologne, la France ayant pris le Milanez, Don Carlos, fils du roi d'Espagne, & déja duc de Parme, s'empara du royaume de Naples en 1734, & il lui fut assuré par le traité de Vienne, fait en 1736, comme le duché de Lorraine à la France, Parme & Milan à l'empereur Charles VI, la Toscane au duc de Lorraine, & les villes de Tortone & de

Novare au roi de Sardaigne. Don Carlos obtint aussi la cession de Porto Longone, place maritime de la Toscane, & d'une partie de l'île d'Elbe.

Naples commença pour lors à voir son souverain habiter dans ses murs, avantage dont elle étoit privée depuis deux siecles; elle eut lieu de se féliciter de cette nouvelle domination de Don Carlos ou Charles III; il réforma les abus, fit des réglemens sages, établit le commerce avec les Turcs, décora sa capitale, & fit aimer son regne à ses sujets; il a protégé les lettres, comme on en peut juger par les travaux faits à Herculanum, & par le soin qu'il a pris d'en conserver les monumens; il a cherché à exercer les artistes habiles par l'entreprise immense du château du Caserte; enfin Naples a été sous son regne plus heureuse & plus tranquille qu'elle ne l'avoit jamais été.

Ferdinand VI, roi d'Espagne, & frere aîné du roi de Naples, mourut en 1759; Don Carlos devant lui succéder de droit, remit le royaume de Naples à son troisieme fils Ferdinand IV, réservant l'aîné pour le trône d'Espagne (le second étoit infirme), & il

s'embarqua le 6 octobre 1759 pour l'Espagne, où il regne paisiblement.

L'histoire de Naples a été donnée par *Summonte*, *Angelo di Costanzo* *Capaccio*, *Capecelatro*, *Tomaso Costo*, &c. mais celle de *Giannone*, en cinq volumes in-4°., ou 17 volumes in-8°. est la plus estimée; elle parut pour la premiere fois en 1723, en quatre volumes in-4°., & fit grand bruit dans le pays; elle fut proscrite sévérement; mais l'on convient qu'elle est aussi vraie qu'elle est hardie. Le P. S. Felice, Jésuite, en fit une critique, à laquelle l'auteur répondit; le cinquieme volume de son ouvrage ne contient que des justifications, des réponses, & une profession de foi. On a fait une traduction françoise de cet ouvrage.

Il y a une description du royaume de Naples, par Mazzella, imprimée en 1586 & 1601. Mais M. l'abbé de Saint-Non, en suivant le plan de M. de la Borde, en a donné une très-détaillée, avec des estampes, sous le titre de voyage pittoresque de l'Italie; M. de la Borde avoit annoncé dès 1776, des tableaux de la Suisse & de l'Italie. Il devoit y avoir cinq volumes pour

l'Italie ſeule, & le royaume de Naples devoit en occuper un; mais M. de Saint-Non, qui a reſté deux ans en Italie; qui a voyagé avec M. Robert & M. Fragonard, a raſſemblé un grand nombre de vues de deſſins & de tableaux; M. de Non, qui a voyagé enſuite dans la Calabre avec deux deſſinateurs, a envoyé beaucoup de choſes pour continuer cette collection; M. Watelet a revu la partie des arts; M. Faujas de Saint-Fond, celle de l'hiſtoire naturelle, & le royaume de Naples a produit ſeul trois volumes in-folio (1778-1784, chez Lafoſſe, au Carrouſel).



CHAPITRE XXIV.

Description de la partie méridionale de Naples.

ON ne peut rien imaginer de plus beau, de plus grand, de plus orné, de plus singulier à tous égards, que le coup d'œil de Naples de quelque côté qu'on la voie : cette ville est placée au fond d'un bassin, appellé en italien *Cratere*, qui a deux lieues & demie de largeur & autant de profondeur ; il semble presque fermé par l'ile de Caprée, qui se présente du côté du midi, & quoique à sept lieues de distance, termine agréablement la vue ; on croit voir aux côtés de cette île deux ouvertures appellées également *Bocche di Capri*, mais l'une a plus de huit lieues de largeur, & l'autre a seulement une lieue, quoique vues de Naples, elles semblent presque égales. Le contour de ce bassin est orné du côté de l'orient, par le palais de Portici, par les villages & les maisons de campagne

Beauté de sa situation.

qui se suivent sans interruption depuis Naples jusqu'au delà de Portici, & qui se multiplient de jour à autre ; le Vésuve qui s'éleve par-delà, rend ce spectacle plus singulier & plus grand ; Herculanum & Pompeii sont du même côté ; à l'occident sont les maisons agréables & la grotte singuliere de Pausilipe, le tombeau de Virgile, les feux de la Solfatare, & la grotte du chien : tout ce qui environne ou avoisine le bassin de Naples, est extraordinaire & fameux.

Naples est située au fond de ce théâtre sur le penchant d'une montagne, elle embrasse la mer par une vaste étendue de fauxbourgs, la domine par des châteaux, l'embellit par des maisons superbes distribuées en amphithéâtre depuis le haut de la montagne jusqu'au bas ; ce développement & ce coup-d'œil sont une des plus belles choses qu'il y ait au monde, & des voyageurs qui ont vu plus de choses rares que moi, conviennent qu'ils ne connoissent rien de comparable à la beauté de cette situation ; on ne peut lui comparer que la vue de Constantinople & celle de Gênes, qui en approche le plus : « Constantinople

» a l'air de la capitale du monde, dit » M. Le Roi, & il n'y a point de ville » sur la terre que l'on puisse lui comparer » pour son assiette. . . , mais si l'aspect de » cette ville est très-beau, l'intérieur au » contraire en est très-désagréable » (*Monumens de la Grece*, *p.* 5). C'est au moins une raison pour ne pas lui donner la préférence sur la ville de Naples (a).

C'est sur-tout du haut des Chartreux qu'il faut voir celle-ci, ou bien dedans une barque à quelque distance du port, quoique après tout elle soit charmante de quel côté qu'on se place. On trouve à Naples deux grandes estampes qui représentent les deux vues principales de la ville, & que M. Gravier, libraire François, a fait faire; mais elles répondent très-mal, soit pour le dessin, soit pour la gravure, à la beauté de leur modele; je voudrois voir les plus habi-

(a) M. de la Condamine, en lisant ceci, m'observa que Constantinople, vue de Pera, étoit une chose encore plus singuliere; la pointe du Serrail, le port qui a deux lieues de profondeur, la ville de Scutari au-delà du détroit, la mer de Marmora, qui s'étend à perte de vue; la ville de Burse, les îles des Princes, le mont Olimpe, font un total qui surpasse à son avis, tout ce qu'on connoît de plus célebre & de plus grand pour le coup-d'œil.

les peintres y exercer leurs talens : je ne ſuis point étonné que le peuple de Naples enchanté de ce ſéjour diſe dans ſon langage : *vedi Napole, e po muori* ; c'eſt par une ſuite de leur entouſiaſme qu'ils diſent ſans ceſſe aux étrangers qui ont vu quelque choſe de nouveau : *comme li piace* ; queſtion qui embarraſſe, lorſqu'il s'agit des objets dont on n'a pas un grand éloge à faire.

On a ſur la deſcription de Naples, quatre ouvrages principaux, *Guida de' Foreſtieri per Napoli*, *Sarnelli* 1697. *Notizie del bello di Napoli*, *Celano* 1725, 3 vol. *Guida de' Foreſtieri*, *Parino* 1757, & ſur-tout le *Voyage Pittoreſque*, dont j'ai parlé ci-deſſus.

Le baſſin de Naples eſt terminé ſur la droite par le Cap de Miſene, célebre dans Virgile par la ſépulture d'un des compagnons d'Enée ; ſur la gauche par le Cap de Maſſa, appellé autrefois le Cap de Minerve à cauſe d'un temple qui y étoit. Entre l'île de Caprée & chacun de ces deux Caps, on voit l'immenſité de la mer, comme par une échappée ; ce coup-d'œil noble & vaſte aggrandit l'imagination, ſans offrir une monotonie ennuyeuſe, comme les vues

qui n'ont absolument que la mer pour borner l'horizon.

Du côté du nord, Naples est environnée par des montagnes qui forment une espece de couronne autour de la ville; enfin on y voit l'extrêmité de la terre de Labour, *Terra di lavoro*, c'est-à-dire, de ces campagnes fertiles & célebres que les Romains appellerent la Campanie heureuse, & qu'ils regardoient comme le pays le plus riche & le plus beau de l'univers; v. ci-devant p. 485.

LE SEBETO, petite riviere qui descend des collines situées du côté de Nola, fertilise les environs de Naples & se jette dans la mer sous le pont de la Madeleine, qui est à la partie la plus orientale de la ville, & qui est marqué N°. 73, dans notre plan.

Le Sebeto étoit célebre dans l'antiquité, c'étoit une divinité à laquelle on avoit élevé un temple; on en a trouvé l'inscription qui est rapportée dans Falco, *Mevius Eutichius restituit ædiculam Sebeto.* La plus grande partie des eaux qu'il rouloit autrefois, a disparu dans une éruption du Vésuve; on dit même qu'il étoit resté à sec, & qu'il reparut en partie dans l'endroit qui a conservé

le nom de la *Bulla*, ou la *Volla*, qui est une espece de petit étang à deux lieues de Naples, doù l'on tire de l'eau pour la ville. Le Sebeto se divise en deux branches dans l'endroit appellé *Casa dell' acqua*, ou *Criminale* : une partie est portée à Naples dans les aqueducs qui regnent sous la ville, & le reste sert aux moulins, aux bains, à l'irrigation des jardins. La clef est entre les mains des officiers du tribunal de la fortification, qui a soin des eaux & du pavé.

On croit que l'ancienne ville de Partenope, ou *Neapolis*, étoit située dans la partie la plus septentrionale & la plus élevée de la ville actuelle, depuis *S. Agnello in Capo di Napoli* jusques vers S. Georges, S. Marcellin, S. Severin; elle étoit divisée en trois grands quartiers ou places qu'on appelloit la place haute, la place du soleil, & celle de la lune; elle venoit enfin aboutir vers l'endroit où est la porte de Nole, *porta Nolana* (N°. 65), entre la vicairie & le marché. A l'égard de l'autre ville appellée *Paleopolis*, fondée par Hercule, suivant Diodore de Sicile, & qui en étoit très-voisine, on ignore sa

situation ; les uns la mettent au nord vers *Capo di monte* (marqué n°. 1 dans notre plan) , les autres au midi vers *Chiaja*, les autres à l'orient , du côté du *Poggio reale*, qui est à une demi-lieue de Naples, & même encore plus loin.

Naples étoit autrefois environnée de très-hautes murailles, puisque nous voyons qu'Annibal en fut effrayé , & n'osa pas en entreprendre le siege. Mais ayant été ruinée , comme nous l'avons dit , elle fut rebâtie presque à neuf, en 540, par Bélisaire. Conrad ayant abattu les murailles en 1252 , le pape Innocent IV les fit reconstruire & aggrandir en 1254. Charles I , de la maison d'Anjou , fit construire le château neuf en 1270 , & Charles II son fils , en 1300 , fit une augmentation encore plus considérable à cette ville : il éleva le château S. Elme , fit reconstruire les portes & rebâtir les murs. Une des portes de l'ancienne ville s'appelloit *Porta ventosa* , elle étoit près de la mer & du port , qui dans ce temps-là venoit à plus de 250 toises au-dedans de la ville , à compter du port actuel ; derriere l'église de *S. Onofrio de' Vecchi* on montre des restes de l'ancien

phare ou de la lanterne du môle ; cette porte fut ensuite transférée par Charles II, vers l'an 1300, à l'endroit où étoit le palais des princes de Salerne, qui est devenu ensuite la maison des Jésuites, *Gesù nuovo* ; actuellement la Trinité (n°. 37). Enfin Pierre de Tolede, vice-roi de Naples, fit reconstruire cette porte à l'extrêmité de la rue de Tolede ; c'étoit la porte du S. Esprit qu'on a abattue en 1775, ainsi que le bastion, & une partie des murailles pour bâtir des maisons. La porte appellée Donn' Orsa étoit vers S. *Pietro a Majella*, c'est celle par où entrerent les Sarrazins en 788, & par laquelle ils furent repoussés ; elle s'appelle aujourd'hui porte de Constantinople à cause de l'église appellée sainte Marie de Constantinople (n°. 14). Cette porte est presque en face du bâtiment des études, sur la place appellée *Largo delle pigne*. La porte appellée *di santa Sofia* étoit vers l'archevêché (n°. 33), & elle fut transportée plus loin par ordre de Constantin. La porte de Capoue étoit vers *monte della misericordia* ; elle fut transportée vers sainte Catherine *a Formello* (n°. 53), & or-

Portes de Naples.

née de trophées lorsque Charles-Quint fit son entrée solemnelle à Naples par ce côté-là, en 1535; c'est encore par la porte de Capoue, que se firent les entrées solemnelles du roi Roger avec le pape Innocent II, de Conrad en 1251, de Charles I d'Anjou en 1265, & de Charles VIII, roi de France, en 1495. Une autre porte est appellée *porta Nolana* (nº. 65), parce qu'elle conduit à cette ville ancienne & célebre de *Nola*, qui est à cinq lieues de Naples vers l'orient. Il y a encore plusieurs autres portes qui n'ont rien de remarquable. On montre en quelques endroits de la ville des restes des murs anciens, que les uns disent être de l'enceinte de Naples, & que d'autres attribuent à des temples, à des amphithéâtres, à des bains; telle est l'*Anticaglia* au-dessous des Incurables, vers la porte de Constantinople, & les restes qui sont à *li Caserti* & à *S. Severo*, église des Dominicains (vers le nº. 40).

Les murs de la nouvelle ville, en commençant depuis le fort des Carmes, *Torrione del Carmine* (nº. 69), jusques au-dessous de S. Martin (nº. 12), & vers le couvent appellé *SS. Trinita*

delle Monache (nº. 25), sont faits en partie d'une pierre dure & noire qui se tire des environs de Naples, & qu'on appelle *Piperno*; ce fut le roi Ferdinand I, vers l'an 1460, qui fit faire ces murs jusqu'à saint Jean de Carbonara, pour défendre la partie septentrionale; on trouve ensuite une partie de murs en pierre tendre, qui fut faite en 1537 sous Charles-Quint, par le vice-roi Pierre de Tolede. Si l'on suit cette enceinte & que l'on revienne le long de la mer, en y comprenant le palais, le château de l'Œuf, sainte Lucie, Platamone & la porte de Chiaia, on trouve environ dix mille de Naples, (chacun de 989 toises), c'est-à-dire, plus de trois lieues.

Les portes de la ville ne ferment point, on y entre à toute heure; il n'y a comme à Paris que de foibles barrieres à l'entrée des fauxbourgs; une capitale est naturellement gardée par le royaume tout entier, & ne doit point être exposée aux dangers d'une défense.

Les fauxbourgs de Naples sont très-grands & très-agréables; celui de sainte Lucie est au midi de la ville; celui de Chiaia est au couchant, c'est le plus di-

oré par les beaux hôtels & le grand
ıombre de gens de la Cour qui y ha-
itent; du côté du nord est celui de S.
Antoine, par lequel on arrive de Capoue;
élui des Vierges en est voisin, il s'é-
end au nord de la ville au-delà de la
orte du S. Esprit & de la porte Médine
n° 25), jusqu'à la *Montagnola*, &
ux Capucins de S. Eframo nuovo (n° 5).
.e fauxbourg de Lorette est à l'orient
le la ville du côté de Portici : nous
arlerons de ces fauxbourgs à la suite des
uartiers de la ville qui y sont contigus.

La plus grande longueur de Naples au nord au sud, est de 2300 toises epuis le château de Capo di Monte usqu'à la pointe du château de l'Œuf; n trouve même 2600, en prenant deuis Notre-Dame de *Pie di grotta* (n° o), à l'extrêmité de Chiaia, qui est au ud-ouest, jusqu'au pont de la Magdeleine n° 73), qui est sur le chemin de Portici, au-delà du quartier de la Cavaerie. Toute la partie qui est depuis la Vicairie jusqu'au palais du roi, sur une istance de mille toises, est extrêmement abitée; la seule rue de Tolede depuis endroit où étoit la porte du S. Esprit usqu'au coin de l'église de S. François

Grandeur de Naples.

Xavier ou de S. Ferdinand, à l'entrée de la place du palais, a 540 toises de longueur en ligne droite, sans compter la place dans laquelle elle finit. La ville est traversée aussi d'orient en occident par une autre rue moins réguliere & moins large, mais qui a 2030 toises depuis la porte de Nole jusqu'à l'église des sept Douleurs ou des Servites, 100 toises au midi de la porte Médine (nº 25). J'ai pris ces dimensions sur un grand plan de 35 feuilles, qu'a fait lever le duc de Noia, vers 1750; il comprend la ville & des environs jusqu'à Portici, & au lac d'Agnano; ce plan a été gravé en 1775, aux frais de la ville, sur une échelle de 22 lignes pour 100 toises, & l'on en a fait une réduction en une feuille. Il y avoit déja un plan de Naples par Petrini, publié 1748, & un de Jolivet, architecte, publié en 1764, dont je donne un extrait dans cet ouvrage.

On dit communément qu'il y a 500 mille habitans à Naples, mais suivant le dénombrement de 1781, rapporté dans le calendier de la cour, le nombre est de 384 mille, en y comprenant 2912 prêtres, 4293 religieux, & 6339

religieuses, mais sans y comprendre les étrangers & les soldats.

Il paroît que le nombre des habitans a augmenté sous ce regne : suivant un dénombrement de 1742, l'on trouva dans les 39 paroisses de la ville & des fauxbourgs 305091 habitans, parmi lesquels il y avoit 4757 religieux de 45 ordres différens, 3283 religieuses de 13 ordres différens; 4855 personnes dans les hôpitaux & autres communautés, & 292196 personnes dans les maisons ordinaires. Population de Naples.

Indépendamment de ces 305091 habitans domiciliés, on assuroit à la fin de ce dénombrement que les trois paroisses destinées aux étrangers, S. George des Génois, S. Jean des Florentins, & S. Paul des Grecs, contenoient bien 100000 ames ; qu'il falloit encore y ajouter 34 mille hommes pour les troupes, 12000 pour les habitans des châteaux de Naples, & 600 pour l'hôpital de l'Annonciade qui fait une paroisse à part ; cela feroit en tout 451691 ; mais les 34 mille hommes de troupes ne sont pas tous à Naples ; ainsi il doit y avoir à rabattre sur les articles qui ne sont pas le résultat d'un dénombrement exact; aussi le cardinal Spinelli, qui avoit été archevêque

de Naples, assuroit à un de mes amis qu'il n'y avoit pas en tout plus de 350 mille ames dans la ville de Naples, il y en a davantage aujourd'hui, à cause du grand nombre de ceux qui sont venus s'établir dans la capitale : le dénombrement de 1781, que j'ai rapporté, ne permet gueres d'y supposer moins de 390 mille habitans.

Il y a 58 ordres ou congrégations à Naples, & huit mille religieux ou religieuses, c'est à-peu-près la quarantieme partie du total des nationaux ; & si l'on y ajoute les prêtres séculiers, qu'on assure être au nombre de 12 mille, on aura une portion beaucoup plus forte de la ville consacrée au célibat ; mais on doit moins la regretter à Naples que par-tout ailleurs, puisqu'il y a tant d'autres gens inutiles & oisifs comme nous aurons occasion de le remarquer.

Nous commencerons notre description de Naples par le palais du Roi qui est le plus bel édifice de cette ville. Les anciens rois de Naples habiterent premierement dans le château appellé *Castel Capuano*, ensuite dans le château neuf, & quelquefois dans le château de l'Œuf, où mourut Alphonse d'Arragon en 1458.

Le viceroi Pierre de Tolede fut le premier qui entreprit de faire bâtir un palais pour la résidence du Souverain ; il fit construire ce qu'on appelle actuellement le *palais vieux*, où Charles-Quint logea, & l'on voit encore sur la porte l'aigle à deux têtes.

Palais du Roi. PALAZZO REALE, palais du Roi, grand édifice qui fut fait sous don Ferdinand Ruiz de Castro, comte de Lemos, qui étoit viceroi de Naples en 1600; la construction fut dirigée par le Cavalier Fontana. Ce palais donne d'un côté sur la mer dont il est très-proche, & de l'autre sur une place fort grande, d'un plan irrégulier, & environnée de maisons ordinaires mais qui se rebatit & se décore de jour en jour.

L'architecture de ce palais est bonne & d'un style sage ; la façade a près de cent toises de longueur, & il y a vingt-deux croisées de face avec trois portes d'égale hauteur, ornées de colonnes de granite portant les balcons du premier étage. Sa décoration consiste en trois rangs de pilastres, doriques, ioniques & corinthiens, placés les uns sur les autres, & le tout couronné d'une balustrade

garnie de pyramides & de vases alternativement.

La cour n'est pas grande, mais l'escalier est magnifique, commode & d'une grandeur prodigieuse. Il conduit à des portiques fort beaux, dont la cour est environnée.

Parmi les grands & beaux appartemens qu'on voit dans ce palais, on remarque la salle des vicerois, où étoient les portraits de tous ceux qui avoient gouverné le royaume de Naples, depuis le grand capitaine Consalve de Cordoue, dont nous avons parlé, qui vivoit en 1500, mais on les a ôtés. La chapelle a été peinte par Nicolas Rossi.

La chambre à coucher du roi a un grand air de magnificence, elle est décorée de pilastres, dont les chapitaux & tous les ornemens sont dorés, & entre lesquels il y a de grandes glaces; on voit dans cette chambre trois alcoves ornées de peintures: le plafond de la plus grande est de Solimene, mais c'est un des plus foibles ouvrages de ce maître. L'un des plafonds des petites alcoves a été peint par Francesco de Mura ou *Francischiello*; il n'est pas mal, quoiqu'il laisse beaucoup à desirer. Lors du mariage

du roi, on a fait meubler richement le palais. Voici les plus belles choses qu'on remarquoit dans les appartemens, en 1765.

Trois grands tableaux d'Ilario *Spolverini :* savoir, le passage d'un pont, un port de mer, & une marine; ils sont ingénieux de composition, & la touche en est fine, mais la couleur en est fausse.

Une Vierge avec l'enfant Jesus, S. Pierre & S. Charles, tableau de *Lanfranc :* la Vierge est trop petite, l'enfant Jesus trop grand, & les Saints un peu lourds, quoique peints d'une grande maniere.

Le Lazare ressuscité, de Jacques *Bassan :* il y a dans ce tableau quelques têtes de femmes très-gracieuses, mais la figure du Lazare est mauvaise.

Les trois Graces, d'Annibal *Carrache*, d'un dessin mâle, mais cependant maniéré, d'une mauvaise couleur & sans effet.

Une Charité, d'Annibal *Carrache*, d'une couleur assez vigoureuse.

Le mariage de sainte Catherine avec l'Enfant-Jesus, tableau du *Corrége :* la tête de la Vierge est trop petite relati-

vement à celles des Anges : quant aux caracteres de têtes, ils sont en général gracieux.

Dans une chambre où l'on conserve beaucoup de porcelaine de Saxe, il y a de fort belles tables, dont les dessins sont à ramages, exécutés en agathes, & autres pierres dures. A gauche du palais est une très-grande cour carrée, à l'extrêmité de laquelle est la manufacture de porcelaine; le théâtre de S. Charles, dont nous parlerons plus bas, occupe un des côtés de cette cour; la partie du palais qui donne de ce côté, n'est point achevée.

Lorsqu'on va depuis le palais du roi jusqu'à la Darse, (n° 59 du plan de Naples) on voit une grande statue de marbre, trouvée à Pouzol au temps du duc de Medina; c'étoit un Jupiter en forme de Terme, auquel on a ajouté des ornemens de stuc & un grand piédestal; on l'appelle *il Gigante*.

On descend ensuite à l'arsenal de la marine, où est le chantier de construction. On pourroit y fabriquer jusqu'à 60 galeres, & il en peut tenir 25 dans la Darse. Il y avoit aussi une fonderie de canons sur le bord de la mer : on l'a

supprimée à cause du voisinage du château, mais on se propose de la construire ailleurs.

Le palais communique avec l'arsenal par un pont qui est couvert. Le roi y passe pour s'embarquer, lorsqu'il va à Pausilipe, ou qu'il fait quelques promenades sur la mer, il est assez d'usage qu'il en fasse une le dimanche dans les mois de juillet & d'août.

On se donne quelquefois à Naples le plaisir d'aller voir lancer le poisson, c'est-à-dire, le tuer avec un dard : on y va dans une barque de pêcheur, à l'entrée de la nuit ; on se sert de la lueur d'un brasier qui, faisant un feu clair, attire le poisson & le fait appercevoir, & l'on jette de l'huile sur l'eau pour le distinguer, en calmant l'agitation de l'eau (a). Les mariniers ont l'adresse de ne manquer presque jamais le poisson dès qu'ils l'ont apperçu ; comme ils ont celle d'aller chercher un sequin qu'on leur jette, jusqu'au fond de la mer.

Le palais communique aussi au château neuf, par une gallerie portée sur des

(a) Cet usage de l'huile est ancien à Naples, quoi qu'on en parle comme d'une invention moderne, à l'occasion des expériences de M. Franklin.

arcades, qui traverſe les foſſés, & par là ce château peut ſervir de retraite en cas d'émeute.

Château Neuf.

CASTELLO NUOVO (nº 58 du plan), grande forteresse ſituée ſur le bord de la mer, & vis-à-vis du Môle auquel il ſert de defenſe. Le maſſif du milieu & les hautes tours dont il eſt flanqué, furent bâtis par Charles I, vers l'an 1280; les fortifications extérieures qui l'environnent, & qui forment un carré de près de 200 toiſes en tout ſens, furent commencées par Frédéric d'Arragon vers 1500, continuées par Gonzalve de Cordoue, & achevées par Pierre de Tolede vers 1540. Dans la ſuite trois groſſes tours ont été changées en baſtions. On arrive à cè château par une grande place appellée *Largo del Caſtello*, dont nous parlerons ci-après.

Après avoir paſſé les premieres fortifications du château neuf, on arrive dans une grande cour, ou eſpece de place d'armes, où le comte de Lemos & le gouverneur don Antoine Cruz ſe diſtinguerent autrefois, par des tournois, des carouſels & des combats de taureaux: c'étoit l'endroit où ſe donnoient toutes les fêtes; il y en a pluſieurs de gravées

gravées dans l'ouvrage du marquis del Carpio, intitulé *Bando contra i Francesi.*

L'arc de triomphe qui est placé à gauche entre deux tours, fut élevé lors de l'entrée du roi Alphonse : il est tout en marbre, orné de beaucoup de statues ; on attribue cet ouvrage au cavalier Pietro Martino de Milan, mais Vasari paroît en douter. Près delà est une porte de bronze ornée de bas-reliefs, où sont représentés les exploits du roi Ferdinand d'Arragon. On entre ensuite dans une cour intérieure, d'où l'on monte à la salle d'armes, que le vice-roi don Pierre d'Arragon fit disposer, & qu'il pourvut de toutes les armes nécessaires pour un cas de surprise ; on dit qu'elle peut armer cinquante mille soldats : on y a placé les bas-reliefs en marbre des empereurs Trajan & Adrien qui étoient nés en Espagne. C'est dans cette salle que fut faite la rénonciation de saint Pierre Célestin V, qui consentit à abdiquer le pontificat en 1294, en faveur de Boniface VIII, de qui on disoit alors, *Intravit ut vulpes.*

Sainte Barbe, église paroissiale du château neuf, située vis-à-vis de l'arsenal, a été peinte dans ce siecle par André

del Po. La porte eſt d'un ordre corinthien ; on y remarque ſur les baſes les portraits de *Giuliano da Maiano* & de ſa fille ; c'eſt de lui que ſont les bas-reliefs, dont nous avons parlé plus haut. Le tableau de l'adoration des Mages, qui eſt dans cette égliſe, paſſe pour être le premier tableau peint à l'huile par Jean de Bruges, du moins ſuivant Vaſari ; quoique d'autres prétendent que c'eſt celui qui eſt à l'égliſe de Sannazar. On fait dans l'égliſe de ſainte Barbe les cérémonies de l'ordre de Conſtantin que le roi a rétabli comme héritier de la maiſon des Farneſe, & auquel eſt attaché le privilége de conférer aux laïcs des bénéfices eccléſiaſtiques. C'eſt dans le château neuf que furent enfermés le comte de Sarno, & Petruccio, lors de la conjuration des barons. On montre dans ce château pluſieurs groſſes pieces d'artillerie, où ſont les armes du duc de Saxe, à qui Charles-Quint enleva cette artillerie. La tour de S. Vincent, célebre par la vigoureuſe défenſe des François, qui dura pendant ſix mois, eſt preſque détruite actuellement.

La tour de S. Sébaſtien qui eſt ſur le bord de la mer, fut conſtruite ſous le

regne de Charles I pour la garde de la côte, aussi bien que deux tours qui sont dans le château; cette tour de S. Sébastien sert aujourd'hui à enfermer les enfans de famille dont les parens sont mécontens.

Le bastion du château-Neuf qui regarde le port s'appelle vulgairement *Bastione delle P....* parce qu'on prétend qu'il fut fait avec le produit d'un impot mis sur les filles publiques, mais que la ville a racheté. J'ai ouï dire qu'on y voyoit sur les pierres des especes d'ovales qui avoient été faits pour en conserver le souvenir par une représentation obscene, mais relative à l'anecdote; je n'ai point remarqué les pierres dont il s'agit.

Port de Naples.

LE PORT de Naples qui est à la partie orientale de la ville, est un carré d'environ 150 toises en tout sens, défendu par un grand môle qui le ferme à l'occident & au midi, & par un petit môle qui le défend au nord. Le môle est terminé par un petit fort appellé *fortino S. Gennaro*: le petit môle, ou *Braccio nuovo*, a été construit sous don Carlos, & il est aussi défendu par un petit fort; ces deux forts furent construits après que l'amiral Byng eut menacé la ville de

Naples dans la guerre de 1745, & forcé le ministere à signer la neutralité, sans donner même le temps de délibérer. La lanterne ou le phare du port est à l'entrée du môle. La promenade du môle est très-agréable & très-fréquentée depuis les 22 heures, & sur-tout à l'entrée de la nuit. On y a bâti un pavillon & une fontaine, où est une statue qui tient la corne d'abondance.

Ce port pourroit contenir 4 vaisseaux de 80 canons; mais il ne renfermoit en 1765 que deux frégates, avec plusieurs tartanes pour le commerce des grains; il y avoit aussi deux galeres dans la Darse, montées par 3 ou 4 cents hommes; les autres galeres étoient en campagne. Un constructeur Génois étoit sur le point de faire construire à Naples un vaisseau de 70 canons, & depuis mon voyage, M. Acton s'occupe à augmenter la marine du roi de Naples, mais alors elle consistoit en un vaisseau de 60 canons, deux frégates de 30 & de 20 canons, cinq galeres, dont trois étoient en Sicile & deux dans la vieille Darse à Naples, quatre galiotes ou demi-galeres qui étoient en Sicile; six chebecs de 18 à 20 canons, bâtimens très-façonnés, qui vont

Marine du roi de Naples.

à rames, & qui ont aussi des voiles carrées & des voiles en tiers-point; enfin une petite galiotelle de 32 rameurs, prise sur les Turcs. En 1784, il a deux vaisseaux de ligne, 3 frégates, 8 chebecs, 3 brigantins & 8 galiotes; & l'on construit encore une frégate & un brigantin. Il a envoyé au roi d'Espagne pour son expédition contre Alger, les 2 vaisseaux de ligne, 2 frégates, 2 chebecs; & les galeres du roi ont été protéger les côtes de la Sicile.

On fait construire actuellement à Castellamare un grand nombre de barques canonieres qui serviront à défendre les côtes, & qui seront plus utiles que les redoutes construites de loin en loin.

L'académie de marine établie depuis quelques temps à Portici, a excité l'émulation de la jeune noblesse, & les premieres familles du royaume cherchent à y placer leurs enfans.

Je n'ai vu construire à Naples, pour le commerce, que des tartanes de 80 pieds, qui peuvent porter 1500 setiers de blé: on y employe de l'érable du pays, & des mâts qu'on tire de Marseille & de Livourne; on fait cependant aussi des tartanes plus grandes, & qui portent jus-

qu'à 7000 tomoli de grains, ou 2250 ſetiers de Paris. Si l'on conſtruit peu & s'il y a peu de vaiſſeaux à Naples, c'eſt que le commerce y eſt peu conſidérable; cependant il y a tant de peuple, & tant de gens oiſifs dans cette grande capitale, qu'on eſt étonné de n'y pas trouver plus de circulation & plus d'activité; mais la tranquillité du caractere, le peu de beſoins, la chaleur, la fertilité du pays, ſont des cauſes phyſiques de cette indolence.

Le port de Naples eſt petit, mais la rade eſt très-bonne vis-à-vis de ſainte Lucie, entre le château Neuf & le château de l'Œuf.

Ce port n'a jamais été plus brillant qu'en 1759 au départ du roi d'Eſpagne; il montoit un vaiſſeau de 90 canons, accompagné de 40 autres, ſans compter tous les bâtimens marchands qui prenoient part à la fête, & qui donnoient à ce départ l'air d'un triomphe. Le roi ſe rendit en neuf jours à Barcelone.

Il y a dans le golfe ou *Cratere* un courant ſingulier qui vient de Portici, paſſe près du port & va joindre le Pauſilipe à l'occident de Naples; c'eſt peut-être une ſuite de celui qui fait tout le

tour des côtes de la mer méditerranée. *Mém. de l'Académie*, 1775.

La place appellée *largo di Castello*, par laquelle on revient du port vers le palais du roi, a été formée aux dépens d'un grand nombre de maisons qui tomboient en ruine; c'est ce qui fait que l'église de l'*Incoronata*, à laquelle on montoit autrefois par plusieurs marches, est actuellement au-dessous du niveau de la place élevée par les décombres. Cette place est ornée de plusieurs fontaines; la plus remarquable est la fontaine de Medine, où sont plusieurs statues : au milieu d'un grand bassin s'élevent trois satyres qui portent une grande conque marine, au-dessus de laquelle est un Neptune le trident à la main, jettant de l'eau par les trois pointes du trident. Cette fontaine fut faite dès le temps du comte d'Olivarès, & placée par les vice-rois d'abord à l'arsenal, ensuite sur le bord de la mer : le duc de Medina Las Torres la fit placer vis-à-vis de la rue de l'Incoronata où elle est actuellement; il fit faire les ornemens extérieurs & les lions qui l'accompagnent sur les dessins du cavalier Fanzago, & lui donna son nom, c'est la fontaine

la plus remarquable de la ville, quoiqu'il y en ait un très-grand nombre. Les autres fontaines de la place dont nous parlons sont celle des chevaux marins élevée par le comte d'Ognate, celle qui est devant l'église de *Monserrato*, élevée aux dépens de la ville; la fontaine *Gusmana*, que fit faire le comte d'Olivarès, où deux dragons & un lion jettent l'eau; la fontaine de Vénus où il y avoit autrefois une très-bonne statue de Vénus, par Jérôme de sainte croix, à la place de laquelle on a substitué une mauvaise copie; enfin la fontaine des miroirs, *degli specchi*, où il y a des jets d'eau & des cascades qui forment comme des miroirs.

Malgré toutes ces fontaines le *Largo di Castello* ne forme pas une belle place; elle n'est point réguliere; mais on y bâtit de temps en temps, & bientôt elle sera décorée : les vice-rois n'ont jamais eu qu'une puissance momentanée, ils n'ont pu former des projets un peu considérables d'embellissemens pour la ville de Naples, voilà pourquoi l'on n'y trouve pas de monumens d'une grande importance; la rue de Tolede est la seule chose qui soit véritablement

remarquable par sa régularité, son allignement, & les hôtels qui la décorent.

S. LUIGI DI PALAZZO, église des Minimes, est située à l'orient du palais; on a parlé de l'abattre pour rendre la place plus réguliere. C'étoit autrefois une petite chapelle dédiée à S. Louis, roi de France, frere de Charles I, roi de Naples. S. François de Paule s'arrêta quelque temps à Naples en 1481, & y jetta les premiers fondemens de l'église & du couvent qui subsistent aujourd'hui. Quelques personnes le blâmoient alors de ce qu'il avoit choisi un endroit si retiré; mais on assure qu'il prédit que ce quartier ne tarderoit pas à devenir un des plus beaux de Naples. L'église de S. Louis est une des plus belles de la ville; elle est ornée de marbres & de peintures. La figure de saint François de Paule se voit sur une agate du grand autel, sa barbe, son capuchon même, avec leurs couleurs naturelles, se sont rencontrés, à ce qu'on prétend, dans l'agate; mais on sait aussi qu'il y a des moyens de colorer les matieres les plus dures.

Le tableau qui est derriere le maître-autel, de même que la voûte du sanc-

tuaire & les tableaux des côtés du chœur sont de Jordans, ou *Giordano* ; il y en a de Paul de Matteis, dans la même église.

La premiere chapelle à droite contient des tableaux de *Solimene*, qui sont beaux, mais cependant un peu froids : ils représentent la Religion & une Vertu. Il y a dans la sacristie de bons tableaux de Giaquinto. On montre dans cette église du lait de la sainte Vierge, coagulé, dans deux petites phioles, & l'on prétend qu'il se liquéfie dans les fêtes de la Vierge, ainsi que le sang de S. Janvier, dont nous parlerons plus bas. L'apothicairerie des Minimes, est une des plus renommées de Naples : par les compositions qu'on y débite, & l'on y voit aussi des peintures de Paul de Matteis.

S. SPIRITO A PALAZZO, église des Dominicains en face du palais ; il y a de bonnes peintures. On admire sur-tout une Madonne du Rosaire, par *Giordano*, la Vierge est sous un dais, entourée de différens grouppes d'anges de l'effet le plus heureux ; on l'a fait graver dans le *Voyage Pittoresque* de Naples, d'après un dessin de M. Cochin ;

ce tableau est un modele des perfections qui se trouvent spécialement dans les ouvrages de ce maître, c'est-à-dire, l'harmonie, le ton argentin & suave; enfin le charme du coloris, qui est dans ce tableau au suprême degré (Tom. I, p. 112).

Le baptême de J. C. qui est dans la voûte, est un des meilleurs ouvrages de Paul de Matteis.

S. FRANCESCO SAVERIO, ou S. Ferdinando (n°. 50), est la paroisse royale, qui étoit autrefois un collége de Jésuites, fondé par la comtesse de Lemos, vice-reine de Naples; il est sur la place du château; la façade de l'église fut faite sur les dessins du cavalier *Cosmo*, & l'on voudroit que tout le reste de la place répondît aussi-bien à la beauté du château. La voûte & la coupole de l'église sont regardées à Naples comme le plus grand & le plus bel ouvrage à fresque de *Matteis*; la maison des Jésuites a été démolie, & l'on y a fait de belles maisons particulieres.

L'église de la croix (n°. 58), qui est au bas de la colline de *Pizzo Falcone*, est actuellement une paroisse; elle étoit occupée par des religieux de l'or-

dre de S. François, qu'on a transférés au Gesù Nuovo ou Trinità Maggiore. Cette église de la Croix, étoit occupée plus anciennement par les religieuses de sainte Claire, que la reine Jeanne fit transporter à l'endroit où est actuellement le couvent de *Santa Chiara*. Celui de la Croix avoit été fondé par le roi Robert, vers l'an 1320; la reine Sancia y fit profession peu de temps après, & l'on voit encore son tombeau dans l'église.

Les bâtimens du couvent sont occupés actuellement par les cadets, qui forment le bataillon *Royal Ferdinand*; c'est une académie ou école militaire, où les jeunes gens sont élevés avec soin, où il y a des professeurs habiles, une bibliotheque & un cabinet de physique; M. Poli qui en est professeur, a rapporté d'Angleterre & de France, en 1782, pour plus de cent mille francs d'instrumens. Le maréchal Don Fr. Pignatelli, de la maison des princes de Strongoli, qui est à la tête de cette maison, est celui à qui l'on a l'obligation de ce bel établissement.

M. Acton, ministre de la marine, a aussi établi à Portici, une école pour

les officiers de marine, que l'on soumet à un examen rigoureux, & un conservatoire à S. Giuseppiello à Chiaia pour les orphelins qu'on destine à la marine.

S. MARIA DELLA SOLITARIA, appellée aussi la Vierge de la *Soledad*, est un couvent de religieuses Espagnoles, qui est un peu plus haut; il fut fondé par le frere Trigrisso Capucin, & Don Louis Enriquez officier Espagnol, par le moyen des aumônes & des quêtes; on y reçoit les filles d'officiers Espagnols qui sont orphelines de pere & mere. Il y a dans l'église plusieurs bons tableaux de l'Espagnolet, de Giordano, &c.

A la premiere chapelle à gauche une sainte Cécile de M. A. de Caravage; elle est représentée touchant l'orgue, avec un ange qui fait aller le soufflet: la tête de la Sainte est très-belle, & tout ce morceau seroit regardé comme une fort bonne chose si les ombres n'en étoient pas si seches.

Au maître-autel une descente de Croix de *Giordano*: les têtes en sont belles & l'effet en est piquant: c'est un des plus vigoureux tableaux de ce maître. Descente de Croix.

Il y a aussi dans cette église une confrerie de gentilshommes, qui faisoient le soir du Vendredi-Saint une procession célebre appellée *de' Battenti*; mais le roi a défendu ces exercices.

PIZZO-FALCONE, colline qui est en face du palais, & qui s'appelloit autrefois *Lucullanum*, parce qu'elle étoit occupée en partie par les jardins & par le palais de Lucullus, qui étoit proprement à l'endroit où est le château de l'Œuf; mais alors tout cela étoit continu, & la séparation qu'on y voit actuellement a été faite par un tremblement de terre. Le comte André Caraffa fit bâtir sur le sommet de cette colline une grande & belle maison, qui est devenue un corps de casernes, *Quartiere*, que le vice-roi Don Pierre d'Arragon fit fortifier. Un pont de pierre, ou plutôt un grand arc bandé sur la rue, fait la communication entre cette colline & la rue du pont de Chiaia, d'où l'on monte vers S. Charles *alle Mortelle*, où il y a beaucoup de palais considérables.

Grotta de' Funaioli, grotte des cordiers, est un vaste souterrain qui a 175 pieds de long sur 125 de large & 50 à 60 de hau-

teur, dans la montagne de Pizzo-Falcone, qu'on a creusée probablement pour en tirer du tuf.

Le couvent de *Suor Orsola Benincasa*, ainsi appellé du nom de la fondatrice, est un des couvens les plus austeres de l'Italie, les religieuses n'y parlent jamais à qui que ce soit; des sœurs du premier cloître font le service. Le couvent est sous la direction spirituelle des Théatins.

PALAZZO FRANCAVILLA, (n° 47) situé au bas de *Pizzo-Falcone* vers la porte de *Chiaia*, est un des plus grands palais de Naples; la princesse de Francavilla, de la famille Borghese, l'a rendu remarquable par la maniere dont elle y a tenu long-temps le plus grand état de maison.

On y voyoit plusieurs tableaux précieux, entre autres une Madeleine de Paul Veronese; mais à la mort du prince de Francavilla, le roi s'est mis en possession de ce palais, comme de tous les biens féodaux du prince, & il va quelquefois s'y promener.

Les jardins de ce palais sont en terrasses, & des plus beaux qu'il y ait à Naples; j'y ai vu des ananas en quantité.

La princesse avoit un Nain qui lui Nains.

venoit du cardinal Valenti; il étoit encore vivant en 1784, sa hauteur n'étoit que de 3 pieds 3 pouces, quoiqu'il eut 27 ans. Cependant il n'est pas aussi singulier, ni d'une forme aussi naturelle & & aussi svelte que le comte *Borowlaski*, Polonois, que nous avons vu à Paris en 1759, & qui n'avoit que 28 pouces. Le Nain du roi Stanislas, appellé *Bébé*, avoit trois pieds. Quant aux facultés de l'ame, celui de la princesse tenoit à-peu-près un milieu entre les deux autres, dont le premier avoit beaucoup d'esprit & de talent, & le second étoit presque imbécille (a).

COLLEGIO REALE, *di S. Carlo alle mortelle*, (nº 16) collége où il y a environ 50 gentilshommes sous la direction des Scolopies; le P. Carcani qui en étoit recteur, avoit acquis de la célébrité parmi les astronomes; on y montre son quart-de-cercle & sa méridienne.

Congrégation de Lucques. S. BRIGIDA, entre la rue de Tolede & largo del castello, dans la rue appellée *la Galitta*, est une église fondée par Jeanne Quevedo, avec un couvent consi-

(a) Voyez au sujet des Nains les mémoires de l'académie pour 1764.

dérable. Cette église & celle de Santa Maria in Portico, qui est dans Chiaia, sont desservies par un ordre de religieux appellés *Padri Lucchesi*, parce que c'est à Lucques où il a commencé; les Jésuites n'étant point établis dans cette république, on avoit tâché d'en avoir une imitation; les Peres, dont je parle, ont le même habit & une partie de leur regle; une des loix qui sont particulieres aux Peres de Lucques, est de n'assister aucun malade qui ait un testament à faire, c'est un moyen d'éviter des circonstances délicates; une autre est de ne souffrir dans leur église aucun monument, tombeau ou épitaphe, élevé hors de terre, quoiqu'il y ait des personnes inhumées; le célebre peintre *Luca Giordano*, qui y est enterré, a peint la coupole de l'église, c'est pour lui un monument qui ne tombe pas sous la rigueur de la regle. On voit dans les quatre angles les Femmes fortes de l'Ancien Testament, sujet employé dans d'autres églises, comme dans la sacristie des Chartreux de Naples. Ces peintures sont aussi de *Giordano*.

L'hôpital de S. *Jacques des Espagnols*, près le Largo del Castello, fut fondé par le vice-roi Don Pierre de Tolede; on voit

dans l'église le mausolée de ce fondateur, de la main de Jean de Nola; il est grand, de forme carrée, avec des bas-reliefs & 4 figures aux angles; il y a dans cette église plusieurs autres mausolées, des autels de marbre & des peintures estimées; la banque de cette maison fut fondée par le vice-roi comte d'Olivarès; on y prête sur gages, & l'on y reçoit des dépôts.

La confrérie du S. Sacrement qui est près de l'hôpital de S. Jacques, est une des plus considérables de Naples; quoiqu'il y en ait un très-grand nombre dans cette ville; on y voit pendant l'octave de la Fête-Dieu une pompe des plus éclatantes: c'est ce qu'on appelle *Fête des quatre Autels*, à cause de quatre grands autels que divers ordres religieux font construire, deux dans la rue de Tolede, & deux dans le Largo di Castello, l'un vis-à-vis de l'autre: ces sortes de constructions magnifiques dans les rues de Naples ne sont pas bornées au seul temps de la Fête-Dieu; chaque confrérie, chaque communauté d'artisans se signale dans quelque fête de l'année par des cérémonies de cette espece.

Fête des quatre autels.

Exposition de tableaux.

C'est auprès de l'église dont nous par-

lons, que l'on expose le jour de la Fête-Dieu les tableaux des meilleurs peintres de Naples, qui veulent faire preuve de leurs talens, comme on expose à Paris le même jour à la place Dauphine, ceux des peintres qui ne sont pas de l'académie royale.

CASTEL DELL' OVO, Château de l'Œuf, qui fait une saillie de 230 toises dans la mer, est joint à la rue Ste Lucie par un grand pont. On a dit qu'autrefois il y avoit en cet endroit une ville appellée *Mégaris*, dans Stace *Megalia*; en italien *Megari*, du nom de la femme d'Hercule; mais ce qui est moins fabuleux, c'est que le célebre & riche Lucullus y avoit, à ce qu'on croit, une maison de délices, & que le fort même a porté long-temps le nom de *Castrum Lucullanum*. Il y a sur ce sujet une dissertation de Mazzocchi. C'est-là où le jeune Augustule, dernier empereur de Rome, fut relegué par Odoacre, roi des Hérules & premier roi d'Italie, l'an 476. Il a été appellé *Château de l'Œuf*, non à cause d'un certain œuf enchanté par Virgile, comme l'ont prétendu quelques auteurs, entr'autres, Turpin, dans son Hist. de Naples, mais à cause de sa forme allon-

Château de l'Œuf.

gée & ovale. Guillaume Premier, qui fut le ſecond roi de Naples en 1154, y fit conſtruire un palais qui fut enſuite fortifié & mis en état de défenſe : on y voit une inſcription à l'honneur du vice-roi François Bénavidès, qui y fit ajouter quelques ouvrages en 1693.

Eau minérale. Au-deſſous du quai de Ste Lucie, il y a une ſource d'eau minérale ferrugineuſe, que l'on emploie pour la ſanté, ſpécialement dans les obſtructions ; elle eſt tout près du bord de la mer ; ſon dépôt contient une terre martiale & une terre calcaire. Voy. le traité des eaux minérales de Nicolo Andria. Il y a encore tout près de *Santa Lucia a Mare* une eau acidule & ſulfureuſe.

PLATAMONE ou *Fiatamone*, près de Ste Lucie, eſt une promenade ſur le bord de la mer, aſſez élevée pour qu'on y jouiſſe de la plus belle vue. Au-deſſous de ce quai, il y a des veſtiges de grottes anciennes qui portoient le même nom ; il vient d'un mot grec πλαταμὼν, qui exprime, ſuivant Suidas, un lieu parſemé d'écueils au niveau de la mer.

CHIAIA eſt un quai encore plus agréable, plus vaſte, plus dégagé, qui a près de mille toiſes de longueur ; il avoit été

pavé en 1697 sous le duc de Medina Celi, comme on le voit par une inscription. On y a planté en 1779 trois rangées d'arbres en berceaux, défendues par des parapets & des grilles, ornées de fontaines, de statues, de treillages, de gazons, de parterres & d'orangers ; on y a bâti des terrasses, des casins, des cafés, des billards ; c'est une des plus belles promenades qu'il y ait dans l'univers. La grande rue qui est sur la droite sert pour les carrosses. La foire du mois de juillet, qui se tenoit sur la place du Château, a été transportée à Chiaia, où il se fait une illumination, & de la musique ; on bâtit alors des boutiques sur la place d'entrée ; ce coup-d'œil est superbe, & l'on en a fait une gravure.

Les fontaines sont décorées de figures, tritons, nayades, &c. par San-Martino, mais elles sont médiocres.

Il y a des palais considérables & plusieurs églises le long de la rue qui faisoit ci-devant le quai, & l'on y fait de temps en temps des courses de chevaux, ainsi que dans la rue de Tolede.

Santa Maria a Capella est une abbaye possédée des tous temps par des cardinaux ; l'église est très-ornée : les deux

statues qui sont aux côtés de l'autel sont du cavalier Cosmo.

Dans la maison des chanoines réguliers de S. Sauveur de Bologne, il y a une grotte sous la montagne, qu'on a appellée l'*Antre de Sérapis;* c'étoit une des grottes Platamoniennes, dont parle Sannazar.

Æquoreus Platamon sacrique Serapidis antrum.

L'église de la Victoire (nº. 19), desservie par les Théatins, fut bâtie par Don Juan d'Autriche, fils de Charles-Quint, en mémoire de la victoire de Lépante, remportée le 7 octobre 1571, sur les Turcs; 205 galeres chrétiennes battirent 260 galeres ennemies d'une maniere si complette qu'il périt 25 mille Turcs, & que cette bataille fût près de causer la ruine entiere de l'Empire Ottoman: Don Juan d'Autriche avoit donné son aîle droite à commander au fameux André Doria, Génois, & son aîle gauche à Michel Barbarigo, illustre Vénitien.

Bataille de Lépante.

Les jardins de cette maison sont du côté de la mer, & l'on y a fait depuis peu des bâtimens, des boutiques, &

un beau quai qui conduit de Platamone à Chiaia, dans un endroit où le rivage étoit impraticable.

A l'église de sainte Thérese des Carmes déchaussés, on voit une belle façade, faite sur les dessins du cavalier Cosmo; la statue du grand autel est du même maître; les tableaux des côtés sont de Giordano.

ASCENSIONE *de' Celestini* (n°. 20), église de Célestins, dédiée à S. Michel, est plus connue sous le nom de l'Ascension à Chiaia : on a placé au maître autel un tableau de Giordano, représentant S. Michel qui précipite les démons : il y a dans cet ouvrage de bons caracteres de têtes, & des figures bien coloriées, mais la composition en est trop éparse, & la lumiere y est mal entendue.

Au côté droit de la croisée, sainte Anne présentant la Vierge au Pere-Eternel, par *Giordano* : c'est un des plus beaux morceaux de ce maître; la couleur en est très-harmonieuse, & les enfans qui sont dans la gloire sont dessinés avec des mollesses & des finesses admirables; mais l'ordonnance en est singuliere; on remarque aussi que la Vierge ne regarde point le Pere-Eter-

nel, quoiqu'il paroiſſe que ce fût l'intention du peintre.

SANTA MARIA DI PIEDIGROTTA, égliſe ſituée dans Strada di Pozzuoli, ainſi appellée à cauſe du voiſinage de la fameuſe grotte percée au travers de la montagne pour aller à Pouzzol; cette égliſe eſt occupée par des chanoines réguliers de S. Jean de Latran; elle fut bâtie en 1351 par la dévotion de trois perſonnes qui aſſurerent avoir eu un ſonge miraculeux le 8 de ſeptembre, dans lequel il leur avoit été ordonné de faire bâtir cette égliſe.

Proceſſion fameuſe.

On y fait chaque année à pareil jour une proceſſion qui eſt la plus célebre de Naples; j'ai aſſiſté à celle du 8 ſeptembre 1765; le temps étoit très-beau, & tout concouroit à augmenter la pompe de cette fête; on avoit ſuſpendu le deuil de la cour, pour que les diamans & les habits rendiſſent la fête plus brillante: il y avoit 6000 hommes ſous les armes; le roi précédé d'une douzaine de carroſſes de parade, & ſuivi de ſes gardes, s'y rendit en cérémonie ſur les 22 heures, ou deux heures avant le coucher du ſoleil, pour aller à l'égliſe de Piedigrotta, rendre hommage

à

à la Vierge. Toutes les fenêtres étoient garnies de tapis, & tout le rivage de Chiaia couvert de peuple. L'on ne peut voir un endroit plus favorable au développement de cette multitude immense de peuple & de soldats; les vaisseaux qui sont près du rivage avec leurs flammes déployées & leur artillerie, augmentent l'éclat de la fête. Tout le monde s'empresse à voir cette cérémonie; il y a des appartemens qui sont loués 200 liv. pour ce jour-là, & qui n'en coûtent pas 300 pour l'année entiere. Les gens de qualité qui ne logent point à Chiaia donnent à dîner dans des appartemens loués, & l'on prétend à Naples, que les gens de campagne se sont quelquefois engagés par leur contrat de mariage, à mener leurs femmes à Naples ce jour-là: le coup d'œil mérite d'être dessiné, & j'en ai vu en effet un tableau fait par Don Antonio Joly, architecte du théâtre. L'année où j'y étois, la princesse de la Torella devoit donner le soir un bal dans son palais de Chiaia; la mort du duc de Monteleone fit contremander les invitations, qui étoient déja faites.

L'image miraculeuse qui a fait la réputation de l'église de Piedigrotta, est

sur le grand autel ; la dévotion des Napolitains à cette Madonne est très-grande, & l'on y va en foule, sur-tout le samedi ; les vaisseaux qui passent près delà ont coutume de la saluer ; & le dimanche de l'octave on dresse de grands reposoirs, & l'on fait des feux de joie dans les rues.

Cette église est petite ; on y remarque des peintures de *Santafede*, une coupole peinte par Bélisaire, le tombeau de Jean d'Urbin, célebre général ; il étoit autrefois en bronze, mais on en a fait des canons, & l'on y a substitué un mausolée de marbre.

A l'extrêmité de Chiaia & sur le bord de la mer, on voit un palais très-considérable, mais abandonné, & qui n'a jamais été fini ; on l'appelle la maison de la reine Jeanne ; mais il n'a été bâti qu'à la fin du dernier siecle, par une princesse de la maison Caraffa, nommée *Ogni Anna*, sur les dessins de Cosimo ; s'il étoit achevé, ce seroit un des plus beaux palais de Naples.



CHAPITRE XXV.

Quartier des Chartreux.

QUAND on a vu le beau quartier de Chiaia, il n'y a rien de plus intéressant à Naples que la montagne des Chartreux.

Château S. Elme.

LE CHATEAU S. ELME ou S Erasme, (no 9), qui est sur cette montagne, domine toute la ville; aussi dès le temps des Princes Normands on avoit fait construire une tour sur cette hauteur, & on l'appelloit *Belforte*; on augmenta les fortifications du temps de Lautrec vers 1525; mais ce fut Charles-Quint qui en fit une citadelle dans les regles. C'est aujourd'hui un héxagone d'environ cent toises de diametre, avec des fossés creusés dans le roc, des mines, des souterrains & une grande citerne; on prétend que les souterrains communiquent jusqu'au château neuf, mais personne ne les a suivis jusques-là. Il en est comme des Catacombes auxquelles les

uns donnent deux milles, les autres deux lieües de longueur, mais que l'on ne peut ſuivre actuellement que ſur un aſſez petit eſpace. Philippe V s'étant mis en poſſeſſion du royaume de Naples en 1702, fit travailler aux fortifications du château S. Elme, & on les répara encore en 1730, lorſque le royaume fut menacé d'une guerre.

Chartreux. SAN MARTINO (no 12), couvent de Chartreux qui eſt au pied du château S. Elme dans la plus belle expoſition. Avant l'année 1333 cet emplacement étoit occupé par une maiſon de campagne que les rois de Naples y avoient fait bâtir, tant à cauſe de la beauté de ſa ſituation, qu'à cauſe de ſa commodité pour la chaſſe; mais Charles duc de Calabre, fils de Robert d'Anjou roi de Naples, engagea ſon pere à l'abandonner aux Chartreux, & à leur faire conſtruire un monaſtere & une égliſe. Dans le temps qu'il pourſuivoit avec le plus de vivacité l'exécution de cette pieuſe entreprise, il tomba malade; il chargea par ſon teſtament & du conſentement du roi, Jeanne premiere, ſa fille, de faire achever ce bâtiment, & il dota le monaſtere, pour l'entretien de douze reli-

gieux & de huit freres convers, évalué à 12000 ducats de revenu, ou 51428 livres monnoie de France.

Jeanne premiere à son avénement à la couronne, après s'être acquittée fidélement de cette obligation, y ajouta d'autres marques de sa générosité, en accordant à ces peres quelques fonds de terre & des prérogatives, dont la principale est que leur prieur a droit d'exercer les fonctions épiscopales dans l'église de l'*Incoronata*, & d'être le supérieur né de l'hôpital qui y étoit annexé, mais qui ne subsiste plus aujourd'hui. Comme les Chartreuses du royaume étoient très-riches, le roi les a assujetties à un impôt de 50 mille ducats par an.

L'église est dans le goût moderne; elle a été décorée sur les dessins du cavalier Fanzago; le pavé est de marbre, la voûte ornée de stucs dorés & de peintures, mais trop chargée d'ornemens; ce n'est par-tout que marbres précieux, peintures, dorures & sculptures, employées avec goût, mais avec profusion.

Au-dessus de la porte on a placé un tableau de *Massimo*, où l'on voit J. C. avec la Vierge, la Madeleine, S. Jean & S. Bruno: le dessin en est d'une

grande maniere; il a beaucoup d'effet, mais la couleur en est idéale & les ombres trop noires.

Aux côtés de ce tableau il y en a deux autres de l'*Espagnolet*; ils représentent Moyse & Elie à mi-corps : ces figures sont drapées largement, & les têtes en sont belles.

Les douze prophetes qui forment douze tableaux dans les archivoltes de la nef, sont encore de l'*Espagnolet*, & ce sont des chef-d'œuvre; les caracteres en sont pleins de variété d'expression, & l'on ne sauroit trop admirer l'intelligence avec laquelle l'artiste les a disposés dans des espaces aussi petits; le coloris en est admirable. Nous en parlerons encore à l'article de l'Espagnolet.

Le sujet dominant de la voûte de la nef est J. C. montant au ciel : toute cette voûte a été peinte à fresque par *Lanfranc*, & il y a inséré quelques grisailles : c'est dommage que les figures d'une aussi belle machine ne plafonnent pas, & qu'il y ait dans la couleur un mélange de tons jaunes & briquetés; mais les douze Apôtres du même auteur, distribués dans le pourtour du plafond, sont drapés d'une grande maniere, & ont

un caractere de dessin tout-à-fait noble.

La premiere chapelle à droite de la nef est ornée de deux tableaux qu'on dit de Vitazoni.

De cette chapelle on passe dans une autre, qu'on ne voit pas de la nef, & dans laquelle est un beau tableau de *Massimo*, représentant un Christ mort, la Vierge & plusieurs Saints & Saintes au Sépulchre.

Dans la troisieme chapelle du même côté, on voit deux tableaux de *Solimene*, mais ils sont foibles : le sujet du premier est S. Martin faisant l'aumône; celui du second est une vision. L'on voit au plafond de cette même chapelle des fresques assez vigoureuses de couleur.

La seconde chapelle à gauche renferme trois beaux tableaux de *Massimo*, dont les sujets sont tirés de l'histoire de S. Bruno : l'artiste n'auroit pas dû faire dans l'habillement des Chartreux des ombres aussi tranchantes; celles des draperies blanches sur-tout doivent être préparées par des passages de demi-teintes qui les rendent moins dures.

Le chœur est décoré de cinq grands tableaux : dans le premier on voit J. C.

appellant à lui ses Apôtres, par Massimo; il est d'un ton rouge, & le bas du tableau est sans effet; dans le haut, il y a de petites figures qui rendent cette partie plus intéressante.

Le second est une Cêne, morceau médiocre, qui paroît de l'école de Paul Véronese.

Le troisieme est au fond du chœur; c'est une Nativité du *Guide*, qui n'est pas entiérement achevée, mais le dessin en est fin & les têtes sont belles, gracieuses & bien variées de caracteres : d'ailleurs il est mal entendu d'effet, & en général d'un ton rouge : ces défauts eussent peut-être disparu, si ce peintre eût mis la derniere main à cet ouvrage : on prétend qu'il l'abandonna pour éviter les effets de la jalousie de plusieurs peintres Napolitains, & singuliérement du Bélisaire, dont il essuya des persécutions violentes. La même chose arriva ensuite au Dominiquin.

Dans le quatrieme on voit J. C. donnant la communion aux Apôtres, tableau de l'*Espagnolet*, d'un bon coloris.

Le cinquieme est le lavement des pieds, par le *Caracciolo* : il est peint dans la maniere du Caravage.

L'autel est couvert d'argent, d'or & de pierres précieuses, avec une richesse qui répond à celle de l'église.

La sacristie a été peinte par Joseph d'*Arpino;* la décoration en est riche, & le trésor rempli de vases & ornemens curieux; on y remarque une grande croix d'argent avec des bas-reliefs, d'Antoine Faenza, un tabernacle d'argent cizelé, de Jean Palermo, des statues d'argent, des croix de cryſtal de roche, & autres ornemens de la plus grande richesse. Mais ce qui la décore le plus est un très-beau tableau de l'*Espagnolet*, représentant un Christ mort, S. Jean qui le soutient, la Vierge fondant en larmes, & la Madeleine qui lui baise les pieds; c'est un des plus beaux ouvrages de l'Espagnolet, & il est gravé dans le voyage pittoresque; l'expression, le dessin & le coloris, ou pour mieux dire, toutes les parties de l'art concourent à en faire un morceau de la plus grande beauté: le fond en est cependant trop noir, ce que l'on peut attribuer à la qualité des couleurs, qui par l'effet du temps ont vraisemblablement changé: en netoyant ce chef-d'œuvre, on en a enlevé toutes les fraîcheurs, & l'on y a fait un tort irréparable.

Christ mort de l'Espagnolet.

Beau plafond. Le plafond de cette sacristie a été peint par Giordano : il représente Judith, qui montre au peuple de Bétulie la tête d'Holopherne : cet ouvrage a un mérite que l'on trouve assez rarement en Italie, les figures y plafonnent assez bien, quoiqu'à cet égard il y ait encore quelque chose à desirer dans plusieurs endroits, tant pour la perspective, que pour les autres parties de l'art. Les peintres Italiens se sont pour la plûpart si peu embarrassés de faire plafonner leurs figures, qu'un grand nombre de leurs plafonds ressemblent à des tableaux renversés, & faisant un effet faux, manquent dans une des parties de l'art la plus nécessaire, je veux dire la perspective. Les coupoles des dômes de leurs églises sont les seuls ouvrages où ils paroissent l'avoir moins négligée, mais on croit chez nous que nos peintres François l'emportent en général sur ce point-là.

Dans la salle du chapitre est un tableau de *Lanfranc*, représentant la Vierge, & l'Enfant-Jesus qui donne un livre à S. Bruno : ce morceau est d'une grande beauté ; l'Enfant-Jesus est cependant d'un ton un peu rouge.

On a reparti dans le même lieu dix

tableaux dans des ceintres. Ils sont aussi de *Lanfranc*, & tous fort beaux.

Les nôces de Cana occupent le fond du réfectoire : ce grand tableau est de Nicolas Malinconico, éleve de Paul Véronese, mais qui n'approchoit pas de son maître.

Il y a dans la chambre du prieur quelques tableaux de différens maîtres, entre autres de l'Espagnolet & de Giordano, qui passent pour être fort beaux. On y fait sur-tout remarquer un petit crucifix d'environ un pied de haut, peint par Michel-Ange, d'une expression si frappante, qu'une personne dans l'admiration disoit qu'il falloit que Michel-Ange eût crucifié réellement un homme pour lui servir de modele : cette maniere de louer le tableau a passé de bouche en bouche, & l'on en a fait une histoire positive qui est rapportée dans beaucoup de livres.

Le cloître des Chartreux est beau, vaste, orné de belles colonnes doriques en marbre, avec des bustes aussi en marbre de plusieurs saints religieux, par le cavalier Cosmo.

La bibliotheque, la *Foresteria* ou appartement à recevoir les étrangers, l'a-

pothicairerie, méritent également d'être vues; ainſi que les caves qui ſont ſingulieres.

Les jardins & ſur-tout le belvedere qui eſt ſur une petite terraſſe à l'angle des jardins du côté du midi, ſont une choſe unique dans l'Italie : Naples eſt la ville la mieux ſituée de l'Europe, & le jardin de cette maiſon eſt dans la plus belle ſituation qu'il y ait à Naples : on a ſous les yeux tout-à-la-fois les deux parties de cette ville immenſe, dont les plus beaux édifices ſont diſpoſés de maniere qu'on ne perd rien de leur aſpect. Les plus grandes places de Naples ſe voient preſque en entier de haut en bas, on y entend le bruit des rues; on voit le port & le baſſin en entier, le Véſuve, le Pauſilipe; la vue s'étend même dans la plaine de Campanie juſqu'au château de Caſerte, qui eſt à cinq lieues dans les terres.

Le voiſinage du château S. Elme faillit de nuire aux Chartreux, en 1730 : l'empereur qui étoit roi de Naples, paroiſſoit craindre une deſcente des Eſpagnols; on avoit raſſemblé 16 mille hommes dans le royaume, on travailloit aux fortifications de différentes places, &

particuliérement à celles du château S. Elme : le maréchal Caraffa, général des troupes du royaume, proposoit d'abattre, en cas d'attaque, une partie de la maison des Chartreux; mais ces peres proposerent d'enfermer le couvent dans les fortifications, & de fournir dans l'occasion une recrue pour sa défense, cela parut suffisant; au reste ces bruits n'eurent pas de suite pour lors, & quelques années après le royaume de Naples fut conquis sans que la capitale fût attaquée.

Au-dessus des Chartreux & du château S. Elme commence la montagne de Pausilipe. En allant à cette montagne vers le midi, on voit l'église de S. *Gennarello*, où l'on assure que fût faite pour la premiere fois la liquéfaction du sang de S. Janvier, qui se fait maintenant toutes les années, l'on en célebre la fête le premier samedi du mois de mai par une procession générale, où assiste l'archevêque & tout le clergé séculier & régulier, & où l'on porte les statues d'argent des patrons de la ville. Ce quartier s'appelle *il Vomero*, parce que les terres y étoient plus labourables que dans les autres parties des environs. Plus bas est la *Villa d'Antignano*, ainsi appellée à

cause du lac d'Agnano qui en est proche.

Le belvédere du prince Caraffa, qui est du même côté, est une des maisons les mieux placées & les plus agréables pour la vue, de même que les Camaldules qui sont au-delà, environ 1200 toises à l'occident de Naples. Si l'on tourne vers le nord toujours dans la hauteur, on va vers le palais appellé *Capo di Monte*, qui a pris ce nom de la montagne où Don Carlos l'a fait bâtir : c'est la partie la plus septentrionale de la ville, & l'une des plus agréables par la beauté de sa situation & de ses jardins, par les choses rares qu'il y a dans ce château, & par la singularité des catacombes qui sont creusées dans cette partie de la montagne : c'est-là que bien des auteurs placent l'ancienne ville qui fut appellée *Neapolis*, d'autres celle de *Palæpolis*; l'on y a trouvé en effet des tombeaux très-anciens, indépendans des catacombes.



CHAPITRE XXVI.

Château de Capo di Monte.

CAPO DI MONTE (nº 1, ſur le plan) eſt un château royal qui fut bâti en 1738, non pas ſur les deſſins de Vanvitelli, comme on l'a imprimé, mais par deux perſonnes qui n'étoient point faites pour cette entrepriſe; l'un étoit un architecte nommé Ametrani, l'autre étoit un homme ſingulier, qui de maréchal-ferrant étoit devenu un homme chargé d'affaires & de détails dans la maiſon du roi; il ſe nommoit Angelo Careſale; il ne ſavoit pas écrire, mais avec beaucoup d'intelligence & beaucoup d'argent il faiſoit des choſes très-ſingulieres (a). Il fit à Capo di Monte des fautes conſidérables; la principale fut de bâtir ſans s'en appercevoir ſur un terrein creux, miné par des carrieres; il fallut pour y remédier, faire des ſubſtructions ſi conſidérables qu'elles coûterent autant que le château; on eſt étonné, quand on deſ-

Capo di Monte.

(a) Il eſt mort en priſon ayant encouru la diſgrace du roi.

cend dans ces souterrains, de voir l'immensité des travaux & la hauteur des arcs qu'il a fallu exécuter, pour soutenir le bâtiment ; & l'on prétend que l'intérêt des architectes a fait augmenter l'ouvrage.

Plusieurs autres inconvéniens, comme le défaut d'escalier convenable, le manque d'eau, la difficulté d'aborder, la situation du chemin qui sépare le château des jardins, ont fait abandonner l'ouvrage: le château ne sert point à l'habitation du roi, il n'est pas même achevé, mais il est devenu l'endroit le plus remarquable de la ville par une riche collection de livres, de tableaux, d'histoire naturelle & de médailles. Don Carlos les possédoit comme héritier de la maison Farnese, en vertu du traité de Vienne, qui lui donnoit tout le mobilier de cette riche succession : il les a fait transporter, en passant du duché de Parme au royaume de Naples; mais on se propose de les mettre dans le bâtiment des études.

Le château de Capo di Monte a dix-sept croisées de face sur neuf de profil : il est décoré de pilastres toscans & doriques ; l'architecture est lourde, le goût est mesquin, mais l'exécution est bonne.

Un petit escalier double qui distribue dans ses dedans, est disposé d'une maniere ingénieuse, & de façon que deux personnes peuvent monter & descendre dans le même instant sans se rencontrer, comme dans ceux des Bernardins de Paris & de la nouvelle halle.

La bibliotheque est au rez-de-chaussée: c'est une des quatre grandes bibliotheques de Naples (a). On en fait l'inventaire en 1784, & l'on se propose de la transporter au bâtiment des études; du moins on y a réservé un emplacement pour cet effet.

Au premier étage, il y a 24 pieces de plain-pied remplies de tableaux, dont les plus beaux sont ceux qui composoient la galerie du duc de Parme. Les princes de la maison Farnese avoient été fort curieux de belles choses, comme on en peut juger par le palais Farnese & la Farnésine à Rome; le dernier cardinal Farnese avoit sur-tout pour les arts beaucoup d'inclination & de goût; aussi l'on ne peut rien trouver de plus beau que cette collection de tableaux. Voici la

(1) Les trois autres sont celles du *Seggio* ou de *S. Angelo à Nido*, des Hieronimites à S. Philippe de Neri, & du prince de Tarsia.

note de quelques-uns des plus remarquables.

Un tableau représentant Léon X entre deux cardinaux : il est pareil à celui de Raphaël qui est au palais Pitti à Florence : on croit que c'est la copie si ressemblante à l'original, sur laquelle Jules Romain se trompa ; il la montroit à Vasari qui l'avoit vu peindre à André del Sarto, & cependant il lui assuroit qu'il reconnoissoit les touches originales de son maître, & les draperies auxquelles il avoit lui-même travaillé : quelques connoisseurs sont encore indécis auquel des deux donner la préférence : les têtes en sont belles, mais les bouches sont dessinées avec sécheresse, & la main du pape qui est de raccourci, est d'une maniere un peu roide ; les draperies rouges y sont bien traitées : quoique cette couleur soit âcre par elle-même, elle est devenue harmonieuse & légere sous le pinceau du célebre artiste qui l'a employée : la table & le livre ne sont point en perspective, & les accessoires en sont négligés. Ce tableau est sur bois, mais il paroît que l'impression en étoit blanche, ce qui n'a pas peu contribué à en conserver les fraîcheurs.

Copie parfaite.

Une sainte famille par Raphaël : les figures en sont bien grouppées. L'attitude de l'Enfant-Jesus qui donne la bénédiction à S. Jean, est élégante, mais sa tête pourroit avoir plus de noblesse : les caracteres de la Vierge & de S. Jean sont expressifs & de la plus grande beauté ; les draperies sont traitées d'une maniere méplate ; le dessin en général est très-pur, quoiqu'un peu sec, de sorte qu'il semble qu'il y a quelque affectation dans la précision avec laquelle les contours sont tracés : à l'égard de la couleur, elle est agréable sans être d'une exacte vérité. Il y a encore deux autres Vierges de Raphaël dans les même appartemens.

Huit tableaux d'*Annibal Carrache*, de grandeurs différentes : un Christ mort appuyé sur les genoux de la Vierge ; ce morceau est bien composé ; la tête de la Vierge est pleine de douceur, sans rien perdre de sa noblesse : cette figure, ainsi que celles des deux anges, ne peuvent être mieux pensées ; les expressions en sont pathétiques, le dessin est en tout très-correct, la couleur délicate & d'un très-bon accord, mais un peu sombre. Ce tableau est pareil à celui que l'on voit à Rome sur l'autel de la chapelle du palais

Tableaux du Carrache.

Pamphile dans le cours; ils sont l'un & l'autre si beaux, qu'on ne sait lequel des deux est l'original.

Une bacchante du même maître; elle est vue par le dos, un satyre lui présente une corbeille de fleurs; la couleur en est fraîche, les formes en sont grandes, mais destituées de graces; une des mains est mauvaise; quoique ce tableau paroisse à bien des caracteres être original, il paroît plus foible que celui de la tribune de Florence, dont il est la répétition.

Vénus du Carrache.

Une grande Vénus, figure sans effet, & d'une couleur fausse: elle est dessinée dans de grandes formes, mais roides, & a plutôt l'air d'être faite d'après le marbre que d'après nature. Il y a dans ce tableau quantité d'enfans d'une composition éparse. On le montre cependant à Naples comme un de ceux du Carrache dont on fait le plus de cas; on l'estime seul plus de 50 mille écus.

Un Bacchus d'une maniere libre & vraie.

Un Satyre, où il y a des beautés.

Renaud & Armide: les caracteres en sont gracieux & expressifs; le corps de Renaud est un peu rouge, & n'est

pas si beau que celui d'Armide.

Hercule entre le vice & la vertu : les trois figures qui composent ce tableau sont trop isolées, & les deux femmes ont des caracteres d'hommes; la jambe d'Hercule qui devroit être en raccourci est trop longue : il y a néanmoins dans le total une maniere grande de dessiner.

Un petit tableau représentant sainte Anne qui montre une couronne d'épines à la Vierge ; la couleur en est fraîche. Ces huit tableaux sont d'Annibal Carrache.

Une sainte Famille, d'Augustin Carrache : les carnations de l'Enfant-Jesus sont tendres, & il est d'un ton lumineux, mais mou.

Tableaux rares de Schidone.

Cinq grands tableaux du *Schidone*, ou *Schedone*, d'autant plus précieux, que les ouvrages de ce maître sont d'une très-grande rareté. Il étoit né à Modene en 1564; quoique éleve d'Annibal Carrache, il cherchoit sur-tout la maniere du Correge, & il lui doit les graces que l'on remarque dans ses tableaux. Ayant perdu à Parme une grosse somme d'argent, il en mourut de chagrin en 1616.

Le premier est une sainte Famille :

c'est un des plus beaux tableaux de ce maître, il est gravé dans le voyage pittoresque; on y voit S. Joseph assis au bout de son établi dans son attelier; sainte Elisabeth tient l'Enfant-Jesus debout sur l'établi, la Vierge est près de lui; S. Jean est assis plus bas; un Ange avertit S. Joseph de fuir en Egypte: le haut du tableau est occupé par une gloire de petits Anges. On pourroit reprocher au peintre du côté de la composition, d'avoir placé dans la Gloire deux têtes d'Anges de face, à côté l'une de l'autre, & d'en avoir fait culbuter un qui ne montre que les jambes, & dont le corps se perd dans les nues; il semble que ce grouppe auroit pu être un peu mieux remué; les nuées n'en sont pas assez légeres; dans le bas du tableau le caractere de la Vierge n'est pas beau, il tient de la nature d'un jeune homme; la tête de saint Joseph a un air un peu bas. On admire d'ailleurs l'ordonnance de ce tableau, dont le dessin & la couleur semblent se disputer les suffrages; cette derniere partie sur-tout est poussée à une très-grande perfection; la lumiere en est bien entendue, & le peintre après avoir tenu sur son

troisieme plan des figures très-vigoureuses, comme celle de l'Ange, n'a pas craint de traiter le S. Jean qui est sur ce plan, d'un ton très-clair, ce qui lui a mieux réussi, & n'a fait que rendre plus piquant l'effet de son tableau : les expressions en sont aussi très-belles ; on est singuliérement frappé des têtes de l'Ange, de sainte Elisabeth & de l'Enfant-Jesus, où l'on trouve toutes les graces du Correge.

Dans le second tableau l'on remarque un soldat parlant à une femme qui tient un enfant, & qui en a un autre à terre : près de cette femme est un autre soldat qui écoute, & plus haut une autre femme qui tient aussi un enfant ; le caractere de cette derniere figure est des plus gracieux. Ce morceau tient encore beaucoup de la maniere du Correge, mais il n'est pas aussi beau que le précédent.

Dans le troisieme tableau se trouvent réunis S. Jean, S. Etienne & S. François priant l'Enfant-Jesus, la Vierge & S. Joseph qui sont dans la Gloire : la figure de S. Etienne est belle & bien coloriée, le reste fourmille de défauts du côté du dessin, mais le défaut le plus dominant de tous, c'est que la lumiere y est mal entendue.

Les deux derniers tableaux du Schidone ſont des animaux, que l'on prendroit volontiers pour être de Snyders, mais l'on aſſure qu'ils ſont du Schidone. L'un repréſente un ſanglier arrêté par des chiens, & l'autre un ours qui déchire un chien; ils ſont tous les deux d'une couleur vraie & vigoureuſe.

Deux Concerts du *Correge*, & une ſainte Famille, du même; les têtes de la Vierge & de l'Enfant-Jeſus ſont belles & gracieuſes, mais le contour des jambes de l'Enfant eſt roide, & les deux Anges qui ſont ſur le plan reculé, ſont contre tout principe de perſpective.

Danaë du Titien.

La belle Danaë du *Titien*, copiée tant de fois, & gravée par Strange en 1768 : l'attitude en eſt belle; elle a un Amour debout à ſes pieds, & ſur la cuiſſe une draperie blanche, extrêmement légere & peinte d'une grande vérité; le drap ſur lequel elle eſt couchée, eſt rendu avec la même perfection ; elle eſt d'une ſi belle couleur, que ſans le ſecours d'aucune oppoſition, & priſe de l'air de tout côté, elle fait cependant illuſion ; les demi-teintes en ſont fines : les rondeurs, les molleſſes & les ſoupleſſes des chairs y ſont rendues avec

toute

toute la précision possible; le caractere de tête en est expressif; peut être pourroit-il y avoir un peu plus de graces.

Une Madeleine, du même peintre: la tête en est belle, mais les bras en sont secs & plats. On voit encore de lui un beau portrait d'un chevalier de Malte.

Une Allégorie, de *Paul Véronese*; la scene se passe dans un coin du tableau, & laisse dans le surplus dominer une architecture nue, ce qui ne s'accorde pas avec les bonnes regles de la composition; mais comme on n'en peut deviner le sujet, on ne sait si le peintre n'a pas été forcé à prendre ce parti: on y voit des caracteres de têtes très-gracieux.

On remarque aussi un tableau de *Paul Véronese*, dont la toile est faite de six morceaux, quoique dans la grandeur des toiles ordinaires; parce que ce grand peintre peu intéressé & peu ménager dans ses dépenses, fut souvent réduit à ne pouvoir ni payer ses dettes, ni acheter même ce qui lui étoit nécessaire pour ses ouvrages.

Deux tableaux du vieux *Palme*, dont l'un représente Moyse frappant le ro-

cher, & l'autre les eaux changées en ſang. Ces deux morceaux ſont d'une belle couleur; les têtes en ſont gracieuſes, & les formes de deſſin plus vraies que grandes.

Les quatre Saiſons, bons tableaux de Jacques *Baſſan*.

Pluſieurs autres tableaux du même, où il y a des poiſſons, des viandes, des fruits, quelquefois des figures, mais dont on ne voit preſque jamais les pieds à nud, ſuivant l'uſage du Baſſan, qui ſe défioit de ſon talent pour cette partie de la figure, & qui aimoit à ſe dépêcher.

Un tableau de *Ricci*, de forme longue, & dont le ſujet eſt une bataille donnée contre les Turcs auprès de Vienne : il y a beaucoup de feu & d'imagination dans ſa compoſition, ſon défaut dominant eſt d'être crud de tons,

Deux tableaux du *Ricci*, dans l'un, Alexandre Farneſe eſt porté ſous un dais; l'ordonnance en eſt belle, les figures y grouppent très-bien, la lumiere y eſt bien entendue, mais le deſſin en eſt de petite maniere & la couleur griſe. Dans l'autre on voit Alexandre Farneſe à

cheval qui entre triomphant dans une ville.

Un quatrieme tableau, où le même peintre a exprimé un ſujet tiré de la vie d'Alexandre Farneſe ; il y a ſur le devant un ſoldat qui ſonne de la trompette : cet ouvrage pris en général eſt bon, mais les figures du ſecond & du troiſieme plan ſont trop petites.

Le combat des Amazones ſur un pont, par le *Breſciano* ; la diſpoſition en eſt bonne & la touche facile, mais le ton en eſt rouge. Une autre bataille du Breſciano, qui eſt auſſi bien compoſée.

Un repos en Egypte, du *Parmeſan*, d'une couleur fine & d'un deſſin pur & délicat. Deux petits tableaux du même : l'Amour dépouillé ; l'Aſtronomie & la Géométrie.

Pluſieurs enfans, dont l'un veut réveiller l'Amour, par *Mazzola*, frere du Parmeſan : le petit enfant qui réveille l'Amour a un caractere fin & ſpirituel, mais l'amour eſt d'un ton violet ; ce tableau eſt d'ailleurs médiocre.

Une fuite en Egypte, de *Carle Maratte*, d'une couleur agréable & fraîche ; le caractere de la Vierge eſt beau.

Un Chriſt qui ſuccombe ſous le poids

de sa croix, & un autre Christ au Calvaire, deux des meilleurs tableaux d'*Albert Dure*.

La Justice entre le Temps & l'Amour, par *Luca Giordano* : la couleur en est vigoureuse, les formes de dessin en sont grandes, & les caracteres de têtes pleins d'expression; mais les ombres sont trop noires.

Notre Seigneur allant au Calvaire, de Jacques *Giordano*. Le sujet en est bien composé; ce peintre l'a traité d'une maniere beaucoup plus noble qu'il n'avoit coutume de faire ; ce qui est cause qu'on l'a attribué à Rubens. Ce n'est cependant point sa touche, & il s'en faut bien qu'on y trouve la correction de dessin qu'on admire dans ce grand maître. Les petites figures se dégradent aussi trop par rapport au plan qu'elles occupent, & toutes celles qui sont sur le second plan sont trop rouges.

Un S. George de *Rubens*; un *Ecce Homo* & un S. Jean du *Guide*; Rachel de l'*Albane*; des têtes de l'*Espagnolet*.

Un tableau représentant le Jugement dernier, que l'on croit de Michel-Ange; il est du moins dans sa maniere: il est correct, bien terminé, & paroît

avoir été peint avant celui de la chapelle Sixtine à Rome.

Un beau dessin de ce tableau, par le même maître. Plusieurs dessins de Raphaël. Des peintures antiques tirées du palais des Césars à Rome. Un carton célebre de Jules-Romain. Des Chasses de Pietro Tempesti. De belles vues de Venise, &c. Quelques-uns des tableaux de cette belle collection ont été copiés par M. Joly, peintre & architecte du théâtre de S. Carlo.

L'Office de la Vierge & celui des Morts, sur velin, orné de belles vignettes que Clovio fit pour le Card. Alexandre Farnese en 1546; plusieurs feuillets contiennent des copies en miniature des tableaux des plus grands maîtres: il y en a un si grand nombre, & elles sont faites avec tant de soin, qu'il ne seroit pas étonnant que l'auteur eut passé la plus grande partie de sa vie à terminer cet ouvrage: c'est ce que l'on peut voir de mieux en ce genre; le dessin en est pur & la couleur gracieuse: l'artiste n'a pas toujours pointillé, il a donné dans certains endroits des coups de pinceau comme s'il eut peint à la gouache, ce qui rend sa tou-

che plus ferme. Les ornemens répandus dans le cours de cet ouvrage sont faits avec tout le goût imaginable : on ne se lasse point de regarder en détail des figures en cariatides, de très-petits bas-reliefs, des camées parfaitement imités, des oiseaux & des fleurs, peints avec toute la légéreté possible : les paysages ne sont pas ce qu'il y a de mieux. A la fin du livre on lit cette inscription : *Julius Clovius Macedo monumenta hæc Alexandro Farnesio Cardinali Domino suo faciebat MDXLVI.*

On conserve dans les mêmes appartemens une statue Egyptienne de basalte, avec des hiéroglyphes, beaucoup de vases étrusques & autres raretés pareilles. Mais on admire par-dessus tout la *Tazza*, qui est une coupe ronde d'une très-belle agate onix orientale, qui a 8 pouces de diametre, sur un pouce neuf lignes de profondeur ; le dedans est un camée célebre gravé en relief, & qui représente un sujet allégorique. On a cru qu'il y étoit question de Ptolemée Aulete.

M. Bartoli donna en 1769 à Turin, un petit poëme sur cette fameuse tasse, avec un nouveau dessin, & une

explication tirée des médailles du cabinet de Turin, où il fait voir qu'elle représente l'arrivée de Trajan en Italie, à son retour de la Germanie, l'an 98. C'est peut-être la premiere fois qu'on a donné en vers un pareil développement d'antiquités.

Au-dehors il y a une tête de Méduse; ce morceau a été décrit fort au long dans le second tome des *Osservazioni Letterarie* (*in Verona* 1738); il surpasse tous les ouvrages antiques du même genre qui sont à Rome, à la sainte chapelle de Paris, & à Vienne : la forme en est d'une belle simplicité : mais ce bijou est cependant plus précieux par la difficulté du travail que par la perfection de l'ouvrage.

Une collection de camées & de pierres gravées en creux, assez nombreuse, dans laquelle on fait grand cas d'une tête d'Auguste.

Une collection de médailles très-considérable qui vient aussi du cabinet Farnese, & dont la description est imprimée en deux volumes in-folio. Ces médailles sont sous verre, mais enchassées dans des cercles à jour sur plusieurs regles tournantes, par le moyen desquelles on

voit comme l'on veut les deux côtés de chaque rangée de médailles. Il n'y a pas de médailler plus rare & plus célebre en Italie; celui de Florence est le seul qu'on puisse mettre en parallele. Le roi de Naples a acheté la collection de M. le duc de Noia Caraffa (a), pour la réunir à celle de Capo di Monte.

Enfin les appartemens de ce palais renferment plusieurs pieces d'histoire naturelle, des morceaux de crystal de roche d'une grosseur extraordinaire, où l'on voit des matieres étrangeres que le mouvement de la crystallisation semble avoir rejettées de côté.

Un autel, avec l'encensoir, le calice, l'ostensoir, &c. le tout en crystal de roche, donnés au pape Farnese Paul III, par la république de Venise; une multitude de vases de serpentine; on y voit aussi de belles fleurs en bois, &c.

Des instrumens de physique, entre autres une machine pneumatique faite à Turin. Des modeles en relief des dif-

(a) Il y avoit autrefois à Naples le cabinet Picchetti, dont les médailles ont servi à l'ouvrage intitulé : *Il Regno di Napoli e di Calabria, descritto con Medaglie, arrichito d'una descrittione compendiosa di quel famoso regno* : da Marco Mayer, in Roma. 1723, in-fol.

férens châteaux du royaume de Naples.

Au-dessous du château de Capo di Monte, on remarque le palais appellé Miradoïs (du mot espagnol *Miratodos*, qui voit tout), il appartient au prince de la Riccia : c'est une des plus belles situations des environs de Naples, où elles sont toutes charmantes.

Fin du sixieme Volume.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE I. *Des Tribunaux de Rome.* Page 1
CH. II. *De la Chambre Apostolique, & des Troupes de Rome.* 16
CH. III. *De l'élection du Pape, & des cérémonies du Conclave.* 21
CH. IV. *De l'exaltation du Pape & du couronnement.* 53
CH. V. *Autres cérémonies de l'église de Rome.* 67
CH. VI. *Des revenus de la Cour de Rome, & de la politique des derniers Papes qui ont régné.* 85
CH. VII. *De la population & des usages de la ville de Rome.* 110
CH. VIII. *Des spectacles de Rome; des courses des chevaux.* 160
CH. IX. *Des poids, mesures & monnoies, & du commerce de Rome.* 179

CH. X. *Etat des Sciences & des Arts à Rome.* 213
CH. XI. *De la campagne des environs de Rome, & du climat.* 251
CH. XII. *Solfatare de Tivoli.* 259
CH. XIII. *Maison d'Adrien.* 267
CH. XIV. *Description de Tivoli.* 282
CH. XV. *Environs de Tivoli. Palestrine.* 305
CH. XVI. *Description de Frascati.* 322
CH. XVII. *Description de Marino, Albano, Castel-Gandolfo & des environs.* 352
CH. XVIII. *Suite des environs de Rome, depuis Gensano jusqu'à* Civita Vecchia. 375
CH. XIX. *Voyage de Rome à Naples par Veletri & Terracina.* 397
CH. XX. *Des Marais Pontins.* 425
CH. XXI. *Route de Terracine à Naples par Gaëte.* 465
CH. XXII. *Description de Capoue.* 482
CH. XXIII. *Histoire de Naples.* 500
CH. XXIV. *Description de la partie méridionale de Naples.* 533
CH. XXV. *Quartier des Chartreux.* 579
CH. XXVI. *Château de Capo di Monte.* 591

Fin de la Table des Chapitres.

J. CH. DESAINT, IMPRIMEUR,
RUE SAINT JACQUES.




B.N.C.F.
B.29.3.25
CF005264777

